TU 1978 96

UNIVERSITE DE PARIS VII

B.U. PARIS 7
Lettres et
Sciences Humaines

MOUVEMENT DE RESISTANCE

AU POUVOIR COLONIAL FRANCAIS

DE LA MINORITE PROTOINDOCHINOISE

DU PLATEAU DES BOLOVENS

DANS LE SUD LAOS :

1901-1936

Lettres
Sciences Humaines
PARIS 7 * BIBLIOTHEQUE DE L'UNIVERSITE

Francois MOPPERT

Mai 1978

"A l'exception du Birman, tous les autres pays de l'Inde transgangétique, Tonquin, Cochinchine, Cambodge, Laos, Pegou, Arakan, méritent à peine les regards de l'histoire".

Jules Barthélémy Saint Hilaire, 1861.

"Il faut mettre de l'ordre afin d'amener à l'obéissance tous ces pillards de Kha qui échappent aussi bien à l'influence lao qu'à la nôtre.... Quelques innocents pourront peut-être payer pour les coupables, mais bast ! Tous les Kha ne valent pas cher".

Prosper Odend'hal, 1896.

INTRODUCTION

INTRODUCTION

"Pendant les évènements de Chine, l'Indochine a été comme les peuples heureux, elle n'a pas eu d'histoire", telle est la conclusion d'un discours que Paul Doumer a cru devoir prononcer au cours du banquet qui lui a été offert à Saïgon, le 2 Avril 1901, par Eugène Etienne, président du groupe colonial de la Chambre et du Comité de l'Asie Française. Le Gouverneur général de l'Indochine avait d'abord dressé un bilan flatteur de l'action de la France. Depuis 1897, tous les rapports qui lui parviennent se terminent par un laconique "Rien à signaler". Dans l'esprit de Doumer, la pacification est bel et bien terminée. "Tout va bien" c'est-à-dire "Alles ist in Ordnung" comme disent les Allemands, "tout est en ordre". Et, sous de vifs applaudissements, l'administrateur s'exclame "Et si je puis éprouver parfois un sentiment d'orgueil, c'est quand je constate que depuis quatre années, il n'est pas un seul soldat français qui ait été tué sur le territoire de l'Indochine".

Le 12 Avril, soit dix jours plus tard, éclate à Thateng, petite bourgade du plateau des Bolovens au Sud-Laos, une insurrection armée qui va durer trente-cinq ans et interdire au pouvoir colonial français toute mise en valeur de cette région, pourtant considérée comme un eldorado. Il faudra en effet attendre 1936, année au cours de

laquelle Kommadam, chef de la révolte, trouva la mort, pour que la France considère la rebellion comme définitivement vaincue. Les paysans-montagnards qui ont osé faire l'histoire en résistant aux Français, ont bien failli retrouver ce bonheur, tel que le définissait Doumer. Tout en effet aurait pu s'arrêter le 17 Septembre 1936, quand les balles françaises n'épargnèrent pas cette fois, comme en 1910, celui qui incarna au plus haut degré l'esprit de résistance de la minorité protoindochinoise du plateau des Bolovens : Kommadam. Et l'histoire du combat de ces "gens de sac et de corde", de ces "gueux de Khas", comme les administrateurs français les qualifient, aurait à jamais pu être occultée comme elle le fut pendant des décennies. Or, non seulement les Lao Theung (Lao des hauteurs) -ainsi désigne-t-on actuellement la minorité protoindochinoise du Laos- du plateau des Bolovens ne cessèrent pas le combat après la mort de Kommadam, mais encore ils le poursuivirent contre les Français, lorsque ceux-ci revinrent en force en 1946. Le prince Souphanouvong qui dirigeait depuis six mois une révolte essentiellement urbaine avec faible participation paysanne, subit le 21 Mars 1946 une grave défaite à Thakhek. Réfugié en Thaïlande pour se remettre de ses blessures, il eut le temps de réfléchir sur les causes de son échec. Son erreur, reconnut-il, fut de trop s'appuyer sur les villes, ce qui permettait aux Français de concentrer leurs puissants moyens d'aviation et d'artillerie. Il comprit qu'il leur fallait bien plus compter sur l'expérience des minorités montagnardes, seules capables de constituer une précieuse réserve, pour un combat de longue durée. Ainsi tout le combat obscur de ces minorités se trouvait valorisé. Il put, par la suite, s'inscrire dans un mouvement plus vaste, celui de la libération du Laos tout entier et trouver une issue révolutionnaire au sein du Pathet Lao, mouvement créé par Souphanouvong en 1950.

C'est Sithon, l'un des propres fils de Kommadam, qui mènera à la victoire l'ethnie protoindochinoise du Sud Laos dans sa lutte contre l'impérialisme américain au cours de la deuxième guerre d'Indochine.

Ce qui a particulièrement retenu notre attention - et donc justifié nos recherches - c'est la continuité et la vigueur de ce mouvement de résistance au pouvoir colonial français. D'origine populaire et quasi spontané sous la direction de chefs de bandes improvisées et sans doctrine ni perspectives politiques bien précises, ce mouvement d'abord messianique, prit assez vite l'aspect d'un mouvement de libération nationale dirigé contre l'occupant français. S'il est, somme toute, assez banal que des paysans traditionnellement opposés à toute forme de centralisme s'exerçant à leurs dépens se révoltent, il est, en revanche, exemplaire qu'une telle résistance ait duré aussi longtemps en dépit des coups portés par l'adversaire, notamment en 1910 et en 1936. Jamais la flamme de cette résistance à l'étranger ne s'éteignit.

La première phase de cette résistance - celle qui débute en 1901 avec l'encerclement de la pagode de Thateng et qui connait un premier échec en 1910 avec la mort d'Ong Keo, premier leader du mouvement, mais se poursuit avec Kommadam jusqu'en 1936, année au cours de laquelle ce dernier est tué à son tour - a été, trente ans durant, passée sous silence, aussi bien dans l'historiographie laotienne que française...

Restituer à la mémoire collective laotienne, ce qui fut le combat de ces montagnards-aux-pieds-nus, telle fut notre motivation profonde. La place que nous avons réservée à la relation évènementielle de cette révolte - elle fait l'objet de trois chapitres successifs - pourrait nous rendre suspect de passéisme.

En réalité, c'est parce que nous avons eu constamment présentes à l'esprit les luttes populaires actuelles délibérément ignorées par les moyens modernes d'information, que nous nous sommes efforcés d'arracher à l'oubli le combat de toute une ethnie, que le pouvoir colonial français s'acharnait à réduire à "la bande de Bac My", à "la bande de

Thung Vaï" puis à "la bande de Kommadam". Un historien vietnamien a eu raison de souligner en 1971, que c'est en se référant à "la belle tradition" du soulèvement de 1901 que les forces armées du Sud-Laos poursuivaient avec exaltation la lutte contre l'impérialisme américain, soixante-dix ans plus tard. Mais à l'époque où il avait lieu, force est de reconnaître que ce mouvement de résistance était ignoré ou minimisé. La pollution informative qui caractérise notre société contemporaine a pour effet de noyer l'essentiel dans un magma de "nouvelles" spectaculaires, mais insignifiantes. "Notre civilisation vit dans le sensationnel, comme la grecque vivait dans la mythologie" a-t-on écrit récemment. Et, pas plus que le document, l'information ne nous est donnée innocemment. C'est souvent l'intérêt du pouvoir que de privilégier la péripétie au détriment de ce qui se passe en profondeur "Les copeaux de bois flottent sur l'eau, les paillettes d'or reposent au fond de la rivière". Il suffit de nous référer à un passé très proche pour en être convaincu. La publicité faite autour du raid d'Entebbe en Ouganda n'était-elle pas destinée à reléguer au second plan, pour les besoins de la propagande israëlienne, la résistance des Palestiniens du camp de Tall-el-Zaatar, qui dura cinquante-sept jours ? C'est également l'intérêt du pouvoir que de manipuler le passé. L'impérialisme sioniste se justifie par des slogans qui frappent d'autant plus les esprits qu'ils sont faux "Une terre sans hommes pour des hommes sans terre". On évoque le passé - l' "holocauste de six millions de Juifs en Europe" - pour mieux ignorer le présent : la diaspora des Palestiniens chassés de leurs terres.

Dans le même ordre d'idées, et pour ce qui concerne les populations minoritaires des montagnes du Sud Laos, on a entretenu l'image du "Kha", l'esclave, opposé au "thaï", l'homme libre. Le "Kha" c'est l'autre, celui qui vit dans des régions malsaines, infestées de "génies" malfaisants. C'est "le sauvage" qui vit à moitié nu, a les dents limées

et manie l'arbalète. C'est celui qui croit aux sorciers (Phou mi Bouns) et aux guérisseurs (thevada). Le "Kha", c'est le défricheur de forêts. Traditionnellement les populations des plaines et des vallées appartenant à l'ethnie thaïe méprisaient les gens de la montagne.

Or, si le pouvoir lao thaï a toujours évoqué avec nostalgie la grandeur passée du royaume de Lane Xang (Million d'Eléphants) fondé par Fa Ngoum en 1353, les populations vivant en particulier sur le plateau des Bolovens ne veulent pas oublier, elles, qu'elles appartiennent à l'ethnie qui a été la première à occuper le pays et que, si elles vivent dans les montagnes, c'est qu'elles ont été chassées des plaines par les envahisseurs thaïs. C'est en raison de cette antériorité, que M. Georges Condominas a très justement qualifié de protoindochinoises, ces populations.

Tout observateur vivant au Laos dans les années qui marquèrent le sommet de l'intervention américaine dans cette contrée asiatique, ne pouvait qu'être frappé par le contraste suivant. A Vientiane ou à Louang Phrabang, on avait une vision folklorique des "kha". On les remarquait à l'occasion des cérémonies, car ils formaient le gros de la garde royale et on les voyait se courber devant le roi. Au cours des festivités, la danse qui déchainait l'hilarité générale était la "saravane". Or, les noms de villages qui revenaient le plus souvent dans les communiqués de guerre relatifs aux opérations dans le Sud-Laos étaient Tchépone, Attopeu et notamment Saravane. C'est donc la partie de la population la plus traditionnellement méprisée qui opposait aux troupes gouvernementales lao encadrées et armées par les Américains, la plus farouche résistance.

La France, en son temps, s'était empressée de reprendre à son compte la politique de mépris à l'encontre de ces populations protoindochinoises. Elle ne visera qu'à les mettre au pas en s'appuyant sur l'ethnie lao thaie (ou lao lum : lao des plaines) ou plus précisément

sur la féodalité locale de cette ethnie, qui, selon une loi historique bien établie, choisit la collaboration avec l'étranger pour garder ses privilèges. L'ethnie Lao Theung du plateau des Bolovens sera d'autant plus sensible à la dureté des mesures prises contre elle qu'elles contrastaient avec la modération de la colonisation française dans les régions des plaines. Auguste Pavie, qui n'ambitionnait que "la conquête des coeurs", ne s'aventura jamais sur le plateau des Bolovens. Aucune tentative d'acculturation ne fut entreprise. Les noms des agglomérations furent respectés et il serait vain de chercher l'équivalent d'un Fort Bayard comme en Chine ou d'un Rabelais ou un Michelet comme en Algérie.

Entre Savannakhet et Paksé, existait bien le village de SENO. Mais il était de pure création française et ce vocable est un sigle signifiant Sud Est Nord Ouest, attribué en raison de l'orientation de la piste d'atterrissage de l'aérodrome militaire.

C'est également à l'aide d'un sigle que les autorités administratives françaises désignèrent les populations protoindochinoises, lorsqu'elles se décidèrent enfin à avoir une politique pour celles-ci. Elles devinrent dans le Sud, des PMSI, c'est-à-dire des Populations Montagnardes du Sud de l'Indochine. Un haut commissariat s'installa sur le plateau de Kontum à Ban Me Thuot et actionna diverses délégations PMSI. On parlera alors des Protoindochinois du Sud comme étant des Pemsiens. Lorsque, quelques décennies plus tard, la France procèdera à ses premiers essais nucléaires au Sahara, à Reggan, dans le Bas Touat, elle baptisera, dans le même état d'esprit, la main d'oeuvre locale employée, PLBT, c'est-à-dire : Populations Laborieuses du Bas Touat. Aux Etats-Unis, lors de son procès, le lieutenant Calley n'a-t-il pas justifié le massacre des habitants du village vietnamien de Song My en déclarant qu'ils n'étaient que des EHO, des Etres Humains Orientaux ? L'ethnie protoindochinoise ne constitue que l'une des nombreuses minorités du Laos. Elle appartient au

groupe linguistique de la famille môn khmer. Clans familiaux et minorités ethniques ont toujours joué au Laos un rôle très important lié au paradoxe suivant : les Lao Thaïs ne constituent qu'à peine la moitié de la population totale du Laos, tandis que, dans l'autre moitié, les Protoindochinois sont, de loin, les plus nombreux. Ce paradoxe se double d'un autre : ce n'est pas au Laos que les Lao Thaïs sont les plus nombreux, mais en Thaïlande.

Les Protoindochinois du Laos, les vrais aborigènes du pays, n'ont pas d'écriture traditionnelle et ne sont en général pas bouddhistes. Au nord du Laos, ils occupent les versants des montagnes dont les sommets sont habités par les derniers arrivés : les Hmongs. Le sous-groupe le plus important du Nord Laos est constitué par les Phou Theng. Au Sud Laos, Les Protoindochinois sont les seuls à occuper les montagnes. Ils forment de nombreux groupes. Outre les Soueis, qui devaient déjà être installés dans la vallée du Mékong lors de l'arrivée des Lao et qui sont très laocisés, se trouvent au nord et à l'est de Saravane : les Katangs, les Kantous, les Nge, les Kha In et les Tahoï. On peut y rattacher les Alaks, qui vivent sur le versant nord du plateau des Bolovens. Toutes ces ethnies ont des rites et des coutumes qui les rattachent à l'aire culturelle des plateaux vietnamiens. Le plateau des Bolovens est occupé par les Lovens et les Nha Heuns assez réfractaires à toute influence extérieure. Enfin, en allant de la province de Saravane vers celle d'Attopeu, donc du Nord au Sud, et entre la Se Done et la frontière vietnamienne, sont installés les Kasengs, Salangs, Sapouan et Lavés. Ces derniers sont appelés Brao au Cambodge.

*

* *

Nous nous sommes efforcés de faire oeuvre d'historien, en nous rappelant qu'étymologiquement histoire a pour racine le mot grec historia qui signifie enquête. C'est en effet une enquête que nous avons menée, non pas sur le terrain dans "les jungles moï" comme ce fut le cas pour Henri Maître, mais dans une autre jungle, celle, aussi inextricable, des archives à peine classées et disséminées dans un ordre disparate entre Paris - en particulier à l'ex-Ministère des Colonies rue Oudinot - et Aix-en-Provence, qui abrite un fonds d'archives d'Outre-Mer.

Cette enquête - cette recherche de la vérité - comme toutes les enquêtes, bien que la plupart de leurs auteurs prétendent le contraire, n'a pas été menée objectivement. Nous tenons l'objectivité pour un mythe, tout comme la sérénité. Nous ne nous cachons pas d'avoir éprouvé un sentiment d'admiration et de sympathiepour ces populations du plateau des Bolovens les plus pauvres, les plus méprisées, les plus accablées par l'historiographie. Avec Charles Péguy, nous estimons que "celui qui ne se rend pas, a toujours raison contre celui qui se rend". Partiale donc, notre étude est également partielle. Nous n'avons eu accès qu'à certaines archives et sans avoir la possibilité de bénéficier de témoignages in loco. Malgré tout, nous nous sommes évertués à reccnstituer la trame de cette véritable "guerilla de trente ans". L'importance que nous accordons à l'évènement peut paraître disproportionnée pour un inconditionnel de la diachronie. Mais l'histoire de la "révolte des Bolovens" n'avait jamais été écrite. Et si peu tranchante fût la lame, nous avons dans la masse des rapports et des "petits cartons", coupé, élagué, réduit et ôté une foule de petits éclats.

Une approche s'apparentant à la pluridisciplinarité, devenue aujourd'hui classique, fait l'objet de nos recherches dans le premier chapitre. Le point de vue géographique, ethnologique et anthropologique n'y est exprimé que dans la stricte mesure, où il vient en aide à l'his-

torien, demeuré volontairement au poste de commandement.

Notre propre réflexion historique est exprimée dans le sixième chapitre. Elle a été menée en constante référence à nos préoccupations actuelles. Nous avons toujours eu, en particulier, présentes à notre esprit, les luttes contemporaines des minorités écrasées, non seulement par le pouvoir dominant ou étranger, mais aussi par l'indifférence voulue des mass-media.

Les limites de nos sources apparaissent dans le dernier chapitre. Il s'est agi pour nous de reconstituer, de ressusciter - de re-susciter - l'histoire d'un mouvement de résistance populaire, en ayant accès uniquement aux sources du pouvoir, qui était censé l'anéantir. A l'évidence, les archives ont des "trous" et sont plus ou moins manipulées. Aussi, avons-nous utilisé la méthode dite de la chaussette, qui consiste à retourner les documents comme une chaussette, les prendre à l'envers en les exploitant d'une façon exhaustive et critique pour en faire notre propre vision. Quelle contribution cette dernière peut-elle d'ailleurs apporter à la connaissance du passé des Lao Theung du plateau des Bolovens ? "Les meilleurs livres sont ceux qu'on n'écrit pas". Les "conspirateurs du Phou Kam", la "bande de Thung Vaï", les "rebelles de la rive gauche de la Se Kong" - c'est la vision qu'avait le pouvoir colonial français de ces résistants - avaient-ils besoin qu'on écrive leur histoire, eux qui l'avaient faite ? Ne doit-on pas "laisser les morts ensevelir leurs morts" ? Tout dépend de l'idée que l'on se fait du rapport au passé. C'est un jeune universitaire - il est né après la deuxième guerre mondiale -, américain, Robert O. Paxton, qui, jusqu'à ce jour et à notre connaissance, a eu la meilleure vision de "la France de Vichy". Le but de cette recherche est d'avoir contribué à une meilleure connaissance de l'histoire de la minorité protoindochinoise du plateau des Bolovens, pour qu'elle la prenne en main.

CHAPITRE PREMIER

L'ESPACE GEOHISTORIQUE DU PLATEAU DES BOLOVENS

"C'est le plateau des Bolovens, une des merveilles de l'Indochine, domaine offert à la colonisation".

Roland Meyer, in Komlan, visions d'Asie.

CHAPITRE PREMIER

L'ESPACE GEOHISTORIQUE DU PLATEAU DES BOLOVENS

I - L'ESPACE LAOTIEN DU PLATEAU DES BOLOVENS.

A - Le plateau des Bolovens, un Eldorado ?

B - Le plateau des Bolovens, un pays dangereux.

C - L'importance stratégique du plateau des Bolovens.

II - LE PLATEAU DES BOLOVENS DANS L'ENSEMBLE PROTOINDOCHINOIS.

III - LA PROVINCE DE SARAVANE.

CHAPITRE I

L'ESPACE GEOHISTORIQUE DU PLATEAU DES BOLOVENS

Lorsqu'en 1973, ce qu'on appelait alors les deux "parties" - celle de Vientiane, siège du Gouvernement Royal Lao et celle de Sam Neua, siège du Neo Lao Haksat (1) - entreprirent de négocier, elles dressèrent une carte politique du Laos qui divisait le pays en trois zones : la zone contrôlée par le Gouvernement Royal Lao, la zone contrôlée par le Neo Lao Haksat et la zone contestée. Cette dernière était constituée par deux plateaux, l'un situé au Nord, celui de Xieng Khouang comprenant notamment la plaine des Jarres, l'autre au Sud : le plateau des Bolovens.

Plaine des Jarres, plateau des Bolovens !

Trois quarts de siècle, après le début de "la révolte des Bolovens", ces régions étaient encore le théâtre d'opérations sanglantes, prises et reprises sans cesse, témoignant donc à la fois, et de l'intérêt

CHAPITRE I

L'ESPACE GEOHISTORIQUE DU PLATEAU DES BOLOVENS

Lorsqu'en 1973, ce qu'on appelait alors les deux "parties" - celle de Vientiane, siège du Gouvernement Royal Lao et celle de Sam Neua, siège du Neo Lao Haksat (1) - entreprirent de négocier, elles dressèrent une carte politique du Laos qui divisait le pays en trois zones : la zone contrôlée par le Gouvernement Royal Lao, la zone contrôlée par le Neo Lao Haksat et la zone contestée. Cette dernière était constituée par deux plateaux, l'un situé au Nord, celui de Xieng Khouang comprenant notamment la plaine des Jarres, l'autre au Sud : le plateau des Bolovens.

Plaine des Jarres, plateau des Bolovens !

Trois quarts de siècle, après le début de "la révolte des Bolovens", ces régions étaient encore le théâtre d'opérations sanglantes, prises et reprises sans cesse, témoignant donc à la fois, et de l'intérêt

stratégique qu'elles présentaient, et de l'acharnement des populations qui y vivaient.... et y mouraient.

Tel fut le cas aussi des Hauts Plateaux du Viêt Nam, dont celui des Bolovens n'est que le prolongement septentrional. En mars 1975, l'attaque de Ban Me Thuot, qui servit de prélude à l'effondrement des forces du Gouvernement de Saïgon, eut lieu avec l'appui des maquisards locaux, donc des minorités protoindochinoises du plateau de Darlac (2). Tour à tour, les Hauts Plateaux passèrent sous le contrôle des forces révolutionnaires.

Il nous est donc apparu important de considérer le plateau des Bolovens, à la fois comme faisant partie historiquement du Laos, et ethniquement de l'ensemble protoindochinois, que du temps des Français on qualifiait d' "hinterland moï".

- L'ESPACE LAOTIEN DU PLATEAU DES BOLOVENS

Parmi les premiers explorateurs, rares sont ceux qui s'aventurent sur le plateau. Doudart de Lagrée, dont la mission était de remonter le Mekong, le signale en 1866. D'Octobre à Décembre, il a certes remonté la Se Done jusqu'à la hauteur de Saravane, mais pour atteindre la Se Kong, il n'a fait que longer, sans y pénétrer, le massif. Et lorsqu'il descend la rivière en se dirigeant vers Attopeu, là encore il contourne le plateau. Il faut attendre 1877, pour que le Docteur Harmand (3), qu'une épidémie de choléra a contraint à faire demi-tour alors qu'il tentait, à partir de Bassac, de gagner le "Centre-Viêt Nam", visite for-

tuitement "le grand massif signalé par la mission de Lagrée, où personne n'avait pénétré". C'est à Harmand qu'on attribue la dénomination du plateau des Bolovens. Il a estimé que le plateau devait tirer son nom de la plus importante des tribus de la minorité protoindochinoise y vivant, à savoir les Bolovens. Il s'étend des plaines de la Se Kam et de la Se Pien, à partir du chemin Attopeu-Bassac au Sud, jusqu'à la vallée de la Sedone au Nord.

Ce plateau est en fait constitué par deux terrasses superposées : l'une, périphérique au Sud, peu élevée (800 m.) correspond au bassin de la haute Se Noï, l'autre, au Nord, véritable donjon central (1200 m.) est une plaine au sol rougeâtre et rocailleux que les gens du pays ont coutume de nommer "Plaine Royale" ou "Plaine d'en haut" ou encore "Plaine du rotin".

C'est la partie du plateau la plus fertile et la plus peuplée. C'est aussi celle qui est la moins accessible, qui offre le plus de refuges montagneux, tels le Phou Long, montagne se dressant dans l'angle le plus méridional du plateau (4), le Phou Kam, premier haut lieu de la résistance boloven, le Phou Katé où les troupes françaises monteront en 1905 une vaste opération, sans parvenir à en déloger un petit "chef rebelle" ou encore le Phou Louang, vaste massif montagneux et inhabité qui forme la bordure orientale du plateau, et au pied duquel coule la Se Kong, région où Kommadam, principal leader de la révolte tint le maquis de 1910 à 1936.

Mais en 1877, le Docteur Harmand n'est sensible qu' "aux conditions physiques et climatiques, aux productions et à l'espace enchanteur du plateau, qui lui causèrent un véritable enthousiasme". (5)

C'est un fait que les premiers explorateurs ont fait du plateau des Bolovens une réputation de pays de cocagne, d'Eldorado. L'un d'eux, remontant le Mekong, de Kong à Bassac, puis par la piste de Fiafay à Paksé

aperçoit à l'Est le profilement d'une longue suite de hauteurs : "ce sont les Pré-Bolovens, écrit-il, remarquables par la douceur du climat, la richesse de la végétation, l'abondance des eaux". (6)

Ce qui frappe le voyageur, ce sont les fameuses "terres rouges" renommées par leur fertilité et que l'on retrouve sur les Hauts Plateaux vietnamiens, notamment celui du Lang Bian que Paul Doumer compare si souvent à l'Auvergne (7). Elles proviennent de la décomposition du basalte, échappé par vastes nappes, des fractures d'origine volcanique.

L'on fonda de vastes espoirs sur la mise en valeur de ces terres. En Octobre 1903, Beau, Gouverneur Général de l'Indochine, faisant le bilan de la situation au Laos, parle des "admirables ressources naturelles, des richesses forestières et de l'avenir minier du Bas Laos" (8). Il pense notamment à l'or, étant donné la présence de roches éruptives. Il a dû, par ailleurs, être influencé par les nombreux compte-rendus de mission de Prosper Odend'hal (9), lequel évoque, dans l'un d'eux, le muong (10) d'Attopeu, et en parle comme d' "un mystérieux pays de l'or, l'Eldorado du Laos" (11). Odend'hal a effectivement trouvé de nombreuses traces d'affouillement d'orpailleurs.

Trente ans plus tard, aucun projet de la mise en valeur de "cette région merveilleusement riche" n'aura abouti, ce qui n'empêche pas l'écrivain Roland Meyer de s'exclamer :

> "... On atteint les portes du Laos fabuleux aux cataractes de Khone... A l'horizon du Nord, un bastion gigantesque étend sa muraille montagneuse qui tombe sur les vallées de la Se Kong et du Me Kong pour aller finir en pentes plus douces vers les déversoirs de la Se Done. C'est le plateau des Bolovens, une des merveilles de l'Indochine, domaine offert à la colonisation : toute une province surélevée à 1.000 mètres d'altitude sur des assises de grès, avec ses populations robustes, ses rizières, ses pâturages, ses bois de pins épandus sous un climat idéal". (12)

Si Meyer, à l'instar des premiers explorateurs, s'extasie de-

vant la beauté des Bolovens, il oublie vite, en revanche, la terreur que leur inspiraient ses habitants. Déjà pour les Lao Thaïs, le groupe ethnique de la vallée du Mekong, le plateau des Bolovens ne représentait jamais autre chose que la région des "Khas", dans laquelle il était préférable de ne pas s'aventurer. A fortiori, si l'on s'enfonçait plus à l'Est. Odend'hal, recherchant en 1894 une voie de pénétration reliant le littoral vietnamien au Sud-Laos, rencontre à Ban Pa Ka, entre Kontum et Attopeu des orpailleurs "qui seraient heureux s'ils n'étaient pas en butte aux "Khas Khats" (nom donné aux Sedangs par les Lao Thaïs).

*

* *

Deux mythes sont donc créés dès le départ et qui sont contradictoires. L'administration française est persuadée d'une part, que cette région est très riche, et d'autre part, que les gens qui l'habitent sont de véritables bêtes sauvages, dont on ne viendra à bout - condition nécessaire à la mise en valeur des ressources - que par une prise à revers, c'est-à-dire en envoyant des forces militaires à partir du Viêt Nam. Reste cependant une réalité bien tangible aux yeux des Français, l'intérêt stratégique que représente l'occupation de ce plateau. C'est sous ce triple aspect que nous nous proposons de mener l'étude géopolitique du plateau des Bolovens.

A - <u>Le plateau des Bolovens, un Eldorado ?</u>

L'histoire de la colonisation est jalonnée par les découvertes des "el dorado" - les pays fabuleux. Dans les premières années du pro-

tectorat, le plateau des Bolovens a joué ce rôle au Laos. On retrouve le mythe des pays fermés, mystérieux et inaccessibles. En premier lieu le plateau eut la réputation d'avoir des mines d'or. Lorsque David de Mayrena (13), parti de Kontum, cherche à gagner le Mekong, on lui prête comme mobile la prospection des sables aurifères de la région d'Attopeu. Plus tard en 1894, Odend'hal parce qu'il y a rencontré des orpailleurs, estime dans les compte-rendus de mission que la région est prometteuse.

Les Lao Theung de la région d'Attopeu n'ont pas attendu en effet les Français pour prospecter l'or alluvionnaire. Ils pratiquaient la battée depuis des temps immémoriaux. Mais, en 1903, le Gouverneur de l'Indochine enthousiasmé par les rapports d'Odend'hal juge archaïque cette exploitation, qui consiste en un grattage superficiel du caillou-tis et dans le lavage à la battée (14). Dédaignant l'or alluvionnaire, le Gouverneur préconise une recherche systématique des filons de quartz aurifère et encourage à cet effet la création d'une Société Anonyme d'Etudes des Mines d'Or d'Attopeu. Les filons se trouvent dans le Phou Satieng. Or, cette montagne est située entre la Sekong et le pied des contre-forts du Kontum occidental. Cela pose de graves problèmes de transport - l'usine est à Attopeu -, de sécurité - le Phou Satieng est très proche des territoires, où vivent les Sedangs - et de main d'oeuvre - force sera de faire appel à des Vietnamiens et à des Chinois.

Par ailleurs, un climat malsain et des cas fréquents de bilharziose (15) ont rendu encore plus problématique l'exploitation des mines aurifères. La Société des Mines d'Or d'Attopeu fera faillite.

*

* *

Ce qui est positif et qui frappe les Européens, en particu-

lier Jean Jacques Dauplay (16), c'est la fertilité des terres volcaniques que ce dernier compare à celles de Java.

Ces terres, ce sont les fameuses "terres rouges" que l'on trouve surtout sur les Hauts Plateaux vietnamiens. Elles proviennent de la décomposition des rochers volcaniques et n'apparaissent que partiellement sous forme de larves. "Les terres rouges des Boloven " (17) c'est le titre qu'a donné J.J. Dauplay à son oeuvre maîtresse, dans laquelle il fait le bilan de vingt ans d'administration de la province de Saravane. Elles sont en fait plus brunes que rouges, peu profondes - on atteint rapidement les rochers volcaniques - plus poussiéreuses que motteuses. Les véritables terres rouges, semblables à celles du plateau de Darlac (18) au Viêt Nam, donc les plus riches, on les trouve sur la "plaine d'en haut", notamment sur la bordure nord du plateau dans la région de Thateng, c'est-à-dire dans la zone qui sera la plus éprouvée au cours de l'insurrection des populations Lao Theung du plateau.

On rencontre deux sortes de paysages : d'une part des savanes à herbe à éléphants. et à imperata pouvant atteindre cinq mètres de haut, d'autre part et surtout une forêt-jungle, qu'elle soit sous la forme forêt-clairière, appelée <u>dong</u> en lao, ou sous celle d'une immense galerie.

Le plateau est très arrosé, d'où la richesse des étangs - on retrouve le vocable <u>nong</u> (étang) dans l'appellation de nombreux villages du plateau : Nong Bok, Nong Mek, Nong Paksong ... - et des cours d'eau qui y prennent naissance : Se Done, Se Noï, Se Piem ... De quoi laisser rêveur Dauplay qui y voit là une belle réserve de ..." houille blanche ".

Au début du siècle, nous n'en sommes pas encore aux usines hydroélectriques. Le Mekong aura coulé soixante quinze ans avant que le premier barrage ne soit construit sur l'un de ses affluents, la Nam Ngum, au nord de Vientiane.

Pour le moment, les premiers administrateurs français dédaignant le riz et le maïs que traditionnellement les Lao Theung cultivent sur brûlis (19) et délaissant la ramie - appelée aussi ortie de Chine - avec laquelle les Bolovens fabriquent des cordages et des filets de chasse ou de pêche, vont s'intéresser à une plante qui croît à l'état sauvage et fait partie du paysage : le cardamome.

A l'époque où les Français arrivent, les Bolovens appelaient tout naturellement "route des Cardamomes" le chemin qui mène de Keng Kok à la Plaine Royale. C'est d'ailleurs à Dasia, sur les "terres rouges", dans la partie la plus peuplée du plateau que se situait le principal centre de production de la précieuse zingibéracée. Elle peut aussi faire l'objet d'une culture de ray (19), en particulier au nord de la Se Done. Les produits étaient descendus jusqu'au fleuve à dos de boeuf ou d'éléphant, puis de là, en bateau.

Le cardamome se présente sous la forme d'une belle plante vivace, véritable arbuste dont les tiges peuvent atteindre quatre mètres de haut. Les jeunes pousses et les tiges sont consommées comme légumes. A partir des rhizomes, longs et noueux, on fait des infusions qui ont des propriétés stimulantes, comparables à celles du thé. Marie A. Martin qui a fait une étude sur les végétaux du Cambodge (20) distingue une autre espèce indéterminée, portant un nom vernaculaire peu différent, dont les graines peuvent entrer dans la composition de certaines préparations pharmaceutiques, très recommandées à l'époque, parait-il, par la médecine chinoise.

Les ray de cardamome étaient pour les Bolovens leur principale richesse, même s'ils ne livraient pas la grande culture.

Or, Dauplay veut, lui, en faire un grand produit d'exportation et créer un véritable monopole. La mise en valeur de cette région, c'est son affaire.

Il a une obsession - faire du plateau un nouveau Java -, une

conviction - l'arrivéé inéluctable et massive de colons -, un plan - la pénétration vers l'Est. Il sait qu'au Cambodge, dans la chaîne des Monts des Cardamomes, croît à Pursat, une amome de qualité supérieure. En 1931, on en sera encore à chercher à l'acclimater sur le plateau.

Reste le problème de l'exploitation et de la main d'oeuvre : à cet égard, il tourne ses regards vers le Viêt Nam - il emmènera à Hué et à Saïgon un certain nombre de mandarins de la province de Saravane pour qu'ils méditent sur les avantages acquis par une bonne irrigation - (21). Il est également séduit par les bons résultats obtenus par les Bahnars, ces "sauvages" que la Mission Catholique du Kontum a su "dresser". Il n'ira cependant pas jusqu'à imiter le roi de Bassac, vassal de la Cour de Bang Kok qui, en 1869, animé du même désir - celui de s'assurer le monopole du commerce des principales ressources des Bolovens - prévenait les populations "qu'il achèterait la cardamome 11 ticaux le pécul... " c'est-à-dire à des prix dérisoires et que "tout producteur qui vendrait à un autre que lui aurait la tête tranchée" (22).

Si l'on excepte quelques essais de cardamome de Pursat entrepris dans la province de Saravane, aucun de ces beaux projets n'aboutira. Une lecture de rapports rédigés à des dates espacées - 1895, 1923 et 1932 - nous révèle que la production a connu un remarquable déclin : 120 puis 75 et enfin 25 tonnes !

Dauplay ne semble pas avoir bien mesuré les conséquences de la rebellion. Il n'y aura jamais sur le plateau des Bolovens des grosses plantations comme au Cambodge ou au Viêt Nam. Seuls quelques colons français retraités de l'administration ou de l'armée, s'occuperont de petites exploitations agricoles.

Que de rêves pourtant au départ !

> "Si j'étais riche, j'achèterais ce coin perdu où je viendrais m'établir avec quelques Français. Il n'y a pas de parc qui vaudrait celui-ci. Tous les fruits, tous les lé-

gumes de l'Europe méridionale y pousseraient à plaisir... Quelle belle colonie on pourrait y créer !"

L'auteur de ces lignes, le Docteur Harmand (23), a l'âme d'un maraîcher. Il fera école, en 1968, le long de la route Paksé Paksong, seul axe où l'on parvenait à rouler avec une certaine sécurité (au-delà, c'était la zone contrôlée par le Pathet Lao) nous avons vu des Français entretenir leurs fraisiers et faucarder leur cresson.

*

* *

Cependant, d'autres colons vont estimer plus rentable de développer des cultures industrielles : le quinquina, le benjoin, mais surtout le tabac et le café. L'administration française estime que le tabac peut être appelé à un bel avenir. Car, estime le Résident Supérieur de Vientiane dans un rapport rédigé en 1914, il est de bonne qualité et les plantes sont de belle venue sur les berges des affluents du Mékong. Cette culture familiale devrait faire l'objet d'une culture extensive, à condition que la Régie française se décide à faire des achats massifs.

Le café a été, après le cardamome, la fortune des Bolovens. A l'époque qui nous intéresse, le caféier des Bolovens, essentiellement de l'arabica, qui n'a pas peur de l'altitude, était cultivé en culture de ray (24). La première année, les Bolovens plantent après abattage, riz, maïs et erythrine, qui est un arbre d'ombrage, indispensable si l'on veut que la production s'étale sur une quinzaine d'années. La seconde année, le café est mis en place soit sous forme de graines, soit sous forme de jeunes plants recueillis dans les caféières en production. Le sarclage suffit à l'entretien. On l'exploite en production trois ans de suite puis la plantation dépérit et est abandonnée à la forêt. Ces plantations sont petites d'un à deux hectares, mais représentent un

appoint intéressant dans l'économie familiale des populations du plateau. En 1938 un rapport souligne les beaux profits obtenus par les planteurs "Kha". Une petite coopérative comportant une usine de séchage et de triage de grains a été montée à Paksong. Mais à partir de 1951, les caféiers ont commencé à disparaître en masse, notamment le long de la route Paksé-Paksong appelée autrefois "la route du café". Cette décadence de la culture du café entraînera la ruine et la disparition définitives des colons français sur le plateau : le café était l'un des rares produits agricoles exportables.

L'administration coloniale semble avoir délibérément écarté le profit qu'elle aurait pu tirer de l'élevage, une activité traditionnelle et spécifique des populations des terres hautes, dont les conditions de vie étaient plus difficiles que celles des habitants des terres basses. L'absence d'autres protéines animales fournies par le poisson dans la plaine d'une part, les pratiques animistes des populations, chez qui le sacrifice du buffle est courant d'autre part, expliquent l'importance des troupeaux de buffle. Mais les éléphants, les chevaux, les porcs étaient également nombreux.

Toutes ces ressources que les Français veulent développer extensivement, suffisaient à l'auto-subsistance des montagnards. Pour le surplus, ils se contentaient de pratiquer le troc. Ils échangeaient leur tabac, leurs cires, leurs peaux de buffle ou de tigre, leurs cornes de rhinocéros et leur cardamome contre les tissus, les sampots, les robes lao et surtout le sel d'Oubone. Car c'est vers l'Ouest, vers la vallée du Mékong et vers Bangkok que les échanges se faisaient traditionnellement. Les marchandises étaient naturellement acheminées par la Se Moun, affluent de la rive droite du Mékong, puis de là par la Me Nam, le grand fleuve thaïlandais qui mène droit à Bangkok. Or, les autorités du protectorat français, pour des raisons politiques - le "Siam" se trouvant dans l'obédience de la Grande-Bretagne, puissance rivale de la France - vont s'acharner à inverser le courant des échanges, en essa-

yant de le diriger soit vers Saïgon - en rendant navigable le Mékong - soit vers le littoral centre-vietnamien - en franchissant la Cordillère annamitique.

*

* *

Les deux solutions furent envisagées. L'administration étudia le tracé d'une route devant relier Quang Tri à Savannakhet par Lao Bao, Tchépone et Saravane. Et parallèlement, elle lança des travaux destinés à rendre navigable le Mékong, de Savannakhet à Saïgon. Dès 1866, on s'était interrogé de savoir si le Mékong était une voie de pénétration. Ce fleuve avait-il un rôle à jouer en tant que voie d'accès à la mer de Chine ? "Explorer le cours du Mékong et étudier la population de cette région", telle avait été la mission fixée à Doudart de Lagrée (25) par l'Amiral de Lagrandière, alors qu'il venait de conquérir le Cambodge. La question avait été posée à Saïgon par un jeune officier de marine, Francis Garnier (26) "D'où venait ce fleuve gigantesque ? Quelles régions arrosait-il ? A quelles populations donnait-il accès ?" Une expédition (27) destinée à remonter le fleuve réputé avoir été "la route commerciale traditionnelle entre la Chine et l'Empire des Khmers" (28) quittera Saïgon, le 5 Juillet 1866. Que d'espoirs n'avait-on pas fondés sur le Mékong, surnommé tour à tour, le "Prince des eaux", le "père des fleuves" ou "le Fleuve"...! (29) Quand l'amiral Bonard (30) fit dresser en 1862 un plan grandiose de Saïgon, ce fut en fonction du Mékong. Le commerce maritime, dans un pays aussi richement doté de voies d'eau naturelles que la "Basse Cochinchine" devait, dans son esprit, être un prolongement de la navigation fluviale. L'amiral de Lagrandière (31), considéré dans l'historiographie de l'Indochine française comme le véritable fondateur de la "Cochinchine française" caressait le rêve que Saïgon pourrait, grâce au Mékong, jouer pour la Chine occidentale et

méridionale un rôle semblable à celui de Shangaï pour la Chine centrale. Dans l'immédiat le fleuve devait servir de voie de pénétration vers le Laos et le Yunnan.

Francis Garnier fait partie de l'expédition (il est l'adjoint de Doudart de Lagrée).

"Sa pensée, écrit Roger Vercel (32), remontait le cours du grand fleuve indochinois, ce Mékong descendu du nord, dont les sources se perdaient, disait-on, dans le mystérieux Thibet. Il pressentait en lui la voie par où descendraient en Cochinchine toutes les richesses de l'Indochine centrale et les trésors même de la Chine du Sud...".

Mais il fallut vite déchanter. Avant même d'avoir atteint le Laos, l'expédition est aux prises avec des rapides.

"Le beau rêve, caressé la veille encore, du Mékong navigable, route naturelle de la Chine à Saïgon, se trouve ainsi détruit presqu'au départ, car ce sont là les vrais rapides de Samboc - Sombor, ceux que l'on croyait avoir franchis la veille. La flotille va s'y débattre pendant trois jours". (33)

Et ce n'est rien, comparé aux chutes de Khone ou aux rapides de Kemmarat, que l'expédition aura à franchir plus au nord. Elle atteindra Bassac le 10 septembre et Louang Phrabang le 20 avril 1867. (34)

En dépit d'un mouvement d'opinion négatif, à l'origine duquel on trouve la grande déception relative au Mékong que la mission Doudart de Lagrée (1866-1868) avait révélé comme inapte à devenir la grande artère espérée de pénétration vers la Chine, les autorités françaises restent persuadées que le Mékong est malgré tout la voie commerciale la plus économique, et dans leur désir de lui faire jouer le rôle d'une "dorsale arrière de tout le groupe indochinois", elles s'obstineront à vouloir le rendre navigable au moins jusqu'à Savannakhet. Les Travaux Publics exécuteront une série de travaux consistant en l'amélioration de la navigabilité par la création de passages au moyen de dérochements et dans l'indication des chenaux au moyen de balises. On améliore le par-

méridionale un rôle semblable à celui de Shangaï pour la Chine centrale. Dans l'immédiat le fleuve devait servir de voie de pénétration vers le Laos et le Yunnan.

Francis Garnier fait partie de l'expédition (il est l'adjoint de Doudart de Lagrée).

> "Sa pensée, écrit Roger Vercel (32), remontait le cours du grand fleuve indochinois, ce Mékong descendu du nord, dont les sources se perdaient, disait-on, dans le mystérieux Thibet. Il pressentait en lui la voie par où descendraient en Cochinchine toutes les richesses de l'Indochine centrale et les trésors même de la Chine du Sud...".

Mais il fallut vite déchanter. Avant même d'avoir atteint le Laos, l'expédition est aux prises avec des rapides.

> "Le beau rêve, caressé la veille encore, du Mékong navigable, route naturelle de la Chine à Saïgon, se trouve ainsi détruit presqu'au départ, car ce sont là les vrais rapides de Samboc - Sombor, ceux que l'on croyait avoir franchis la veille. La flotille va s'y débattre pendant trois jours". (33)

Et ce n'est rien, comparé aux chutes de Khone ou aux rapides de Kemmarat, que l'expédition aura à franchir plus au nord. Elle atteindra Bassac le 10 septembre et Louang Phrabang le 20 avril 1867. (34)

En dépit d'un mouvement d'opinion négatif, à l'origine duquel on trouve la grande déception relative au Mékong que la mission Doudart de Lagrée (1866-1868) avait révélé comme inapte à devenir la grande artère espérée de pénétration vers la Chine, les autorités françaises restent persuadées que le Mékong est malgré tout la voie commerciale la plus économique, et dans leur désir de lui faire jouer le rôle d'une "dorsale arrière de tout le groupe indochinois", elles s'obstineront à vouloir le rendre navigable au moins jusqu'à Savannakhet. Les Travaux Publics exécuteront une série de travaux consistant en l'amélioration de la navigabilité par la création de passages au moyen de dérochements et dans l'indication des chenaux au moyen de balises. On améliore le par-

cours navigable en réalisant également des voies de transbordement. En 1902, treize transbordements furent nécessaires pour le franchissement du trajet Saïgon-Louang Phrabang qui s'effectuait cette fois en cinquante-trois jours. En décembre 1903, Beau, le Gouverneur Général de l'Indochine, remonte officiellement le Mékong jusqu'à Bassac avec, à ses côtés, le Directeur des Messageries Fluviales. A cette époque, pratiquement toute la population du plateau des Bolovens est en révolte contre le pouvoir français. Les deux autorités débarquant à Bassac songent-elles au mécontentement qu'ont provoqué chez les populations riveraines les travaux de dérochement ? Leur a-t-on signalé des incidents du genre de ceux qui éclateront en 1909 lorsqu'on aura arraché à leurs rizières "600 coolies ayant racheté leurs prestations pour le dérochement du Mékong".(35)

Les Messageries Fluviales (36) se sont, en effet, assurées le monopole de tous les tronçons navigables. En attendant de se doter de chaloupes telles "Le Cygne", "la Gauloise", puis de véritables navires comme le "La Grandière" ou le "Massie" elles organisent un service de pirogues, les convois se formant à Paksé. Liées à l'administration centrale par un contrat, entretenant des relations privilégiées avec les amiraux gouverneurs, elles n'ont de compte à rendre à personne lorsque leurs bâtiments pénètrent au Laos.

En 1913, le résident supérieur se plaint qu'au cours de la disette, l'Administration n'ait pas rencontré dans la Compagnie subventionnée des Messageries Fluviales "le concours qu'elle était en droit d'escompter ; alors que les bateaux refusaient du riz pour les escales françaises de Thakhek, Hin Boun Ut, ils étaient bondés de sacs pour la rive siamoise. Le Massie a été rencontré faisant un voyage libre sur Nongkhay pour y porter du riz, alors que nous en manquions". (37)

Les Messageries Fluviales sont la hantise des Commissaires de Gouvernement qui doivent réquisitionner des coolies pour leur compte, car elles ne disposent pas de main d'oeuvre propre. D'où un abus de ces réquisitions qui interviennent d'une façon anarchique, sans tenir

compte des problèmes locaux. Le bâtelage nécessité pour la montée des biefs demande en effet trop de piroguiers. Ils sont difficiles à recruter, car les Laotiens, bien que "piroguiers de naissance" considèrent qu'au Service des Messageries Fluviales, c'est une corvée, même si elle est rétribuée. Tout est fait pour l'esquiver. De nombreux villageois désertent les berges pour se réfugier sur la rive droite du Mékong. L'administration est alors obligée de prendre comme bâteliers des montagnards peu expérimentés. Dans la province de Saravane, il n'existe que deux villages riverains du Mékong : Ban Keng Kaak et Ban Thakien. Le surplus des coolies piroguiers doit être réquisitionné dans les villages riverains de la Se Done. Or leurs habitants sont peu habitués au maniement des pirogues sur le Mékong et ignorent jusqu'au principe de la rame en avant. Nombre de ces montagnards sont terrorisés par le Mékong. Même les habitants les plus dociles, - les lao de la plaine et les Soueïs de la vallée de la Se Done - émigrent par familles entières sur la rive droite pour échapper aux corvées. Ils reviennent à la saison des pluies (Juillet à Novembre) néfaste à la navigation. Les Bolovens se saisissent de ce prétexte pour aller grossir les rangs de la rebellion. Les commissaires du Gouvernement qui passent leur temps à recruter à Paksé des coolies pour la Compagnie des Messageries Fluviales, sont conscients de la gravité du problème (38). Ils ne perdent pas de vue que c'est le prélèvement abusif des coolies qui fut à l'origine des événements de fin 1899 dans la province, alors lao, du Darlac, ce qui avait entraîné le repli des missions catholiques sur le Sud Viêt Nam.

* * *

Or, pour rentabiliser la voie commerciale du Mékong il faut la relier au Viêt Nam voisin par les affluents de la Se Done et de la Sekong, puis par les routes. De nouveau, se pose le problème de la main

d'oeuvre. C'est la quadrature du cercle. Pour mater la rebellion, il faut la prendre à revers, à partir du Viêt Nam. A cet effet, il faut développer les voies de communication. Or la main d'oeuvre fait défaut localement et si on emploie des mesures par trop autoritaires, les gens du pays passent du côté des rebelles. La solution dans un premier temps consiste à utiliser des coolies vietnamiens, mais pour que ceux-ci puissent venir en grand nombre, il faut réaliser la route Quang Tri - Savannakhet.

> "Quand elle sera faite, écrit le Résident Supérieur du Laos Mahé en 1906 (39) et que des postes de Gardes civils de l'Annam seront installés sur la frontière, les rebelles voyant toute retraite impossible, préfèreront rentrer dans leurs villages et abandonner l'existence pénible actuelle".

"La route du Mékong à la mer" fut longtemps une rubrique des rapports adressés par le Résident Supérieur de Vientiane au Gouverneur Général. Cette voie était en effet, dans l'esprit des responsables français, destinée à débloquer le Laos, le Mékong étant la seule voie de communication de l'époque, "peu rapide, encombrée d'obstacles qui rendent la navigation précaire, ne permettant que l'utilisation de moyens de transports complètement insuffisants" (40). Elle avait pour point de départ Kabao, port fluvial créé à l'usage du chemin de fer et choisi en raison des facilités d'accostage qu'y trouvaient en toutes saisons les vapeurs en service sur le Mékong. A long terme, il est prévu que la route sera doublée pour l'exécution d'un chemin de fer. Elle ne pourra être utilisée par les habitants de la région de Savannakhet qu'autant que des routes d'intérêt provincial la relieront aux principaux centres de la région traversée. Des travaux sont donc entrepris. Exécutés par la main d'oeuvre prestataire, ils posent de nombreux problèmes en raison des grandes pluies, des travaux de rizière, des transports des coolies, du campement d'une grande quantité de ces derniers. Or, c'est pour mettre un terme aux sempiternelles doléances des Bolovens à propos des journées de portage dû au transport des caisses, que les autorités françaises ont décidé de multiplier les routes praticables aux charrettes à

boeufs. Cela concerne notamment les liaisons Saravane-Samia et Saravane-Thateng.

En décembre 1909, de nombreux coolies prestataires doivent travailler aux ponts de la route Saravane-Thateng, indispensables pour passer de la plaine au plateau, même pendant les inondations de la saison des pluies. Ensuite des travaux seront entrepris pour relier Thateng à Paksong via Dasia et Khione. La portion Thateng-Dasia est en effet à la fois la plus mauvaise et la plus fréquentée (convois de cardamome, de sel, d'ortie de Chine...).

Les chefs de poste sont unanimes à souligner dans leurs rapports que l'état d'esprit de leurs administrés serait bien meilleur si des réquisitions n'intervenaient pas en permanence pour le transport des caisses.

> "Les habitants de la région de Saravane ne se feront jamais à transporter des caisses ou bagages, considérant cela comme une besogne inférieure, ils se voient amoindris de ce fait. Ce serait certainement la réforme la plus populaire que nous puissions faire" (41).

Et tous de réclamer, qui des charrettes, qui des chaloupes, qui des éléphants, afin de ne pas être amenés à réquisitionner. En 1907, le Commissaire du Gouvernement de Saravane rend compte au Résident Supérieur du Laos (42) de la lourde charge que représentent pour les populations des villages situés entre la Se Done et le Mékong quatre transports de caisses entre Ban Thakiem et Ban Khan Thong Giai, puis de là jusqu'à Wapi, alors que, par ailleurs et simultanément, vingt-cinq coolies avaient été réquisitionnés pour l'entretien de la ligne télégraphique et quatre-vingt-dix autres pour le dérochement du Mékong. En 1913, le Résident Supérieur est fier de souligner au Gouverneur Général que pour sa tournée "il s'est exclusivement servi de charrettes, de boeufs porteurs et d'éléphants" (43). Il a prescrit la création d'écoles de charronage. Cette suppression du portage si

impopulaire (44) n'est cependant pas strictement appliquée. Des colons estiment le transport par charrettes ou au moyen d'animaux de bât moins commode et plus onéreux.

* * *

Le paragraphe d'un rapport daté de 1914 (45) débute par cette phrase : "La colonisation européenne parait appelée, au Laos, à un brillant avenir. L'agriculture et l'élevage pourront occuper, dans un avenir peut-être peu lointain, de nombreux colons français". Or, le destinataire, le Résident Supérieur, l'a modifiée ainsi (nous soulignons ce qui a été rajouté à la plume) : "La colonisation européenne paraîtrait appelée au Laos, à un brillant avenir, si la densité de la population indigène s'accroissait. L'élevage, avant l'agriculture même, pourra sans doute occuper dans un avenir peu lointain ("peut-être" a été raturé) de nombreux colons français". Et l'auteur du rapport de déplorer que le Laos ne possédât "aucune entreprise comparable aux grandes exploitations agricoles de Cochinchine et du Tonkin".

Car les faits sont là. Vingt ans après l'arrivée des Français au Laos, les colons européens sont au nombre de trente (46). L'Eldorado est resté un mirage et on ne peut que souscrire au jugement péremptoire de l'écrivain Ajalbert s'exclamant :

> "Le Laos ! La mise en valeur du Laos ! Entre deux fêtes, il nous fallait bien entendre ces programmes fuligineux. Le dérochement du Mékong, des routes, le rail pour drainer les richesses hermétiques du Laos vers nos ports d'Annam, de Cochinchine, du Tonkin alors que le Laotien est "pompé" vers le Siam par des voies naturelles, caravanes ou rivières rejoignant la Menam qui coule doux et droit sur Bangkok" (47).

Et un peu plus tard, apprenant la mort du Général de Beylié consécutive au naufrage dans le Mékong, par quarante mètres de fond, du "Lagrandière", de fulminer "Je venais de supplier Ernest Outrey de mettre fin à cette plaisanterie de la navigabilité du Mékong".

B - Le pays dangereux

Le plateau, nous l'avons vu, attire. Mais il exerce également une répulsion. C'est la montagne habitée par des sauvages, des barbares qui croient aux sorciers. Si l'on s'y aventure, on risque d'attraper des fièvres ou de recevoir une flèche empoisonnée. Ces "kha" sont encore pire que les "Moï".

Odend'hal, alors Inspecteur de 2ème classe de la garde civile, à la recherche d'une voie de pénétration du littoral vietnamien jusqu'à Attopeu, alors qu'il vient de traverser le plateau et qu'il s'apprête à atteindre la plaine laotienne, note dans son journal de marche daté de Novembre 1893 (48) : "Là on commencera à parler lao ; j'aurai franchi la zone dangereuse, celle où l'on ne parle plus annamite et où l'on ne parle pas encore lao".

Ayant constaté que dans la partie sud du Quang Nam les relations étaient très mauvaises entre les populations "annamites" et les populations "sauvages", il valait mieux selon lui franchir une première fois la chaîne en un point aisé et "prendre à revers le pays dangereux en s'appuyant sur les Laotiens et les sauvages laocisés des environs d'Attopeu".

Cette mauvaise réputation de la montagne, habitée par des légions de génies malfaisants (49) prêts à jouer de mauvais tours aux

passants, Odend'hal constatera qu'elle n'est pas surfaite. Il va rencontrer sur son chemin de nombreux cairn (50), de petits tas de pierre, qui sont élevés pour un génie ou pour perpétuer la mémoire d'un événement ainsi que d'autres petits autels où se consument des bâtonnets d'encens, consacrés aux génies de la fièvre.

Mais ce que redoute le plus cet explorateur, c'est de s'approcher des villages ou de traverser une route qui ont été déclarés kalam. Ce mot signifie que pour des raisons diverses (épidémies, foudre, sacrifice), le village et la route sont sacrés et mis en quarantaine (51). Si un convoi vient à passer par là, il risque d'être pillé. Pour le savoir, il faut être perspicace : une simple branche verte piquée en terre suffit parfois à le signaler. Au mieux, on est averti par une roue de rotin ou une étoile de bambou posée sur un piquet, ou encore un piquet en bambou au sommet duquel deux branches de feuillage sont croisées et glissées dans une fente.

Odend'hal éprouve une certaine fierté à s'aventurer dans le pays de Saravane "où nul n'ose mettre les pieds". Les "gueux de kha", comme il les appelle courtoisement, ne lui font pas peur. Il part du principe inverse. Selon lui, c'est au Blanc d'inspirer une terreur superstitieuse au sauvage, seul moyen d'assurer sa sécurité.

En attendant, les "gueux de kha" lui mènent la vie dure. Très souvent ils le mettent dans une fausse direction, ou bien à l'approche d'un village kalam, tous les coolies l'abandonnent. Ou bien encore, il lui arrive de tomber dans une trappe habilement recouverte de feuilles et d'avoir le pied transpercé. Encore heureux que ce ne soit pas chez les Sedangs dont les piquets répartis sur plusieurs hectares recouverts également de feuilles mortes sont, eux, empoisonnés. Il aura moins de chance, plus tard, quand il succombera aux blessures que les Djaraïs lui infligeront.

Lorsqu'il arrivera en pays soueï, c'est-à-dire chez "les sau-

vages laocisés", il écrira avec soulagement : "Combien ces voyages en pays lao sont faciles comparés aux voyages chez les sauvages".

Et lorsqu'il sera de retour à Hué, il concluera :

> "Enfin en Annam, bon pays où tout est facile... les fonctionnaires indochinois méconnaissent les qualités des Annamites".

Autrement dit entre le pays Lao Thaï et le pays des zones côtières du Centre Annam, se situe le pays dangereux - large région montagneuse, difficile d'accès - qu'il faut prendre à revers en s'appuyant sur les Lao Thaï et les sauvages laocisés d'Attopeu.

Le pays dangereux, c'est celui des "kha indépendants", le pays non soumis, celui des dissidents qui vivent au delà de la Se Kong. C'est le bled-es-Siba du Maroc (Siba signifie anarchie, abandon) opposé au bled-el-Makhzen, soumis à l'autorité du sultan, la siba étant l'expression de la résistance des communautés paysannes à l'absolutisme makhzen. On dit aussi des terres hautes que c'est le pays des "sauvages". Lorsque le Révérend Père Guerlach publiera son manifeste "L'oeuvre néfaste" (52), il le fera en tant que curé de Tourane, ancien missionnaire des Sauvages, c'est le terme officiel. On oublie la définition que donnait d'eux le Larousse de l'époque "peuplades sans cohésion vivant de la chasse dans les forêts ou de la pêche". Or, les Protoindochinois se livraient à la culture des rays et pour lutter contre l'occupant français, ils n'ont pas manqué d'une certaine cohésion.

On employait le qualificatif sauvages plutôt au sens Barbaroï des Grecs. Entre les deux zones de civilisation (lao et vietnamienne) se trouve la zone de la barbarie. Le barbare, c'est celui qui n'est pas comme les autres. La preuve, c'est qu'il ne veut pas comprendre que son intérêt est de se soumettre. Pour résoudre le problème, il faut choisir entre deux solutions : ou bien l'extermination, ou bien l'apprivoisement. Mais on arrive rarement à pratiquer jusqu'au bout l'une de ces méthodes. Une troisième solution est alors envisagée :

l'indépendance tribale accordée aux Protoindochinois pour qu'ils échappent au joug de la souveraineté annamitique. Quand on connait les méandres de la politique "moï" française, on se prend à regretter de ne pas avoir appliqué à la lettre cette affirmation de Châteaubriand "Les Français ne cherchent pas à civiliser les sauvages, cela coûte trop de soins".

Mais ce terme méprisant de sauvage a-t-il disparu de notre langage ? Dans un débat récent de politique étrangère devant l'Assemblée (6 mai 1976) le député Frédéric-Dupont ne s'est-il pas étonné du silence de la France sur la situation au Cambodge "où ceux qui étaient nos amis sont assassinés par des sauvages sortis de la brousse" ? A la suite d'un vote hostile envers Israël à l'UNESCO, Léopold Senghor n'a-t-il pas déclaré à la même époque "Les intellectuels occidentaux non juifs m'ont déçu par leur réaction de <u>mépris</u> à l'égard des <u>sauvages</u> - ce sont leurs propres termes - qui ont condamné le sionisme".

Force est de reconnaître que, malgré les efforts de la mission Pavie, les explorations du Docteur Yersin, la randonnée du Prince d'Orléans, les travaux du Colonel Tournier, le "pays dangereux" n'avait pas été pénétré.

C - <u>L'importance stratégique du Plateau</u>

Au nombre des obstacles s'opposant à sa mise en valeur rapide, figure cette particularité du plateau de se terminer en véritable falaise vers l'Est donc vers le Viêt Nam, tandis qu'il s'abaisse en collines douces vers le Mékong, donc vers la Thaïlande. Quand à Roland Meyer nous décrit "le bastion gigantesque qui étend sa muraille montagneuse qui tombe sur les vallées de la Se Kong", il pourrait ajouter avec plus de précision qu'il tombe à pic (53).

Ce n'est pas un hasard si Kommadam, traqué, s'installe dans le Phou Louang, ce massif situé à l'est du plateau, ce qui lui permet en cas de danger de franchir la Se kong pour se réfugier dans le territoire des Indépendants.

Pour atteindre Kommadam dans son repaire, il existait bien la route la plus directe menant de Nong Bok à Ban Mouang et traversant le Phou Louang près du Phou Pong (pic de Lagrée). Mais à l'époque elle est impraticable. Et tous les responsables sont d'accord avec ce qu'écrit l'un d'eux "Vivement la route Quang Tri - Lao Bao pour permettre la prise à revers des rebelles de la rive gauche de la Se kong".

La seule brèche qui permette d'accéder à la région orientale du Bas Laos et de traverser le Truong Son, cette cordillère qui sépare le Laos du Viêt Nam sur près de 600 kms de largeur, c'est effectivement le col d'Aï Lao situé à 400 mètres d'altitude, qui permet actuellement à la route 9 venant de la mer et passant par Cam Lo et Khe Sanh de pénétrer au Laos à Lao Bao. De là, empruntant la vallée encaissée de la Se Pone, elle atteint Tchépone noeud emportant et Muong Phine, d'où part la route 23 la reliant à Saravane (54). Ainsi une telle route réalise théoriquement la jonction littoral vietnamien/bassin moyen du Mékong. L'opération se révélerait doublement payante puisque, d'une part, elle apporterait des débouchés maritimes nécessaires à la mise en valeur du plateau, et d'autre part, elle permettrait à ceux qui utilisent la pente douce du plateau de monter une opération militaire d'envergure.

*

* *

Cette voie d'invasion du Bas-Laos est celle qu'ont empruntée les vingt mille hommes des troupes saïgonnaises au cours de l'hi-

ver 1970-1971. Mais les forces patriotiques ne leur ont pas permis d'atteindre Tchépone.

Cet acharnement à vouloir s'emparer du plateau montre l'intérêt stratégique que le régime Thieu lui accordait. C'est un fait que cette région domine tout le Laos méridional jusqu'aux frontières avec le Viêt Nam du Sud et le Cambodge. En avril 1939 un poste de Garde indigène est en construction pour contrôler toute la région moï de l'arrière-pays de Quang Tri (55). Il lui sera facile d'assurer la liaison avec le délégué de Tchépone. Plus récemment, du point de vue américain, c'était un observatoire idéal pour surveiller le "corridor lao" et pour guider les bombardiers US. Non loin du Phou Louang, les Américains avaient installé à Nam Luc le plus important poste de guidage, semblable à celui de Long Chen dans la Plaine des Jarres.

La résistance lao viet, quant à elle, saura utiliser la Se Kong comme axe de ravitaillement de ses troupes luttant dans le Viêt Nam du Sud. Ce qui, à l'époque où les Français arrivent, n'était que le chemin des éléphants qui mène à Attopeu et contourne au Sud les Hauts-Plateaux des Bolovens, sera l'artère laotienne de la piste Ho Chi Minh et deviendra la frontière en Février 1973 entre zone FAR (Forces Armées Royales) et zone Pathet Lao.

*

* *

En ce début de protectorat, le souci des autorités françaises est d'empêcher les échanges qui tout naturellement se font vers le Siam. La pente douce du plateau, les voies de communication en particulier, la Se Moun tout y incite. Le mouvement commercial ne profite pas aux pays de l'Indochine. Il s'agit de l'exportation

des produits forestiers, du coton, de la cire, des peaux, cornes, boeufs et buffles, et de l'importation des cotonnades et objets d'habillement qui viennent de Bangkok. Tout transite du Bas-Laos vers Bangkok par Oubone et Korat (18 jours à aller, 16 au retour). Le Résident Supérieur de Vientiane s'inquiète même auprès du Gouverneur Général des progrès réalisés par les Siamois dans la construction d'une voie ferrée.

> "La situation qui nous est déjà défavorable est à la veille de changer dans un sens encore plus fâcheux pour nous. Les travaux du chemin de fer de Bangkok à Outaradio avancent rapidement et l'on prête au Gouvernement Siamois l'intention de relier Outaradio au Mékong... Le seul moyen est de nous relier au plus vite à la côte d'Annam par une voie ferrée, celle de Savannakhet à Quang Tri, et d'améliorer la navigation du Mékong". (56)

Cela offrirait l'avantage de créer un mouvement commercial à travers la chaîne qui permettrait "aux Annamites, aux Chinois et aux culas (commerçants birmans) d'aller échanger tous les objets (perles, cotonnades, fils de cuivre, gongs, sel, jarres), contre de la cire et de la cardamome".

Effectivement pour inverser le courant vers l'Annam, de la Cochinchine, il faut respectivement ouvrir une voie de passage à travers la Cordillère et utiliser le Mékong. Pour le moment, ce sont deux obstacles, tant qu'une brèche n'aura pas été percée au col d'Aï Lao et tant que le Mékong ne sera pas rendu navigable. "Un jour viendra où la Cordillère ne sera plus une frontière". (57)

Pour lever ces obstacles, les responsables vont se trouver face au même problème insoluble. Pour construire la route destinée à acheminer les colonnes militaires décidées à venir à bout des rebelles insoumis, il faut une main d'oeuvre locale, donc procéder à des réquisitions, ce qui entraîne l'augmentation des mécontents prêts à rejoindre la rebellion.

II - LE PLATEAU DES BOLOVENS DANS L'ENSEMBLE PROTOINDOCHINOIS

Il est temps de considérer les populations protoindochinoises du plateau des Bolovens en faisant abstraction des frontières telles qu'elles existent entre le Laos et le Viêt Nam à l'Est, et le Laos et le Cambodge au Sud. Cela nous sera d'autant plus facile que celles-ci ont toujours été floues et ont varié au gré de la politique française, mue par des soucis de "maintien de l'ordre"; c'est ainsi que la province de Stung Treng au Sud, le plateau de Darlac au Sud-Est, inclus dans le Laos français de 1893, seront rattachés respectivement au Cambodge et au Viêt Nam.

De ce point de vue, le plateau des Bolovens se trouve à l'extrémité nord-ouest d'une série de plateaux dont le plus méridional est celui du Darlac et qui comprend notamment, répartis sur un axe nord-ouest/sud-est le Lang Bian, les régions de Pleiku et de Kontum. Quant aux populations qui occupent tout le pays montagneux, situé entre le dix-neuvième et le onzième parallèle et que l'on estime, à l'époque qui nous intéresse, à environ un million, on a pris l'habitude de les regrouper sous le vocable "moï". Pour les autorités coloniales, cela leur permettait, faisant fi de quelques différences de moeurs et de coutumes, de considérer les "Moï" comme un bloc homogène. On estimait que toutes ces tribus mal connues avaient une origine commune : les Cham. On sait maintenant que seuls les Djaraïs, refoulés de la côte annamitique vers le Darlac, et les Rhadés de la région de Ban Me Thuot appartiennent à cette ethnie. Ils forment un groupe central au parler malayo polynésien (ou indonésien), toutes les autres minorités appartenant au groupe môn-khmer.

Une classification plus originale reflétait bien les soucis de l'establishment colonial au début du siècle ; des soucis de pur maintien de l'ordre. Des monographies établies par les premiers Commissaires du Gouvernement, il ressort que si les Dié de Kontum ont la réputation d'être les plus primitifs, les Rhadés du Darlac sont censés être les plus évolués, tandis que les Bahnars de la région de Kontum sont les plus paisibles (est-ce parce que l'ordre catholique règne ?), les Sedangs les plus turbulents et les Djaraïs de Pleiku les plus belliqueux. Les Bolovens, quant à eux, sont réputés être les plus indépendants. Il y a une part de vérité dans ces constatations qui ont le mérite d'avoir été faites in loco. Il est un fait que les groupes les plus réfractaires sont les Djaraïs au Sud, les Sedangs au Centre et les Ta hoïs au Nord. Une place à part doit être faite aux Bahnars considérés comme matés par les missionnaires qui se maintiennent sur la haute Se San entre les Djaraïs et les Sedangs. Si on se rapproche des vallées, on a affaire à des populations qui se sont mêlées aux Lao Thaïs et ont été plus ou moins intégrées par ces dernières : c'est le cas notamment des Soueïs situés à l'Ouest de Saravane et qui participeront peu à la rebellion des Phou Thaïs de la région de Savannakhet.

Grosso modo, les autorités coloniales considèrent que si on la compare à la région côtière vietnamienne à l'Est et aux terres basses de la vallée du Mékong à l'Ouest, la région des terres hautes ou des hauts-plateaux peut être définie comme une zone de barbarie située entre deux zones de civilisation. Une exception toutefois, la mission catholique de Kontum qualifiée d'ilôt de paix et d'ordre.

Si donc on ne peut véritablement parler d'un ensemble proto-indochinois très homogène, disons que les autorités coloniales ont été sensibles aux caractères communs des minorités du Laos, du Viêt Nam et du Cambodge (Bolovens, Alaks, Lovés, Sedangs, Bahnars, Djaraïs,

Rhadés, Phnongs...), à savoir leur répugnance ou leur inaptitude à accepter toute hiérarchie et à fortiori toute autorité étrangère au village.

En 1939, on sort un "plan de pénétration et d'organisation des régions moï" : c'est dire qu'on avait fait peu de progrès en cinquante ans. On ne fait d'ailleurs qu'appliquer une circulaire qui datait du 30 Juin 1923 (58). C'est le Résident Supérieur de l'Annam, Pasquier, qui avait attaché son nom à l'idée d'une unification proto-indochinoise. A cette date, les autorités françaises commençaient à poser le problème des minorités en mettant sur pied une vague politique de gestion administrative autonome de "l'hinterland moï". Un projet prendra corps en 1927. On se décidera à pénétrer les hauts-plateaux d'une façon méthodique en 1931 à partir du Cambodge et de Ban Me Thuot.

Mais seuls des incidents graves dûs à l'initiative des minorités protoindochinoises, inciteront les Français à se pencher un peu plus sérieusement sur le problème : - affaire du 16 septembre 1935. - révolte des Phnongs du Haut Chlong au Cambodge. - recrudescence des exactions des Bolovens avec Kommadam.

Cette fois, une politique existe. Elle consiste à considérer les Protoindochinois comme un bloc homogène qu'il faut protéger de tout contact extérieur pour qu'ils puissent évoluer, à l'intérieur, d'une façon naturelle. On laissera en place des chefs locaux. La méthode est également définie : la pénétration sera progressive et pacifique. On pratiquera à l'égard de ces "sauvages" une politique d'apprivoisement, c'est le terme officiel. Le but théorique recherché par la France "libératrice des peuples" est d'arracher les "Moï" au joug de la souveraineté annamitique. Le but avoué c'est "d'aboutir à la régénérescence des races arriérées et les gagner à la paix française". Ce qui n'est pas avoué en revanche, ce sont les mobiles d'ordre éco-

nomique et militaire : on estime que les autochtones des Hauts-Plateaux constituent, d'une part, la main d'oeuvre type nécessaire à la mise en valeur des régions riches, et d'autre part, une réserve inestimable de troupes pour fournir un fort contingent aux troupes françaises. Georges Mandel, Ministre des Colonies en 1939, n'a-t-il pas déclaré "Du fait de leur importance numérique, ils méritent qu'on s'occupe d'eux" ? Le mot d'ordre, c'est "faire du moï" comme on dira plus tard "casser du viet" ou "chasser le fellagha".

Après bien des déboires, des hésitations - car tout le monde est loin d'être d'accord à propos de l'entité moï - l'Inspection des Territoires Moï voit le jour le 18 Octobre 1939 succédant au Commissariat des Confins Moï qui avait été mis en place en 1935. Des délégations seront installées à Ban Me Thuot et au Laos à Ban Tampril où elle s'appellera Délégation de la Sekong.

Au Viêt Nam, on conserva les structures administratives des "provinces" du Haut Donnaï, de Ban Me Thuot, Pleiku, et de Kontum. Mais au Laos, en raison même de la résistance opiniâtre des Lao Theung du Sud, on créa, dans le but de les amener à résipiscence une "province Kha" enserrée dans un rectangle limité au Nord par Tchépone, au Sud par Attopeu, à l'Ouest par Thateng et à l'Est par la frontière lao-viet.

> "C'est là (au centre de ce rectangle) qu'en 1936 on alla chercher dans son repaire le grand chef kha des Bolovens, Khomadam qui, installé sur le plateau, nous bravait depuis 30 ans (59)".

1936, c'est l'année au cours de laquelle est créée la délégation de la Haute Se Kong regroupant les populations des provinces de Saravane et d'Attopeu, que l'on voulait fondre en une seule. Rattachée à Saravane, elle sera dirigée en fait par un Officier résidant à Ban Tampril avec une garnison de Gardes Indigènes qui, pour des raisons d'ordre stratégique, sera située à Ban Chaleng. Cette Délégation dé-

---

pendait de l'Inspection Générale installée non pas à Dalat comme certains le préconisaient, mais à Ban Me Thuot, là encore pour mieux surveiller ces zones turbulentes que l'on était décidé à "apaiser" en les apprivoisant. Ban Me Thuot offrait l'avantage en effet d'être relié aux plateaux voisins de Pleiku, Kontum et Dalat par deux routes, au Sud Viêt Nam et au Cambodge par la R C 14 et au Laos par l'itinéraire Kratié - Stung Treng - Paksé.

C'est dans cette même bourgade de Ban Me Thuot que trente ans plus tard, le destin du Viêt Nam actuel sera définitivement scellé. Les forces révolutionnaires qui avaient décidé d'en finir avec le Président Thieu firent croire à celui-ci que les grandes villes de la région Kontum - Pleiku étaient visées. En fait, tout était prévu pour une attaque en force de Ban Me Thuot. Le 9 Mars 1975, la route nationale nº 14 (l'ex route coloniale) est coupée. Et le 10 Mars, une division blindée au grand complet part à l'assaut. En fin d'après-midi le monde apprend que "Ban Me Thuot la ville des Hauts-Plateaux méridionaux est tombée". Un Lieutenant-Colonel "minoritaire" passe au grade supérieur et préside le Comité de Gestion militaire de la ville libérée. Quarante jours plus tard, ce sera au tour de Saïgon. La guerre en fait a pris fin à Ban Me Thuot, dans cette région, qui ne se soumit jamais et qu'en 1936 on cherche à apprivoiser.

Que de calculs habiles cachait la "politique moï" du gouvernement français ! Il s'agissait ni plus ni moins que d'appliquer la devise "diviser pour régner" en exploitant la méfiance que nourrissaient les gens de la côte ou des plaines pour les gens des montagnes : c'est un lieu commun de souligner que la politique coloniale a toujours cherché à séparer les minorités des groupes majoritaires. La méthode consiste à administrer ces minorités en vase clos, à les privilégier, à ériger un véritable fief à la tête duquel on place un mandarin acquis au pouvoir colonial (60), à persuader les populations qu'on vient les protéger contre ceux qui les exploitent, bref à passer

pour des libérateurs.

C'est un fait que les Vietnamiens des plaines ou de la côte ainsi que les Lao des "terres basses" avaient toujours montré une forte répulsion pour les habitants des "terres hautes". Cac laĩ au Viêt Nam et lamkha au Laos ne se gênaient pas pour exploiter ces paysans montagnards. Ils leur vendaient à prix fort le thé et le sel tout en leur achetant à bas prix les précieuses denrées forestières (cardamome, vernis, plantes médicinales diverses...). Le moins qu'on puisse dire est d o n c que les rapports habitants des terres basses/paysans des terres hautes, étaient placés sous le signe de la méfiance réciproque.

Actuellement, on désigne sous le vocable "protoindochinois" "Moĩ, Kha ou Phnong" que les Français avaient regroupés un moment sous l'étiquette PMNI (populations montagnardes du Nord de l'Indochine) et PMSI (populations montagnardes du Sud de l'Indochine), tandis qu'eux-mêmes reçoivent chacun dans leur pays respectif une appellation qui n'est plus péjorative : au Laos on ne parle plus officiellement que des Lao Theung c'est-à-dire Lao des hauteurs.

> "Ils appartiennent à la famille linguistique Mon Khmer du nom des deux peuples les plus prestigieux qui ont réussi à élaborer une haute civilisation d'influence indienne. Au contraire de ces derniers, les Protoindochinois du Laos, comme de toute l'Indochine, n'ont pas d'écriture traditionnelle et ne sont en général pas bouddhistes". (61)

Les Lao Theungs rentrent bien dans cette famille. Ils n'ont pas d'écriture. Et c'est dans l'unique souci de résister aux Français en réalisant la plus large union possible des trente tribus réparties dans les Bolovens que Kommadam créa l'écriture Khom. On songe au Général Makriyannis, héros de l'indépendance grecque, qui, analphabète, se forgea une écriture pour léguer son expérience à son peuple. Ils sont animistes, d'où l'importance qu'ils attachent aux Phi, au Phi Pop, à tout ce qui est kalam, et bien sûr, aux Phou Mi Boun, ce qui n'empêche

UNIVERSITÉ PARIS 7 Lettres Sciences

pas d'ailleurs, notamment les Alaks, d'avoir des rites qui s'apparentent à un certain bouddhisme, de la même façon que les Lao Thaïs ou les Soueïs, bien que bouddhistes, croient plus ou moins aux Phí.

* * *

Le groupe ethnique des protoindochinois du plateau des Bolovens

Les Lao Theungs ont été les premiers occupants du pays. Si on les appelle ainsi - Lao des Hauteurs - c'est bien parce qu'ils ont été contraints à se réfugier vers les plateaux les plus proches pour échapper au rouleau compresseur de l'invasion thaïe. Les envahisseurs occupèrent les vallées de la Se Done de la Sekong et de la Sesan. Ceux qui s'éloignèrent le moins furent assez vite assimilés. Tel fut le cas des Soueïs répartis entre le Mékong et la Sedone à l'ouest de Saravane. Ils allèrent même jusqu'à adopter la religion bouddhique des Lao.

Ce fut l'exception. Les Lao Thaïs enfermèrent dans un véritable ghetto culturel ces "kha" non bouddhistes qui saccageaient les forêts pour se livrer à la culture sur brûlis, tandis que les lam kha les grugeaient en leur extorquant leurs ressources dans des marchés de dupes. L'expansion a été différente dans le Sud. Ici elle n'a pas été au-delà du Mékong et de ses affluents la Se kong, la Se Done, la Se San. Si bien que l'ethnie protoindochinoise disposera d'un assez vaste "Lebensraum" qu'elle sera la seule à occuper (62).

Ainsi se maintint une unité socio-culturelle possédant une réalité collective très ancienne, en dépit de la diversité des sous-groupes. On distingue, répartis, au nord et à l'est de Saravane, les

---

Katangs, Kantous, Ngehs, Kha In, Ta Hoï, les Ong à l'ouest du plateau, les Alaks sur le versant nord. Ils ont en commun des rites et des coutumes qui sonttypiquement protoindochinois, et qui sont pratiqués sur l'ensemble des plateaux vietnamiens, ——————————— sur le plateau, les Bolovens et les Nha Heuns réfractaires à toute influence extérieure, entre la Se kong et la frontière lao viet, les Kaseng, Halang (ou Salang) Sapouan, Cheng et Lavé (ces derniers étant les Brao du Cambodge).

On a pris l'habitude d'appeler Bolovens ces différentes tribus réparties sur le plateau à qui les Lao Thaïs ont donné ce nom. En réalité, entre eux, les habitants du plateau s'appelaient Djerou, nom assez récent (début du siècle). Il semble qu'autrefois ils se désignaient sous le nom de Khom.

D'après Dauplay, les Bolovens représentaient environ 2.500 familles, réparties pour moitié dans la province de Saravane, pour l'autre dans les deux provinces du Sud : Attopeu et Paksé (63). Dauplay qui reconnait que la race des Bolovens n'est pas pure et qu'il faut distinguer les Bolovens des Ta Hoï, In Oï, Nha Heuns et Alaks, dresse cependant un portrait du Boloven.

> "Il est solide, charpenté, bien musclé. Il vit à 500 mètres d'altitude. Son visage est modelé à coups de hache et dur, la coupe de ses cheveux évoque la brosse, le nez est aquilin et peu proéminent... Il est énergique, tenace, travailleur. Ses ray sont mieux tenus, mieux sarclés, plus vastes que dans les tribus voisines : ils vont jusqu'à produire du riz au-delà de leurs besoins.
>
> Ils sont âpres au grain, avares à décourager un Auvergnat".

Voilà pour les qualités. Mais pour Dauplay qui a administré près de vingt années durant la province de Saravane, le Boloven est également

> "d'intelligence inférieure à celle des Lao Lum, fourbe, n'a aucun respect pour la parole donnée... Il est

égoïste, brutal, si on le compare aux Lao Lum si doux, si résignés... Son parler est âpre et guttural. Il n'accepte pas l'autorité et manifeste un goût certain pour l'anarchie. Tout Boloven obligé d'obéir est "opprimé (khomheng)".

Après s'en être pris à son vagabondage, ce sont de grands amateurs de déménagements à la cloche de bois (64) et à son fétichisme grossier, Dauplay a ce jugement définitif

"Le Boloven est un cocu astucieux (sic) un buveur magnifique qui non content de se saoûler se permet de narguer la Science et la Médecine en vivant aussi vieux que tout le monde".

Et il conclut ainsi cet édifiant portrait

"Il faut une cure de Kha pour apprécier les Lao".

C'est au fond un hommage que rend Dauplay à ces "gueux de Kha" qu'il s'était juré de mettre au pas dès 1898 et qui lui ont tenu tête jusqu'au bout. Leur extraordinaire résistance au froid, aux efforts prolongés, aux maladies dont sont victimes les Européens, leur permettra de poursuivre un combat acharné et surtout de survivre lorsqu'ils auront pris la brousse.

Quant au vagabondage reproché, disons simplement qu'il est lié au mode de culture du ray. Le Boloven n'admettra jamais qu'on l'oblige à se fixer. D'où sa répulsion pour les corvées destinées à aménager des pistes. Pour échapper à celles-ci, les Bolovens "déménageront" de plus en plus fréquemment.

Enfin Dauplay peut ironiser sur l'oppression dont sont victimes les montagnards. Obéir, selon lui, ne signifie pas que l'on est opprimé. Mais qu'exigeait-on de ces populations ? Que leur interdisait-on ? Dauplay ne veut pas admettre que le Boloven qui doit payer des impôts et exécuter des prestations est opprimé ; pas plus que le fait de lui interdire de convertir des ray en routes, de poser des pièges, de ravitailler les "rebelles"... etc... Les Allemands pour dire que

---

"tout va bien" utilisent l'expression "Alles ist in Ordnung" "tout est en ordre". Tout va bien donc, quand l'ordre colonial français règne. Cet ordre, c'est la mise en valeur de la région, c'est le choix délibérément porté sur des cultures rentables (la culture du riz sur brûlis ne l'est pas, elle n'est suffisante que pour l'autosubsistance des indigènes), c'est le développement des voies de communication en vue de fournir des débouchés aux produits commerciaux, c'est la multiplication des postes fixes pour quadriller le pays afin de mieux le surveiller... etc... C'est oublier que cet ordre français remarquablement incarné par l'administrateur J.J. Dauplay amène un bouleversement complet du mode d'existence de ces montagnards, qui n'ont donc pas tort de se sentir opprimés. Car si les Lao se contentent de fort peu de gouvernement, les Protoindochinois, eux, n'en ont pas et n'en veulent pas. Il n'existe pas chez eux d'autorité directe, simplement des hommes influents jouissant d'un large consensus tribal détiennent leur autorité de leur facilité de paroles, de leur bon sens, de leur bravoure.

André Fraisse (65) visitera en 1944 quarante-neuf villages du plateau. Il commencera par ceux qui se trouvent le long de la route locale nº 13 dite du café qui relie Paksé à Paksong. Il constatera qu'aucun droit de propriété n'y est encore défini et que sur les ray brûlent deux produits : le cardamome et le café. Il note qu'en bordure de la piste Paksong-Dasia un village entier a été déplacé. Il s'agit de Nong Le qui autrefois se trouvait trente kilomètres plus à l'Est près de Nong Mek, non loin du territoire contrôlé par Kommadam. Le village avait émigré à la suite des opérations menées contre Kommadam.

*

* *

Autre groupe important du plateau : les Alaks et les Nha Heuns forment une tribu qui a largement participé au soulèvement de 1901, en fournissant d'une part cinq de leurs principaux chefs : Ong Keo (appelé Bac My par les Français) Ong Thong (Bac Preuil) Ong Xit, Ong Veun, Ong Mesa, et en mettant d'autre part, à la disposition des Bolovens, leur région riche en refuges sûrs, situés entre 600 et 800 mètres d'altitude et en salpêtre.

Voisins des Soueïs, ils occupent à l'angle nord-ouest du plateau les tassengs de Dasia, Thateng, Kapeu - ces noms reviennent constamment dans les compte-rendus des combats de 1901 - quelques villages au pied de Phou Louang, refuge de Kommadam, et sur la rive gauche de la Se Kong sur le territoire de la province d'Attopeu. Là, se trouvent les terres rouges les plus fertiles. C'est la région la plus peuplée du plateau, mais aussi la plus pauvre : c'est la seule du nord où on peut recruter de la main d'oeuvre. Les rapports des Commissaires de Gouvernement les décrivent volontiers comme "moins robustes que les Bolovens, moins travailleurs, cauteleux, peloteurs (sic), faux-jetons".

Traditionnellement ces montagnards travaillaient comme tisserands et marchands pour les autres tribus Lao Theung de la région. Au confluent du houeï Se Noï et de la Se Kong, florissait au début du siècle le village de Pa Hoï, important lieu d'échanges, terminus ordinaire de la navigation sur la Se Kong. Odend'hal déclare être frappé par "la place spacieuse inhabituelle devant le débarcadère et qui constitue un marché jamais vu au Laos". (66)

Les Alaks empruntent la route de Ban Revi qui évite la traversée difficile du Phou Louang, pour y chercher du sel et à Pa Hoï ils l'échangent contre de l'encens, du cardamome ou des buffles apportés par les Bolovens descendant de Nong Mek.

L'ethnie Alak, sous-groupe des Lao Theungs - effectivement

---

elle vit sur les "theung", sur les hauteurs entre 600 et 800 mètres - a des rites et des coutumes typiquement protoindochinoises que l'on retrouve sur les Hauts-Plateaux vietnamiens. Les villages, dont les habitations sont plus soignées que celles des Bolovens, forment un cercle autour de la maison du génie. Les Alaks sont encore plus animistes que les Bolovens. Dès que l'un d'entre eux est mort, le village est kalam (interdit à tout étranger).

*

* *

Les populations du groupe Nha Heun, bien qu'excentrées au sud dans le bassin de la Senoï et méprisées par les autres Lao Theung du plateau, ont également apporté leur contribution à "la révolte des Bolovens". Kommadam et ses frères sont nés à Nong Mek village Nha Heun qui servit de refuge à Kommadam en Mai 1907. Les maisons sont alignées sur pilotis et sont plus basses que celles des Bolovens. Très animistes, on peut dire qu'ils vivent en régime de kalam permanent. Barbara Wall, ethnologue, qui a vécu chez les Nha Heuns, a failli payer de sa vie le fait qu'elle avait été déclarée Phi Pop, c'est-à-dire possédée par les démons, car on la rendait responsable de la mort d'un notable.

Les Soueïs sont des Protoindochinois intégrés aux Phou Thaï. Ils ont adopté le bouddhisme et la civilisation lao. Il faut parler plutôt de syncrétisme, sinon de superposition. Les Soueïs n'ont pas abandonné certaines pratiques animistes et les Lao Thaïs ont adopté, eux, une partie des superstitions des Soueïs. A côté de Bouddha, on honore un grand nombre de phi. Trois mille familles environ occupent à l'époque la vallée de la Se Done, mille le versant nord du plateau.

d'Attopeu - l'action des orpailleurs. Bref, ce sont des empêcheurs de tourner en rond.

En 1898, le Colonel Tournier, Commandant Supérieur du Bas Laos à Khong avait annexé purement et simplement le pays du Kontum à l'administration nouvelle du Laos et en avait confié la direction au Père Vialleton.

Ce sont en effet des missionnaires français qui découvrirent vers 1847 le pays "moï" de la Cordillère annamitique, qui était encore une terra incognita lorsque les Français s'installent dans le Sud Laos, à partir de 1893, date de la colonisation effective des Hauts-Plateaux. En voulant les contrôler pour des raisons d'ordre stratégique (frontière de trois pays : Cambodge, Laos, Viêt Nam) les autorités françaises vont se heurter à la résistance des minorités et notamment des Sedangs qui reçurent la visite de nombreux explorateurs, notamment celle du Docteur Yersin et de la mission Pavie. Les capitaines de Malglaive et Cupet qui font partie de cette dernière nous ont livré leurs premières impressions. Ils ont souligné l'aspect sauvage que leur confèrent leurs mines patibulaires, leurs dents limées, leurs cheveux coupés en frange. Ils parlent la même langue que les Kha Ta Hoï, appartenant au groupe Môn-Khmer. Ils échangent leurs colliers de cuivre, leurs cochons, leur tabac, leurs esclaves contre des couvertures, des étoffes, des perles. Ils ne paient l'impôt que rarement et, quand ils le font, c'est uniquement contre la remise d'un buffle, nécessaire au sacrifice qui précède les travaux de lavage de l'or. Leurs moeurs sont réputées terribles. Dans un rapport (68), on cite cet exemple : un prisonnier est mis dans le trou qui doit recevoir la principale colonne de la maison commune au village (Sala), chacun peut augmenter son existence propre du nombre d'années que la victime a encore à vivre... etc... D'où, selon les premiers témoins, les incursions nombreuses des Sedangs chez les voisins. Seuls, les Bahnars, forts de l'appui (et des livraisons d'armes) des missionnaires,

résisteront aux raids Sedangs qui sont experts dans l'art des défenses camouflées. Sur plusieurs hectares, ils répartissent judicieusement des piquets ou lancettes en les plantant obliquement et en les recouvrant de feuilles mortes. Mesurant de cinq à six centimètres, elles sont très effilées et souvent empoisonnées. Odend'hal aura le pied percé lors de sa mission de pénétration en 1897.

La culture des rays à laquelle ils s'adonnent les rend très mobiles. Parmi les causes de leur révolte de 1901 figure en bonne place celle du refus de se laisser fixer à proximité des postes. Au début du protectorat, la France, c'est avant tout le garde forestier qui défend de faire des rays.

A cause de leur valeur guerrière et en raison des difficultés de communication, on envisage dès 1898, d'utiliser les effets combinés des milices de l'Annam et du Bas Laos pour réduire les Sedangs. Il s'agit donc de les prendre à revers. C'est pourquoi Odend'hal rêvait de prendre pied dans la vallée du Poko-Psi, "ces 2 chemins de ronde longeant le pied de l'énorme massif montagneux habité par les Sedang". Ce rêve fut réalisé au début de 1901. Le Commissaire du Gouvernement d'Attopeu, Castanier, installa une garnison de miliciens annamistes volontaires commandés par le Garde Principal Robert. Outre le prélèvement de l'impôt dans la région, Robert reçut la mission suivante : "couper la route du sud aux Sedang pillards qui faisaient des razzias en Annam et vendaient chez les Halang ou les Djaraï les prisonniers".

On sait ce qu'il en advint quelques mois plus tard. Les Sedangs massacrèrent la garnison et Robert fut tué. Intervenant quelques semaines après l'investissement de la pagode de Thateng par les Bolovens, cette attaque du poste de PSI par les Sedangs confirmait que la "révolte des Bolovens" battait son plein et qu'elle n'était pas le fait des seuls Bolovens.

III - LA PROVINCE DE SARAVANE

La province de Saravane est une création administrative des Français. Avant leur arrivée, les frontières entre le Laos et les pays voisins n'étaient pas définies. A fortiori il n'existait pas de découpage administratif du plateau des Bolovens, lui-même entité géographique arbitraire. Une trentaine de tribus protoindochinoises s'étaient établies sur le plateau et ses versants, d'où le nom officiel de Lao Theung donné à ces minoritaires : Lao des hauteurs. L'autre ethnie Lao Thaïe appelée aussi Lao Lum - les Lao des plaines, comme on dit au Viêt Nam, l'ethnie "kinh", les gens de la capitale - n'avaient pas procédé à une main mise sur les minorités. Elles étaient certes "les vaches à lait" des lam khas. Mais l'exploitation commerciale et fiscale faite au profit des Lao Thaïs et surtout des Thaïlandais n'allait pas plus loin. Les Thaïlandais occupaient le pays nominalement et n'intervenaient pas dans les affaires intérieures.

Dès 1895, soit deux ans après l'arrivée des Français, le Gouverneur Général de l'Indochine crée la province de Saravane. L'arrêté a été pris sur proposition du Colonel Tournier, Commandant Supérieur du Laos. Colonna (69) la délimite dans sa monographie à l'Ouest par le Mékong sur cent kilomètres en descendant jusqu'au Sud de Bassac, au Nord par la "province de Savannakhet" au Sud par la "province d'Attopeu" et à l'Est par la ligne de partage des eaux entre le bassin du Mékong et les rivières qui se jettent dans la mer de Chine (province de Hué). L'auteur de cette monographie a la franchise de reconnaître "qu'on ne connait pas grand'chose des Kha habitant la province". Il est vrai que les Lao Theung n'ont ni écriture, ni tradition orale, selon Colonna qui estime que le passé est un mot, pour eux, vide de

sens, car il n'a laissé aucun vestige. D'où l'affirmation sans appel de Colonna en conclusion de son étude "la mémoire du Kha est courte".

Cet administrateur distingue bien ces "Kha" habitant la chaîne annamitique, ses contre-forts et le plateau dit des Bolovens - et de citer les sous-groupes Bolovens, Ta Hoï, In, Katang, Alaks, Nge, Talieng, Kantou - des "Kha laocisés" que sont les Soueïs occupant le versant nord du plateau entre Dasia et Khione et le bassin moyen de la Se Done, des Phou Thaïs dans la région de Khione sur le versant nord-ouest du plateau, venus récemment du bassin de la Se Pone, et enfin des Lao Thaïs qui se répartissent le long de la Se Done dans la majeure partie de son bassin de plaine ainsi que sur les bords de la Se Kong.

Numériquement, le groupe le plus important, après celui des Lao Thaïs (40.000) est celui des Soueïs (11.000) et des Katangs (10.500). Ensuite viennent les Ta Hoïs (7.000), les Alaks (6.300), les Ngés (6.000) et les Bolovens (5.900). Cela fait une population qu'on estime en 1936 à 100.000 environ.

Le Capitaine de Malglaive, membre de la Mission Pavie, avait exploré et décrit la région, alors qu'il venait du Viêt Nam. Après avoir éprouvé des difficultés avec les "sauvages" des sources de la rivière Tchépone, il entre au Laos dans la région d'Aï Lao. Il pénètre chez les Ta Hoï, qu'il qualifie de tribu belliqueuse, puis après avoir atteint la Se Kong, il arrive sur le plateau à Dasia.

> "Les sous-bois serrés, touffus, ont une vigueur étonnante et leur verdure sombre repose l'oeil fatigué des roux et des ors brûlés de la plaine lao". (70)

C'est dans le secteur Thateng-Kapeu (villages dans lesquels deux postes français seront installés) que se manifestera la plus grande résistance. Trois sous-groupes y cohabitent : les Soueïs, les Bolovens et les Alaks.

Les premiers occupent les villages de Thateng, Chumla, Niok-

Tong, Kapeu, auxquels sont venus se rattacher deux villages lao Ban Toklok Nghiai et Ban Poto Lok Noï. Ils sont peu nombreux. Le Garde principal Montazel qui commande en 1906 les postes de Thateng et Kapeu dira des villages Soueï de son secteur :

> "qu'ils nous sont acquis et que s'ils ont pris part à la rebellion, ils sont revenus les premiers. Aujourd'hui tous leurs phoban nous sont complètement dévoués et nous entretenons avec eux les meilleures relations. Nous n'avons qu'à nous louer de leur zèle, quoique nous leur demandions - coolies ou corvées - nos ordres sont immédiatement exécutés". (71)

Les Bolovens ont pris une part très active à la révolte qui porte leur nom. C'est à Nong Mek que Bac My avait sa pagode, c'est à Nong Lau que se tint le grand conseil de tous les chefs de la résistance, avant l'attaque de Thateng d'Avril 1901.

Les Alaks qui se subdivisent en Lavan, Kho, Katou... etc... sont nombreux :

> "être frustres, sans croyances ni chefs, retirés dans leurs villages situés au milieu des forêts, ils sont de coeur avec les rebelles qui leur apparaissent comme des êtres supérieurs parlant avec autorité et osant se mesurer aux Européens. C'est grâce à eux que Bac Preuil a pu se maintenir dans le Phou Kate. Sans leur concours, il aurait été bien difficile à ce dernier de s'approvisionner en riz et surtout en sel". (72)

Le climat de Thateng est plutôt tempéré (entre 30 et 10 degrés). Le sol est d'une grande fertilité : y viennent le riz, le coton, le piment, la ramie, le cardamome, le tabac, le maïs... etc... ainsi que tous les légumes de France. Il n'existe aucun marché, le commerce est donc à peu près nul. Seuls quelques représentants des Chinois de Paksé et de Ban May viennent à certaines époques et achètent le cardamome, la ramie, le coton et le piment. Bien que les pâturages soient immenses et bien fournis, l'élevage est quasiment nul. Quant aux communications, elles sont assurées par des chemins en assez bon état, facilement transformables en routes carrossables.

"Si on pouvait arriver à avoir des charrettes permettant de supprimer le transport à dos d'hommes, nous ferions un pas immense dans l'esprit de la population".

Une autre région de la province de Saravane a été un point chaud de la résistance, celle de Nong Bok, située à 70 kilomètres au Sud de Saravane. Située à 900 mètres d'altitude, elle bénéficie d'un climat sain durant huit mois de l'année. Le Garde Principal Creisson, Chef de poste, la décrit comme étant

"une région fort pittoresque, avec ses forêts sombres qui font ressortir la verdure de ses vallons, d'innombrables ruisseaux qui roulent sur la pierre une eau limpide tombant parfois en cascade bruyante". (73)

La caractéristique de la région de Nong Bok, c'est d'être constituée par une série de collines boisées - ou recouvertes de hautes herbes - qui vont en s'abaissant du Nord au Sud, formant depuis Thateng jusqu'à Nong Bok et de Nong Bok vers Nong Mek à l'Est, une vaste forêt broussailleuse, presqu'impénétrable "où règne une humidité si intense que le feu même ne peut se propager dans ce fouillis inextricable d'arbustes, d'herbes et de lianes". On imagine aisément le parti que vont tirer les "rebelles" de cette situation géographique et l'utilisation stratégique qu'ils vont faire d'un tel terrain.

Au moment de la rebellion, Nong Bok comprend seize villages habités par des Bolovens, ce qui fait une population d'environ 1.200 habitants.

Ces villages de faible importance se composent de vingt-cinq à trente cases réparties sans esprit de symétrie. Les habitants s'adonnent au défrichement et à la culture de nombreux et grands rays de riz, mais aussi de maïs, qui entourent les villages. Dans les forêts de Ban Nong Bok et Ban Kha Niung Khang, ils exploitent le caoutchouc extrait des lianes abondantes dans la région. Ils le vendent aux Chinois de

Paksé. Quant au cardamome, il croît à l'état sauvage et sa valeur, soumise aux fluctuations d'une plus ou moins bonne récolte, est excessivement variable. Le ravitaillement se fait assez facilement grâce aux deux éléphants qui appartiennent aux habitants de la localité.

Le 27 Novembre 1905, l'attaque de Nong Bok par les insoumis avait été le fait le plus spectaculaire depuis les événements de 1901. Elle avait fait quarante morts. Un an après, le poste comprenait trente gardes indigènes (15 annamites, 15 laotiens), un autre aux mêmes effectifs, étant établi à Nong Mek.

Trente ans plus tard, l'administrateur Colonna dresse un bilan positif. Après avoir rendu hommage à ses prédécesseurs, notamment à Dauplay "auquel revient l'honneur d'avoir définitivement pacifié la région et qui en 1907 détruisit le groupe du redoutable Bac My", à Chambert et à Vitry, il estime que l'organisation de la province progresse sans incident, que la soumission des peuples Kha habitant la région de la Haute Se Kong et de la Haute Se Pone se poursuit, bref qu'aucune partie du territoire de la province n'échappe plus désormais au contrôle de l'administration française.

Il est vrai que ce point de vue a été formulé, alors qu'un fait important vient de se produire : la suppression du noyau des rebelles du Phou Louang et de son chef Kommadam qui "tenaient la brousse" depuis 1910, année de la mort de "Bac My", lequel avait pris la tête de la rebellion en 1901. C'est cette "guerre de trente ans" menée contre les français par les minorités de la région de Saravane, que nous allons tenté d'analyser dans les chapitres suivants.

NOTES DU CHAPITRE I

1) Neo Lao Haksat (Front Patriotique du Laos), élargissement du Neo Lao Issara (Front de Libération du Laos).

2) Ban Me Thuot a été le chef-lieu de ce qui était devenu, par la volonté du pouvoir colonial français en 1893, la province lao de Darlac. Un arrêté du 22 Novembre 1904 détachera le Darlac du Laos et le placera sous l'autorité du Résident Supérieur de l'Annam. Le motif politique de cette décision était la révolte des Bolovens baptisée "désordres du Bas Laos" et qui étaient dus, écrivait-on, dans la revue mensuelle Bulletins du Comité de l'Asie Française nº 46 de Janvier 1905 "à l'éloignement du pouvoir central".

La région avait été traversée par le Capitaine Cupet, en 1891, qui la décrit dans Voyage chez les Sauvages du Sud-Est de l'Indochine, Paris, Leroux, 1900.

Se reporter également à la communication du Lieutenant Colonel Tournier, "La Province nouvelle du Dar-Lac", in Bull. Eco. Indoch. 1901, pp. 285-299 et à celle du prince Henri d'Orléans "De Kratié à Nha Trang à travers le Darlac", in La Géographie 1901, IV, pp. 153-162.

Sous les tribus protoindochinoises du plateau de Darlac, il faut lire "Notes sur 2 peuples du Darlac (Lao) : les Radés et les Khas Pi" Revue Indochinoise 1906.

3) Avec Henri Mouhot, Francis Garnier, Doudart de Lagrée, le Docteur Neis, le Docteur Harmand est un des premiers à avoir parcouru le Laos. Son "Voyage aux Bolovens en mars 1877" est relaté dans le "Tour du Monde" paru chez Hachette en 1893 sous le titre "Voyages en Indochine". C'est Auguste Pavie qui a résumé les explorations du Docteur Harmand dans l'introduction de "Voyage au Centre de l'Annam et du Laos et dans les régions sauvages de l'est de l'Indochine" par le Capitaine de Malglaive et le Capitaine Rivière, Paris, Leroux, 1902.

Doudart de Lagrée, de son côté, qui, dans son exploration du Mékong, vient d'éprouver une grande déception entre Stung Treng et Bassac, "je pense, écrit-il, qu'il faut renoncer à tout espoir de névigation à vapeur entre Samboc-Sambor et l'île de Kong", n'abandonne cependant pas son projet, et alors qu'il vient de renvoyer son adjoint F. Garnier au Cambodge, à la recherche de documents et de matériels divers, il en profite pour se livrer à l'exploration de la région, située à l'est de Bassac. Le 2 Novembre 1866, il quitte Bassac. Il abandonne alors le cours du Mékong pour emprunter celui de la Se Done. J.P. Gomane, dans sa thèse La Mission Doudart de Lagrée - Francis Garnier 1866-1868, Paris, Octobre 1976, p. 152 et 153, nous décrit cette excursion. "... L'intention de Doudart de Lagrée était de se rendre à Attopeu et de redescendre la ri-

vière qui y passe, la Se Kong, dont il avait déjà exploré le cours inférieur, en partant de Stung Treng où elle se jette dans le Mékong ; cette incursion fut fort intéressante, car elle permit un premier contact avec des minorités non lao, alors unanimement qualifiées de sauvages (Louis de Carné, voyage en Indochine et dans l'empire chinois, Paris E. Dentu, 1872, p. 102). Le roi de Bassac avait bien déclaré avoir envoyé des lettres de recommandation aux chefs de village, mais l'accueil fut plutôt désagréable. Après Saravane, où les voyageurs abandonnent la Se Done, les rizières font place aux forêts ; le gouverneur de cette dernière ville accepte de prêter six éléphants, grâce auxquels ils parviennent à la Se Kong, appelée aussi rivière d'Attopeu, qu'ils redescendent en barque, jusqu'à la bourgade du même nom. C'est là que le chef de l'expédition fut saisi d'un violent accès de fièvre, la région étant considérée, à juste titre d'ailleurs, comme particulièrement insalubre. Le 4 Décembre, Doudart de Lagrée et ses compagnons rentraient à Bassac, ayant effectué, en trente-deux jours, le tour du plateau des Bolovens, dont le point culminant fut, pour cette raison, baptisé - du moins du temps de la colonisation française - pic de Lagrée.

4) Le phou en lao désigne la montagne, le pic. Le Phou Fang figure sur les cartes de l'Indochine française sous le nom de "Pic de Lagrée". Selon un article de la Revue d'Indochine n° 228 du 2 Mars 1903, pp. 193, 195, c'est Francis Garnier qui avait baptisé le plus haut sommet du plateau (1702 mètres), rendant hommage à son chef de mission.

5) Auguste PAVIE, Voyage au Centre de l'Annam et dans les régions sauvages de l'est de l'Indochine, Capitaine Malglaive et Capitaine Rivière, Paris, Leroux, 1902, Introduction.

6) Revue indochinoise n° 228.

7) Jean AJALBERT, Ces phénomènes, artisans de l'Empire, 5ème édition, Avignon, Aubanel, 1941.

8) Cf. "Discours sur la situation en Indochine de M. Beau", Bulletins du Comité de l'Asie Française n° 31, Octobre 1903.

9) Prosper ODEND'HAL, Inspecteur de 2ème Classe de la Garde civile de 1894 à 1897, Commissaire du Gouvernement d'Attopeu, nommé le 17 Février 1897. La mission évoquée a été effectuée en Octobre 1893 ; elle avait pour but de rechercher une voie de pénétration du littoral vietnamien vers Attopeu. Cf. rapport du 24 Février 1894 adressé au Gouverneur général de Hué (archives d'Outre-Mer, Aix-en-Provence, carton F 2).
Sur Prosper Odend'Hal, né en 1867, tué en 1904, dans le pays djaraï, se reporter au chapitre VII.

10) le terme muong signifie, d'une façon générale, pays. Dans le langage

vière qui y passe, la Se Kong, dont il avait déjà exploré le cours inférieur, en partant de Stung Treng où elle se jette dans le Mékong ; cette incursion fut fort intéressante, car elle permit un premier contact avec des minorités non lao, alors unanimement qualifiées de sauva-ges (Louis de Carné, voyage en Indochine et dans l'ampire chinois, Paris E. Dentu, 1872, p. 102). Le roi de Bassac avait bien déclaré avoir envoyé des lettres de recommandation aux chefs de village, mais l'accueil fut plutôt désagréable. Après Saravane, où les voyageurs abandonnent la Se Done, les rizières font place aux forêts ; le gouverneur de cette dernière ville accepte de prêter six éléphants, grâce auxquels ils parviennent à la Se Kong, appelée aussi rivière d'Attopeu, qu'ils redescendent en barque, jusqu'à la bourgade du même nom. C'est là que le chef de l'expédition fut saisi d'un violent accès de fièvre, la région étant considérée, à juste titre d'ailleurs, comme particulièrement insalubre. Le 4 Décembre, Doudart de Lagrée et ses compagnons rentraient à Bassac, ayant effectué, en trente-deux jours, le tour du plateau des Bolovens, dont le point culminant fut, pour cette raison, baptisé - du moins du temps de la colonisation française - pic de Lagrée.

4) Le phou en lao désigne la montagne, le pic. Le Phou Pong figure sur les cartes de l'Indochine Française sous le nom de "Pic de Lagrée". Selon un article de la Revue d'Indochine nº 228 du 2 Mars 1903, pp. 193, 195, c'est Francis Garnier qui avait baptisé le plus haut sommet du plateau (1702 mètres), rendant hommage à son chef de mission.

5) Auguste PAVIE, Voyage au Centre de l'Annam et dans les régions sauvages de l'est de l'Indochine, Capitaine Malglaive et Capitaine Rivière, Paris, Leroux, 1902, Introduction.

6) Revue indochinoise nº 228.

7) Jean AJALBERT, Ces phénomènes, artisans de l'Empire, 5ème édition, Avignon, Aubanel, 1941.

8) Cf. "Discours sur la situation en Indochine de M. Beau", Bulletins du Comité de l'Asie Française nº 31, Octobre 1903.

9) Prosper ODEND'HAL, Inspecteur de 2ème Classe de la Garde civile de 1894 à 1897, Commissaire du Gouvernement d'Attopeu, nommé le 17 Février 1897. La mission évoquée a été effectuée en Octobre 1893 : elle avait pour but de rechercher une voie de pénétration du littoral vietnamien vers Attopeu. Cf. rapport du 24 Février 1894 adressé au Gouverneur général de Hué (archives d'Outre-Mer, Aix-en-Provence, carton F 2).
    Sur Prosper Odend'Hal, né en 1867, tué en 1904, dans le pays djaraï, se reporter au chapitre VII.

10) le terme muong signifie, d'une façon générale, pays. Dans le langage

courant, il désigne une circonscription administrative, ce qui est le cas pour la muong d'Attopeu ou une région, tel le muong Louang Phrabang, le muong Vientiane ou le muong Champassak.

11) Cf. rapport Odend'hal du 24 Février 1894, déjà cité.

12) Roland MEYER, Komlan, visions d'Asie, Paris, Pierre Roger, 1930.

13) David MAYRENA, aventurier qui eut sa célébrité dans les années qui précédèrent la mise en place du protectorat français au Laos. Se reporter à Jean Marquet, Un aventurier du XIXème siècle : Marie Ier Roi des Sédangs (1888-1890), Hué, édition du Bulletin des Amis du Vieux Hué, 1927 ; à Maurice Soulié, Marie Ier Roi des Sédangs, 1888-1890, Paris, Marpon et Cie, éditeurs, 5 rue Mignon, 1927. André Malraux évoque souvent le personnage dans son livre Antimémoires.

14) par battée de dix kilos, les gens du pays n'arrivaient à extraire qu'un gramme cinquante par tonne.

15) la bilharziose est une affection parasitaire favorisée par la marche pieds nus dans l'eau des rivières et par le manque d'hygiène. Les foyers de bilharziose hépatique, ont toujours été fréquents au Sud Laos. En 1966, le Docteur Barbier décelait de nombreux cas parmi les pêcheurs de carpes et de grenouilles dans les rizières de l'île de Khong (in Bull. de la Société de Pathologie exotique nº 6, Nov. Déc. 1966). La Chine Populaire a dû également faire face à ce véritable fléau. Mao a consacré deux poèmes à ce problème.

16) Jean-Jacques DAUPLAY, Commissaire du Gouvernement de Saravane, de 1905 à 1921 et qui, à ce titre, a eu une grande responsabilité dans "l'affaire des Bolovens".

17) Jean-Jacques DAUPLAY, les Terres Rouges du plateau des Boloven, Biblio. document. extr.-orientale, ch. d'agric. de la Cochinchine, Saïgon, 1929.

18) qui a fait partie, à un moment donné (se reporter au renvoi 2) du Laos français.

19) la culture de ray est une forme d'agriculture itinérante, qui favorise le semi-nomadisme. On appelle également cette pratique écobuage. C'est la culture sur brûlis. En début de saison sèche, on défriche un pan de forêt, on laisse les abattis sur place quelques mois, on y met le feu à la mousson, on sème après les premières pluies qui ont fait pénétrer les cendres fertilisantes ; dans les trous pratiqués par des bâtons, les femmes placent les grains de paddy qui servent de semence. En septembre-octobre, le grain a mûri et l'on fait la moisson à la fin de la saison

des pluies.

20) Maria A. MARTIN, notes sur quelques végétaux utilisés au Cambodge,

21) DAUPLAY est cité en exemple par le Résident Supérieur de Vientiane, dans le rapport sur la situation politique qu'il adresse fin 1913 au Gouverneur général à Saïgon "... la tournée, qui n'a pu recevoir qu'une très bien faible subvention au budget local, est restée en grande partie aux frais personnels de M. Dauplay..."

22) cité par Henri MAITRE, in Les jungles moï, Paris, Emile Larose, 11 rue Victor Cousin, 1912, p. 484.

23) cité par Dauplay, in Les Terres rouges du plateau des Boloven, op. cit.

24) Il peut être également une culture de souane, c'est-à-dire arbustive au même titre que les fruits. Cf. P. Tixier,"les caféières des Bolovens", Journal d'agric. tropicale et de botanique appliquée, Nos 10-11, Nov. 1955.

25) DOUDART de LAGREE, né le 31 mars 1823, mort le 12 mars 1868 dans le Yunnan, à la suite d'une hépatite amibienne. Il fut chargé en 1863 par le Vice-Amiral de Lagrandière d'une mission de reconnaissance du Mékong. Se reporter à Jean-Pierre Gomane, La mission Doudart de Lagrée - Francis Garnier (1866-1868), thèse de 3ème cycle Histoire, Octobre 1976, Université de Paris VII, pp. 355, 361.

26) Francis GARNIER, marin et voyageur, né en 1839, Inspecteur des affaires indigènes en 1863. Dès 1864, il fait paraître une brochure sur la Cochinchine. Il y expose un projet de voyage d'exploration dans l'Indochine "afin d'établir entre la Cochinchine et le midi de la Chine des communications commerciales". Le Ministre de la Marine, Chasseloup-Laubat, chargea une commission de cette exploration. Ainsi naquit la mission Doudart de Lagrée - Garnier, dans laquelle Francis Garnier était l'adjoint du premier. Une médaille commémorative de l'expédition qui dura 2 ans lui sera remise, ainsi qu'une grande médaille d'or décernée par la Société de Géographie en 1869. En outre, la Société de Géographie de Londres lui décernera la patron's medal ou médaille de la reine Victoria.

On trouve le récit de son voyage dans le Tour du Monde (1870-1871), la Cochinchine française, 1864, Notes sur le voyage d'exploration dans l'Indochine (1869). Se reporter également à la thèse de Jean-Pierre Gomane, citée dans la note précédente, pp. 362, 365.

27) Cf. La mission Doudart de Lagrée - Francis Garnier (1866-1868), déjà cité.

28) Cf. François MOPPERT, Problèmes généraux de l'évolution historique du

Laos, mémoire de maîtrise d'histoire, Université de Paris VII, 23 Octobre 1973.

29) C'est le titre que donne à l'un de ses romans Roger VERCEL, Le Fleuve, les grandes heures de Francis Garnier, éditions de la Nouvelle France, collection "La vie exaltante", Paris, 1946.

30) Cf. Etienne DENIS, Bordeaux et la Cochinchine sous la Restauration et le Second Empire, Paris, Imprimerie Delmas, chapitre intitulé "Victor Roque et le Tonkin", 1965.

31) Ibid., p. 98. L'Amiral-Gouverneur de LAGRANDIERE enverra en 1861 le Capitaine de Frégate DOUDART de LAGREE offrir ses bons services au Cambodge. Il quittera l'Indochine en 1868 pour laisser la place au premier Gouverneur général de l'Indochine LE MYRE de VILERS. On baptisera de son nom un navire qui coulera dans le Mékong. Cf. supra chapitre I,

32) Cf. Roger VERCEL, Francis Garnier, A l'assaut des Fleuves, éd. Albin Michel, Paris, 1952. Ouvrage plus complet que celui cité au renvoi 29.

33) Ibid., p. 55.

34) en 1902, aux hautes eaux, le trajet Saïgon-Louang Phrabang se fera en 53 jours : 10 jours de Saïgon à Khone, 5 jours de Khone à Paksé, 14 jours de Paksé à Savannakhet, 4 jours de Savannakhet à Vientiane et 20 de Vientiane à Louang Phrabang.

35) Cf. rapport politique du Commissaire du Gouvernement de Saravane de Novembre 1909, AOM Aix-en-Provence, série F 3.

36) Au Ministère de la Marine, la division navale de l'Indochine date de 1840. Mais au Conseil des Ministres de Juillet 1857, le Ministre des Finances Fould ne sait même pas où se trouve la Cochinchine. Le Comte Walewski, Ministre des Affaires Etrangères, arrive cependant à faire valoir son point de vue : dans un pays aussi richement doté de voies d'eau naturelles que la Basse Cochinchine, le commerce maritime devait naturellement être un prolongement de la navigation fluviale. Lorsque le Cambodge passa sous le protectorat de la France, on estima que les relations entre Saïgon et Kampot devaient s'intensifier, d'où l'idée d'un service régulier de chalands à vapeur (recouverts et pouvant porter 50 tonneaux de riz). Le réseau de voies fluviales devait, dans l'esprit des responsables, pénétrer profondément dans l'intérieur. Une ombre au tableau : le manque de main d'oeuvre, "mais l'inépuisable réservoir chinois est tout proche" déclarait-on. Ce sont des armateurs bordelais qui assureront les premières liaisons. Elles seront complétées à partir de 1863 par la création du service subventionné des Messageries Impériales. En 1870, la liaison Saïgon-Phnom-Penh devient régulière et en 1872, Larrieu et Roque prennent en main l'organisation de la navigation fluviale. Victor Roque deviendra le propriétaire des Messageries Flu-

visles de Cochinchine et un contrat sera accordé à Marcellin Larrieu le 2 AoOt 1872 pour créer une compagnie fluviale (8 bateaux pour la liaison SaÏgon-Phnom-Penh). Puis il envisagera la liaison jusqu'à Bassac. Se reporter à E. DENIS, Bordeaux et la Cochinchine sous la Restauration et le Second Empire, déjà cité.

37) Cf. rapport du Résident Supérieur de Vientiane, 4ème trimestre 1913, AOM Aix, série F 4.

38) Ong Keo n'oubliera pas que c'est en tant que coolie recruté par la Compagnie des Messageries Fluviales, qu'il a été rossé par le Garde Principal SICRE, future victime de la révolte des Bolovens en 1901.

39) Cf. AOM Aix, série F 1.

40) Cf. rapport Résident Supérieur Vientiane, 3ème trimestre 1913, AOM Aix, série F4.

41) Cf. rapport nº 19 du Garde Principal MONTAZEL, Commandant les postes de Thateng et Kapeu, daté du 15 Juin 1906, AOM Aix, série E7.

42) Cf. rapport du Commissaire du Gouvernement de Saravane du 3ème trimestre 1914, AOM Aix, série F4.

42) Cf. rapport nº 159 du Commissaire du Gouvernement de Saravane, en tournée au poste SICRE, daté du 2 Mars 1907, AOM Aix, série F2.

44) Cf. rapport du Commissaire du Gouvernement de Saravane du 22 Octobre 1907, AOM Aix, série F2.

45) Cf. AOM Aix, série F4.

46) d'après Mc COY, Laos : War and Revolution, Harper Colophon Books, New-York, Evanston and London, 1970.

47) J. AJALBERT, "Ces phénomènes, artisans de l'Empire", déjà cité.

48) Cf. rapport du 24 Février 1894, Archives nationales, rue Oudinot, Paris Indo NF1, A30 (99), carton 21.

49) Ibid.

50) ODEND'HAL compare ces cairn aux galgal des Sémites (tumulus celtiques renfermant une crypte).

51) L'interdit rituel est souvent fixé à 2 ou 3 jours.

52) J.B. GUERLACH, L'Oeuvre néfaste, Saïgon, Imprimerie commerciale, 1906.

53) tandis que sur la Se Done, la terrasse que constitue le plateau septentrional s'abaisse par des pentes douces, couvertes de futaies, sur la Se Pien et la Se Kong le rebord du plateau est en effet une falaise à pic, qui domine de 900 mètres les vallées.

54) un rapport daté du 19 Février 1939 fait état d'un projet de piste longeant la Haute Sépone de Lao Bao à Samoï.

55) le poste de Garde Indigène est installé à Khe Sanh et relié à Tchépone.

56) Cf. AOM Aix, série E6.

57) Cf. J.J. DAUPLAY, "Les Terres rouges du Plateau des Boloven", déjà cité, p. 57.

58) Archives Nationales, rue Oudinot, Indo 1 C10 (142) carton 44.

59) AOM Aix, série E28.

60) voire même un Européen. Ce fut le cas de Mayrena, qui se proclama Marie ler Roi des Sedangs, en adoptant cette incomparable devise "Jamais céder, toujours s'aidant" (Jeu de mots avec Sedang).

61) Michel de FERLUS, situation ethnographique du Laos, CeDRASEMI, Ase 4738.

62) dans le Nord-Laos, aux Protoindochinois s'ajoutèrent en effet à la fin du XIXème siècle, les Hmongs fuyant la Chine. Ces derniers, refoulés sur les sommets, furent péjorativement surnommés Méos. A l'heure actuelle ils ont reçu le vocable de Lao Sung (Lao des sommets), tandis que les "Khas" sont appelés Lao Theung (Lao des hauteurs).

63) Paksé (de pak, confluent et Sé, pour Sé Done), situé sur le confluent du Mékong et de la Sé Done, était à l'époque une ville estimée à 3.400 habitants. En 1958, la population aura plus que doublé (8.000 habitants).

64) in J.J. DAUPLAY, Les terres rouges du plateau des Boloven, p. 44.
"Sam mu nhai huoeune,
Sam doueun nhai ban.", proverbe lao que l'on peut traduire ainsi :
tous les trois jours, ils changent de maison,
tous les trois mois, de village.

65) in Les villages du plateau des Bolovens, BSEI, tome XXVI, 1951, pp. 53 à 72.

66) Cf. rapport ODEND'HAL de 1893, AN, rue Oudinot, Indo 1, A30 (99) carton 21.

67) Ibid.

68) AOM Aix, série E6.

69) C. COLONNA, monographie de la province de Saravane, Bulletin des Amis du Laos nº 2, Hanoï, 1938, pp. 81, 121.

70) Cf. Capitaine de MALGLAIVE et Capitaine RIVIERE, Voyage au Centre Annam, au Laos et dans les régions sauvages de l'est de l'Indochine, Paris, Leroux, 1902.

71) Cf. rapport MONTAZEL, 1906, Op. Cit.

72) Ibid.

73) Cf. rapport nº 88 du Garde Principal CREISSON, Chef de poste à Nong Bok, daté du 20 Juin 1906, AOM Aix, série E7.

CHAPITRE TROISIÈME

LA RÉVOLTE DES BOLCHEVIKS

CHAPITRE DEUXIEME

LA REVOLTE DES BOLOVENS

I - LES EVENEMENTS D'AVRIL-MAI 1901

II - UN MOUVEMENT MESSIANIQUE ?

III - CAUSES INDIRECTES

IV - CAUSES PROFONDES

A - Organisation politique du Laos du temps des Siamois.

B - Rôle du khaluong.

C - Rôle des lamkha.

D - Le régime exécré des tassengs.

E - Le rôle des esclaves.

F - Les impôts et les prestations.

V - UN POUVOIR COLONIAL ORDINAIRE

CHAPITRE II

LA REVOLTE DES BOLOVENS

I - LES EVENEMENTS D'AVRIL-MAI 1901

Le 12 avril 1901, le Commissaire du Gouvernement (1) de Saravane qui, depuis janvier, mène à partir du chef-lieu de la province qu'il administre, une campagne de "pacification", est encerclé dans la pagode de Thateng (2), où il s'est réfugié avec ses miliciens, par "1.500 Khas" (3). C'est la première fois qu'une opération est montée contre une unité militaire française. Le Commissaire Rémy échappe de justesse à l'embuscade et regagne Saravane.

Quelques semaines plus tard, le 28 Mai, une autre attaque est menée par d'autres montagnards minoritaires, les Sedangs, contre le poste de Kon Ketou, situé à cent cinquante kilomètres

environ à l'est de Thateng, au confluent du Dak Psi et du Krong Poko, donc à la frontière lao-viet. Le chef de poste, le Garde Principal Robert, est grièvement blessé. L'attaque a eu lieu à 9 heures du matin et non pas la nuit, comme les Français s'y attendaient. Entre temps un complice des assaillants avait réussi à décharger les armes. Le caï et le doï (4) refusent de se rendre auprès de Castanier, le Commissaire du Gouvernement d'Attopeu, pour y chercher du renfort.

Ce qu'on a appelé "la révolte des Bolovens" bat son plein et s'est étendue jusqu'au territoire de la Mission de Kontum, dont on avait envisagé récemment le rattachement au Bas Laos. Ce n'est pas un hasard.

Dès 1898, le Colonel Tournier, Commandant Supérieur du Bas Laos s'intéressait à la région. Il gardait l'optique de Prosper Odend'hal qui, après avoir exploré les vallées du Poko et du Psi, les définissait dans un rapport comme étant "deux chemins de ronde, longeant le pied de l'énorme massif montagneux habité par les Sedangs" (5). C'est pourquoi Tournier avait chargé Castanier, Commissaire du Gouvernement d'Attopeu, d'installer un poste à cheval sur la frontière entre le Laos et le Viet-Nam.

La mission du poste était double :

- d'une part, contrôler les populations de cette zone-frontière, notamment en recensant le maximum de contribuables.

- d'autre part, cou p e r la route du Sud aux "tribus pillardes". Il s'agit des Sedangs.

Finalement, Tournier enverra un rapport préconisant le rattachement du Bas Laos à la région du Kontum, au Révérend Père Vialleton, Supérieur de la Mission des Bahnars (6).

C'est d'ailleurs auprès de ce missionnaire que fut transporté le Garde Principal Robert. Et c'est un autre missionnaire,

le Révérend Père Guerlach qui, ayant prévenu du désastre Castanier, reçoit de ce dernier une lettre qui exprime une vue pessimiste de la situation :

> "cà se gâte sérieusement sur les Bolovens. Mes collègues de Saravane et de Bassac sont obligés de reculer sur le Me Kong et la rebellion fait tache d'huile. Ma province (celle d'Attopeu) n'a pas encore bougé, mais elle est fortement travaillée et je ne sais trop ce qui se produira si cette <u>situation dangereusement ridicule</u> s'éternise" (souligné par nous).

Et de conclure :

> "si, comme j'ai cru le comprendre, le poste a été évacué, les Sauvages n'auront pas manqué de le détruire, ce sera un gros malheur". (7)

C'est bien ce qui se passa. Robert mourut fin juin dans les bras du Père Guerlach en présence du Garde Principal Henry qui devait être tué à son tour, le 15 août sur le plateau des Bolovens. Les Sedangs soutinrent un siège de dix mois (10 Juin 1901 - 13 avril 1902) contre les missionnaires. Un autre missionnaire - le R.P. Kemlin - fut attaqué le 24 Novembre par 500 Sedangs.

La situation n'était donc pas dangereusement ridicule. Elle était simplement dangereuse pour les autorités françaises, surprises par l'intensité de la rebellion et surtout son étendue.

L'attaque du poste de Kon Ketou avait été minutieusement préparée. Elle intervenait quarante-cinq jours après celle de la pagode de Thateng. En effet, les Sedangs avaient su attendre "le moment opportun" (8).

Après l'attaque de Thateng, Rémy avait demandé à son collègue d'Attopeu de renforcer son poste afin de verrouiller au Sud le plateau. C'est ce qu'avait fait Castanier en prélevant vingt-cinq hommes du poste de Psi. Par ailleurs, les Sedangs réussirent à introduire dans le poste un des leurs qui créa la psychose de l'attaque de nuit. Le 27 Mai à 9 heures, lorsque les Sedangs

donnent l'assaut, ils savent que les effectifs sont réduits, qu'après une nuit d'alerte, les hommes ne sont plus sur le qui-vive, ce qui a donné toute facilité au complice pour décharger les armes. La surprise est totale.

Ainsi l'attaque du 12 avril a été le prélude d'un vaste mouvement de soulèvements armés des populations appartenant à la minorité protoindochinoise du plateau des Bolovens, se propageant d'abord vers le Sud puis gagnant les ethnies réparties sur les contreforts orientaux du plateau - Bolovens, Nha Heuns, Alaks, Soueï, Tahoï - et atteignant enfin la région de Kontum.

Les autorités françaises durent faire face à de nombreuses attaques, dont les plus acharnées se déroulèrent sur la "plaine d'en haut" à Ban Kha So, en juin, et à Ban Dasia en Juillet (le 4), en août (les 2, 5 et 8) et en septembre (les 11, 12 et 23).

C'est au bord de la Sepien, que le Garde Principal Henry fut tué. Peu de temps après ce fut le tour du Garde Principal Sicre à Ban Kapeu (29 novembre 1901). Si on ajoute à la liste, un certain Ménard, dont la mort déclenchera en métropole une affaire politique, étant donné qu'il fut le premier tué (9), cela porte à trois le nombre de Français tués en quelques mois. Le bilan en novembre 1901 est lourd : dix-huit Gardes Principaux, une centaine de linh (4), un/tiers de la population locale ont été anéantis.

Comment en est-on arrivé là, alors que le 6 avril soit dix jours avant l'insurrection, Paul Doumer, Gouverneur Général de l'Indochine, au cours d'un banquet offert à l'Hôtel "Continental" de Saïgon par le Président du Groupe Colonial de la Chambre et du Comité de l'Asie Française, pouvait, dans le discours de clôture, s'exclamer (après avoir estimé que la pacification terminée, selon lui en 1897, portait maintenant ses fruits) :

> "La France peut être fière de sa belle colonie indochinoise... Et si je puis éprouver un sentiment d'orgueil, c'est quand je constate que depuis quatre années il n'est pas un seul

soldat français qui ait été tué sur le territoire de l'Indochine". (10)

Paul Doumer, délibérément, ne veut plus se référer à ce qu'il a écrit dans un rapport daté du 20 avril 1898 où il notait que "le calme régnait dans toute l'Indochine sauf dans les Bolovens", et qui se faisait l'écho timide de ceux que lui faisaient parvenir les Commissaires du Gouvernement du Bas Laos, depuis 1897.

Après 1898, l'optimisme officiel est la règle. Que reste-t-il des rapports de la base, lœrsqu'ayant été passés au crible de tous les échelons hiérarchiques, ils arrivent au sommet ? Le Résident Supérieur à Vientiane pour assurer son avancement ou tout simplement conserver le poste qu'il occupe, n'a-t-il pas intérêt à proclamer qu'il n'y a "rien à signaler" ? C'est un fait que les rapports du Résident Supérieur de Khong, puis de Vientiane, adressés au Gouverneur Général à Hanoï, puis à Saïgon, ne reflètent en aucune façon les préoccupations des petits administrateurs locaux assez lucides, en ce qui concerne les nombreux signes précurseurs qui auraient dû tempérer l'optimisme de leurs supérieurs. La presse est au diapason : il faut attendre Octobre 1901 pour que le Bulletin France-Asie nº 7 cite les évènements d'Avril-Mai et les analyses sous la rubrique "Troubles au Laos" et Mars 1902 pour que, pour la première fois, le Courrier d'Haïphong parle "des agissements, en Mars, d'un certain Bac My connu sous le nom d'Ong Keo proclamé Phou Mi Boun".

Par la suite, mais avec beaucoup de recul, des gens ayant eu des responsabilités, évoqueront les mêmes évènements. Dans sa monographie de la province de Saravane, Colonna (11) parle du "terrible mouvement insurrectionnel de 1901". Selon Henri Maître, le Commissaire du Gouvernement de Saravane, Rémy était sur le qui-vive depuis Janvier 1901 et parcourait le versant nord du plateau "s'efforçant en vain d'entraver la besogne d'agitateurs venus de la

rive droite du Mekong"(12). Et, c'est parce qu'en Mars, les nouvelles deviennent de plus en plus alarmantes, qu'il se trouve avec quatorze miliciens à Thateng, le 11 avril, village alak situé à quanrante kilomètres au sud de Saravane ; on sait ce qu'il advint le lendemain. Maître note que le mouvement ne cesse de s'amplifier et il cite un télégramme que Rémy envoie, le 21 Juin, à son homologue d'Attopeu, le Commissaire du Gouvernement Castanier :

> ".... C'est un soulèvement, tous les villages du plateau et de ses versants sont abandonnés, les rebelles forment sept bandes, fortes de plusieurs milliers d'hommes...."

21 Juin ... C'est le jour où meurt le Garde Principal Robert qui avait été blessé lors de l'attaque du poste de Kon Ketou, sur le Psi à cent cinquante kilomètres de Saravane (13).

Certains signes précurseurs n'avaient pas échappé à la sagacité de l'administrateur Rémy. Le bruit s'était en effet répandu dans tout le sud du Laos que "le temps était venu de chasser les agresseurs". Or, des séances de culte étaient organisées de plus en plus souvent sur le Phou Kam, petite montagne voisine de Saravane.

Ces manifestations rituelles qui déplaçaient un public nombreux avaient intrigué Rémy. Dans ses rapports, il parle de "mouvements bizarres" et note les "allures étranges" d'un Alak sur le Phou Kam. Rémy avait raison de se poser des questions. Il s'agissait bel et bien de réunions de propagande et de mobilisation de la population. Cette dernière considérait les organisateurs comme des sauveurs envoyés par les Phi - les esprits - et leur offraient du bétail - notamment des buffles - destiné aux sacrifices, mais qui en réalité servait de ravitaillement aux patriotes.

La forte personnalité du leader du mouvement, Ong Keo, "l'Alak aux allures étranges" signalé par Rémy, émerge dans cette phase de la résistance, qui est celle de la rebellion ouverte.

Avant d'analyser la phase précédente, celle des "années de braise", qui annonce la "flamboée" de 1901, nous nous proposons de caractériser cette dernière.

II - UN MOUVEMENT MESSIANIQUE ?

La fréquence et l'importance des cérémonies du Phou Kam, le surnom d'Ong Keo donné par les paysans révoltés à leur leader, le fait qu'il ait été proclamé Phou Mi Boun et se soit donné le titre de Sadet, son portrait divinisé en Thevada et diffusé en de nombreux exemplaires dans les villages du plateau, autant de faits qui soulignent le caractère messianique du mouvement, du moins dans son stade embryonnaire.

Le Thevada, plus précisément, le Mo Thevada, c'est dans les croyances populaires, le guérisseur. Mo désigne en lao tout individu doué d'un talent, d'un savoir ou d'un pouvoir déterminé, en particulier les médecins, les magiciens, les astrologues, les devins... Le mot lao Thevada vient du sanscrit Devata. Selon une croyance issue de l'astrologie indienne, le destin individuel est gouverné par huit Thevadas, divinités de nature mal déterminée. Le Mo Thevada, pour pouvoir guérir, utilise le concours de génies auxiliaires - les Phi Thevadas - avec lesquels il dialogue. Ces esprits qui résident dans l'un des étages inférieurs du ciel - le muong thevada (pays des thevadas) ont pour fonction exclusive de soigner les humains. Aucun ho (palais) ne leur est élevé car ils ne sont pas attachés à un territoire. Le Mo Thevada se contente de leur réserver dans sa maison un petit autel, simple planche fixée à la cloison.

Lorsque les paysans Bolovens, Alaks et Nha Heuns dressent dans les pagodes "de grands panneaux de cotonnade blanche représentant Bac My sous les traits d'un Thevada" - rien qu'à Saravane, Dauplay en a fait détruire, en 1906 et 1907, plus d'une cinquantaine - (14), ils lui confèrent un rôle de médium, détenant le mo thiem c'est-à-dire le pouvoir que confère la possession.

La religion animiste des Protoindochinois se confond souvent avec la magie. Richard Pottier a souligné l'importance et la fréquence des pratiques thérapeutiques qui, selon lui, résultent d'un syncrétisme entre éléments, issus de trois sources différentes : la culture thaïe, la culture môn-khmer, la culture d'origine non-thaïe (15). Si les rites de possession auxquels nous venons de faire allusion sont plutôt le fait des populations de culture môn-khmer, le culte des phi, attitude de crainte vis-à-vis du surnaturel, est plus généralisé, plus répandu, même si ces "génies malfaisants" foisonnent plutôt dans les montagnes, domaine des fièvres et des fauves. A vrai dire, le bouddhisme lui-même n'a jamais pu supplanter le culte des phi (16). Que ce soit à Savannakhet ou à Saravane, à Paksé ou à Thateng, on pratique le même sacrifice - le lieng phi - pour se concilier les dieux. Même le boun bang fay (fête des fusées) ressenti comme fête bouddhique notamment à Vientiane et au cours de laquelle on implore à chaque début de saison des pluies, la santé pour les hommes et le bétail et de bonnes récoltes, s'apparente à ce lieng phi. De la même façon, on trouve aussi bien des pagodes sur le plateau que dans la plaine. Seul le rite alak semble être plus particulier.

Ainsi les Phi prennent une place constante dans la vie des Lao qu'ils soient de la plaine ou des plateaux. Et "l'harmonieux syncrétisme" se retrouve dans nombre de cérémonies. C'est ce que semble ne pas avoir compris Dauplay qui s'étonne de voir "les bonzes souhaiter ardemment le succès des Phou Mi Boun".

Le véritable nom du premier chef de la résistance aux Fran-

çais est My. Au début, il se faisait souvent appeler Nai My (nai, chef). Les Français le désignèrent - d'une façon péjorative aux dires des dirigeants actuels - sous le sobriquet de Bac My (le gars My). Mais très vite, il fut surnommé Phe Ong Keo et plus brièvement Ong Keo qu'un administrateur français traduisit par "envoyé céleste". Ong signifie Saint. Keo, c'est la pierre, mais pas n'importe quelle pierre. En pays djaraï, le Sadet de l'Eau tire son pouvoir de pierres toutes puissantes - Hin Keo - sur lesquelles il veille ; quiconque désire de l'eau pour ses cultures va le trouver et obtient la pluie. On peut donc traduire Ong Keo par "Saint qui possède la pierre miraculeuse".

Pour les autorités françaises, le Phou Mi Boun c'est le sorcier (17) qui, bien sûr, abuse de la crédulité des sauvages. Les Phou Mi Boun ont, en fait, un impact populaire que sont loin de soupçonner les Dauplay et Odend'hal de l'époque.

Dans le mot Phou Mi Boun, Boun a une résonance particulière. On a dit du Laos qu'il était "le pays des bouns", c'est-à-dire des fêtes. Les Français ont même couramment utilisé l'expression "faire un boun" pour dire "faire la fête" comme on dit "faire le ramdan" pour "faire du bruit". Dans les deux cas, l'accent est mis sur l'aspect le plus profane de deux manifestations religieuses : l'acquisition des mérites chez les Lao, l'observance du jeûne au cours du Ramâdan chez les Musulmans. Le boun s'exprime effectivement à travers chants et danses vantant la vie et une certaine forme d'érotisme, mais tout Lao le ressent profondément comme une fête bouddhique commémorant le triple anniversaire de la naissance, de l'illumination et de la mort de Bouddha.

Ainsi, retrouve-t-on la véritable signification du vocable boun à savoir "mérite" et qui traduit toute cérémonie aboutissant à l'obtention de mérites. Hed Boun, faire le bien, donner l'aumône, c'est acquérir des mérites pour la vie future et si possible atteindre le nirvâna final. Les festivités auxquelles se livrent

les laïcs n'ont rien à voir avec l'ascétisme ou la continence qui sont de rigueur dans une telle perspective (18).

Voilà qui éclaire singulièrement le rôle populaire que joue le Phou Mi Boun, considéré non plus comme un sorcier excitant des sauvages à la débauche en abusant de leur crédulité mais au contraire paré d'un immense prestige. Le Phou Mi Boun, c'est littéralement "celui qui a le mérite","celui qui a le bonheur" et qui a le pouvoir, en outre, d'en faire bénéficier ceux qui croient en lui. Aux yeux des indigènes, un tel homme est l'incarnation d'un génie, jouissant d'une puissance surnaturelle. Il est le Mo Thevada, l'intercesseur. Les services de Renseignements français font état en 1902 de "tracts" distribués à des milliers d'exemplaires, où les miracles accomplis par le Phou Mi Boun sont ainsi décrits :

> ".... buffle dont il a changé les cornes en cornes de cristal, corbeaux dont il a mué le plumage noir en plumage blanc, palmier d'une seule tige auquel il a fait pousser sept tiges... Il fait savoir qu'il a le pouvoir en outre de tout changer en or ou en argent, de faire vivre cent ans dans la richesse et dans la joie et qu'en revanche il peut faire arriver des malheurs à ceux qui n'obéissent pas.... Il annonce la venue prochaine de Bouddha...." (19).

Par extension, on peut traduire Phou Mi Boun par Prédestiné ou Chef de la religion nouvelle. (20) Il est évident que le détenteur d'un tel titre peut jouer un rôle de chef, non seulement religieux, mais aussi politique. Dauplay qui, en tant que Commissaire du Gouvernement de Saravane, a exercé de lourdes responsabilités dans la répression de la révolte, en est bien conscient.

> ".... Quoi qu'il en soit, écrit-il (21) ces gens foncièrement superstitieux (les Khas) enflammés par leurs sorciers Phou Mi Boun, sortes de messies dans les dons surnaturels desquels ils avaient une foi inébranlable, partirent en guerre contre l'ordre établi pour imposer l'autorité de leurs meneurs, qui, seuls, étaient dignes à leurs yeux, de gouverner les hommes et faire régner la justice parmi eux". (C'est nous qui soulignons)

On ne peut mieux définir le caractère messianiste du mouvement. Au sens large du mot, le messianisme (22) en effet est "une croyance religieuse en la venue d'un rédempteur qui mettra fin à l'ordre actuel des choses soit de manière universelle soit pour un groupe isolé et qui instaurera un ordre nouveau fait de justice et de bonheur" (souligné par nous).

Pour Ong Keo, l'ordre actuel des choses c'est l'ordre établi par les autorités françaises et l'ordre nouveau vers lequel il tend, n'est pas en 1901, révolutionnaire, nous le verrons. Il s'agit pour le moment de retrouver une justice et un bonheur que les Français sont venus troubler. In illo tempore, comme il est écrit dans les Evangiles, en ce temps bienheureux qui précéda la colonisation.

Dans un premier temps, on se contente de revendiquer la spécificité d'un passé national antérieur aux Européens. Cette quête du passé, Ong Keo va l'incarner en tant que chef de mouvement de libération socio-religieuse en s'identifiant à une puissance suprême.

Il va se proclamer Chao Sadet, Grand Roi. C'est en tant que Sadet de Saravane qu'il sera fêté et reçu dans toute la région, en 1909. A cette époque, il est pourtant "soumissionnaire" depuis deux ans. Lorsqu'il prétend, en tant que Sadet de Saravane, aller au devant du Gouverneur Général, en visite, Dauplay s'irrite et ne voit dans cette démarche que la facétie d'un "aventurier pince-sans-rire". (23)

Dauplay a-t-il oublié la tragique mésaventure arrivée à l'un de ses prédécesseurs, Odend'hal, tué pour avoir considéré comme un "aventurier" le Sadet du Feu ?

L'administrateur français ne veut pas admettre qu'avec un tel titre, Ong Keo cristallise sur son personnage une conscience messianique surgie dans un milieu historique et social bien défini. La revendication religieuse ne fait que masquer une révolte sociale

amorcée qui, au gré de la répression, prend de plus en plus d'ampleur.

Dauplay commence à le subodorer dans un rapport rédigé en novembre 1907 (24). A cette époque, Ong Keo vient de faire sa soumission. Pour Dauplay, la rebellion est terminée. Il fait un bilan respectif de six années de luttes et conclut que si le facteur religieux a joué (et il évoque un massacre d'animaux albinos soupçonnés de réincarner des âmes européennes) c'est uniquement comme prétexte. Car ce n'était pas la première fois - nous y reviendrons - qu'apparaissait un Phou Mi Boun. Il reconnait qu'il ne s'est pas agi d'un fait isolé et il caractérise la "bande de Bac My" comme étant devenue "le parti des mécontents". Il n'a pas tort. Au départ, le mouvement est improvisé. Il n'a pas de doctrine ni de perspective politique bien précises, sinon de "chasser l'agresseur". Seules les revendications le sont. Et si elles éclatent avec vigueur en ce printemps de 1901, c'est qu'à cette époque on en est arrivé au point de rupture d'une crise dont le processus a été entamé vers 1898, soit quatre ans après l'arrivée des Français.

III - CAUSES DIRECTES

L'émeute a été provoquée par les méthodes particulièrement brutales des responsables français locaux. En encerclant Rémy dans la pagode de Thateng, c'est bien à sa personne que les Bolovens s'en prennent. La manière forte employée par l'administrateur pour pacifier la région de Saravane est stigmatisée même par ses propres pairs.

En premier lieu, par Dauplay qui lui reproche la brutalité avec laquelle il a procédé au rachat des corvées. Beaucoup plus dures et précises sont les accusations de Chambert, lorsqu'il prend ses nouvelles fonctions de Commissaire du Gouvernement à

Saravane en 1905, succédant ainsi à Rémy.

Selon Chambert, en 1898, avant que Rémy n'arrive, la province de Saravane était très prospère. Le pays vivait de l'exportation de riz vers le Mékong. "Trois ans après, écrit-il, la province était à feu et à sang. M. Ménard, les gardes principaux Sicre et Henry étaient assassinés à l'endroit même où Humann avait l'habitude de passer sans escorte". (25).

Après un constat de catastrophe, due à l'insécurité, la famine, le choléra, Chambert établit ainsi son diagnostic :

> "Lorsque j'ai traversé la province à mon arrivée en Octobre 1903, j'ai trouvé les muongs de la Sedone déserts, les champs incultes, et je me suis demandé quelle calamité publique avait passé par là. J'ai constaté depuis que c'était le résultat des procédés administratifs employés".

Le procédé le plus impopulaire est, sans aucun doute, celui des réquisitions qui obligent les gens du pays à se rendre sur des chantiers très éloignés de leur habitat. La plupart préfèrent déserter. Et on ne sort plus du cycle infernal désertion-répression.

Le 20 Mars 1900 eut lieu l'assassinat du Chau muong de Wapi (26). C'est l'escalade. Rémy procède à des arrestations en masse. Tandis que selon Chambert les véritables auteurs sont passés sur la rive droite du Mekong - donc en Thaïlande - de nombreux suspects meurent soit à Saravane soit à Vientiane dans les prisons où sévit le choléra.

Rémy décide alors de pacifier la rive gauche de la Sekong. Dans un rapport daté du 22 Mars 1900 - donc dans la foulée de l'attentat de l'avant-veille à Wapi et un an avant le soulèvement général - Rémy raconte qu'il a traversé une région où tous les habitants ont déserté leurs villages. Aussi conformément aux habitudes, après avoir brûlé quelques villages et les récoltes, il ajouta à la page 304 du rapport : "à Ban Boc, j'ai simplement trouvé une population inquiète surtout peu décidée à entamer une lutte avec nous ;

j'ai donc profité de cette situation pour exiger beaucoup". (27)

Cela fait bondir Chambert qui commente ainsi le rapport de son prédécesseur.

> "C'est la négation du bon sens. Ainsi le chef de province constate partout la fuite des habitants à son approche et le premier gros village où il est bien accueilli et où les habitants montrent de la bonne volonté, il en profite pour exiger beaucoup. Le résultat ne s'est pas fait attendre : le village de Ban Boc a été un des foyers de la rebellion. Cela se passait en Mars 1900 et l'autorité supérieure ne s'est aperçue que le pays était troublé qu'en Avril 1901". (Souligné par nous)

Ainsi, dans les mois qui ont précédé directement l'insurrection, Rémy s'est livré à une répression systématique dans la région située à l'est de la Sekong, donc vers la frontière lao-viet, qui sera bientôt la zone arrière des révoltés. Il ira encore plus loin, puisqu'un rapport de Mars 1899 fait état de "mille maisons détruites en pays djaraï".

Mais c'est surtout le 15 Mars 1901 que Rémy se distingue personnellement en incendiant la pagode de Nong Met. Ce n'est pas une quelconque pagode. En effet, elle avait été construite par tous les paysans, qui excédés par les méthodes du Commissaire, avaient rallié "Bac My". C'est dans cette pagode que le Pha Ong, "l'envoyé céleste" exhortait ses gens à la révolte et plusieurs bouns, c'est-à-dire grandes fêtes rituelles, s'y étaient déroulées. Ce n'est donc pas le simple fait du hasard, si un mois plus tard, Rémy est encerclé dans la pagode de Thateng.

Ajoutons que Nong Met sera au centre de la rebellion (28) et que Kommadam, fidèle lieutenant d'Ong Keo avant de devenir son successeur, ainsi que ses deux frères, sont originaires de ce village. L'acte de naissance de la rebellion, c'est bel et bien l'incendie de la pagode de Nong Met le 15 Mars 1901 et il est signé Rémy.

Autre héros, le garde principal Castanier qui avant d'être Commissaire du Gouvernement d'Attopeu pendant les "évènements", a inscrit un nouveau (29) fait d'armes à son palmarès en "faisant un beau feu de joie avec la maison somptueuse de Patao ya" (30). Or, pour les gens du pays, les Djaraïs qui ont en commun avec les Bolovens d'être des minoritaires montagnards, le Patao ya c'est le Sadet du Feu paré d'un grand prestige. Lorsque six ans plus tard, Odend'hal voudra mettre son nez d'archéologue ou d'anthropologue dans les moeurs religieuses des Djaraïs, il y trouvera la mort.

Les petits chefs locaux ont vite pris leurs désirs pour des réalités. Ils ont estimé que ces "sauvages" étaient des crédules et ont méprisé leurs croyances, assimilées à des superstitions. Ils se sont en fait lourdement mépris. Récemment, une chercheuse du CNRS, Barbara Wall, qui, à la différence des administrateurs que nous évoquons, débordait de compréhension envers ces peuplades (en l'occurrence il s'agissait des Nha Heuns, sous groupe de Lao Theung, situé au sud du plateau), a failli payer de sa vie sa curiosité. Elle avait été déclarée Phi Pop, c'est-à-dire jeteuse de sorts.

Ainsi, les responsables français en dédaignant délibérément de respecter les croyances religieuses, donnèrent une belle occasion aux populations de manifester leur mécontentement, dont il nous faut analyses les causes profondes.

IV - CAUSES PROFONDES

Un rapport du Gouverneur Général de l'Indochine constate en Décembre 1899 qu'après cinq ans de domination française le mécontentement est général et le mépris des populations des vallées

de la Sedone et de la Sekong, total. Que s'est-il passé depuis le 3 Octobre 1893, date à laquelle la région lao a été rattachée à l'Union Indochinoise ?

En fait le traité du 3 Octobre n'a une signification immédiate que pour l'ethnie lao. Né de la rivalité entre la France et la Grande-Bretagne, soucieuses de définir leurs "zones d'influence", il mettait fin à une période d'hésitations françaises et d'audaces "siamoises". Le règlement définitif sera constamment différé, soumis aux fluctuations de "l'entente (plus ou moins) cordiale" entre les deux puissances coloniales (convention de 1896, 1902, 1904) et après une ère de détente commencée en 1907, il sera remis en question en 1941 puis en 1945. Sur le terrain, cela se traduisit par le fait que le Gouvernement français indiquait clairement son intention de considérer le Mekong comme devant constituer la séparation naturelle du "Siam et de l'Indochine Française", à laquelle le Laos venait d'être rattaché. Ainsi ce pays perdait d'une façon arbitraire toute une région située sur la rive droite du fleuve.

La première conséquence pour les populations du Sud-Laos fut qu'elles ne dépendraient plus des "Siamois". Cela aurait pu inaugurer pour elles une ère de délivrance, car l'appareil féodal mis en place par les "Siamois", par khaluong interposés, était mal supporté aussi bien par les Lao de montagnes que par ceux des plaines.

L'établissement du protectorat français au Laos en 1893 est salué par les populations Lao comme la fin d'une période de calamités. Les Siamois de l'époque ont à peine quitté Khong et Bassac que les habitants viennent en foule pour reconstruire leurs villages abandonnés et détruits, et acclamer les Français. (31)

Le 15 Septembre 1893, lorsque le Lieutenant-Colonel de Beauquesne vient de s'emparer de l'île de Khong, le Gouverneur lao tient à lui exprimer "le bonheur de son peuple de voir arriver les Français qui les délivrent enfin de la dure servitude des Sia-

mois". (32) Ce ne furent que de belles paroles. Pour la bonne raison que les Français mirent beaucoup de temps à pénétrer les régions sauvages, véritables "poches" semblables à celles que les armées alliées, lors de la libération de la France, laissaient derrière elles dans leur désir de progresser rapidement là où la résistance était faible. La deuxième raison, il faut la chercher dans l'idéologie du colonialisme français, telle qu'elle existait à la fin du XIXème siècle. Auguste Pavie, lorsqu'il disloque sa mission en Septembre 1895 estime avoir atteint le but qu'il s'était fixé - "faire du Laos un pays français" -. Ce qui signifie que le Laos va être administré suivant les principes centralisateurs chers à la France. Le pays est aussitôt divisé en deux territoires (Haut-Laos, Chef-lieu Louang Prabang ; Bas-Laos, Chef-Lieu Khong) ayant chacun à sa tête un Commandant Supérieur, relevant du Gouvernement Général de l'Indochine. Quelques années plus tard, un Résident Supérieur siégeant à Vientiane réunira sous son autorité ces deux territoires et le Laos ainsi unifié prendra sa place dans la Fédération Franco-Indochinoise. Chaque territoire est alors divisé en Commissariats comprenant chacun plusieurs muongs. C'est ainsi que le Bas-Laos est découpé en cinq Commissariats.

Les attributions des Commissaires du Gouvernement sont variées : administration générale, police, impôts, travaux publics, justice, instruction publique, assistance médicale.

Bref, tout se passe comme si la France considérait le Laos comme un ensemble de muongs semblables à des départements. C'est "l'administration directe" qu'évoque dans son journal, avec nostalgie Pierre Gentil (33), administrateur du Laos de 1946 à 1949.

L'un des premiers à avoir administré la région occupée par les Bolovens, Odend'hal, évoque en Juin 1895 les difficultés qu'il éprouve à recruter des responsables qui lui soient dévoués. Pour lui, la question du recrutement des Chau Muong est presqu'insoluble. En effet, il n'existe pas d'autorité directe. L'homme est généralement désigné par l'opinion publique. C'est un homme influent

qui, d'un consentement tacite, dirige les autres, détenant son autorité par sa facilité de paroles, son bon sens, sa bravoure, parfois sa richesse. Il ajoute : "Il est impossible d'aller contre le sentiment général et d'improviser un Chau muong comme on nomme un haut fonctionnaire en Annam ou ailleurs. Le meilleur des Chau muong ne fera pas grand'chose s'il n'est accepté "universo consensu". Il faut se contenter de faire de la propagande pour notre candidat et lui donner un titre non hiérarchique dans le muong". (34)

Tous les scrupules exprimés par Odend'hal seront vite balayés, car les Français reprenant à leur compte tout le système féodal mis en place par les "Siamois" n'y apportèrent aucune modification. Que ce soit dans le royaume du Nord ou celui du Sud, l'autorité royale était purement nominale. Pour gouverner, les Français ne passèrent donc pas par l'intermédiaire des rois. Le royaume de Champassak, par exemple, constitua le Bas Laos découpé en plusieurs provinces dont les chefs nommés par les Français n'avaient de compte à rendre qu'au Résident Supérieur. Le roi de Champassak était ainsi superbement ignoré.

Par contre, les divisions traditionnelles héritées des "Siamois" subsistaient : <u>muong</u> (provinces) <u>kong</u> (districts) et cantons, à la tête desquels étaient les <u>tassengs</u>. Chaque canton se subdivisait en <u>ban</u> (villages).

A/ <u>Organisation politique du Laos du temps des Siamois</u> (35)

C'est aux Thaïs, devenus les Siamois, après leur conquête des territoires arrosés par le Mekong et ses affluents, que l'on doit l'organisation politique du Laos telle que les Français la trouvèrent en 1893.

Il faut dire que l'occupation siamoise durait depuis soixante-quatre ans et que l'invasion (1827-1829) avait été particulièrement brutale. Tiao Anou, en dépit de sa résistance, fut contraint de se réfugier chez les Poueuns, et finalement fut livré ainsi que ses trois fils aux autorités siamoises, qui l'enfermèrent à Bangkok dans une cage où il mourut de faim (36). La ville de Vientiane avait été détruite et des déportations massives de populations lao eurent lieu en direction du Siam. Placée sous l'autorité d'un Kha Luong (37) siamois, la principauté laotienne devait envoyer son tribut à Bangkok chaque année. A la tête de chaque province, était placé un Chau muong - Gouverneur - nommé à vie par la cour de Bangkok ; il était assisté de trois grands dignitaires : l'Oupahat, le latsabout et le latsavong (38). Les districts étaient placés sous l'autorité d'un Chau meuang - chef de district -, lequel recevait ses pouvoirs du Chau muong. Le canton était dirigé par un tasseng dont dépendaient plusieurs phoban, c'est-à-dire chefs de village.

Système donc très hiérarchisé, dans lequel les mandarins provinciaux étaient tout-puissants. L'investiture du Chau muong se faisait avec un cérémonial très étudié. C'est à Bangkok qu'il allait recevoir ses insignes mais après avoir fait acte d'allégeance au roi du Siam, qui pour les Lao, était le Prah Chau, le "seigneur sacré". Il est nommé à vie et sa dignité est héréditaire ; lorsqu'un chau mourait, ses insignes étaient immédiatement envoyés à la cour de Bangkok où son successeur allait les chercher. Ses attributions, selon Moulin d'Arfeuille (39) étaient les suivantes :

"Le chau est responsable auprès de la cour de Bangkok de l'impôt, de la tranquillité publique, de l'administration de la justice. Il ne peut être révoqué qu'en cas de non-paiement de l'impôt, de rébellion, ou si, pressurant trop la population, il est chassé par elle. Il ne peut condamner à mort ni exécuter sans la permission du roi de Siam, ni garder en prison, les gens condamnés à plus de cinq ans de fers, et qu'on doit envoyer à la capitale".

Les chau meuang étaient choisis par les kromakans après avis du chau muong qui proposait les nominations à la cour de Bangkok.

Les kromakans étaient avant tout des percepteurs qui, en outre, rendaient la justice et emmagasinaient les réserves de riz de la province.Tous les ans, ils juraient fidèlité au chau muong en buvant l'eau du serment, bénie par des bonzes et remuée avec les armes du chau.

La nomination des tassengs faite par les chau meuang devait être ratifiée par les chau muong.

Les phoban étaient choisis parmi les riches propriétaires, les commerçants et même parmi les simples habitants, lorsqu'ils étaient réputés pour leur grande honorabilité et leur sagesse.

B/ Rôle du Khaluong

Chaque année, les provinces étaient visitées par un khaluong, chargé de veiller à la bonne organisation du pays, de régler les questions épineuses qui pouvaient exister entre les habitants et les mandarins et de recueillir l'impôt des mains des chau muong. Khaluong signifie esclave du roi. Les khaluong furent de véritables missi dominici qui jouèrent un rôle politique important en évinçant des "affaires" de nombreux tiao - princes - en particulier dans la principauté de Champassak.

Cependant l'organisation siamoise était remarquable pour la grande liberté laissée aux sujets de langue laotienne. La cour de Bangkok respectait entièrement leurs moeurs et leurs coutumes ; peu lui importaient les querelles intestines, peu lui importait que les khaluong n'aient pas réussi l'unification thaïe, pourvu que l'impôt

fût régulièrement versé au Trésor Royal.

En fait, il n'y a jamais eu de la part de l'envahisseur siamois, volonté de pratiquer l'intégration. Les déportations massives auxquelles il procéda n'avait qu'un but : mettre en valeur la région d'Oubone (40). Ils ne répartirent donc pas aux quatre coins du pays leurs prisonniers, mais au contraire les groupèrent en khong avec un responsable le nai khong qui était lao. Les captifs restèrent donc lao à part entière, simplement en les appelant kha - cha - loei, c'est-à-dire esclaves de guerre. A ce titre ils étaient corvéables trois mois par an.

Ceux qui abusèrent de la situation et se firent exécrer, dans les régions particulièrement minoritaires, au point que les Français aient pu être pris pour des libérateurs s'ils avaient réussi à débarrasser le pays de ces parasites, ce furent les lamkha et les tassengs.

C/ Rôle des lamkha

"Sans le kha, le Lao ne pourrait pas vivre", disait-on à l'époque. "Les kha sont les vaches à lait des Lao" écrivait Odend'hal. Il semble bien que, du temps des Siamois, chaque village lao possédait un ou plusieurs villages kha qui fournissaient la main d'oeuvre nécessaire aux travaux agricoles et domestiques ainsi qu'à la garde des bestiaux. Le Laos était en gros un vaste pok dans lequel on cultive quelques na (41), on y sème le riz à la volée, puis on fait des "bouns". Ensuite on troque, car "le Lao vit aux dépens des Kha". Ces derniers en effet lorsqu'ils viennent échanger leurs marchandises au chef-lieu du muong abandonnent une dîme au lamkha.

Lam signifie interprète. Le lamkha appartient à l'ethnie Lao qui occupe la vallée du Mekong. Du fait de sa connaissance de la

langue protoindochinoise, il sert d'interprète, d'intermédiaire obligé dans toutes les transactions. Les lamkha collectaient aussi les impôts chez les montagnards et prélevaient un courtage. Dans la réalité, ce sont de véritables commerçants aventuriers qui ont eu assez d'audace pour pénétrer dans "le pays dangereux" et qui une fois leur fonction reconnue et bien établie, vont pressurer sans vergogne ces "vaches à lait" qui sont les habitants. En effet, nous l'avons souligné dans le précédent chapitre, les hauts plateaux et celui des Bolovens en particulier sont riches : cardamome, ramie, troupeaux d'éléphants et de chevaux. Or, les Bolovens et les tribus voisines ne connaissent le commerce que sous la forme du troc pour obtenir les produits dont ils ont besoin : sel, jarres, bimbeloterie.

Aussi les lamkha vont abuser de la situation. Ce sont les homologues des cac laï du Centre-Vietnam, ces commerçants seuls autorisés à pénétrer dans les zones "moï" et à y collecter les impôts, et dont M. Georges Condominas donne une description dans "L'exotique est quotidien" (42).

Après avoir insisté sur le fait que seuls des "individus ayant un lourd passé" - que nous avons pudiquement baptisés "aventuriers" - pouvaient tenter de telles expéditions dans ces contrées à la terrible réputation et qu'ils ne le faisaient qu'avec l'assurance d'un gros rapport. M. G. Condominas imagine aisément :

> "les excès auxquels ils (les cac laï) pouvaient se livrer, excès facilités par le fait qu'avec une plus ample pratique des Montagnards, ils avaient vite fait de se rendre compte de la naïveté de ces sauvages et de la facilité avec laquelle on peut les jouer et leur extorquer à vil prix des produits de grande valeur pour les côtiers. Le manque de scrupule des cac-lai, dû à leurs origines douteuses, s'ajoutait au mépris que tout riziculteur de la côte éprouve pour les Moï de la montagne". (43)

Il en était de même pour tout riziculteur des vallées du Mekong vis-à-vis des minoritaires de la montagne.

Les Lamkha eurent donc le même rôle néfaste et continuèrent à le jouer sous le protectorat français, si bien que tous leurs mé-

faits se firent au nom des Français. Ces agents-interprètes étaient accrédités auprès des chefs de village et servaient à transmettre les ordres des commissaires de gouvernement. Ainsi était administré le "territoire sauvage". Abattre cet écran entre l'autorité française et les administrés protoindochinois, tel fut le but à réaliser en première urgence et qui revient comme un leitmotiv dans tous les rapports des Commissaires du Gouvernement qui se succédèrent dans les premières décennies du protectorat. Les lamkha furent chargés de tous les péchés d'Israël, mais comme aucun administrateur français - et à fortiori aucun garde principal - ne parlait ni ne comprenait les différents dialectes (aucun missionnaire de la classe d'un Guerlach possédant à fond la langue Bahnar dans la région de Kontum ne pénétra en effet sur le plateau), ces lamkha vont donc empoisonner les relations administrateur/administrés. J.J. Dauplay le constate amèrement dans l'un de ses nombreux rapports. Il déplore que les Commissaires de Gouvernement s'en soient remis aveuglément aux lamkha pour administrer les populations. "On sait ce qu'il en coûte de dépendre d'un interprète". Effectivement les lam abusèrent de l'ignorance des Commissaires n'ayant aucune pratique de cette langue vernaculaire, à la différence des missionnaires des Bahnars.

Les lamkha purent ainsi continuer à exploiter les Bolovens, riches planteurs de cardamome, d'ortie de Chine, éleveurs de troupeaux, sans être le moins du monde inquiétés par les autorités françaises, promues responsables des exactions auxquelles ils ne manquaient pas de se livrer.

D/ Le régime exécré des tassengs

Mais le petit peuple s'en prenait plus particulièrement aux tassengs, véritables roitelets dans leur circonscription. C'est

l'échelon le plus impopulaire. Le rôle des tassengs est en effet de prélever directement les taxes et d'exiger des services gratuits, c'est-à-dire des corvées, dans les villages placés sous leur autorité. L'exploitation de la majeure partie des villages revenait aux autorités gouvernementales, une part plus petite étant directement exploitée par les tassengs. On voit tout de suite l'abus qui pouvait être tiré de cette situation. Ils disposaient en outre d'un important pouvoir arbitraire; sans compter les corvées "légales", ils pouvaient, pour faire défricher, cultiver et moissonner en priorité leurs champs, utiliser la main d'oeuvre pour n'importe quelle durée et pour n'importe quel travail. De plus, chez les Bolovens, le tasseng était un Lao qui jouait le rôle de véritable conseiller général, du fait de son statut social plus élevé. Wilfrid Burchett a souligné à quel point, dans certains villages "réservés", les habitants étaient pratiquement les esclaves du tasseng (44). L'appareil féodal existait donc avant l'arrivée des Français et ce régime des tassengs était déjà tristement célèbre.

Or, les Français, non seulement ne vont pas libéraliser le régime, mais encore ils vont le réorganiser, l'unifier et le façonner à leur manière, c'est-à-dire en centralisant à outrance. Ces tassengs, en effet, à l'instar des chau muong et des phoban, jusque là, étaient élus. Cela n'avait pas échappé à Odend'hal qui, nous l'avons souligné, reconnaissait que le meilleur des chau muong ne ferait pas grand'chose s'il ne recueillait pas les suffrages populaires. Il préconisait de faire une vaste propagande pour le candidat qui avait les faveurs des autorités françaises. Mais ces dernières, passant outre aux scrupules d'Odend'hal, décidèrent de nommer purement et simplement les candidats de leur choix.

Certains n'acceptèrent jamais de se soumettre et qu'ils soient chau muong, chau meuang, tasseng ou phoban - c'est-à-dire à tous les niveaux des circonscriptions administratives - les récalcitrants furent démis de leurs fonctions et remplacés par des éléments plus dociles.

Ces "fonctionnaires" (on a voulu en faire des super-préfets, préfets et sous-préfets, en ne conservant même pas les maires élus) qui étaient de toute façon exécrés en raison de leur "fonction", puisqu'il s'agissait pour eux, chacun à son échelon, de prélever tout ce qui pouvait être extorqué au peuple, le furent doublement, à partir du moment où désignés par l'occupant, véritables compradores, bénéficiant de privilèges spéciaux accordés par leurs protecteurs, appuyés par un appareil militaire moderne, ils passèrent tout naturellement pour "des agents à gages, intéressés au maintien de l'occupation impérialiste" (45).

Les Bolovens ne s'y trompèrent pas et dans la période qui précéda l'insurrection, une vague d'attentats commis contre ces fonctionnaires "collaborateurs" submergea la région. Le plus spectaculaire fut l'assassinat du chau muong de Wapi perpétré le 20 Mars 1900.

Ce régime détesté des tassengs, ces excès des lamkha, - symbole de l'ingérence siamoise dans les affaires du pays - tout ceci n'était pas le fait des Français, qui en assouplissant le premier, et en supprimant les seconds, auraient pu passer pour des libérateurs partis " à la conquête des coeurs". Ils réussirent le tour de force à se rendre encore plus indésirables que les Siamois. Et pourtant, ils sont persuadés d'être pour ces primitifs, ce qu'on appellerait aujourd'hui des "libéraux avancés". Daufès (46) par exemple, estime que le régime féodal est menacé par les idées importées de France. Selon lui, en proclamant l'égalité des races, les Français ont déclenché la colère des mandarins et n'ont pas été compris par ceux qui en étaient les principaux bénéficiaires à savoir les "Kha". Car, parmi les mesures révolutionnaires prises par les Français, figure entre autres, proclamée bruyamment et jetée comme un défi à ces arriérés, la suppression de l'esclavage.

E/ Le rôle des esclaves

"Puisque nous avons prononcé le mot d'esclavage, il nous faut parler de cette plaie lamentable, qui désole les malheureuses populations sauvages. La domination siamoise, bien loin de la réduire, ne fait que l'aggraver et la chasse à l'homme se pratique alors sur une échelle bien plus considérable". (47)

C'est Henri Maître qui s'exprime ainsi. Et, à l'appui de cette thèse, il cite le Docteur Harmand qui décrit "les véritables expéditions qui se dirigent vers le pays des Kha" (48). L'attaque a lieu généralement de nuit. Une fois, la capitulation du village obtenue, les Lao se livrent alors à des sortes de battues pour capturer les hommes isolés. Après quoi, ou bien on "exporte" ces captifs au Cambodge ou à Bangkok que l'on vend comme esclaves, ou bien ils sont échangés aux"Moï"par les Lao contre du sel et des cotonnades. Attopeu au Sud, la Tiang hameau situé au nord de Saravane, sont à l'époque - et aux dires des premiers explorateurs - les principaux centres de traite et d'échanges entre Protoindochinois et Lao.

Il faut citer aussi le commerce auquel se livrent les lam-kha qui achètent des esclaves au Vietnam et les revendent dans les vallées du Mékong, continuant donc à remplir leur rôle de "courtiers". On voit même, si l'on en croit le Docteur Neis (49) "des Lao acheter aux sauvages eux-mêmes des esclaves que leur procurent des tribus plus guerrières, notamment les Djaraï et les Stieng".

Toute la région"Kha"située entre la Sekong et la Sesan d'une part, entre la Sesan et le Srepok d'autre part, sera ainsi dévastée par la traite jusqu'à la fin même du XIXème siècle : "les malheureux sauvages, traqués comme des bêtes fauves, terrorisés, n'osent plus sortir de leurs villages ou de leurs forêts".

Cette vision des choses est très européocentriste. Certes des expéditions, des razzia, des chasses à l'homme n'étaient pas rares dans ces régions. Elles provenaient du mépris que tout majoritaire de la plaine avait pour le minoritaire montagnard. Ce dernier pouvait alors avoir des violentes réactions. A l'occasion de ces raids de pillage pratiqués par les uns et les autres, soit d'initiative, soit par vengeance, on faisait des prisonniers qui devenaient ipso facto des esclaves.

Mais la notion d'esclavage était relative. Le plus grand nombre d'esclaves l'était pour dettes : tout débiteur de deux barres d'argent l'était jusqu'à remboursement. Par ailleurs ces esclaves jouissaient en fait d'une certaine liberté de mouvement pour cultiver ou commercer. L'esclave faisait partie de la famille qui s'installait dans le ray dont la garde lui était confiée. Il recevait en échange des paniers de riz. Somme toute, l'esclave c'est le domestique pour Lao aisé.

Ce fut donc une erreur parmi d'autres, que de contester la légalité de l'engagement pour dettes, coutume que l'on prétendait assimiler à l'esclavage.

Les raisons pour lesquelles on prit l'habitude d'appeler Kha (esclave) tout ressortissant protoindochinois, qualifié respectivement de moï ou phnong (sauvage) au Vietnam et au Cambodge, doivent être replacées dans le contexte de l'occupation siamoise.

Les Siamois après leur terrible invasion du Laos en 1827, employèrent de nombreux esclaves pour coloniser la région d'Oubone, mais on les appelait Kha Cha Loei, c'est-à-dire esclaves de guerre : ils devaient une corvée militaire de trois mois par an et en tant que captifs ils restaient Lao.

De même, les khaluong, esclaves du roi, étaient en fait, de véritables commissaires politiques. Il faut donc être très prudent lorsqu'on parle des esclaves ainsi définis qui, on le voit, sont loin d'être de "malheureux sauvages traqués comme des bêtes

fauves".

La suppression de cet esclavage en 1895 par les français va être très impopulaire, même chez les bonzes. Ils vont se mettre à dos les Lao qui avaient des esclaves Bolovens et les Bolovens qui avaient des esclaves protoindochinois achetés sur la rive gauche de la Sekong et qu'ils revendaient aux Lao des vallées.

Pour les Protoindochinois, cette mesure est considérée comme une ingérence grave dans leur manière de commercer. Au moins aurait-elle pu être compensée dans leur esprit par une diminution notable des impôts. C'est le contraire qui se produisit. Non seulement ceux qui existaient du temps des Siamois augmentèrent, mais encore l'administration française en créa de nouveaux et fit diminuer le nombre des personnes exonérées.

F/ Les impôts et les prestations

La Cour de Bangkok exigeait de ses administrés lao un tribut annuel, fourni par province et perçu sous la forme de deux impôts : la capitation ou contribution personnelle, le droit des rizières ou impôt foncier. A l'exception des vieillards, indigents, infirmes, mandarins, fonctionnaires et notables, tout individu d'âge situé entre 18 et 50 ans était redevable de ces impôts ainsi que des corvées. Le nombre de jours dus aux mandarins était le même pour tous. Il existait la faculté de racheter ces corvées en fournissant une somme fixe à laquelle s'ajoutaient des cadeaux en argent ou en nature faits aux mandarins.

Les rôles d'impôt et de corvée de chaque canton étaient remis aux chefs de district : ceux-ci dressaient un nouveau rôle

comprenant les inscrits de tous les cantons, ce rôle était remis au chau muong qui le vérifiait en présence d'un khaluong.

Les corvées étaient employées à la construction des routes, au défrichement des terrains appartenant aux mandarins, à l'édification de leurs maisons ou au transport des bagages des khaluong.

Dans les toutes premières années du protectorat, les autorités françaises vont imposer (arrêté du 28 septembre 1895 pris par le Gouverneur Général) les populations du Bas Laos de diverses taxes locales précédemment existantes, les Lao Theung pouvant payer soit en argent, soit en riz, cire, poudre d'or ou autres denrées. En dehors de l'impôt personnel, chaque contribuable lao ou lao theung était astreint à dix jours de corvée. Donc pas de discrimination. Par ailleurs, les exemptions coutumières étaient maintenues et les rôles d'impôt continuaient à être établis numériquement par village. Mais, c'est le premier changement, ce sont les Commissaires du Gouvernement qui les dressent dans chaque circonscription, d'après les états fournis par les autorités indigènes. Et ils n'étaient exécutoires qu'après l'approbation du Commandant Supérieur du Bas Laos, lequel pouvait accorder aux villages des dégrèvements partiels qui ne devaient en aucun cas excéder le cinquième du montant des rôles. Les kromakan, chargés sous leur responsabilité de la perception de l'impôt, avaient droit à titre d'indemnité de recouvrement à une somme égale au dixième du montant des recouvrements.

Mais dès 1896, l'impôt personnel va augmenter. Il est fixé à deux piastres pour les Lao et une piastre pour les Bolovens. Le nombre de jours de corvées est fixé à quinze par an pour les Bolovens contre dix pour les Lao. Cette discrimination qui intervient pour la première fois et ne sera jamais abolie, a été établie parce que les Bolovens sont jugés plus primitifs et plus pauvres. En 1914 on en sera à vingt jours pour les Bolovens et seize jours pour les Lao. Toutefois cette obligation sera facultativement rachetable. On prévoit pour les Bolovens un taux de rachat plus modéré. Les exemptions d'autre part sont réduites. S'il en est qui ne se discu-

tent pas et qui concernent les infirmes, les habitants des villages de lépreux, les militaires et gardes indigènes en activité (50), et les indigents, la faveur est plus discutable pour les bonzes rémunérés par les fidèles et pour les boursiers dont les familles ne sont pas vraiment impécunieuses, et ne paraît pas justifiée pour les militaires et indigènes de la réserve, non plus que pour les autorités indigènes : tasseng, naiban, samien et kromakan. Enfin, sauf s'il y a un intérêt politique nettement décisif, l'exemption des princes et de leur famille ne semble pas spécialement indiquée. Telles sont les opinions exprimées officiellement dès le début du protectorat. Le système colonial des impôts et des prestations au Laos va en fait se durcir rapidement et des abus seront commis de plus en plus fréquemment. Il repose sur trois contributions, en réalité trois capitations superposées comme en convient dans la transmission de son rapport nº 20 au Gouverneur Général, le 20 Février 1936, M. Moretti, Inspecteur Général des Colonies, à savoir :

" - l'impôt personnel indigène qui, depuis l'appauvrissement des populations, donne un revenu supérieur à celui des prestations en grande partie exécutée en nature.

- l'impôt des prestations qui, par suite de cette même circonstance procure une main d'oeuvre tellement abondante qu'il est impossible de l'utiliser en totalité.

- la taxe d'alcool qui ne serait pas tellement injuste dans son principe, la consommation du produit étant rituelle et générale".

Et Moretti de conclure dans un autre rapport (51)

"Il faut souhaiter que, dès que les circonstances le permettront assez tôt, il faut l'espérer, une réglementation applicable à l'ensemble de la Fédération, vienne corriger les abus de la législation actuelle".

Le rapport date d'Avril 1936. C'est l'année où les Français ont décidé d'en finir avec Kommadam - il sera tué cinq mois plus tard - tandis que la révolte des Bolovens de nouveau, bat son plein. C'est

dire que depuis 1901 ces abus qu'évoque Moretti non seulement n'ont pas cessé, mais encore se sont dangereusement généralisés.

Ils portent en particulier sur les prestations qui sont facultativement rachetables mais qui dans la pratique, pour certaines catégories, vont l'être obligatoirement. Partout domine cette préoccupation de grossir les recettes du budget local, à l'aide du rachat des journées. On va même jusqu'à préconiser un "adoucissement" des impôts et un allègement de la contribution personnelle afin d'inciter les inscrits à se libérer en deniers quand ils seraient en mesure de le faire. L'Inspecteur des Colonies constate qu'en 1934 le nombre des journées à racheter est encore très élevé (675.000 piastres) par rapport aux prestations effectuées en nature (225.000 piastres). Jusqu'en 1936, les recouvrements se sont encore amenuisés (257.000 piastres) sans que le nombre des journées fournies (315.500 piastres) ait augmenté dans des proportions aussi fortes. Moretti se demande s'il n'aurait pas mieux valu réduire le nombre des journées dues, car, dit-il "ce nombre, 16 ou 20 jours de corvées, semble un peu lourd pour le contribuable qui ne peut racheter l'impôt".

Quel jugement aurait porté cet honorable fonctionnaire s'il avait eu vent d'un rapport du Commissaire du Gouvernement de Savannakhet qui signale en 1906 cette scandaleuse disparité : tandis que certains n'ont rien fourni comme travail corvéable, d'autres ont cumulé en décembre et janvier les vingt jours de l'année qui se termine, avec les vingt jours de la nouvelle année (52)?

La répartition, d'une façon générale, est faite avec assez de désinvolture. Dans la même région et à la même époque, on a rapporté que des gens de Kantabuli ont été envoyés à Kengkok. Là, faute d'y avoir préparé des outils, on a dû, les renvoyer pour les rappeler, ce qui a entraîné pour eux huit jours de marche en plus qui n'ont pas été comptés dans leurs prestations (53).

Des responsables indigènes locaux se plaignent de voir cer-

tains villages exemptés de corvées à condition de fournir le bois nécessaire à la confection des chaloupes, travail qui n'est pas pénible et que l'on peut faire en fin de journée, tandis que les habitants d'autres villages sont contraints d'abandonner leurs rizières en pleine période de piquage pour transporter des caisses (54).

Transport des caisses, transport du courrier, réparation des lignes télégraphiques, travaux de dérochement, telles sont les tâches pour lesquelles on réquisitionne continuellement les paysans sans tenir compte de leurs activités propres, et bien souvent ceux-ci sont obligés de travailler à deux jours de marche de leur village dans une région qui leur est hostile.

Comment s'étonner dès lors que les seize coolies réquisitionnés par le Capitaine Crépet, chef de la mission géodésique, aux fins de procéder au débroussaillement dans le Phou Set, disparaissent au bout de trois jours, ce qui provoque la révocation du tasseng "qui n'a rien dit" ? (55)

Pourquoi s'insurger contre la mauvaise volonté manifestée par les mandarins chargés de recruter les coolies, lorsqu'on sait que certains ont été réquisitionnés cinq fois de suite ?

Un commissaire déplore en 1907 d'avoir été obligé de racheter 1.017 inscrits soit 20.340 journées et constate que 3.621 journées seules ont été effectuées, ce qui est la preuve du parti pris et de la mauvaise volonté.

D'où cette conclusion désabusée d'un autre commissaire qui, tout en regrettant les émigrations sur la rive droite du Mekong sous prétexte qu'il est demandé des coolies pour les travaux du fleuve, y voit la preuve, puisque ces coolies sont fort bien payés,"qu'ils sont moins pauvres que nous le supposons".

Ce qui exaspère le plus ces paisibles cultivateurs, c'est qu'avec de tels procédés, on les réduit à la famine en les éloignant de leurs rizières au moment du labour et de l'ensemencement.

Ce régime des prestations va devenir d'autant plus impopulaire que dans le Siam voisin, et notamment dans le monthon d'Udon, on s'achemine en 1910 vers l'abandon des corvées. Il subsiste encore dix jours de prestations, non rachetables avec faculté de trouver un remplaçant. Il n'existe pas de taxe d'alcool et le port des armes est gratuit. Ce qui n'est pas le cas au Laos, où les habitants sont redevables d'une taxe fixée à 0,60 piastre s'il leur est délivré un permis d'armes, de même qu'il existe une taxe pour la délivrance des permis de circulation et passeports, ainsi que des taxes locales perçues sur les produits et animaux exportés du Laos, sans compter les droits sur vente d'opium, les droits de 1 % sur les mandats postaux, les droits de chancellerie, les taxes postales et télégraphiques, etc...

Toujours à la même époque, on retrouve dans les rapports les mêmes constats laconiques : les prestataires sont de plus en plus rares, de très nombreux hommes s'endettent pour pouvoir racheter les corvées. Et tandis qu'un administrateur estime qu'il faut vraiment que prestations et réquisitions soient odieuses aux populations étant donné la douceur du régime qui leur est appliqué - et de noter que le temps passé en route, à l'aller comme au retour, est compté dans les vingt jours et que le travail n'est fourni qu'à raison de huit heures seulement de travail par jour - un autre admet au contraire qu'il est de coutume de scinder en deux périodes la corvée de vingt jours, si bien que "beaucoup de nos inscrits fournissent en réalité trente-deux jours".

Pour la majorité des Bolovens, la faculté d'échapper aux prestations en acquittant le rachat prime de beaucoup, la question des taux. Ils ont en horreur, notamment, les travaux de balisage et de dérochement du Mekong.

Mais avant tout, c'est la désorganisation de leur rythme de vie, qui est en cause. Jean-Jacques Dauplay en est bien conscient dans un rapport d'Août 1908 où il fustige les P.T.T. qui emploient les gens au moment du travail dans les rizières :

"si développer est bien, ne pas entraver et ne pas détruire ce qui existe est encore mieux. C'est cependant ce à quoi tend l'administration toutes les fois qu'elle éloigne un indigène de sa rizière ou de son ray en pleine saison des pluies. On ne peut cependant espérer que le paysan qui, rentrant après une absence prolongée, trouve son paddy pourri faute d'avoir pu creuser en temps voulu le canal nécessaire à l'écoulement de l'eau ou sa récolte dévorée par le gibier parce qu'il était absent au moment où il aurait fallu consolider les palissades, entonne un hymne de gloire en l'honneur de l'administration française". (56)

V - UN POUVOIR COLONIAL ORDINAIRE

Lorsqu'on évoque la main-mise des Français sur le Laos, on parle volontiers d'occupation pacifique, de "conquête des coeurs" associée au nom d'Auguste Pavie (57). Aucun fait d'armes spectaculaires ne jalonne la pénétration française au Laos, pays à l'époque, affaibli, divisé en principautés - Louang Phrabang, Vientiane, Bassac -, écartelé entre ses protecteurs de l'Est (Viêt Nam) et de l'Ouest (Thaïlande). L'autorité du roi ne s'exerçait pas au-delà des limites de la principauté de Louang Phrabang. Celle de Bassac, quant à elle, s'était érigée en royaume du Champassak (58) constitué en fait par plusieurs muongs, véritables fiefs autonomes, mais tributaires de Bangkok.

C'est donc aux "Siamois" et non aux Laotiens, que les forces militaires françaises se heurteront, lorsqu'à partir du Cambodge ils entreprendront de remonter la vallée du Mékong, en 1892. Au cours de l'expédition, la mort de l'Inspecteur Grosgurin servira de prétexte à la France pour qu'elle envoie quelques canonnières à Bangkok. Le traité du 3 Octobre 1893 (59) par lequel le "Siam" abandonne toutes prétentions sur l'ensemble des territoires de la rive gauche du Mékong, sera

la conséquence de cette démonstration de force. Entre l'occupation de Stung Treng, qui date du 1er Avril, et la signature du traité, six mois se seront donc écoulés. Les "Siamois" avaient entamé d'interminables pourparlers pour retarder l'occupation de l'île de Khong. Les Français mirent à profit ce délai pour monter un corps expéditionnaire (60), qui atteindra les rives du Mékong à partir du 12 Septembre. Tandis que le Lieutenant Colonel de Beauquesne débarque le 15 dans l'île de Kong, un certain chef de Bataillon Tournier se distingue à la tête de deux compagnies de Légion Etrangère, au point que douze jours plus tard l'ensemble des troupes du Mékong passeront sous son commandement (61).

Après les explorations pacifiques des Mouhot (62), des Doudart de Lagrée, des Garnier et des Pavie, ce sont donc des troupes de la Légion, qui font irruption au Sud-Laos. Leur chef, promu au grade de Colonel, deviendra le premier Résident Supérieur français du Laos. Ce début du protectorat français sera marqué par cette empreinte militaire. D'autant plus que la carrière de Tournier ne l'a pas orienté particulièrement vers le sens des nuances.

A. Raquez (63) qui l'a rencontré le 18 Janvier 1900 à Song Khone le décrit ainsi :

> "Colonel Tournier, 47 ans, cinq pieds, six pouces, bien planté, tête énergique aux yeux vifs et profondément enfoncés sous d'épais sourcils, forte moustache : un vrai soldat d'Afrique. C'est en effet de notre belle colonie algérienne que le Capitaine des zouaves fut dirigé, au commencement de 1887, vers l'Extrême-Orient..."

Avant de retourner à la fin de 1892 en Algérie pour y commander un bataillon de Légion Etrangère, le Capitaine Tournier avait en effet effectué un premier séjour au Viêt Nam (64). Au bout de quelques années de pouvoir, sa réputation est solidement établie et on peut lire sous la plume de Jean Hess le témoignage suivant :

> "... j'ajouterai que c'est la plus admirable brute, sauvage,

féroce et finaude que j'aie rencontrée jamais, un soudard, un rustre égaré dans notre époque de nains, de roseaux fluets. Il est beau de carrure et de masse, il est superbe de brutalité, de bestialité. En le voyant, on comprend que son seul nom fasse trembler les malheureux Laotiens..." (65)

*

* *

Ceci dit, cette belle figure n'a rien d'un Bugeaud, et le Laos n'a pas été administré ense et aratro. Le pouvoir colonial s'est exercé d'une façon plus anodine et, par là même, plus pernicieuse. Tout d'abord il a rarement rencontré une opposition violente et directe au niveau des autorités. Les Français ont obtenu la soumission des habitants en utilisant la prudence des rois et des princes lao, en gouvernant à travers la hiérarchie administrative, telle qu'elle existait, et en ayant l'habileté de présenter toutes leurs requêtes en termes de coutumes traditionnelles. Les Lao ont été administrés pendant des siècles par un gouvernement centralisé et étaient habitués à accepter une autorité extérieure. Dans ces conditions, il était facile pour les Français de soudoyer quelques mandarins haut placés et de placer leurs agents dans les rouages de la hiérarchie féodale de l'époque. Les administrateurs français se substituèrent peu à peu aux autorités traditionnelles, tandis que les rois et princes ne gardaient qu'un pouvoir nominal.

En revanche, voulant appliquer les mêmes méthodes aux peuples montagnards, dont la tradition a toujours été de s'opposer farouchement à tout pouvoir centralisateur, le pouvoir colonial eut des exigences plus dures, et en général, respecta peu les coutumes, les chefs et les traditions des minorités protoindochinoises. Selon une méthode érigée en règle d'or, le pouvoir colonial divisera pour régner, en s'appuyant sur la majorité contre les minorités.

Odend'hal, dans un rapport qu'en 1895, il adresse, en tant que chef du poste administratif de Savannakhet au Résident Supérieur de Hué (66), ira jusqu'à préconiser, non seulement la "laocisation des Khas", mais encore "l'annamisation des Lao", ce qui en dit long sur la haute estime dans laquelle Odend'hal tenait ses administrés. Ce rapport reçoit l'assentiment de son destinataire qui note en marge : "Les idées émises sur la colonisation de la montagne par les Lao et des Lao par les Annamites sont absolument justes".

Odend'hal avait bien senti que les habitants du plateau des Bolovens échappaient, aussi bien à l'influence lao, qu'à l'influence française. Pour amener "tous ces pillards de Kha qui ne valent pas cher" à la raison, plutôt que d'employer soi-même des méthodes répressives, autant se servir des Laotiens qui, après quelques expéditions punitives, "les domestiqueront, leur enverront des bonzes qui leur feront faire des pagodes, instruire les enfants et peu à peu élèveront les vaincus au rang des conquérants".

Encouragé par l'exemple des Soueïs, protoindochinois disséminés sur la rive droite de la Se done, donc non loin des plaines, et qui se sont laissés assez facilement acculturer par les Lao Thaïs, Odend'hal veut pousser dans les hautes vallées l'influence lao et précise sa pensée pour l'avenir du pays :

> "... en plaine, on favorisera la venue d'Annamites qui serviront d'exemple et même de menaces pour les Lao. Je dis <u>menace</u> (souligné dans le texte) : car le jour, où le Lao verra les terres passer aux mains des nouveaux venus, le jour, où il verra ceux-ci s'étendre et se multiplier, peut-être sortira-t-il de sa torpeur et se décidera-t-il à travailler". (67)

*

* *

Le mépris qui transparaît dans le rapport d'Odend'hal pour ces gens "qui ne sont pas bâtis comme les autres hommes" fonde, en grande partie, l'idéologie des premiers Français mis au contact des populations montagnardes du Sud Laos. Si on ne peut accuser le pouvoir colonial français d'ethnocide et encore moins de génocide, on peut leur reprocher cependant un remarquable ethnocentrisme, au demeurant chose du monde (capitaliste) la mieux partagée en cette fin de dix-neuvième siècle. Les Européens ont une foi inébranlable dans le progrès de la science qu'ils estiment être les seuls à détenir. C'est l'époque de la supériorité absolue du Blanc, en particulier en Asie où les puissances occidentales se livrent au dépeçage de la Chine. Quand il parle de laociser les Proto-indochinois, puis d'annamiser les Laotiens, il est évident, qu'à long terme, Odend'hal espère occidentaliser les "Indochinois". Toute la mentalité des élites européennes de l'époque se retrouve dans l'épanchement de ce dernier, contemplant le paysan boloven.

> "... Depuis des siècles, que dis-je, des millénaires, la vue que j'ai là devant moi n'a point changé. Et je songe que l'heure sonne peut-être où toute cette tranquillité va disparaître, où ce décor de sauvage grandeur va disparaître. Que le marteau de cet homme mette à nu une veine du précieux métal (l'or) ! Le voyageur qui aura regardé comme moi ce coucher de soleil, verra l'immensité obscure trouée de langues de flammes lancées par les cheminées des usines et les points lumineux des lampes électriques. En quelques années, quelques Blancs auront réalisé ce que n'ont pu faire pendant des siècles les générations successives..." (68)

Lorsqu'un pays prétend être le "bastion avancé de la civilisation", on sait de quelle intolérance, donc de quel racisme il peut faire preuve à l'égard des pays, dont les populations sont censées être incultes et sauvages. Celles-ci étaient d'ailleurs déjà fort méprisées par les ethnies majoritaires des plaines : l'ethnie Kinh au Viêt Nam, l'ethnie lao thaïe au Laos. L'administration française s'est empressée de conserver les termes péjoratifs de "moï" au Viêt Nam et de "Kha" au Laos,

pour désigner ces montagnards coupables aux yeux des habitants de la plaine, d'être des "destructeurs de forêt", à cause de leur pratique de l'écobuage.

Les administrateurs français se gausseront plus particulièrement de leur crédulité, de leur esprit superstitieux, quand ce n'est pas de leur veulerie ou de leur supercherie. Dauplay parle même de leur "fourberie, de leur mépris de la parole donnée, de leur égoïsme" (69). Pour Odend'hal, tous "ces gueux de Kha ne valent pas cher".

Il faut garder à l'esprit que ces administrateurs sont pour la plupart d'anciens officiers, marqués par la défaite de leur pays en 1870 et qui ne sont pas mécontents d'en découdre, ne serait-ce que pour se prouver à eux-mêmes qu'ils n'ont pas démérité. On dirait aujourd'hui qu'ils sont animés du "complexe de la rivière Kwaï" (70). Par rapport à leurs successeurs de la période 1946-1954, ils n'ont même pas mauvaise conscience. La France est venue délivrer le Sud-Laos "des Siamois qui le dépeuplaient et le grugeaient". Le prince Henri d'Orléans, mort à Saïgon le 9 août 1901, n'avait-il pas stigmatisé "leur brutalité sournoise et en même temps leur rastaquouérisme (sic) ridicule de parvenus... ?" (71).

On est persuadé, en haut lieu, que le Laos, dernière née des "colonies" et qui fait figure de "Cendrillon de notre Indochine" (72) est appelée à un bel avenir. Un ancien Commissaire du Gouvernement (73) reprenant l'image de Cendrillon estime cependant que le Laos est plus "une marche nécessaire à la sécurité de la Cochinchine qu'une province rentable".

Tous s'accordent, en 1901, pour souligner que le pays a été conquis sans effusion de sang, que les Français ont été accueillis en sauveurs et que le Laos est gouverné avec le consentement des populations, à l'exception de quelques minorités retirées au fond des montagnes, "dans une région de plus en plus inaccessible comme certains ani-

maux sauvages qui ne peuvent subsister que là, où l'homme civilisé n'a point encore pénétré".

D'autres insisteront sur le fait que le Laos n'a connu aucune persécution religieuse, aucun massacre. Il n'y eut pas de martyre de missionnaires, pour la bonne raison qu'il n'y eut pas de conversion. L'évangélisation a été pratiquement nulle au Laos, en particulier sur le plateau des Bolovens, en dépit des efforts du Colonel Tournier, grand admirateur de l'oeuvre de la Mission catholique du Kontum, et qui dans "son désir d'amender les Bolovens et de les amener à plus de douceur et de droiture" (74) songea à introduire des missionnaires sur le plateau (projet repris en 1906, abandonné en 1908).

La présence des missionnaires sur les Hauts-Plateaux vietnamiens n'était d'ailleurs que la conséquence de leur fuite devant les persécutions ordonnée par les empereurs Minh Mong et Thu Duc. Si la Société des Missions Etrangères s'était implantée avec un certain succès dès le dix-huitième siècle dans la plaine du Viêt Nam et du Cambodge, ce n'est en effet qu'à la fin du dix-neuvième qu'elle cherchera à évangéliser les populations montagnardes. La première "mission des Sauvages" fut créée en pays djaraï. Un prélat, Mgr Cuenot, exploitera ce succès en envoyant les Pères Combes, Fontaine et Dourisboure chez les Bahnars (75). La mission du Kontum verra le jour en 1849, et en 1860, le Père Azemar commencera l'évangélisation des Stiengs au nord du Donnaï.

Ainsi les missionnaires s'installent chez les minorités des Hauts Plateaux du Sud vietnam, environ vingt ans avant l'arrivée des militaires et des colons français, ce qui fera dire à Ho Chi Minh

> "Comme les Français Garnier, les Henri Rivière et leurs consorts ne connaissaient pas le pays et ignoraient la langue indigène, les missions leur servaient d'interprètes et de guides". (76)

On est loin de l'appréciation peu flatteuse que l'on retrouve

sous la plume d'un chroniqueur de revue (76) qui estimait que "l'Europe n'avait été instruite des choses de l'Indochine que par les missionnaires mal renseignés, sauf sur le démon". Il est vrai qu'il faisait allusion ici à la Compagnie de Jésus qui précéda l'arrivée de la Société des Missions Etrangères.

Lorsque David Mayrena (77) se taillera un petit royaume chez les Sedangs (il se fera nommer Marie 1er, Roi des Sedangs), ce sera grâce à l'aide active d'un Père Guerlach, véritable moine-chevalier qui lèvera lui-même une "armée" de 1.200 Bahnars pour délivrer un convoi français attaqué par les Djaraïs. Récemment, pendant la guerre américaine, la CIA recrutera la plupart de ses vingt mille soldats des Forces Spéciales des Hauts Plateaux parmi les catholiques Bahnars, Sedangs et Rhadés.

Les tribus montagnardes du plateau des Bolovens ne furent soumises à aucune tentative d'évangélisation. Leurs croyances animistes, la vénération qu'elles portaient à leurs Phou Mi Bouns, l'importance accordée aux Phi - aux esprits - et aux Thevada - guérisseurs - constituaient autant d'obstacles à la propagation des idées chrétiennes.

Les populations du plateau des Bolovens n'eurent donc à souffrir, ni des explorateurs, ni des missionnaires. Les méthodes des premiers colonisateurs qui arrivèrent en 1893, furent ressenties d'autant plus durement par les populations protoindochinoises. Considérant l'intérêt stratégique que représentaient pour lui ces régions montagneuses et l'avantage qu'il aurait à les contrôler, le pouvoir colonial français ne perdit pas de temps pour les isoler afin de les placer sous administration directe. Tandis qu'au Viêt Nam, le Résident Supérieur Boulloche supprimait le commerce entre Kinh et montagnards (78), les Hauts Plateaux étaient rattachés au Laos. Pour celui des Bolovens, cela se traduisit par la mise en place immédiate d'un réseau de postes militaires et de bureaux administratifs.

Car, bien sûr, le pouvoir colonial pour se maintenir, disposait de forces militaires. Celles-ci, d'ailleurs, ne furent jamais très importantes au Laos, pas plus que dans l'autre pays qui constituait l'Indochine française. On s'est même plu à souligner que, pour les besoins de la guerre de 1914-1918, une grande partie des troupes d'occupation avait pu être retirée et qu'au cours de ces quatre années "l'Indochine ne fut tenue que par 2.500 hommes " (79). En 1937, ils seront 10.000 environ pour une population de 23.000.000 d'Indochinois.

Au Sud-Laos, appelé à l'époque Bas Laos, quatre Commissariats dépendant directement du Résident Supérieur, alors à Khone, seront créés à Savannakhet, Bassac, Saravane et Attopeu. Chaque Commissaire du Gouvernement avait sous ses ordres un certain nombre de gradés (Gardes Principaux, Inspecteurs) et de miliciens français.

Les linhs (80) constituaient la troupe. Ils étaient pour moitié des volontaires recrutés au "Tonkin" et en "Annam", l'autre moitié étant d'origine lao. Lorsqu'un Commissaire du Gouvernement effectuait une tournée assez importante, il disposait, en général, d'un Garde Principal, d'un Inspecteur, d'une vingtaine de miliciens et d'une soixantaine de linhs, comprenant notamment les cornacs, les guides, les débroussailleurs et les domestiques.

La Garde Indigène du Laos fut créée le 6 Juin 1895. Ses effectifs, à l'époque, étaient de 350 hommes pour le Bas-Laos. C'est peu. En 1931, sur un effectif total de 388 Français et 15.220 indigènes que comprend la "Garde Indigène de l'Indochine", oeuvre, en 1897, de Paul Doumer, 37 Français et 1.730 linhs servent au Laos. De cette faiblesse numérique, on peut, bien sûr, tirer argument - et certains commissaires s'empresseront de le faire (81) - pour justifier les échecs subis dans la "pacification". Ce qui n'est pas mesurable, en revanche, c'est l'omniprésence du pouvoir colonial à tous les niveaux de l'administration, c'est l'ampleur d'un réseau d'indicateurs et d'auxiliaires en tout genre. Il ne faut pas perdre de vue enfin, la possibilité qu'avait le Résident Supé-

rieur de Vientiane de faire appel à des renforts prélevés sur la Garde Indigène des autres pays de l'Indochine. C'est, grâce à l'emploi massif de troupes dépêchées en un point donné, que purent être menées avec succès les opérations du Phou Katé en 1906 et du Phou Louang en 1935-1936.

Si certains administrateurs comme Odend'hal - Commissaire du Gouvernement d'Attopeu en 1897 -, Dauplay - Commissaire du Gouvernement de Saravane entre 1905 et 1921 - avaient une assez haute idée de leur fonction, d'autres ne furent que de simples gendarmes retraités, tel André à Attopeu en 1919. Quant aux Gardes Principaux - nous avons suffisamment mis en relief la responsabilité d'un Castanier ou d'un Rémy dans les événements des Bolovens -, ils avaient une conception de la "conquête des coeurs" assez éloignée de celle d'Auguste Pavie. Un fonctionnaire des Services civils leur reprochera de se comporter en "tyrannaux parfois féroces, souvent brutaux, toujours insupportables (82). On pouvait ramener toute la philosophie de leur action à cette règle de conduite qu'évoque dans une monographie de l'Aurès le Lieutenant Colonel Lartigue : "Quand on a affaire à des populations qui ne passent pas pour civilisées, on n'a pas à se gêner" (83).

En dehors des exactions commises par Castanier et Rémy, qui sont connues, et qui ont eu la sanction que l'on sait, aucune "affaire" du genre de celle de la mission Voulet-Chanoine (84) chargée de conquérir le lac Tchad à partir du Niger ne défraya la chronique. Il faut attendre 1937 pour que "le scandale de Saravane" fasse la une des journaux de l'Indochine, en particulier "L'Alerte de Saïgon" en Juillet 1937, et "La Lutte" qui, dans son édition du 3 Octobre 1937, après avoir demandé la suppression du pénitencier de Lao Bao et préconisé une politique d'apprivoisement, fait état "de la mort de cent être humains dans un incendie allumé par ordre" dans la province de Saravane.

A l'occasion d'une liaison qu'il effectuait avec la Délégation de Tampril, située sur la rive gauche de la Se kong, le délégué de Tchépone, Cornillou, avait effectivement fait incendier tous les villages qui se trouvaient sur son passage, et dont le seul crime était de refuser de

rieur de Vientiane de faire appel à des renforts prélevés sur la Garde Indigène des autres pays de l'Indochine. C'est, grâce à l'emploi massif de troupes dépêchées en un point donné, que purent être menées avec succès les opérations du Phou Katé en 1906 et du Phou Louang en 1935-1936.

Si certains administrateurs comme Odend'hal - Commissaire du Gouvernement d'Attopeu en 1897 -, Dauplay - Commissaire du Gouvernement de Saravane entre 1905 et 1921 - avaient une assez haute idée de leur fonction, d'autres ne furent que de simples gendarmes retraités, tel André à Attopeu en 1919. Quant aux Gardes Principaux - nous avons suffisamment mis en relief la responsabilité d'un Castanier ou d'un Rémy dans les événements des Bolovens -, ils avaient une conception de la "conquête des coeurs" assez éloignée de celle d'Auguste Pavie. Un fonctionnaire des Services civils leur reprochera de se comporter en "tyrannaux parfois féroces, souvent brutaux, toujours insupportables (82). On pouvait ramener toute la philosophie de leur action à cette règle de conduite qu'évoque dans une monographie de l'Aurès le Lieutenant Colonel Lartigue : "Quand on a affaire à des populations qui ne passent pas pour civilisées, on n'a pas à se gêner" (83).

En dehors des exactions commises par Castanier et Rémy, qui sont connues, et qui ont eu la sanction que l'on sait, aucune "affaire" du genre de celle de la mission Voulet-Chanoine (84) chargée de conquérir le lac Tchad à partir du Niger ne défraya la chronique. Il faut attendre 1937 pour que "le scandale de Saravane" fasse la une des journaux de l'Indochine, en particulier "L'Alerte de Saïgon" en Juillet 1937, et "La Lutte" qui, dans son édition du 3 Octobre 1937, après avoir demandé la suppression du pénitencier de Lao Bao et préconisé une politique d'apprivoisement, fait état "de la mort de cent êtres humains dans un incendie allumé par ordre" dans la province de Saravane.

A l'occasion d'une liaison qu'il effectuait avec la Délégation de Tampril, située sur la rive gauche de la Se kong, le délégué de Tchépone, Cornillou, avait effectivement fait incendier tous les villages qui se trouvaient sur son passage, et dont le seul crime était de refuser de

payer les impôts, voire même de se présenter. Une centaine de villageois dont les femmes et les enfants avaient péri. Encore l'incident n'avait-il été connu que grâce à l'adjoint du Résident Supérieur, révolté par ces méthodes et qui, ayant fait sienne la pensée de Pascal "Le silence est parfois le plus grand des supplices", avait adressé un rapport rétablissant les faits, à un député chargé de le faire parvenir à Marius Moutet, Ministre des Colonies. Le Résident Supérieur, Eutrope, s'était empressé de rédiger, dans un télégramme laconique, une version officielle minimisant les incidents.

> "... faits signalés ont été grossis et se ramènent à ceci : habitants khas frontière Savannakhet - Annam <u>dans région presque désertique et pauvre</u> se soustraient depuis plusieurs années à charges fiscales Laos, prétendant relever des autorités indigènes de l'Annam qui facilitent cette tendance en percevant l'impôt en territoire laotien pour leur compte..."

Et selon la méthode bien connue, le Résident va couvrir son subordonné.

> "... Délégué Cornillou avec détachement Garde Indigène agissant sur ordre Résident fit tournée dans la région, essaya amener obéissance contribuables indigènes dont certains prirent la fuite avant arrivée du Délégué emmenant ou dissimulant bétail et récoltes ; Cornillou fit bruler <u>cases ainsi abandonnées</u>. Aucune violence exercée contre personnes. Au total une vingtaine de cases <u>de peu de valeur</u> furent détruites au cours de la tournée... S'agit uniquement destructions matérielles <u>de peu de valeur</u>..."

Nous avons souligné ce qui paraissait le plus contestable pour l'adjoint d'Eutrope, Iche, qui, ayant pris connaissance de ce rapport, écrivit cette fois directement au Ministre des Colonies le 11 Janvier 1938. A l'appui de sa thèse, il lui a suffi de reprendre le journal de marche du Délégué Cornillou (85), pour s'inscrire en faux contre le contenu du rapport d'Eutrope. La "région presque désertique et pauvre" devient une contrée, dans laquelle la colonne de marche circulant à pied, bien entendu, ne traverse pas moins de <u>onze villages en une demi-journée</u> (souligné par nous). Et la "vingtaine de cases de peu de valeur" devient une dizaine de villages (86) détruits entièrement entre le 13 et le 18 mars. Iche fait

remarquer que le mot "maison" ne figure pas dans le compte-rendu et à plus forte raison celui de "village". Il n'est question que de "cases".

"Mais les cases sont les cases, les maisons sont les maisons et les villages, les villages". Iche précise en outre que, s'il en est de misérables, ces cases peuvent être de somptueuses maisons agrandies depuis plus d'un siècle au fur et à mesure des naissances et des mariages (87).

Et quand Eutrope parle de cases abandonnées, il peut s'agir de cases toujours habitées, "ne se vidant que provisoirement à l'approche du seul danger à craindre dans ces paisibles contrées : l'arrivée de la colonne Cornillou".

A la suite de la campagne de presse locale -c'est-à-dire de Saïgon et d'Hanoï- une enquête sera menée par un Inspecteur des Colonies, mais elle tournera court. Le Commissaire du Gouvernement de Savannakhet, Camille Paris, qui, dans son désir de ne pas porter préjudice à la carrière de son supérieur Eutrope, avait opté pour la solution courageuse bien connue "n'en parlez à personne", n'encourt aucun reproche. Il est vrai que "cet ancien officier d'artillerie, polytechnicien, est très pistonné" (88). Quant à Eutrope, maître dans l'art de la dissimulation et qui règne dans son fief si excentrique, il noiera le poisson. D'ailleurs, le ministre Marius Moutet, sera renversé avant que la lettre d'Iche ne lui parvienne et ce dernier sera sanctionné et muté.

Si nous avons insisté sur cette "bavure" qui s'est produite quatre mois après la mort de Kommadam, c'est pour souligner que l'opinion publique se sensibilise plus vite en 1937 qu'en 1901 et que des conflits idéologiques apparaissent au sein de "l'establishment" français. Il ne s'agit plus cette fois de polémique entre un franc-maçon et un missionnaire comme en 1906, lorsque le premier - Camille Paris - (89) n'hésitait pas à déclarer que "l'oeuvre des missionnaires en Extrême-Orient était néfaste" et que le second lui répondait : "Si nous étions bouddhistes, mahométans

ou renégats, vous nous laisseriez tranquilles. C'est donc en haine de Dieu qu'au nom de la libre-pensée et de la liberté de conscience, vous haïssez et persécutez les missionnaires".

En 1936-1937, le différend qui oppose le sous-chef de bureau de deuxième classe des Services Civils Iche au Résident Supérieur Eutrope est le reflet des divisions politiques de la France à cette époque. Iche, éclairé sur les "agissements inhumains, sauvages et barbares de l'administration locale du Laos", estime qu'il est indigne de collaborer avec un administrateur qui moleste, incendie et le qualifie de "docteur en droit ébouriffant" et traite à son tour Eutrope de "fasciste dans l'âme". Il conclut dans la lettre qu'il adresse au ministre socialiste "qu'il n'est pas venu en Indochine pour réapprendre un Droit différent de celui des Facultés, ni pour entendre insulter ma personne, ni pour servir d'instrument à un "Camelot du Roy" qui se pare du titre de Résident de France..... Les Résidents Supérieurs sont des "rois absolus", les administrateurs des "boites aux lettres" et les chefs de poste (anciens gendarmes) des tyrannaux parfois féroces, souvent brutaux, toujours insupportables. Ceux qui ne se plient pas à leurs fantaisies sont accablés de l'épithète "communistes".

Il a donc fallu attendre la fin de "l'affaire des Bolovens" pour que l'opinion publique soit alertée - pour un cas connu, combien ne le seront jamais ? - sur le décalage qui existait entre la réalité des faits et la vision idyllique qui était celle, par exemple, du Résident Supérieur Bosc en 1931 lorsqu'il écrivait, en préface à l'ouvrage de Paul Le Boulanger "L'histoire du Laos Français".

> "... Il (ce livre) fournira de précieux matériaux à nos futurs administrateurs à qui incombe la tâche de poursuivre au Laos l'oeuvre d'Auguste Pavie et de ses vaillants compagnons, de ces apôtres de la civilisation française qui nous ont assuré la conquête pacifique du pays et le loyalisme fidèle de ses habitants". (90)

NOTES DU CHAPITRE II

1) cette étiquette de "Commissaire du Gouvernement" a été donnée aux administrateurs, Chefs de Province en 1893, à cause des démêlés que les Français avaient avec les Anglais à propos de la cession du muong Sing. Le Major anglais avec lequel les autorités françaises discutaient, avait, en effet, pour titre "Commissioneer" aux Etats Chan. Cette précision est rapportée par J.J. DAUPLAY dans "Les Terres rouges du plateau des Boloven", op. cit.

2) Thateng, village situé dans la plaine dite "d'en haut" ou "du rotin", ou encore "Royale", à 40 kms environ au Sud de Saravane.

3) J.J. DAUPLAY, "Les Terres rouges du plateau des Bolovens", op. cit., p. 60.

4) en ce qui concerne l'organisation de la Garde Indigène, se reporter à E. DAUFES, la Garde Indigène de l'Indochine, de sa création à nos jours, Avignon, Imprimerie Seguin, 2 vol., chap. II, 1934. Caï et doï correspondent aux grades respectifs de caporal et de sergent, la troupe étant constituée de linhs (linh-co, linh-giang, linh-chau) et de beps, ces derniers étant plutôt des supplétifs à fonction déterminée. Ex. : cuisinier.
Dauplay et Maitre ont fait chacun de leur côté le récit de l'attaque du poste.

5) Cf. rapport de mission ODEND'HAL du 24 Février 1894, AN, rue Oudinot, INDO A30 (99), carton 21.

6) les Banhars, groupe minoritaire de la famille linguistique môn-khmer, répartis entre Kontum et Pleiku. A la fin du 19ème siècle, l'évêque Etienne CUENOT, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, avait cherché à implanter (dès 1842) une paroisse dans les Hauts-Plateaux, pour qu'elle constitue un lieu de refuge pour les catholiques persécutés dans les plaines par les empereurs Minh Mang puis Thu Duc. Tour à tour, les Pères Combes et Fontaine seront envoyés par l'évêque Cuenot chez les Bahnars de Kontum. Les Pères Dourisboure, Besombes, Guerlach leur succèderont. Ainsi fut créée la "mission des sauvages". Son but "s'établir dans l'intérieur pour soustraire ses fidèles à la rage des sicaires de Hué", Henri Maitre ("Les Jungles Moï" op. cit.). Plus tard, elle deviendra la Mission des Banhars appelée plus communément la mission

de Kontum. On peut lire sur ce sujet de P. DOURISBOURE et C. SIMONNET, La Mission des Grands Plateaux, édition France Empire, Paris, 1961 et de J.B. GUERLACH, "chez les Sauvages Bahnars" in Les missions catholiques 1884, 11, 18, 25 Janvier et "2 ans de capitivité chez les Bahnars" in Les missions catholiques, 1884, 11, 18, 25 Novembre, 2, 9 Décembre.

7) J.B. GUERLACH, L'oeuvre néfaste, op. cit., p. 119.

8) Par allusion au "thoi co" des Vietnamiens, principe de base de leur tactique utilisée au cours des deux guerres d'Indochine, fondé sur la surprise. Il fut appliqué à Dien Bien Phu en 1954 et à Ban Me Thuot en 1976.

9) MENARD était un commerçant qui avait imprudemment accompagné une patrouille de miliciens. Les Commissaires du Gouvernement de Saravane et de Ban Mouang avaient, en effet, décidé de découvrir la retraite de "Bac My", après l'attaque de Thateng. La patrouille tomba dans une embuscade. Bilan : 9 tués, dont Ménard, 23 blessés. L'affaire eut d'abord un retentissement dans la presse locale ("L'opinion" du 31 Mai 1901, "L'écho du Tonkin" du 12 Juin 1901, "L'avenir du Tonkin" du 14 Juin 1901, "Le courrier saïgonnais" du 1er Juin 1901, tous ces journaux mettent en accusation les méthodes de répression pratiquées par les responsables administratifs français et la brutalité avec laquelle ils appliquent le régime fiscal). Par la suite, l'affaire devint politique à la suite d'une lettre que Madame Ménard, mère de l'intéressé, adressa au Ministre. Un débat eut lieu à l'Assemblée sur l'affaire.

10) Bulletins du Comité de l'Asie Française, 1ère année, 1901, p. 8.

11) COLONNA "Monographie de la Province de Saravane", op. cit., Colonna avait été administrateur adjoint de 3ème classe, du 8 Avril 1935 au 30 Avril 1936. Dans sa monographie, il brosse ce qu'il appelle une historique du Bas Laos. Il est intéressant de noter qu'il publie son étude deux ans après la mort de Kommadam.

12) H. MAITRE, des Services Civils de l'Indochine, Les Jungles Moï, Mission Henri Maitre, 1909-1911, Indochine Sud-Centrale, Paris, Emile Larose, 11 rue Victor Cousin, 1912, p. 545.

13) Cf. infra, p. 72, chapitre II.

14) J.J. DAUPLAY, les terres rouges du plateau des Boloven, op. cit., p. 61.

15) Richard POTTIER, Introduction à l'étude des pratiques thérapeutiques lao, Asie du Sud-Est et Monde Insulindien, Bulletin du CeDRASEMI, 1972, vol. III nº 2, p. 173.

16) Cf. François MOPPERT, Problèmes généraux de l'évolution historique du Laos, op. cit., p. 51.

17) C'est l'optique unanime des Commissaires du Gouvernement de l'époque.

18) se reporter à Georges CONDOMINAS, "Le bouddhisme populaire en milieu rural lao", Archives de sociologie des religions, Nos 25 et 26, Paris, 1969.

19) Cf. rapport du Commissaire du Gouvernement de Saravane, Février-Mars 1902, AOM, Aix, série F1.

20) dans cette perspective, on peut comparer les Phou Mi Boun aux Mahdi musulmans, notamment au Soudanais Mohamed Ahmed el Mahdi, célèbre par sa victoire sur les troupes impériales britanniques. Il s'était proclamé Mahdi, "celui qui est guidé" (sous-entendu par Allah).

21) J.J. DAUPLAY, les terres rouges du Plateau des Boloven, op. cit., p. 55.

22) Cf. H. KOHN, "Messianism in the Encyclopedia of Social Sciences", Encyclopédia Universalis. Se reporter également à W. E. MUHLMANN, Messianismes révolutionnaires du Tiers Monde, Chiliassmus und Nativismus 1961, trad. J. Baudrillard, Paris, 1968. L'auteur, un ethnologue allemand, y propose une théorie de l'institutionnalisation comme "fonction de l'échec de la prophétie". C'est "l'effet Mühlmann", qui a pour caractéristique la bureaucratisation, la récupération, la normalisation..., du soulèvement religieux. Il est certain que le "mouvement des Bolovens" a échappé à cet effet.

23) Cf. rapport du Commissaire du Gouvernement de Saravane, 1909, AOM, Aix, série F5.

24) Cf. rapport DAUPLAY du 24 Octobre 1907, AOM, Aix, série F5.

25) Cf. rapport nº 11 du Commissaire du Gouvernement de Saravane, CHAMBERT, du 5 Mars 1905, AOM, Aix, série F5.

26) Village situé à 60 kms à l'ouest de Saravane, sur la Se Done.

27) Cité par CHAMBERT dans son rapport du 15 Janvier 1906, AOM, Aix, série F5.

28) NONG MET ou NONG MEK, situé à 80 kms au sud de Saravane et à 18 kms à l'est de Nong Bok, est composé de deux villages séparés par la Se Katam, affluent de la Se Noï. Sur la rive droite c'est le village

boloven et sur la rive gauche, le village Nha Heun.

29) Cf. rapport nº 110 de répression de CASTANIER en pays djaraï, mars 1899, fait état de "mille maisons détruites". CASTANIER avait déjà fait parler de lui, dans le même sens, au "Tonkin".

30) Cf. CHAMBERT, ibid. infra note 25.

31) Cf. Histoire Militaire de l'Indochine, par des officiers de l'Etat-Major du Général AUBERT, 2 vol. 1930.

32) Ibid.

33) Pierre GENTIL, Remous du Mékong, Charles Lavauzelle & Cie, éditeurs, Paris-Limoges-Nancy, 1950.

34) Cf. AOM, Aix, série E7.

35) nous nous sommes référés plus particulièrement à A, E. PICANON, Le Laos français, Paris, Challanel, 1901, 364 pages.

36) H. MAITRE, Les Jungles Moï, op. cit., pp. 478-480.

37) Le kha luong, littéralement, esclave du roi. Le rôle joué par les kha luong est analysé dans ce chapitre aux pages 20 et 21.

38) le latsabout et le latsavong étant les bras droit et gauche de l'oupahat.

39) MOULIN D'ARFEUILLE, "Voyage au Laos", Revue Maritime et Coloniale, 1872.

40) H. MAITRE, Les Jungles Moï, op. cit., p. 480.

41) Pok, plaine, na, rizière.

42) G. CONDOMINAS, L'exotique est quotidien, Sar-luk, Viet Nam central, Paris, Plon, Collection "Terres humaines", 538 p.

43) Ibid.

44) W. BURCHETT, En remontant le Mékong, Editions Fleuve Rouge, Hanoï, 1957, 337 p.

45) Ibid.

46) E. DAUFES, ancien Garde Principal, qui a livré ses réflexions dans la Garde Indigène, op. cit.

47) H. MAITRE, Les Jungles Moï, op. cit., p. 482.

48) Docteur HARMAND, "de Bassac à Hué, Avril-Août 1877", Bull. Soc. Géo., Janvier 1879, pp. 71-104.

49) Ibid., p. 483. Le Docteur NEIS, avec le Docteur HARMAND et le Docteur YERSIN, a été un des premiers explorateurs des régions protoindochinoises du Sud-Laos. Cf. "Voyage de Kratié à Stung Treng", Bull. Soc. Géo., 1883, pp. 308-312.

50) Cf. MORETTI, Inspecteur général des colonies, rapport nº 20 du 20 Février 1936, sur le régime fiscal du Laos, adressé à EUTROPE, Résident supérieur à VIENTIANE, pp. 13-15.

51) MORETTI, rapport du 27 Février 1936.

52) Cf. rapport du Commissaire du Gouvernement de Savannakhet, Mars 1906, AOM, Aix, série F2.

53) Ibid.

54) Ibid.

55) Cf. rapport du Commissaire du Gouvernement de Saravane, 1911, AOM, Aix, série F4.

56) Cf. AOM, Aix, série F6.

57) Breton converti au bouddhisme, Auguste PAVIE fut un adepte de la non-violence, ce qui permit à cet ancien postier de réussir une conquête en douceur, fait assez rare à une époque où le pouvoir colonial s'imposait plutôt par la force.

58) par haplologie consonnantique pour "Champa Bassac" (comme Clermont-Mont Ferrand est devenu Clermont-Ferrand), c'est-à-dire le Bassac de l'ancien royaume de Champa, Bassac étant un toponyme khmer (Cf. le Tonlé Bassac à Phnom Penh) et passak un toponyme lao (Cf. la Nam Passak à Vientiane).

Le "Siam" avait attaqué le royaume de Vientiane en 1827. Pour récompenser le cousin du roi de Vientiane de sa trahison envers son prince, la Cour de Bangkok avait créé à son profit le fief héréditaire de Champassak. En 1866, c'est-à-dire au moment du passage dans le Sud-Laos de l'expédition française, Doudart-Garnier, les muong Yasothom, Oubone, Khong, Stung Treng, Saravane, Attopeu et Kham Thong duquel dépendent le muong Saphat et le muong Kông, futur Khong Sé done, forment des fiefs autonomes tributaires de Bangkok. Ils sont administrés par les

gouverneurs directement nommés par la "Cour du Siam", auprès de laquelle ils doivent se rendre une fois l'an pour lui renouveler leur serment de vassalité et payer le tribut. Le gouverneur de Bassac porte le titre de roi. Le prince Boun Oum est le descendant du dernier des douze rois lao de Champassak. Cf. Pierre LINTINGRE, Les rois de Champassak, Inspection générale du Royaume, Paksé, 1972, en particulier p. 19, ainsi que la note de renvoi nº 35. Il y apparait clairement que dès 1895, la France ne voulut jamais considérer le roi de Champassak que comme un simple fonctionnaire. Le Résident Supérieur de France au Laos, qui, à Louang Phrabang n'était que le représentant de la France auprès de la Cour, était "Gouverneur" ("Gauleiter") des autres provinces lao. Cf. également Charles ARCHAIMBAULT "L'histoire de Champassak".

59) Ce traité fut un instrument diplomatique qui n'a rien résolu. Il mettait fin à une période d'hésitations françaises et d'audaces siamoises, placée sous le signe d'une rivalité franco-anglaise. Le règlement définitif sera constamment différé (conventions de 1896, 1902, 1904) et après une ère de détente commencée en 1907, sera remis en question en 1941 puis en 1945.

60) Histoire militaire de l'Indochine, op. cit., le détachement comprenait 106 hommes de la 10ème Compagnie du Régiment des Tirailleurs Annamites commandée par le Capitaine Thoreux.

61) Ibid. - entre le 12 et le 18 AoOt, avait débarqué à Saïgon un Bataillon provisoire formé par le 2ème Régiment Etranger pour renforcer les troupes opérant au "Siam".... Il comprenait 20 officiers et 695 hommes de troupe. Avec un cinquième galon, Tournier sera nommé Commandant Supérieur du Bas Laos à Khong, puis Résident Supérieur du Bas Laos. Le Laos sera ensuite unifié et il deviendra alors le Résident Supérieur du Laos à Vientiane.

62) MOUHOT, naturaliste, un des premiers explorateurs du Laos, mort à Louang Phrabang en 1861.

63) A. RAQUEZ, Pages laotiennes, Hanoï, 1902.

64) il commandera les Cercles de Thaï Nguyen dans la région de Cao Bang, celle là même où quelques années auparavant le Général Négrier proclamait fièrement "Vous, légionnaires, vous êtes là pour mourir, je vous envoie là où on meurt".

65) Jean HESS, l'affaire de Jukhantor, Félix Javan, 319 p.

66) Cf. rapport ODEND'HAL du 12 Juin 1895 au sujet de la "colonisation des

Khas par les Lao", AOM, Aix, série E6.

67) Ibid.

68) Ibid.

69) Cf. J.J. DAUPLAY, Les terres rouges... op. cit., p. 44.

70) par allusion à l'épopée anglaise retracée par Pierre BOULLE, Le pont de la rivière Kwaï.

71) Cf. BCA nº 5, AoOt 1901, p. 183.

72) Cf. Isabelle MASSIEU, "comment j'ai parcouru l'Indochine", BCA nº 4, Juillet 1901, p. 179.

73) Cf. AOM, Aix, série F2.

74) J.J. DAUPLAY, Les terres rouges... op. cit. p. 46.

75) Cf. infra note 6.

76) Cf. BCA nº 87, Juin 1908, p. 38. Egalement HO CHI MINH, action et révolution, 1920-1967, textes politiques, 10-18, 1968, p. 85.

77) Cf. infra, chap. I, note 13.

78) Cf. NGUYEN XUAN LINH "note sur les rapports des minorités ethniques et des autorités politiques au Sud Vietnam", Pluriel, nº 6, 1976, p. 32. Kinh est le nom donné aux Vietnamiens majoritaires par les minorités montagnardes. On peut le traduire par "gens de la capitale".

79) P. ISOART, le phénomène national vietnamien, p. 235.

80) Cf. infra, note 4.

81) notamment J.J. DAUPLAY.

82) Cf. lettre adressée en Janvier 1937, par ICHE, Sous chef de bureau de 2ème classe des Services civils, adjoint au Résident Supérieur de Vientiane au député Varet, Cabinet du Ministre des Colonies, AN, rue Oudinot, Indo NF1, 2399, carton 272.

83) cité par Vincent MONTEIL dans "Les Bureaux arabes au Maghreb (1833-1961)" ESPRIT, Novembre 1961.

84) Au cours de cette mission, des villes entières furent anéanties. Cela fit scandale. Le Capitaine VOULET ira jusqu'à tuer le Colonel chargé de procéder à son arrestation. Mais l'affaire fut étouffée et à l'exception de Paul MORAND qui l'évoquera dans son roman "1900" il faut attendre 1976 pour qu'un universitaire, Jacques-Francis ROLLAND reconstitue à partir d'archives de l'ancien ministère des colonies, la marche de la colonne. Le Grand Capitaine, Grasset, 1976.

85) délégué administratif de Tchépone.

86) Cf. Télégramme officiel nº 465 00 du 4 Juillet 1937, envoyé par le Résident Supérieur au Laos, au gouverneur général de l'Indochine ainsi que le rapport de tournée du Délégué administratif de Tchépone du 25 Mars 1937, AN, rue Oudinot, Indo A30 (99).

87) Cf. infra, note 82.

88) Cf., une autre lettre qu'ICHE envoie cette fois à Marius MOUTET, ministre, AN, rue Oudinot, Indo A30 (99).

89) Camille PARIS, ne cachait pas son appartenance à la franc-maçonnerie. Colon en "Annam", il est l'auteur d' "Un voyage d'exploration de Hué en Cochinchine par la route mandarine".

90) Paul LE BOULANGER, Histoire du Laos Français : essai d'une étude chronologique des principautés laotiennes, Paris, Plon 1931.

CHAPITRE TROISIEME

L'ORGANISATION DE LA RESISTANCE

"Si la région d'Attopeu avait pu dépendre de Bassac, on aurait raison de la bande de Thong Vai, qui s'approvisionne de salpêtre chez les Alaks de Saravane, dont les convois passent non loin de Tapak et Don Chan".

Extrait d'un rapport du Commissaire du Gouvernement d'Attopeu, Janvier 1904.

CHAPITRE TROISIEME

L'ORGANISATION DE LA RESISTANCE

I - UNE AUTRE REVOLTE DE PHOU MI BOUN

II - LES TROIS PERIODES DE LA RESISTANCE

A - Les résistants du Phou Tayun

B - La bande de Thung Vaï

C - Les rebelles de la rive gauche de la Se Kong

III - LE DERNIER QUART D'HEURE

IV - L'ATTAQUE DE NONG BOK

CHAPITRE III

L'ORGANISATION DE LA RESISTANCE (1)

Celui que les Français baptisèrent du sobriquet de Bac My - Bac signifiant approximativement "le gars" - mais que les montagnards révoltés surnommaient respectueusement Ong Keo, va mettre à profit l'état de mécontentement général qui règne sur le plateau des Bolovens et dans les vallées de la Sedone et de la Sekong. Les méthodes particulièrement brutales du Commissaire Rémy contribuèrent largement à accroître l'audience du premier chef de la résistance. Rémy venait de participer à la répression d'une insurrection dans le Centre-Viet-Nam et crut qu'il pourrait agir de même avec les populations montagnardes du Sud Laos. Les coolies furent réquisitionnés en grand nombre et souvent, loin des chantiers. La répression contre les coolies déserteurs - nombreux - fut très dure. La plupart des autorités locales sommées d'apporter leur concours, firent preuve de la plus grande inertie. Le nouveau système fiscal, dont la révision était une oeuvre de longue haleine, fut appliqué brutalement. Les populations minoritaires du plateau des Bolovens se rendirent compte qu'en comparaison,

le régime fiscal "du temps des Siamois" était beaucoup plus débonnaire.

Après l'assassinat, le 20 Mars 1900, du chau muong de Wapi, non loin de Saravane, Rémy procéda à des arrestations massives de suspects. Il fallut trouver des responsables. Un grand nombre de prisonniers mourut soit en prison à Saravane, soit à Vientiane, où sévissait le choléra. Beaucoup d'entre eux s'évadèrent.

Rémy continua ses tournées comme si de rien n'était, vaccinant à tour de bras, racolant les inscrits, incendiant les villages dont la population ayant appris sa venue avait fui, terrorisant les villageois qui n'avaient pu ou voulu déserter. Le Commissaire français s'acharna notamment sur ceux de Ban Boc, village situé sur la rive gauche de la Sekong (2).

Tel était l'état d'esprit de la population au milieu de laquelle Ong Keo fit sa propagande active, ce qui lui facilita largement la tâche. Bien avant l'affaire de Thateng, il s'était retranché dans le Phou Tayun, montagne située à quelques kilomètres à l'est de ce village. Ses premiers partisans y édifièrent une pagode et le proclamèrent Phou Mi Boun, "le Prédestiné". Il y présida les premières réunions au cours desquelles les exhortations à la révolte l'étaient sous la forme de véritables homélies. Le caractère religieux de ces réunions était renforcé par la pratique de rites qui allaient du boun au sacrifice du buffle. Telles étaient "les étranges cérémonies" qui intriguaient à juste titre le Commissaire de Saravane. Pouvait-il cependant à l'époque se douter que le slogan qui revenait sans cesse dans les discours du Phou Mi Boun était "Chassez les agresseurs" ? (3) Les réunions devinrent de plus en plus fréquentes. Ong Keo "inonde le plateau" d'invitations aux bouns qu'il organise et diffuse les mots d'ordre anti-français mis au point dans les pagodes sous forme de lettres, qu'il envoie aux mandarins qui collaborent avec les autorités françaises. Nous avons fait figurer en annexe (4), deux de ces lettres, écrites au Phou Kam. Il les a rédigées et signées en tant

que Sadet et il y appose un cachet.

La première explique de quelle manière se déroulera la fête, à laquelle il convoque les notabilités, la seconde se présente sous la forme d'un édit, qu'il adresse au Chau Muong de Saravane, lequel est chargé de la diffuser auprès des chau muong de la Sedone et du Mékong. Il y déclare :

> "Le Phou Mi Boun est né. Il va venir ensuite protéger tout le monde. Quand les chefs auront pris connaissance de cet édit, ils devront faire connaître à tous les muongs et tous les villages de ne plus continuer le service avec les Français, car c'est la fin de leur domination... Quand les Français auront été chassés, le Phou Mi Boun donnera une fête et le pays deviendra de plus en plus important."

Et Ong Keo prend bien soin de préciser que cet édit doit être diffusé jusqu'au muong Oubon, c'est-à-dire sur la rive droite du Mékong, que la France venait de céder au Siam de l'époque.

Comme le relate le Chau muong de Nong Bok, Ong Keo ne peut plus se déplacer sans que les gens des villages qu'il traverse ne viennent s'agenouiller devant le Tiao Sadet (5). C'est l'époque où l'on commence à voir dans bien des pagodes "de grands panneaux de cotonnade blanche, représentant Bac My sous les traits d'un Thévada, jouissant de toutes les félicités qui attendent les justes au sein du Paradis bouddhique" (6).

Au début de 1901, il donnera son premier boun à Chakam, petite bourgade où il est né, située à une vingtaine de kilomètres de la montagne, où il a pris le maquis. Le nombre de ses partisans actifs va grossir. Autour de lui, gravitent déjà, ceux qui seront ses premiers lieutenants : le latsavong de Saravane, qui a refusé de collaborer avec le Commissaire Rémy, un certain "Bac Preuil" qui prendra le nom de guerre d'Ong Thong et deux Bolovens originaires de Nong Met au sud du plateau, Kommadam et Kommaseng. Est-ce sur l'invitation de ces derniers, toujours est-il qu'une deuxième pagode est

érigée à Nong Mek. Ong Keo vint y présider en grande pompe trois bouns successifs, où il continue à exhorter ses compatriotes à chasser les Français. Faisant allusion aux récentes tournées de vaccine du Commissaire Rémy, il accuse ce dernier de "boire le sang des petits enfants" (7). Ce qui explique les débandades générales que provoque l'arrivée de Rémy.

A l'occasion d'une de ces opérations de pacification, Rémy incendie, le 15 Mars 1901, la pagode de Nong Mek, centre symbolique de la résistance. Ce fut le signal de l'insurrection. Trois semaines plus tard, les maquisards du Phou Tayun attaquaient massivement Rémy en le cernant dans la pagode de Thateng. A partir d'Avril 1901 et pendant une année "il n'y eut pas de jours où l'on n'échangea pas de coups de fusils" (8). Trois Français tués, dix-huit gardes principaux mis hors service par suite de blessures ou de fatigues, une centaine de linhs tués, tel fut le bilan des quatre premiers mois de combats. Quant à la population indigène, elle diminua d'un tiers par suite d'assassinats, fuites, condamnations ou maladies. Les récoltes furent incendiées et les bestiaux abattus. Un grand nombre de mandarins passèrent du côté des résistants, tels le Chau muong de Kamtagiar, l'Oupahat de Kamtongnoï, le latsabout de Saphat et le latsavong de Saravane. Ceux qui demeurèrent à leur poste étaient pour la plupart acquis au mouvement du Phou Mi Boun et s'apprêtaient à devenir de précieux agents de renseignements au service de ceux qui luttaient à visage découvert.

La destruction de la pagode de Nong Mek avait été le déto-nateur d'une explosion, dont certains responsables français déclarèrent dans leurs rapports qu'elle eut lieu prématurément, en raison même de cet acte répressif.

Ong Keo, harcelé, est obligé en effet de quitter son premier refuge du Phou Tayun et les futurs chefs historiques de la révolte vont établir leur poste de commandement plus au sud à Thung

Vai. Toutes les exactions qui seront commises dans la région seront mises dorénavant sur le compte de "la bande de Thung Vai". Ong Keo s'y maintiendra jusqu'en septembre 1901, date à laquelle il décida, en franchissant la Sekong, de passer à la dissidence en pays traditionnellement insoumis, dans une zone d'accès difficile et administrativement ambiguë, car les frontières entre Laos et Viet Nam n'y sont pas définies. En fait, une grosse part de leurs effectifs demeurera à Thung Vai (9) jusqu'en Avril 1906, où elle fut délogée.

Cette période, au cours de laquelle sévit "la bande de Thung Vai", sera la plus fertile en évènements, que, du côté français, on qualifie de subversifs. Thung Vai et, un peu plus à l'ouest, Nong Bok, seront les hauts lieux de la résistance pendant cinq ans. Thung Vai qui est le lieu de naissance de Kommadam (10), sera le théâtre d'affrontements violents. "Bac Preuil" un des adjoints d'Ong Keo y sera blessé. Ce village fait partie de l'agglomération de Nong Mek, village situé sur la "plaine du rotin". Sa position stratégique est remarquable. La région est située à égale distance (70 kilomètres) de Saravane (au Nord) et d'Attopeu (au Sud). La ligne de démarcation qui sépare les deux provinces traverse le village, ce qui soulèvera de fréquents problèmes de commandement entre les Commissaires jaloux de leurs prérogatives. Par ailleurs, Thung Vai est très bien relié à la Sekong par la vallée de l'un de ses affluents, la Sekatam puis par celle de la Senoï. Ainsi, les liaisons entre le poste de commandement d'Ong Keo situé quelque part au-delà de la Sekong et les résistants de Thung Vai seront-elles efficacement assurées. Enfin ce chemin de passage, véritable artère entre le pays dissident et le pays "soumis" est prolongé à l'Ouest jusqu'à Nong Bok, vingt kilomètres plus loin. C'est celui qu'empruntera Kommadam pour y faire une spectaculaire opération de représailles en 1905.

La région de Thung Vai se prête bien aux opérations de guérilla. C'est une immense forêt touffue et malsaine : les sentiers s'y

perdent dans une inextricable jungle. Thung Vai, situé au sommet d'escarpements difficilement franchissables, est en fait composé de deux villages séparés par la Sekatam. Côté rive droite c'est le village boloven. De l'autre côté c'est le village nha heun. Les deux "communautés" s'entendront parfaitement contre les Français.

On peut affirmer qu'au cours des huits mois qui suivirent l'attaque de Thateng, le plateau resta aux mains des insurgés qui, galvanisés par le Phou Mi Boun, non seulement donnèrent la preuve qu'ils étaient résolus et opiniâtres, mais encore, surent remarquablement bien utiliser le terrain, dans un pays qui leur était acquis.

> "Toute une population d'environ 250.000 âmes, dispersées dans un pays en grande partie fort difficile d'accès et d'une superficie comparable à celle de cinq ou six départements français, prenait directement part à la lutte ou soutenaient ceux qui s'y livraient" (11).

Les violents combats qui se déroulèrent au cours de l'été 1901 eurent pour théâtre la bordure septentrionale (Ban Kha So, Kapeu, Ban Dasia) ou méridionale (les bords de la Sepien dans la région d'Attopeu) du plateau, sur lequel les miliciens ne parvinrent jamais à pénétrer.

Pour procéder à la reconquête du plateau, le Résident Supérieur de Vientiane dut faire appel au début d'octobre à des renforts formés de volontaires pris dans la "Garde Indigène de l'Annam" et surtout dans celle du "Tonkin". Les autorités décidèrent de prendre le plateau en tenaille en établissant au Nord une ligne de force entre Thateng et Dasia, et au Sud en lançant des colonnes à partir de Bassac, Ban Muong et Attopeu.

La progression dans la partie septentrionale à partir de la ligne Thateng-Dasia ne fut pas aisée. Le Garde Principal Sicre trouva la mort le 29 Novembre 1901 à Kapeu. Dans le Sud, une colonne formée des volontaires "tonkinois" sous les ordres du Garde

Principal Meslier et des troupes locales de l'Inspecteur Charbonnelle partirent de Ban Muong avec la mission de s'emparer de Nong Bok, village situé à 18 kilomètres à l'Ouest de Thung Vai. Il fallut 3 mois à la colonne pour qu'elle atteigne son objectif (12). En effet, le 14 Octobre, les résistants donnèrent à Nong Pop un coup d'arrêt brutal à la progression des forces françaises qui avaient pour mission le dégagement de Nong Bok.

> "A partir de Nong Pop, le sentier suivi disparaissait sous les arbres de la forêt abattus par les rebelles. Le convoi, composé de porteurs et d'éléphants, n'avançait qu'avec une extrême difficulté. Le 14 Octobre, un combat très dur, dans lequel nous avions six tués et de nombreux blessés, obligeait la colonne à revenir à Nong Pop et à s'y établir fortement" (13).

Un nouveau et rude engagement eut lieu le 3 Novembre. Après avoir difficilement forcé les grands retranchements de Ban Sepien, la colonne, bien diminuée, parvenait à Nong Bok le 30 Décembre. Elle y était rejointe par une colonne partie d'Attopeu, forte de cent cinquante gardes indigènes laotiens et vietnamiens.

Les autorités françaises vont pouvoir alors réorganiser "leurs" trois provinces de Saravane, Attopeu et Paksé, en laissant la "poche" de Thung Vai, qui donne bien des soucis aux Gardes Principaux. En 1902, Merland et Hardouin avec quarante cinq miliciens prélevés sur les postes de Dasia et Thateng se battront deux jours durant contre les bandes d'Ong Thong, ce dernier ayant été blessé à la jambe.

Devant une telle résistance, les Français reporteront à plus tard l'assaut contre le fief de la résistance en pays "soumis". Assaut qui, d'ailleurs, se soldera par un échec.

Ils vont se contenter, pour le moment, de fortifier leur point d'appui de Nong Bok, qu'ils ont eu tant de mal à reconquérir. Le poste, fort de soixante hommes, aura pour mission de surveiller les activités de la bande de Thung Vai dont les retranchements sont

à vingt kilomètres. Le reste du détachement est envoyé à Attopeu pour se joindre à l'expédition de représailles contre les Sedangs qui, un an auparavant, s'étaient emparés du poste du Nong Pop au bord de la Sepien et avaient blessé mortellement le Garde Principal Robert. Depuis, les Sedangs contrôlaient cette région stratégiquement importante, à cheval sur la frontière lao-viet.

La colonne de police d'Attopeu reconstruisit le poste - baptisé Poste Robert - mais voulant donner une bonne leçon aux "moïs" se heurta à une farouche résistance. Le Garde Principal Meslier sera encerclé à Krong Poko et le Commissaire du Gouvernement d'Attopeu Castanier aura bien du mal à dégager son subordonné.

A la suite de ces revers, Castanier se livra à une sévère répression : arrestation de suspects, incendie de villages, abattage massif des cheptels.

I - UNE AUTRE REVOLTE DE PHOU MI BOUN

C'est à ce moment là que l'affaire de Savannakhet éclate. Là encore, le leader du mouvement de révolte des villages environnants, Pho-Ca-Duot, est proclamé "Phou Mi Boun", tant il est vrai que le peuple accorde spontanément ce titre spirituel à celui qui est décidé à mener le combat contre l'oppresseur. L'historiographie laotienne ou française a retenu d'ailleurs l'appellation "révolte de Phou Mi Boun" pour ce mouvement beaucoup plus localisé dans le temps (deux ans) et dans l'espace (uniquement province de Savannakhet) que celui mené par l'autre Phou Mi Boun, Ong Keo, qualifié plus généralement de "révolte des Bolovens" ou d' "affaire des Bolovens".

On connait peu la personnalité de Pho-Ca-Duot, paysan né à Khanthachan, tasseng de Khantabari, muong de Savannakhet. Jouissant d'un grand prestige, il a su habilement rassembler autour de sa personne tous les paysans excédés par les méthodes autoritaires des Français, s'exerçant notamment à l'occasion de la perception des impôts ou de la réquisition des coolies.

Il faut noter au passage l'affaire de Ban Mouang. L'Oupahat et les kromakanes de ce village furent accusés par le chau muong d'Ang Kham, village voisin, de venir voler de la cire sur ses terres. Dans sa plainte qu'il porte auprès du Garde Principal, Chef du poste de Muong Tchépone, il déclare :

> "Ils sont accompagnés de danseuses Phou Mi Boun. L'oupahat marche avec le Phou Mi Boun parce qu'il a besoin de cire pour fabriquer des bougies et aller faire le boun avec le Phou Mi Boun à Ban Keng Khet..." (14).

Le Garde Principal de Tchépone, Salabelle, n'hésite pas : il donne l'ordre à son subordonné de Faÿ de procéder à l'arrestation de l'Oupahat de Muong Vang "qui est à la tête du mouvement". Salas, pagodes et abris construits par le Phou Mi Boun seront incendiés.

Nous n'avons pas retrouvé dans les archives (15) de rapports relatifs aux évènements de Savannakhet. Très curieusement, les rapports mensuels du Commissaire de Gouvernement de Savannakhet de Mai et Avril 1902 manquent. Or, c'est le 19 Avril qu'a eu lieu l'attaque de Savannakhet menée selon Le Boulanger "par des hordes de Laotiens, bandes d'illuminés qui marchaient, chantaient, jouaient du khène (16) convaincus que les balles de nos fusils se changeraient en fleurs de frangipaniers..." (17).

Le rapport de Mars se contente de faire état de la présence signalée par le chef du poste de Tchépone, de plusieurs Phou Mi Boun dans les muongs de Xieng Hom et Phabang et qui ont été aussitôt arrêtés.

Quant au rapport de Juin, il signale que la situation est redevenue bonne et que l'esprit des populations surexcité par les menées des Phou Mi Boun est aussi calme qu'avant les affaires.

L'administrateur qui a dû être surpris par une attaque aussi massive du chef-lieu de la province, dont il est responsable, donne une explication à "ce mouvement inexplicable" qui est l'oeuvre, selon lui, de rebelles chassés de la rive droite (du Mékong) espérant mieux réussir sur la rive gauche. Ce fonctionnaire fait sienne la thèse développée par Daufès (18) qui cherche l'origine des évènements de Savannakhet dans l'agitation qui vient de troubler les provinces "siamoises" de la rive droite du Mékong. Au début d'Avril, un millier d'individus, selon lui, s'étaient emparés de Kemmarat et menaçaient Oubone. Or, Kemmarat est situé face à Savannakhet, de l'autre côté du Mékong.

Pour savoir ce qui s'est réellement passé en Avril 1902, nous nous sommes referés à une relation des faits publiée à l'occasion du 70ème anniversaire des soulèvements armés contre le colonisateur français au Sud Laos (1901-1971) par la revue de l'Institut d'Histoire de la République Démocratique du Viet Nam (19).

Les sources citées sont au nombre de deux : l'une à laquelle nous avons pu nous reporter - "La Garde Indigène" de Daufès (20) - l'autre, que nous n'avons pu retrouver "Historique de la province de Savannakhet, IDEO, Hanoï 1920".

Au début de 1902, des partisans de Pho-Ca-Duot s'emparent du poste de Song kone, village situé au bord de la Se Bang Hien. Les armes employées sont rudimentaires : épées, couteaux, bâtons. Un détachement de Gardes Indigènes sous le commandement du Garde Principal Nollin, accouru à marches forcées de Dasia, put reprendre le poste.

Mais entretemps, les paysans encerclent Savannakhet, attaquent le Commissariat, et se rapprochent du camp militaire. Il sem-

ble que, lorsque Le Boulanger parle de "bandes d'illuminés qui marchent, chantent et jouent du khène" (21), il fasse allusion au moment, où les assaillants surexcités après l'assaut du Commissariat, font une véritable ronde autour du camp. Les militaires français vont alors faire feu et ce sera un massacre : 200 hommes au moins. Pho Ca Duot se serait alors replié sur le camp de Huei Long Cong près de Keng kok, où il est encerclé. Les Français donnent l'assaut et Pho Ca Duot est tué. Trois autres Phou Mi Boun "Bac Bouda" dit Ong Ka, "Bac Pouy" dit Than Chakavetou et "Bac Bout" dit Ong Sit sont arrêtés quelques mois plus tard, alors qu'ils s'apprêtaient à franchir la frontière lao-viet, grâce à la complicité du village de Ban Phalok.

On voit, à cette époque, des habitants de Ban Nong Kadan errer dans la province. Le village avait en effet refusé de livrer ses armes et avait été rasé, le phoban exécuté et dix rebelles internés à Vientiane. Ce village avait la réputation d'avoir été le principal centre d'agitation des Phou Mi Boun. Et l'auteur du raid justifiait aussi son acte : "Cela servira d'exemple aux imbéciles qui croient aux promesses des Phou Mi Boun, dont le nombre s'accroît tous les jours".

Quel est le lien entre le mouvement Phou Mi Boun de Savannakhet et celui qui s'est produit dans les Bolovens ? On ne le voit pas clairement. Il semble qu'il n'y ait pas eu coordination et que Pho Ca Duot et Ong Keo ignoraient leur action mutuelle.

Cependant un responsable français de Savannakhet (22) rattache le mouvement des Phou Mi Boun de Savannakhet à un mouvement plus général commencé en 1900, et qui aurait eu son assise dans le sud du Laos. Selon cet administrateur, la révolte aurait éclaté prématurément dans les Bolovens par suite d'un évènement imprévu (il s'agit de l'in-

cendie de la pagode de Nong Met, auquel a procédé Rémy), ce qui a déjoué le plan général. Mais l'exécution des Phou Mi Boun de la province de Savannakhet - "acte que les Siamois superstitieux n'avaient jamais osé faire" - ont porté, selon l'administrateur, un dernier coup à ce mouvement qui s'appuyait seulement sur des superstitions.

A la fin du printemps 1902, les autorités françaises ont l'impression d'avoir repris le plateau parce qu'ils tiennent Thateng au Nord, Nong Bok au Sud et le poste Robert à l'Est. On ne peut s'empêcher de penser aux Américains qui en 1965 croyaient tenir le Centre-Vietnam parce qu'ils l'enserraient avec des places fortes du genre de Da Nang.

En fait, entre ces positions réputées inexpugnables, les paysans montagnards - comme plus tard les Vietnamiens - vont être les maîtres du terrain. Il n'est qu'à lire les bulletins de renseignements de mars 1903 (23) pour en être convaincu.

- Bac Preuil (Ong Thong) s'est encore livré à des attaques de guérilla audacieuses avec ses vingt partisans dans la région de Dasia-Thateng...
- La bande de Thung Vai s'est encore manifestée à tel endroit...
- La bande de la rive gauche de la Se kong a mis à sac tel village...
- Le caï de semaine annonce dans tel poste la désertion de deux linhs lao.
- Tel village soumis a été attaqué par une bande de rebelles qui a disparu ! ....
- La ligne télégraphique entre Bassac et Attopeu a été de nouveau coupée...
- Une bande d'Alaks sévit entre Attopeu et Saravane etc...

Ainsi, de la région de Savannakhet jusqu'aux confins méridionaux du plateau, dans la région d'Attopeu, et malgré une tentative de reprise en main décidée par le Résident Supérieur du Laos, "la révolte des Bolovens" commencée il y a deux ans, n'est toujours pas matée, et les rapports des Commissaires de Gouvernement de Saravane, Paksé et Attopeu en arrivent tous à la même conclusion : "Ainsi ils ne désarment pas".

La déconvenue des forces de l'ordre est grande dans la mesure où elles s'imaginaient les rebelles à bout de souffle, sous prétexte que ceux-ci bien souvent abandonnaient le terrain ou s'enfuyaient vers l'Est. Ces dérobades de l'adversaire que, du côté français, on croit motivées par le désarroi, s'inscrivent en fait dans un plan stratégique d'ensemble, qui utilise remarquablement le terrain. Au cours de ces trois premières années, on peut dire que l'organigramme des forces adverses, tel qu'il a été établi par les Français, ne correspond pas à la réalité. C'est ce quiproquo, qui va jouer en faveur des résistants, dont l'organisation échappe aux responsables français.

II - LES TROIS PERIODES DE LA RESISTANCE

C'est en dépouillant les minutes du procès, (24) qui fut intenté aux partisans d'Ong Keo faits prisonniers après la mort de leur leader, que nous avons pu reconstituer cette organisation, percer leur stratégie et analyser leur tactique.

Lorsqu'accusés et témoins sont questionnés sur leur participation à la résistance, ils se présentent comme ayant rejoint Ong Keo, soit au Phou Tayun, soit à Thung Vai, soit sur la rive gauche.

A/ Les résistants au Phou Tayun

La résistance est née spontanément dans ce massif montagneux de 1.200 mètres d'altitude, situé à trente kilomètres au Sud de Saravane, la principale agglomération Thateng étant à sept kilomètres à l'Ouest. Au départ nous l'avons vu, cette montagne servait de refuge pour y célébrer des bouns - fêtes religieuses - (ces "étranges" cérémonies qui intriguaient tant Rémy) aux rites inspirés à la fois du bouddhisme et de l'animisme alak. C'est en effet un Alak qui va présider ces fêtes et à ce titre être proclamé Phou Mi Boun. My que les Français surnomment Bac My est né à Chakam, petit village situé dans la plaine, qui borde au nord le Phou Kham à vingt kilomètres à vol d'oiseau et qui a toujours relevé des mandarins de Saravane. Son père était phoban du village. Il appartient donc à une famille modeste, qui ne fait pas partie des dirigeants de l'époque. Ce paysan apparait néanmoins "plus intelligent que les autres", car il apprit "non seulement le lao, mais aussi le pâli (25), étudia les écrits sacrés bouddhiques et fit un pélerinage à Bangkok". Ainsi explique Dauplay son prestige auprès des Alaks. Avant qu'un consensus populaire le désigne comme Phou Mi Boun et lui décerne le titre de Pha Ong, il s'était imposé comme médecin. Quant à sa détermination de chasser l'agresseur français, elle est certainement née le jour où, réquisitionné comme coolie à Paksé, il fut brutalisé par le Garde Principal Sicre (26).

La plupart des futurs chefs de groupe qui se rangèrent sous sa bannière étaient comme lui de condition modeste : des paysans, des cuisiniers, un armurier. Deux notables cependant font partie du premier noyau de résistants : l'oupahat d'Attopeu et le latsavong de Saravane qui ayant refusé de collaborer avec le Commissaire (il lui aurait reproché de ne pas l'avoir nommé Oupahat) se mit aux ordres d'Ong Keo, ce qui confirme l'ascendant moral dont jouissait déjà ce dernier. Dauplay qui, bien souvent prend ses désirs pour des réalités, n'admettra jamais cette subordination ne respectant pas la hiérarchie

telle que, lui, la conçoit. Il qualifie d' "extraordinaire" le spectacle offert par ce "mandarin lao fin lettré aux ordres d'un kha alak ignare et sanguinaire" (27). Cette optique de Dauplay très subjective sera lourde de conséquence. Il va centrer son action contre celui qu'il estime être l'âme de la rebellion, "Bac My" selon lui n'étant qu'un comparse, et lorsque le latsavong se soumettra, il est persuadé que la rebellion va s'effondrer, privée de son chef.

Les principaux adjoints d'Ong Keo font partie des résistants de la première heure, "ceux du Phou Tayun". Tel fut le cas de Kommadam et de ses deux frères, Kommaseng et Luong Visa, d'Ong Thong, de Xieng Kham et Xieng Ta.

Au Phou Tayun, Kommadam n'eut pas de rôle particulier. Il vouait une admiration sans borne pour celui qui symbolisait la résistance. Et lorsque la position d'Ong Keo devint intenable sous les coups répétés des troupes de Rémy, c'est lui qui invita Ong Keo à se replier sur son propre terroir de Nong Mek situé plus au sud, au centre de la plaine de Thung Vaï. Luong Visa était chargé du ravitaillement. Les plus actifs au cours de cette période furent Xieng Kham et Xieng Ta. Ils n'étaient pourtant au début que simples cuisiniers du Phou Mi Boun. Mais très vite Ong Keo leur confia des missions de "commandos". Ils participèrent à tous les engagements qui eurent lieu entre Thateng et Kapeu. Xieng Kham, âgé de 25 ans était né à Toumla. Après la soumission d'Ong Keo, dans laquelle d'ailleurs il servira d'intermédiaire, il retournera dans son village natal pour recruter des combattants, à qui il déclarait :

"Ong Keo n'a pas peur du Commissaire. Il a fait sa soumission quand il le voulait. Il reprendra la guerre quand il lui plaira. Ce ne sont pas les fusils qui manquent ; Xieng Ta ne quittera jamais Ong Keo. Tous deux acquirent très vite une réputation de "tueurs"." (28)

B/ <u>La bande de Thung Vaï</u>

Ong Keo demeurera peu de temps à Thung Vaï. Harcelé par les forces convergentes venant de Saravane, Paksé et Attopeu, il décidera de passer sur la rive gauche de la Se kong dès Juillet.

Selon la déposition faite par l'un de ses compagnons, lors du procès de 1910, le but recherché d'Ong Keo était de "s'y refaire" dans un court laps de temps. Il y restera cinq ans. A Thung Vaï, la région lui est acquise, aussi bien les Bolovens que les Nha Heuns. Ses effectifs grossissent. Il met au point son organisation matérielle. Viennent se mettre à son service : un forgeron siamois, Luong Thep (29) qui va se révéler être un armurier extrêmement compétent, deux palefreniers, un ancien bonze de Napho, Thit Kemma qui sera chargé de la préparation des fêtes et se verra confier le poste de Thung Hung.

C'est de Thung Vaï que les partisans d'Ong Keo mènent de nombreuses actions de guerilla dirigées soit contre les forces de l'ordre soit vers les mandarins "collaborateurs". A tel point que dans les rapports des Commissaires tout sera mis sur le compte de la "bande de Thung Vaï".

C/ <u>Les rebelles de la rive gauche de la Se Kong</u>

Au mois d'août, Ong Keo décide de passer la Se Kong avec une centaine de familles et de se mettre à l'abri dans un pays, où les Français n'ont guère mis les pieds, étant donné l'obstacle que représente le franchissement de la Se Kong en saison des pluies. De plus, cette région extrêmement accidentée, est habitée par des Alaks, ethnie à laquelle appartient Ong Keo. Enfin dernier atout pour Ong Keo, cette région non seulement lui assure la sécurité, mais encore, lui fournit les "munitions" car elle est riche en salpêtre.

Ong Keo va donc diriger la résistance à partir des arrières qu'il s'est assurés. Son principal campement, il l'établira à Ban Tok tandis que Xieng Kham sera successivement à Ban Alak et Ban Toun. Son "PC" est remarquablement relié à Thung Vaï. En évitant les postes de la Garde indigène une fois la Se Kong retraversée, il suffit d'emprunter les sentiers, le long des thalweg. Et réciproquement pour ceux qui veulent fuir devant les Français, dont le poste avancé est à Don Chan.

Dès la fin de 1901, des "commandos" opèreront à partir de la rive gauche, mais comme ils se fondent dans le maquis de Kommadam demeuré dans la plaine de Thung Vai, les autorités françaises auront l'impression qu'Ong Keo dirige lui-même la bande de Thung Vai. Un peu plus tard, Ong Thong sera le chef des résistants du Phou Katé, ce qui note la volonté d'Ong Keo de se manifester le plus près possible de Saravane. De ce repaire, Ong Thong organisera de nombreux raids à travers le plateau, poussant ses hommes jusqu'à ses confins occidentaux non loin de Paksé. Il sera à ce point efficace, que l'on décidera de monter une grosse opération, uniquement dirigée contre lui.

III - LE DERNIER QUART D'HEURE

A ce propos, Dauplay note dans son rapport du 24 Octobre 1907 (30) :

"La bande de Thung Vai avait une réputation de férocité parfaitement justifiée. Cependant, la diligence avec laquelle ils repassèrent la Se Kong au moment de la colonne du Phou Katé, colonne qui n'était pas cependant dirigée contre eux, m'amena à douter de leur solidité réelle".

Ainsi, toutes les fois qu'ils accrochent une "bande" et que celle-ci disparait, les miliciens crient victoire et croient qu'ils en sont au "dernier quart d'heure". Inlassablement, ici ou là, les insurgés réapparaissent. Vientiane s'impatiente et donne comme mission prioritaire la recherche et la localisation d'Ong Keo. Les trois Commissaires du plateau - ceux de Saravane, Paksé, Attopeu - s'ils sont dans l'impossibilité d'avoir le moindre renseignement sur le leader du mouvement, commencent cependant à se rendre compte que pour agir aussi impunément leurs adversaires disposent d'abris sûrs chez les "Indépendants". Ainsi nomme-t-on dans les milieux officiels les montagnards insoumis qui vivent à l'est de la Se Kong. On estime en haut lieu, qu'une fois leur action d'intimidation ou de représailles menée, les groupes de guerilla ayant atteint leur but - rendre hostiles aux Français les populations du plateau - ils l'abandonnent provisoirement et disparaissent au-delà de la Se Kong.

Les autorités françaises sont alors farouchement décidées à occuper la zone insoumise, mais en théorie et à long terme, estiment que le terrain est peu propice à une invasion. D'énormes moyens de franchissement sont nécessaires pour pénétrer cette région montagneuse. Par ailleurs, une opération d'une telle envergure ne peut se dérouler qu'en saison sèche. Ces tergiversations feront l'objet d'une sévère critique a posteriori de la part de Dauplay. Il affirmera, dans le bilan qu'il dressera de l'affaire des Bolovens, qu'il n'aurait pas fallu laisser le temps aux forces adverses de se regrouper soit dans le Phou Katé, soit sur la rive gauche de la Se Kong.

A court terme, on se contente de mettre sur pied un dispositif destiné à faire le blocus de la rive gauche où l'on estime que trois bandes se sont réfugiées. On situe celle d'Ong Mesa, l'ex-latsavong de Saphat, chez les Katang (30 fusils), celle d'Ong Keo avec le chau muong de Khamthongniai et le latsavong de Saravane serait dans la région de Ban Tok et Ban Nong Hieng (100 fusils). Quant à Ong Thong,

il pratique une guerilla audacieuse, à partir du Phou Katé.

Trois groupes sont constitués le 15 Novembre 1903. L'un doit occuper les postes de Ban Phone, Napho et Dong chau.

Ban Phone est en effet un point de passage qui barre la route du plateau. On suppose - mais c'est une hypothèse d'école - qu'Ong Keo se trouve à Taloui, sur la rive gauche de la Se Kong, et qu'il serait prêt à profiter d'un manque de surveillance pour s'infiltrer sur le plateau par ce point. Dong chau situé sur la rive droite de la Se Kong à 95 kilomètres de Saravane devient donc le poste de Garde Indigène le plus éloigné. Ce poste commande la vallée de la Se Kong. Ban Talieng, lieu de retraite présumé de Bac Preuil, est à trois jours de marche au Nord-Est. La mission est claire : empêcher Ong Keo et son lieutenant de revenir sur le plateau.

De ce fait, les incidents en cette fin d'année 1903 se multiplient au sud de cette ligne de force, notamment à Thung Vai sur le plateau. Et les responsables se résignent à attaquer la position escarpée de Thung Vai, une première fois en Novembre 1903. C'est un échec. Mais lorsque deux mois plus tard le Commissaire de Bassac a découvert deux nouvelles retraites des rebelles abandonnées, on en conclût hâtivement qu'ils se sentent traqués. En février 1904, les miliciens montent encore à l'assaut en parvenant cette fois à déloger la bande. Il ne sera jamais plus question dans les rapports de "la bande de Thung Vai". On notera simplement la présence un mois plus tard de ramifications de cette bande au sud du plateau à Hinlat. C'est une nouvelle fois le dernier quart d'heure et on proclame très haut : "Nous sommes loin d'avoir à faire à des gens aussi audacieux comme au Tonkin".

Arrive alors la nouvelle de la mort en pays djaraï du "chef blanc Odend'hal assommé à coups d'épieux la nuit, par les hommes du Sadète du Feu" (31). La disparition brutale de cet ancien Commissaire

du Gouvernement d'Attopeu a un certain retentissement sur le plateau. Les Bolovens y voient un signe de la détermination de tous les minoritaires montagnards, qu'ils soient Bolovens, Sedangs ou Djarais, à résister à toute acculturation (Odend'hal ne jouait pas les conquérants, mais se comportait là, en ethnologue).

Le dernier quart d'heure va encore durer deux ans. L'opération de délogement de la bande de Thung Vaï n'a été qu'un demi succès éphémère, car, loin de disparaître, les combattants se regroupèrent au sud-ouest de Nong Met, notamment à Nong Khong et à Hinlat, et réoccupèrent rapidement la position stratégique de Thung Vaï.

Dans les derniers jours de 1904, année calme où chacun est resté sur sa position, les partisans vont prendre l'initiative. On note tout d'abord en décembre un véritable mouvement de désertion de linhs à Nong Met, à Hinlat et à Nong Bok.

Le 26 décembre 1904, dans une région qui leur est favorable, puisqu'elle se situe à la limite de la zone contrôlée par les Français, remarquablement embusqués dans des fourrés broussailleux, ils attaquent le convoi postal de Dong chau, situé à dix kilomètres en amont du poste tenu par la Garde Indigène. Les tirs ont été meurtriers, car très ajustés. Des chevalets ont été retrouvés. Les linhs abandonnèrent le courrier, et l'un d'eux réussit à prévenir le chef de poste, Monsieur Jamain. Ce dernier, lorsqu'il se trouva sur les lieux de l'embuscade, récupéra les sacs postaux et découvrit sur le bord de la route une lettre adressée par les assaillants aux miliciens. Le chef du commando, qui n'est autre qu'Ong Thong, fait savoir à ces derniers qu'ils n'en veulent qu'aux chefs français, et leur demande de déserter pour venir le rejoindre (32).

Le Commissaire du Gouvernement de Saravane apprend l'évènement à Bassac, alors qu'il conférait avec le Résident Supérieur de Vientiane en mission. Il est obligé de rentrer précipitamment.

Un mois après, les résistants attaquent Soutabali. Ce chef-lieu de muong n'a pas été choisi par hasard. Le chau muong collabore étroitement avec les autorités françaises. Il s'apprêtait d'ailleurs à recevoir le lendemain le Commissaire de Saravane qui, au cours de la nuit de l'attaque, a fait halte dans une forêt, venant de Nong Bok grâce aux armes qui avaient été fournies à l'oupahat et à ses kromakans. Le muong de Soutabali parvient à repousser l'attaque. Au même moment, le chef de poste de Dong chau se heurte à un "poste avancé des rebelles sur la Haute Se Kong".

Le 16 février enfin, un commerçant indigène qui a pu se libérer, révèle qu'il a été appréhendé et ligoté deux jours auparavant par Ong Thong en personne. Ce dernier a monté une embuscade sur la route de Nong Bok à Paksé, que le Commissaire devait emprunter ce jour-là s'il n'avait été terrassé par un gros accès de fièvre. Lorsque les miliciens arrivent sur les lieux, toute la bande a disparu et il s'avéra impossible de connaître la direction suivie.

Lorsqu'il rend compte à Vientiane, le Commissaire Chambert est assez désabusé :

> "Ainsi cette bande avait parcouru en quelques jours 150 kilomètres pour se trouver sur mon passage... Ce qu'il faut constater, c'est l'abstention complète des autorités indigènes de nous fournir des renseignements. Le chau muong de Paksé m'a déclaré lui-même qu'il n'avait pas à s'occuper des affaires chez les Khas et les Khas sont à deux heures de chez lui ! Cette interprétation des ordres me parait dangereuse". (33)

Ce que Chambert ne sait pas, pour le moment, c'est que la "bande d'Ong Thong" a opéré à partir d'une base établie dans le Phou Katé et qu'il agit sur les ordres de Ong Keo retranché à Ban Tok.

Ainsi le climat d'insécurité est-il créé et Ong Thong évolue avec la <u>complicité</u> des autorités et des habitants.

Et Chambert, devant cet état de choses est bien embarrassé. Plus libéral que son prédécesseur Rémy, il ne veut pas "employer contre les rebelles les moyens cruels dont on s'est déjà servi. Les mandarins de Saravane sont très mauvais et je me méfie d'eux mais les briser en ce moment ce serait, je crois, aggraver la situation". Contrairement à son prédécesseur qui affirmait dans un rapport de Juin 1903 que la région était pacifiée, Chambert ne crie pas victoire même si depuis il a réussi à détruire la bande d'Ong Mesa (34), obtenu la soumission de quelques mandarins, capturé trois éléphants appartenant à Ong Keo, découvert cinq fusils et plusieurs paniers de salpêtre. Il sait qu'il faut toujours compter avec Ong Keo, et son adjoint Ong Thong. Et, à cette époque, il ne se doute pas qu'un autre adjoint, Kommadam, a pris sous sa coupe la région de Thung Vaï.

Pour Chambert, il faut renforcer les postes importants, supprimer ceux qui n'ont pas plus de dix hommes et les remplacer par des colonnes volantes très mobiles. Il abandonne l'idée de poursuivre dans leurs repaires les bandes de la rive gauche de la Se Kong, car ces régions sont trop montagneuses et trop peu connues. Il préconise la recherche du concours des populations et la mise à profit de "la nature pleine de fourberie et de duplicité des Khas auxquels la vue de l'argent et la promesse d'une récompense peuvent faire accomplir bien des gens".

Voilà un bien singulier hommage rendu à la ruse et à l'esprit de manoeuvre dont font preuve leurs adversaires.

Ceux-ci vont une nouvelle fois - et magistralement - le démontrer en faisant une attaque spectaculaire destinée à démentir tous les "RAS" des rapports.

IV - L'ATTAQUE DE NONG BOK KAO (35)

Nong Bok Kao est situé à l'extrémité occidentale de la "plaine du rotin", à environ vingt kilomètres de Thung Vaï. Il comprend seize villages habités par des Bolovens. Chaque village se compose de vingt-cinq à trente cases. Au total la population est d'environ 1.200 habitants. La région est assez riche et de nombreux et grands rays sont cultivés. Elle est également très forestière et très humide, peu propice à la progression.

Le poste des miliciens, qui avait été renforcé en Janvier 1902, est situé à cinq kilomètres au nord-est. Castellani, qui en est le chef, ne s'est pas ému, quand il a appris que le phoban de Chalam, très dévoué au Français, venait d'être assassiné. Son dernier rapport souligne le calme qui règne dans son secteur.

L'effet de surprise est donc total, quand, le 27 novembre 1905, à 22 heures, Kommadam et une vingtaine de partisans Nha Heuns et Alaks font irruption dans le village. Ils ont réussi à se frayer un passage dans la jungle qui les séparait de Thung Vaï, d'où ils ont préparé leur expédition. L'attaque fit trente morts et de nombreux blessés et le village fut incendié.

Ce n'est qu'à quatre heures du matin que Castellani arrive sur les lieux. Il y trouve une proclamation de Kommadam, dans laquelle ce dernier dit avoir agi sur ordre d'Ong Keo, à titre de représailles. Le prétexte invoqué est le suivant : le tasseng du village a accepté en cadeau des mains du Commissaire de Ban Mouang deux femmes et un

cheval blanc censés appartenir à Ong Keo et que la colonne de police envoyée de Ban Mouang avait capturés lors de l'opération de délogement de la "bande de Thung Vaï", en février 1904. La raison profonde de cette opération spectaculaire était cependant de faire un exemple en châtiant Kham-Hong-Ao, tasseng boloven de la région, coupable de coopérer étroitement avec les autorités. Nous avons retrouvé un rapport de Creisson, nommé chef de poste de Nong Bok en remplacement de Castellani, faisant l'éloge de ce "tasseng, serviable et dévoué qui a su s'attirer la sympathie de la population, par son intelligence, sa justice et sa bonté". (36)

L'Inspecteur Castellani, non seulement ne jugea pas bon de poursuivre les assaillants, mais encore il abandonna la région pour se rendre à Saravane, laissant le commandement à un caï, ce qui permit aux gens de Kommadam de revenir dans le village même de Nong Bok quelques jours après pour reprendre une femme et un cheval.

Ce fait d'armes, s'il a mis en relief le rôle joué par Kommadam, a eu pour conséquence première de raidir les autorités françaises. Chambert va être remplacé par Jean-Jacques Dauplay, qui restera à la tête du Commissariat de Saravane vingt-cinq ans durant. C'est le "faucon" qui remplace la "colombe".

En fait, on ne pardonnait pas à Chambert qui avait reçu de son prédécesseur Rémy, en Octobre 1903, l'assurance que la rebellion était étouffée, la conclusion de son dernier rapport : "Depuis cinq ans les bandes rebelles sont établies dans la province de Saravane et n'ont jamais cessé (souligné dans le rapport) d'y commettre des dépréDations".

Deuxième mesure : "un briefing" a lieu à Saravane le 4 Janvier 1906. On décide pour la première fois depuis les évènements de 1901 de monter une grosse opération.

NOTES DU CHAPITRE III

1) ce chapitre s'inspire principalement de trois rapports de J.J. DAUPLAY Commissaire du Gouvernement de Saravane : rapport du 24 Octobre 1907, rapport du 15 Septembre 1910, rapport nº 7 confidentiel du 19 Décembre 1910. AOM, Aix, série F5. Dauplay a rédigé le premier à l'occasion de la soumission d'Ong Keo. Dans le deuxième, l'administrateur tente de justifier sa décision de supprimer le chef soumissionnaire. Le troisième enfin, rend compte de la mort de "Bac My" et de la capture de ses lieutenants.

2) rapporté par le Commissaire du Gouvernement CHAMBERT, successeur de REMY à Saravane. Cf. infra chapitre II, note 24.

3) d'après les rapports des agents de renseignements adressés au Résident Supérieur.

4) Cf. supra document 1 pp. 287 - 290.

5) tiao, seigneur, maître sadet, roi, comme il y avait en pays djaraï le roi du feu et le roi de l'eau : en lao, sadet faï ou sadet theung (roi supérieur), sadet nam ou sadet loum (roi inférieur). On retrouve ce titre sous la forme samdet, somdet, samdech, somdech (samdech, titre que portait Sihanouk au Cambodge).

6) J.J. DAUPLAY, Les terres rouges... p. 61.

7) Cf. rapport du Commissaire du Gouvernement de Saravane, 1901, AOM Aix, série E2.

8) Cf. rapport du Résident Supérieur de Vientiane, 1901, AOM, Aix, série F1.

9) repaire de Kommadam. C'est un frère de ce dernier qui est tasseng de Nong Met, situé à proximité.

10) Ibid.

11) J.J. DAUPLAY, Les terres rouges..., op. cit., p. 66.

12) E. DAUFES, La Garde Indigène, op. cit., p. 235.

13) Cf. rapport du Commissaire du Gouvernement de Saravane, Novembre 1901,

et rapport du Commissaire du Gouvernement de Savannakhet, 1902, AOM, Aix série F3.

14) Ibid.

15) ni à Aix, ni rue Oudinot.

16) les khènes sont de longs instruments de musique formés de bambous accolés comme des tuyaux d'orgue. Le khène, dit Anne-Marie GAGNEUX (B.A.R.L. nº 6 1971 - p. 175 et 181) fait partie intégrante de la vie lao, notamment de tous les bouns. A l'occasion de la Fête des Pirogues ou de la Fête des Fusées par exemple, les "MO KHENE" c'est-à-dire les exécutants du khène, jouent en cortège, suivis des danseurs et des joueurs de tambourins.

17) Paul LE BOULANGER, Le Laos français, op. cit.

18) in"La Garde Indigène", op. cit.

19) Cf. NGHIEN CUU LICH SU nº 137, Mars-Avril, 1971, Bibliothèque CeDRASEMI, rue de Tournon, Paris.

20) Op. cit.

21) P. LE BOULANGER, Le Laos français, op. cit.

22) Cf. rapport du Commissaire du Gouvernement de Savannakhet, Octobre 1902, AOM, Aix, série F1.

23) Cf., AOM, Aix, série F1.

24) notamment le jugement en matière criminelle nº 28 du 31 Décembre 1910, rendu par le tribunal provincial de Saravane, présidé par J.J. Dauplay qui obtint quatre condamnations à mort : Xieng Ta, Xieng Kham, Thit Kam, Mun Viset (ce dernier, par défaut), et trois condamnations aux travaux forcés à perpétuité (pénitencier de Lao Bao et bagne de Poulo Condore), AOM, Aix, série F3.

25) Cf. rapport DAUPLAY du 7 Octobre 1907, op. cit.

26) Ibid.

27) Ibid.

28) Cf. jugement nº 28 du 31 Décembre 1910, op. cit.

29) Il sera condamné aux travaux forcés à perpétuité.

30) Cf. infra note 25.

31) André MALRAUX, La voie royale, Grasset/Fasquelle, Cercle du Bibliophile, Paris, Genève, 1968, p. 39.

32) Cf. rapport du Commissaire du Gouvernement de Saravane, Janvier 1905, AOM, Aix, série F2.

33) Cf. rapport CHAMBERT, 15 Janvier 1906, infra, note 2.

34) Ibid.

35) Cf. plus particulièrement le rapport du Commissaire du Gouvernement de Saravane du 7 Décembre 1905 ainsi que celui du 15 Janvier 1906, AOM, Aix, Affaire des Bolovens, série F5.

36) Cf. rapport n° 88 du Garde Principal CREISSON, du 20 Juin 1906, AOM, Aix, série E7.

CHAPITRE QUATRIEME

DE LA SOUMISSION APPARENTE D'ONG KEO A SA MORT

"Nous sommes loin d'avoir à faire à des gens audacieux comme au Tonkin".

Extrait d'un rapport du Résident Supérieur de Vientiane, Février 1904.

CHAPITRE IV

DE LA SOUMISSION APPARENTE D'ONG KEO A SA MORT

I - L'OPERATION DU PHOU KATE

A - Préparatifs

B - L'attaque

II - LA SOUMISSION DU LATSAVONG DE SARAVANE.

III - LA SOUMISSION D'ONG KEO

A - Les conditions de la soumission

B - Comment Ong Keo ne va pas respecter ces conditions

C - L'arrestation et la mort d'Ong Keo.

CHAPITRE IV

DE LA SOUMISSION APPARENTE D'ONG KEO A SA MORT

I - L'OPERATION DU PHOU KATE

A - Préparatifs

La première décision que prennent les autorités réunies à Saravane, est de reporter à plus tard l'élimination d'Ong Keo. Sur la ligne de la Se Kong, ce dernier a établi des postes trop nombreux et trop bien garnis. En fait, ce ne sont que des avant-postes et l'administrateur Paul Macey (1) qui a fourni ces renseignements, estime que c'est surtout en arrière de cette ligne, à quarante kilomètres plus à l'Est, que les partisans d'Ong Keo sont solidement implantés, dans une région très montagneuse. Pour une telle offensive, il fau-

drait disposer de la "Garde Indigène de l'Annam". Une simple colonne de police progresserait difficilement sur la rive gauche de la Se Kong dans un pays dévoué aux rebelles. Le transport des vivres et munitions par coolies poserait d'épineux problèmes. L'objectif fixé est à court terme : il s'agit de déloger et d'éliminer un des lieutenants d'Ong Keo qui, depuis un certain temps, se livre à de nombreuses attaques, à partir de son repaire établi dans le Phou Katé.

La bande d'Ong Theng est située sur un versant Sud du Phou Katé sur la rive gauche de la haute Se Done à vingt kilomètres à vol d'oiseau de Saravane. On prévoit une opération difficile, car le campement d'Ong Theng est situé à flanc de côteau à un endroit où l'on ne peut accéder que par des échelles en liane, que les rebelles enlèvent quand ils sont retranchés dans leurs fortins. On ne connait pas le nombre des avant-postes d'Ong Theng, ni leurs effectifs, mais on estime que la bande entière dispose d'environ cinquante fusils, la plupart à pierre.

Côté forces de l'ordre, les trois postes de milices de Napho, Kapeu et Thateng sont situés respectivement à dix, dix-huit ou quinze kilomètres de PC d'Ong Thong. On peut rassembler quatre gardes principaux, cinq caï, un doï disposant de 283 hommes (163 annamites, 120 lao). On hésite cependant à monter l'opération. Certains suggèrent un blocus. Finalement, on décide que les trois provinces (Saravane, Attopeu, Bassac) s'entendent entre elles pour grouper leurs moyens, afin de constituer trois colonnes avec commandement unique. De plus, seront mis à disposition du commandement des canons légers dits de débarquement constitués de deux pièces avec leurs avant-trains à munitions, approvisionnés chacune à raison de cinquante-huit obus à la mélinite et à nombre égal de boîtes à mitraille. On préconise également l'emploi du mousqueton Lebel.

Enfin, pour diriger sur le terrain l'opération, on fait appel à l'Inspecteur Renard qui a fait ses preuves en pays djaraï.

Le Résident Supérieur à qui on a rendu compte des évènements de Saravane essaie de minimiser l'affaire de Nong Bok vis-à-vis des Services Généraux de l'Indochine d'Hanoï.

> "Les rebelles qui, il y a quelques années, circulaient presque librement dans toute la province de Saravane, ont été refoulés définitivement sur la rive gauche de la Se Kong. Poussés par la faim, ils font des incursions à travers nos postes peu nombreux". (2)

Et pour expliquer qu'il n'a rien fait contre ces irréductibles, il donne comme excuses que ceux-ci fuiraient encore plus à l'est, vers le Vietnam. Il préconise d'attendre que "l'organisation de la chaîne annamitique confiée à l'Annam" soit plus complète.

Et l'on en revient à la solution miracle qui permet de temporiser :

> "Lorsque la route Quang Tri - Lao-Bao, Saravane, sera faite et que des postes de Garde Civile de l'Annam seront installés sur la frontière, les rebelles voyant toute retraite impossible préfèreront rentrer dans leurs villages et abandonner l'existence pénible actuelle".

En attendant, Mahé, Résident Supérieur, jugeant la situation sérieuse, mais pas grave, donne le feu vert au projet d'opération destinée à réduire la bande de Ong Thong. Il rectifie un détail technique : plutôt que les canons de débarquement, il faut utiliser des pièces plus petites à tir rapide, celles qui, autrefois étaient montées sur canonnières, faciles à transporter (3) et dont la portée est de 2.000 mètres.

Enfin, il souscrit aux conclusions des rapporteurs :

> "Une semblable opération après des années d'inaction devra être rondement menée. Elle est indispensable pour en imposer, abaisser l'orgueil des rebelles grossi par l'impunité, donner à réfléchir et ramener la confiance".

On le voit, il ne s'agit pas de mettre fin à la rebellion, mais d'intimider, de faire une "opération coup de poing". Et l'on prépare l'expédition selon des recettes éprouvées : c'est un ancien chef rebelle, soumissionnaire, le tasseng de Bombak qui est chargé de reconnaître le campement de Ong Thong. Ce dernier vient de faire parler de lui en attaquant Ban Nathane. La bande n'est pas retrouvée. Elle se manifeste à nouveau dans un village situé cette fois à une demi-journée de Saravane. D'où ce télégramme laconique de Chambert :

> "complicité population soi-disant soumise n'est pas douteuse - - stop - refuse impôt à administration par crainte représailles mais fournit rebelles tout ce qu'ils exigent - stop - Mets armes à disposition sur demande et accorde récompense pour chaque rebelle capturé - Fin". (4)

L'expédition projetée, elle, traîne en longueur. On décide de la remettre au mois suivant à cause d'une épidémie de choléra qui sévit à Kapeu. Dans la nuit du 14 au 15 mars, une bande sous les ordres du latsavong rebelle a grièvement blessé le phoban et tué trois habitants du village de Song Khone situé à trois heures de marche de Saravane. Le latsavong a fait placarder des affiches dans les villages de la région : il explique que cette opération était une représaille menée contre ceux qui avaient fourni des renseignements sur les mouvements des patriotes. (5)

Tandis que Vientiane fait savoir à Saravane que deux détachements (de 24 hommes chacun) sont en route vers le Phou Katé, Ban Napho est attaqué et le phoban tué dans la nuit du 20 au 21. La poursuite ne donne aucun résultat sinon que les traces indiquent la direction de Don Chan. Ce serait donc les partisans d'Ong Keo.

B - <u>L'attaque</u> (6)

L'attaque a enfin lieu entre le 7 et le 15 avril 1906. Les

assaillants sont répartis dans quatre villages situés au pied du Phou Katé. Le premier engagement a lieu le 9 à 9 heures du matin, mais c'est parce que l'avant-garde se trouve inopinément en présence de "six rebelles allant se livrer à une razzia en plaine" qui disparurent aussitôt et donnèrent l'alerte.

A "ce hasard des plus défavorables" pour qui veut bénéficier d'un effet de surprise, s'ajoute un violent orage qui à 14 heures les contraint à stopper la progression. Le lendemain, l'Inspecteur Renard fait contourner à ses troupes l'une des arêtes les plus abruptes du massif. Le transport de l'affût du canon de 37 mm entraîne un retard considérable. Une fois atteint le premier ray, une volée de coups de fusil atteint la colonne lorsqu'elle pénètre à nouveau dans la forêt. A 17 heures enfin, les miliciens prennent position autour du village "rebelle" dont on aperçoit les toitures en paillotte. Avant l'assaut, les pièces de 37 mm sont fixées en terre. Sur quatre obus à rupture qui sont envoyés, pas un seul n'éclate. Aussi, lorsqu'ils attaquent, sont-ils accueillis par un feu violent. Enfin, les partisans de Ong Theng décrochent et les cases sont incendiées séance tenante.

Le 11, les miliciens descendent l'houeï Pagnit, large de 40 à 60 mètres, véritable succession de cascades dont les rebelles avaient su tirer un parti admirable pour échapper à la colonne.

Ensuite, c'est la dislocation. Dauplay continue sur Don Chau, Creisson et Montazel regagnent Thateng, Renard enquête dans les villages Katous accusés d'avoir fourni ses moyens d'existence à Ong Theng et facilité son repli. Deux phoban et sept villageois sont envoyés comme otages à Saravane.

Le bilan de l'opération est alors dressé. En haut de la hiérarchie si l'on admet que les résultats matériels sont décevants, on estime cependant que l'effet moral est considérable. C'est l'opi-

nion de Dauplay qui fait ainsi allusion à la fuite d'Ong Theng. Le Résident Supérieur du Laos dans sa transmission du rapport au Gouverneur Général de l'Indochine va dans le même sens "Nous avons montré notre force", avec une réserve "mais il faut attaquer sur la rive gauche" (de la Se Kong). Le destinataire du rapport est beaucoup plus sceptique, qui écrit en marge : "Ils reviendront et ce sera toujours à recommencer. C'est une expédition coûteuse entraînant beaucoup de risques et dont le résultat est plus que douteux".

Pour la première fois, on a réussi à monter une opération combinée des trois provinces, et à faire taire les rivalités des chefs, ce qui n'a pas été sans imposer de grosses servitudes.

Le renfort envoyé de Vientiane a mis beaucoup de temps à parvenir sur les lieux - et dans quel état ! - et dès l'opération terminée, a dû, ipso facto, regagner sa base de départ. Attopeu également a réclamé son détachement.

Dans ces conditions, il est impossible d'exploiter le succès en poursuivant l'ennemi dans son repaire, comme le préconisait le Résident Supérieur. Cependant, le délogement d'Ong Theng du Phou Katé, aura quand même un effet moral, car il semble bien que c'est à partir d'avril 1906 que le latsavong de Saravane ait décidé de se soumettre. L'optimisme relatif qu'affichent les responsables français locaux confirme que l'opération a porté un coup à l'organisation des résistants.

Dans son rapport 19 du 15 juin 1906, le Garde Principal Montazel, responsable du secteur de Thateng-Kapeu, estime que la population durement éprouvée depuis plusieurs années par tous les soulèvements et "actes de piraterie" qui ont complètement épuisé le pays ne demande plus qu'à vivre en paix et à s'adonner de nouveau à la culture des rays.

Montazel voit d'un bon oeil que les Bolovens soient venus en grand nombre se faire vacciner. Il estime que même les irréducti-

bles que sont les Alaks sont en train de réfléchir depuis que leur "grand homme" Ong Theng a été expulsé de son repaire. Aucun acte malveillant n'a été commis depuis l'opération. Néanmoins, le Garde Principal se méfie car il ne sait rien de l'endroit où s'est retiré Ong Theng dont on dit qu'il est "vindicatif et cruel". Ong Sit a également disparu, fuyant son repaire du Phou Pong. Les Katang réfugiés dans le Phou Set viennent se soumettre. Le Commissaire de Saravane confirme la tranquillité des muongs de Samia, Wapi et Saphat et l'attitude irréprochable des Bolovens. Il se réjouit de la répression dont les Alaks et les Katous ont fait les frais au cours de l'opération du Phou Katé (de nombreux mandarins ont été exécutés) en espérant qu'elle soit salutaire.

Tout cependant n'est pas réglé. En Octobre, l'administrateur de Saravane se plaint du manque de cohésion de ses administrés, notamment des tassengs qui "se chamaillent, racolent les inscrits et cachent les gens poursuivis".

Pour une réelle reprise en main, on attend beaucoup de la création future d'un muong unique dont le chau serait seul responsable vis-à-vis du Commissaire du Gouvernement. Un an sera nécessaire pour la mise en place du muong Boloven.

Pour le moment, tandis que les autorités françaises sont toujours à la recherche d'un Ong Theng introuvable, de nombreux partisans d'Ong Keo repassent la Se Kong pour regagner leurs villages en zone soumise, c'est-à-dire sur la rive droite. Il semble bien qu'Ong Keo éprouve des difficultés dues à des épidémies - la variole sévirait dans le pays Alak et Kaseng, on parle aussi de choléra voire de peste - et à une mauvaise récolte. La variole aurait fait des victimes dans le propre camp d'Ong Keo, contraint de se réfugier à Ban Khang Khat, à une journée de marche plus au Nord.

Pour Dauplay, cela signifie qu'Ong Keo est aux abois. Ce

repli stratégique traduit la crainte du chef rebelle de voir les Gardes Indigènes profiter de la baisse des eaux pour franchir la Se Kong.

Toujours est-il que c'est en mars de cette année 1907 que Vientiane demande à Dauplay d'en finir avec "Bac My". Le Commissaire de Saravane qui a obtenu de conserver une partie des troupes ayant participé à l'opération du Phou Katé, multiplie les contrôles et met en place des gens qui lui sont dévoués. Il cherche à faire le vide entre Saravane et la Se Kong, c'est-à-dire entre la zone soumise et la zone contrôlée par Ong Keo. A l'exception d'une seule incursion alak sur le territoire de Saravane, à Chabang, les partisans d'Ong Keo ne se manifesteront plus chez les Nha Heuns avant l'été.

Fort de l'ordre qu'il estime faire régner, Dauplay affirme que l'heure est arrivée pour réaliser enfin sa grande idée de soustraire le plateau à l'influence lao : un arrêté du 8 mai 1907 crée définitivement le muong Boloven. Ce n'est pas un hasard si le chef-lieu est fixé à Nong Bok, car en Janvier, - le jour de la pleine lune - Dauplay a fait procéder à l'élection de mandarins qui lui sont dévoués. La journée s'était traditionnellement terminée par un boun au cours duquel le nouvel élu, l'oupahat Kromasit, lui adressa un long discours qu'il concluait ainsi : "Le vrai Phou Mi Boun c'était lui, Dauplay et non le Bac My qu'il avait eu la sottise d'écouter et de suivre il y a 6 ans". (7)

Le muong comprend les tassengs de Nong Bok, Poun Soung, Nong Lau et Ban Pho Khem. L'administrateur est satisfait : les Bolovens n'obéiront qu'à des chefs de leur ethnie. Bien plus, comme ces nouveaux mandarins sont tous d'anciens chefs rebelles devenus soumissionnaires, la création du muong Boloven doit avoir pour conséquence de hâter la défection des derniers partisans d'Ong Keo.

II - LA SOUMISSION DU LATSAVONG DE SARAVANE (8)

Un mois après, le 14 Juin, le latsavong de Saravane faisait sa soumission. C'était pour Dauplay le résultat d'un travail de longue haleine. En effet pour l'administrateur le latsavong était le seul interlocuteur valable. Il ne pouvait pas admettre que ce mandarin laotien dont les ancêtres avaient exercé le pouvoir dans le muong de Saravane depuis sa fondation et dont la réputation d'intelligence et de fin lettré dépassait les bornes de la province, puisse obéir "au kha Alak ignare et sanguinaire qu'était Bac My".

Aussi Dauplay eut-il rapidement l'intime conviction que "Bac My" n'était qu'un prête-nom, un homme de paille et que l'âme véritable de cette rebellion était le latsavong.

Partant de ces données, il avait engagé avec ce dernier des pourparlers, tout en cherchant à semer la discorde chez ses partisans.

Il réussit à soudoyer un des lieutenants d'Ong Keo qui consentit à le renseigner très exactement sur ce qui se passait et se projetait. Chaque fois qu'une bande se proposait de venir piller ou rançonner un village, elle le trouvait occupé par un détachement de Garde Indigène ou défendu par quelques fusils Gras "en consigne".

A compter du 20 mars 1906, date de l'assassinat du Phoban de Napho, les rebelles ne reparurent plus sur le territoire de Saravane.

Pour amadouer le notable, Dauplay eut l'idée de reconstituer le muong de Lamam et de lui proposer d'en prendre la direction. Ce muong avait été fondé sur la rive gauche de la Se Kong il y a plu-

sieurs centaines d'années par des parents du roi de Vientiane, dans un but de propagande religieuse. De nombreuses familles laotiennes descendirent de Vientiane et vinrent s'installer à Lamam. Mais la discorde se mit bientôt parmi eux. Les mécontents traversèrent la Se Kong et fondèrent un nouveau muong à Ban Phône. Ce muong devait ensuite avoir pour chef-lieu le village de Vieng Kham, pour devenir enfin le muong de Saravane actuel. Le muong de Lamam dépérit rapidement et quand le dernier Tiao Muong mourut il y a une centaine d'années, il ne fut pas remplacé. Ses descendants vinrent se fixer les uns à Ban Phône, les autres à Saravane.

Ban Phône et Don chan, ainsi que les villages Lao Theung qui s'y rattachent, supportaient avec impatience la domination de Saravane et espéraient toujours voir les derniers descendants du Tiao Muong de Lamam (parmi lesquels le latsavong rebelle et le Tiao Muong de Soutabali actuellement en prison à Vientiane), secouer le joug et recouvrer l'ancienne indépendance, c'est ce qui explique, selon Dauplay, le ralliement à Ong Keo du latsavong qui n'a vu dans la rebellion de 1901 qu'une occasion.

Dauplay se réjouit ainsi d'étendre son influence sur les trente-deux villages qui forment le "bao" de l'ancien muong de Lamam et sont situés chez les "Indépendants".

Enfin, il est persuadé que "privée de sa tête réelle, la bande Bac My ne devrait pas tarder à fondre".

Quelques semaines avant la soumission du latsavong, il avait interprété l'installation de Kommadam et ses partisans à Nong Met comme une rupture de ce dernier avec Ong Keo. D'autant plus qu'ils font courir le bruit qu'ils ont l'intention de se rendre à bref délai. Or, non seulement Kommadam n'a jamais quitté la région de Thung Vaï, mais encore il redouble d'efforts pour recruter des partisans destinés à remplacer ceux qui viennent de quitter Ong Keo.

Les partisans d'Ong Keo exploitent la soumission du latsavong pour sillonner la province d'Attopeu, se disant gens du nouveau chau muong de Lamam et en profiter pour acheter des vivres, armes, de la poudre et emprunter de l'argent.

- LA SOUMISSION D'ONG KEO (9)

En septembre, pour la première fois, Ong Keo daigne envoyer un émissaire qui fait part au Commissaire d'Attopeu de son intention de se soumettre. Il pose une condition sine qua non : avoir les mêmes avantages que le latsavong de Saravane, c'est-à-dire disposer d'un bao.

De récents faits qui se sont déroulés à Nong Met rendent sceptique Dauplay quant à la sincérité d'Ong Keo. Il s'est livré à une enquête à la suite de la soumission de six paysans à Nong Met. Les conclusions ont fait ressortir que ces six rebelles étaient hébergés par les Bolovens de Nong Met depuis le 21 juillet, et qu'ils étaient des partisans d'Ong Keo, au nombre desquels figurait un neveu de Kommadam. Ni les mandarins de Nong Met, ni les miliciens du poste n'ont signalé leur présence. Bien plus, il apparaît que le tasseng de Nong Met a reçu les rebelles chez lui et les a tolérés un mois durant faisant croire qu'ils étaient en fuite (10). Enfin, ils étaient les auteurs de lettres de menaces qu'avait reçues quelques jours auparavant le Garde Principal du poste, lettres écrites en lao, ce qui implique des complices. Dans un tel climat, Dauplay voit dans la soumission proposée d'Ong Keo une "feinte destinée à procurer une trève dont il profiterait pour acquérir ce qui lui fait le plus défaut,

c'est-à-dire des armes à tir rapide avec lesquelles il reprendrait la campagne".

Aussi Dauplay fait pression sur le latsavong pour qu'il enlève à Ong Keo ses derniers partisans en les invitant à se ranger sous ses ordres.

Le 11 Octobre, Ong Keo envoie un de ses parents à Ban Phône pour demander à Dauplay de venir à Lamam sans interprète ni milicien. Ce dernier est cette fois persuadé que la soumission n'est plus une ruse :

> "Découragé, oubliant ses fanfaronnades et ses idées de suicide (sic), le Phou Mi Boun revenant à une appréciation plus saine des choses, estima que le mieux était encore de faire acte de soumission"(11).

Et le 13 Octobre, Ong Keo débarque à Lamam, mais il est seul. Le désappointement de Dauplay dévoile ses arrière-pensées. Dans son rapport du 24 Octobre, il explique pourquoi "il ne s'est pas saisi de la personne de Bac My". Il avait donc bel et bien l'intention de profiter de la soumission de Ong Keo pour le faire prisonnier. La raison pour laquelle il n'a pas procédé à l'arrestation c'est qu'Ong Keo a laissé la majeure partie de ses armes dans son camp et il craint qu'apprenant la nouvelle ses parents les fassent disparaître. S'étant résigné à l'idée de soumission, il manoeuvre encore en n'acceptant celle-ci qu'à titre provisoire et conditionnel.

"Si le tiao muong de Lamam consent à vous recevoir, leur répond-il, et à se porter garant de vous, et que d'autre part, vous preniez l'engagement de prendre toutes vos armes, je vous autorise à venir vous fixer ici. Mais dans aucun cas, vous ne pourrez retourner sur le territoire de Lamam".

A - Les conditions de la soumission

Les conditions posées par Dauplay à Ong Keo étaient les suivantes :

1/ Il séjournerait quelque temps à Lamam et ne serait admis à rentrer à Chakam son village natal qu'en mars 1908, à l'époque du défrichement des rays.

2/ Il rendrait tous ses fusils.

3/ Il ne ferait jamais usage d'aucun des titres qu'il s'était décernés, ni de son cachet spécial.

4/ Il suivrait la coutume et les rites des Alaks, abandonnerait la religion dont il est le fondateur, ne donnerait aucune fête et ne ferait aucun sacrifice en dehors de ceux rituels chez les Alaks.

5/ Il se portait garant de la conduite de ses partisans et s'engagerait à faire rentrer à Chakam, Kommadam, Kommaseng et leurs partisans (12).

Les conditions sont donc beaucoup plus dures pour Ong Keo que pour le latsavong. Pour Dauplay, nous l'avons vu, ce dernier était un mandarin qui s'était fourvoyé dans une aventure. D'ailleurs l'administrateur établit un subtil distinguo entre les notables qui possédaient avant de passer à la rebellion, des "bao" (fiefs) qu'ils gouvernaient, et ce roturier de "Bac My" qui avait profité de la rebellion pour se décerner un titre. Autant il redonne des fonctions aux premiers - il leur confie des tasseng boloven qu'il venait de grouper en muong ou bien le muong tout entier de Lamam reconstitué pour l'ex-latsavong de Saravane - autant il refuse de reconnaître au second les titres qu'il s'est octroyés et la possession des bao

qu'il s'est taillés en luttant pour expulser les Français du Laos.

En d'autres termes, Dauplay va respecter la légalité des notables et n'a que mépris pour la légitimité acquise auprès du peuple par cet "agitateur de Bac My", car Dauplay voudrait nous faire croire que le bao d'Ong Keo est de même nature que les bao des notables. Son bao est d'un tout autre ordre. Le bao qu'Ong Keo s'enorgueillit de diriger, c'est celui qui rassemble toutes les zones insoumises, partout où se manifeste la volonté de résister.

L'apparente facilité avec laquelle Ong Keo fait sa soumission (13) est en tout cas, tenu en suspicion par Dauplay qui y voit de nouveau une manoeuvre.

Il n'a pas tort. Ong Keo a cédé apparemment.

La famine de 1907 due à de mauvaises récoltes, les défections de ses partisans causées par les épidémies, la soumission du latsavong, la fin de la saison des pluies qui pourrait permettre aux miliciens de franchir à gué la Se Kong, autant de facteurs qui ont incité Ong Keo à temporiser.

B - Comment Ong Keo ne va pas respecter ces conditions

Son attitude de "soumissionnaire" n'a rien de servile. Il va s'empresser de ne tenir aucun compte du "compromis" proposé. Alors qu'il lui était interdit de regagner son village avant mars 1908, dès le 20 Octobre, soit sept jours après sa soumission, il quitte Lamam, sans prévenir qui que ce soit, avec tous ses partisans et leurs familles, traverse la Se Kong et vient camper sur l'emplacement de l'ancien village de Chakam, où il est né. Là, il se met à construire

quelques huttes provisoires.

En ce qui concerne les armes, il ne remet que seize fusils sur les soixante-dix qu'il possède.

Il fallut de nombreux rappels à l'ordre puis une interdiction formelle pour qu'Ong Keo s'abstint de faire usage dans sa correspondance avec le Commissariat de son titre de Chao Sadet. Quant au fameux cachet, il servait encore à sceller toute sa correspondance.

L'une des conditions la plus importante imposée à Ong Keo, était qu'il obtienne la soumission de Kommadam. Chaque fois que Dauplay en parle à Ong Keo, il répond évasivement ; il ignore dans quel coin du Phou Louang il s'est réfugié.

Il affirme qu'il n'a aucune relation avec son lieutenant. Et c'est avec ostentation qu'il remet, un jour, trois billets insignifiants de Kommadam. En fait, les relations entre les deux hommes sont constantes. Kommadam est loin de rester inactif. En février 1908, il encercle Ban Pak Bong, ligote le Phou Soueï du muong Boloven et ne le remet en liberté que contre le versement d'une certaine somme. Puis, il fait savoir, notamment en écrivant au chau muon de Nong Bok, qu'il ne fera jamais sa soumission. Il est, dès lors, évident pour les autorités locales qu'Ong Keo ne tente rien pour obtenir la soumission de Kommadam.

Bien faire voir qu'il ne respectait pas les conditions imposées, était en quelque sorte une action négative. Le soumissionnaire de Chakam va ensuite entamer une phase plus active et plus spectaculaire de son combat. Il envoie ses partisans se répandre sur tout le plateau pour informer les Bolovens qu'à quiconque viendra se placer sous ses ordres il paiera l'impôt personnel et le montant des prestations dues au Commissariat. En décembre, Ong Keo et Kommadam envoient leurs partisans faire une démonstration aux portes mêmes du muong de Nong Bok. En janvier 1909, le passage du Gouverneur Général

de l'Indochine à Paksé étant annoncé pour le 2 février, Dauplay prévient les chau muong d'avoir à se rassembler à Thateng le 26 pour gagner ensuite Paksé. Le 26 au soir quelle n'est pas la stupéfaction du Commissaire de voir Ong Keo, suivi d'une nombreuse suite à cheval, arriver à Thateng et venir le saluer. Il déclare vouloir aller à Paksé.

> "Mais qui vous en a donné l'ordre ?"
>
> "Personne. Mais les Chau muong étant invités, moi qui suis le Sadet de Saravane comment pourrais-je me dispenser d'y assister ? " répond-il à Dauplay.

Le voyage du Gouverneur fut ajourné. Mais la population de Paksé "dans un esprit frondeur fort regrettable" - c'est l'avis du Commissaire - donna à Paksé et à Dong Kho deux grandes fêtes en l'honneur d'Ong Keo. Lorsqu'il rentre à Chakam, dans tous les villages où il passe, il est reçu avec les plus grandes marques de respect. On lui apporte des fleurs, des bougies, des nattes neuves pour s'asseoir.

Quelques jours plus tard, le Résident de Stung Streng vient faire une tournée sur le plateau. Et Dauplay de noter :

> "Son rapport nº 2 confidentiel du 28 février 1909 vous (le Résident Supérieur) apprendra quels bons tours Bac My qui l'a rejoint en route lui a joué à Nong Bok (Nong Bok laotien de Paksé et non Nong Bok centre du muong Boloven). Ce dernier de retour à Chakam ne manque pas de raconter partout l'incident".

Ce rapport n'ayant pas été retrouvé on ne saura jamais de quel bon tour il s'agit, mais il éclaire la mentalité du Phou Mi Boun. En février, une plainte est formulée par un Boloven de Sepien contre Ong Keo pour rapt d'un éléphant. Ong Keo refuse de se rendre devant le tribunal prétextant que "le délit ayant été commis à une époque où il était Phou Mi Boun il ne peut être jugé par des tribunaux humains".

Vient alors le moment où il doit verser le montant du rachat des corvées. Il argue du fait que n'ayant pas reçu de "bao" à

l'instar du chau muong de Nong Bok et de Lamam, il ne dispose d'aucune source de revenus et ne peut donc s'exécuter. Et le lendemain, il organise une expédition sur Nong Bok avec Kommadam.

En juin 1908, le grand boun annuel qui avait été supprimé depuis six ans, est célébré avec faste sans que personne n'avertisse le Commissariat.

Et comme pour mieux narguer ses "gardiens" il se fait construire une maison qui est, sans contredit, la plus belle des habitations indigènes de cette province. En même temps il augmente le nombre de ses femmes et contracte trois nouveaux mariages. Enfin, après avoir inondé le plateau d'invitations, il donne pour l'inauguration de son "palais" une grande fête célébrée selon des rites à la fois boudhiques et alaks.

"Les mouchards" mis en place par Dauplay font leur travail et donnent les noms de ceux qu'ils ont vu s'y rendre. De la même façon, le latsabout de Ban Dasia "a l'honneur d'adresser au Commissaire de Saravane la liste des inscrits de Ban Dasia qui sont allés en cachette sacrifier des buffles avec Nay My surnommé Ong Keo". (souligné dans le texte)

Dauplay, jusqu'ici, était volontairement resté passif. Il s'imaginait que toutes les initiatives d'Ong Keo se retourneraient contre lui et que la population paysanne lui retirerait son soutien. Son inaction est très critiquée par ses "collègues", tandis que les autorités supérieures s'impatientent. D'autant plus que parvient la nouvelle de l'exécution à Paksé d'Ong Thong que les "Siamois" avaient livré aux autorités françaises. C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Le Résident Supérieur donne à Dauplay des instructions en vue "d'arrêter Bac My, Kommadam et les plus turbulents de ses partisans, et de les traduire devant la juridiction indigène en suivant la même procédure que pour "Bac Preuil". Dauplay écrit alors :

"Le moment attendu pour moi est donc arrivé".

Le principe de l'arrestation est donc décidé. D'autant plus que tout ne va pas pour le mieux sur le plateau. Des Alaks venant de la rive gauche de la Se Kong ont attaqué des villages soumis, des coolies refusent de réparer des lignes télégraphiques, des ex-gardes indigènes ont une attitude intolérable, un lamkha - alors que ceux-ci ont été supprimés par Dauplay en 1903 - est venu régler une affaire.

C - L'arrestation et la mort d'Ong Keo (14)

Cette atmosphère d'inquiétude et de malaise, le Commissaire l'attribue à Ong Keo et à Kommadam, et il considère comme un devoir impérieux de purger le pays de ces deux individus.

Le scénario monté par Dauplay prévoit qu'Ong Keo soit appréhendé à Thateng où il sera invité à venir régler des questions administratives pendant que le Chao Muong de Nong Bok avec une trentaine de partisans et autant de Gardes Indigènes, cerneront le village de Thung Vaï, où Kommadam, Kommaseng et huit partisans viennent presque chaque nuit.

La date de l'arrestation est fixée au 14 mars 1910. Or, Dauplay va différer l'opération projetée au 12 novembre. Pourquoi ?

C'est que les visites nocturnes que Kommadam effectuait à Thung Vaï pour y voir notamment son frère Luong Visa, tasseng de Nong Met, sont interrompues depuis l'exécution d'Ong Thong à Paksé. Kommadam devenu méfiant, a préféré disparaître dans le Phou Louang. Dauplay attache donc autant d'intérêt, sinon plus, à s'assurer de Kommadam que d'Ong Keo. Pendant un an, il avait tenté de le mettre en confiance, en entretenant des pourparlers avec lui, relatifs à son éventuelle sou-

mission.

Le contact avec Kommadam est repris en Octobre. Le 9, Dauplay l'avait informé qu'il montait à Thung Vaï et qu'il désirait savoir pour quelles raisons il s'obstinait à vivre en rebelle, alors que "toutes les autres têtes du mouvement" avaient fait leur soumission depuis longtemps. Le 12 Octobre, Dauplay trouve à Thung Vaï une lettre de Kommadam l'informant qu'il consent à l'entrevue.

Le problème pour Dauplay est complexe. Il s'agit pour lui :

1 - de capturer Ong Keo et sa bande. "C'était le plus important mais aussi le plus facile".
2 - faire subir le même sort à Kommadam "dont la disparition était tout aussi nécessaire mais aussi beaucoup plus ardue".
3 - éviter d'inquiéter les autres chefs rebelles soumissionnaires, tels qu'Ong Xit, Ong Veun, le Chau muong de Lamam, que l'arrestation d'Ong Keo était de nature à effrayer au point qu'ils regagneraient peut-être la montagne (15).

L'entrevue a donc lieu le 13 au matin. C'est la première fois que les deux hommes se voient. Kommadam avait fixé ses conditions. Dauplay ne devait amener avec lui que le chau muong de Nong Bok et un scribe laotien. Ils devraient se laisser fouiller "car les Français ont des armes de toutes espèces, des petites et des grosses". Après que l'homme de confiance de Kommadam ait palpé ses interlocuteurs sur toutes les coutures, Kommadam énumère alors ses exigences, soit :

1 - la révocation du Chau muong et de toutes les autorités du muong Boloven.
2 - sa nomination au titre de Phya Khome (16) c'est-à-dire chef de tous les Bolovens, qu'ils relèvent de Paksé, de Saravane ou d'Attopeu.
3 - Quant aux autres races qui habitent le plateau Nha Heun,

Soueï, Phou Thays, alles en seront chassées.

4 - l'impôt des "khomes" ne sera plus que de 1,50 par an, y compris le rachat des corvées.

5 - s'il fait sa soumission, le Commissaire doit prévenir toutes les provinces du Laos, ce qui va sans dire, mais aussi les autres parties de l'Indochine, et même Singapoure !

Dauplay feint d'en passer par toutes ces conditions. Ce qui l'intéresse c'est une nouvelle entrevue, à la faveur de laquelle il montera un guet-apens pour s'emparer de Kommadam. Ce dernier propose comme date celle du lendemain de la fête du Grand Serment.

Dauplay en a profité pour étudier les lieux et il en a déduit que c'est à dessein que Kommadam a choisi l'emplacement. Autrement dit c'est à Kommadam qu'il prête l'intention de lui préparer un piège. Il constate que la sala que Kommadam a fait construire pour servir de salle de conférence est située à vingt mètres de la lisière de la plaine de Thung Vaï, laquelle est formée par une ceinture de forêt épaisse. D'autre part, le fait que la sala n'a d'ouverture, que du côté de la plaine, l'inquiète. Un homme, caché dans la forêt ne peut-il s'approcher de la sala, sans avoir été aperçu de ceux qui s'y trouvent ? Ce qui le conforte dans son impression, c'est la nouvelle que lui apporte le chau muong de Nong Bok. On lui a certifié que pendant l'entrevue, les partisans de Kommadam, tous armés de sabres et de fusils, se tenaient cachés sur la lisière de la forêt (en AB sur le croquis. Fig.)

"C'était donc dans un guet-apens que Kommadam nous attirait ; il s'agissait d'utiliser la seconde entrevue pour tourner contre lui les pièges qu'il avait cru nous tendre".

Affirmation gratuite, mais qui oblige Dauplay à modifier ses vues.

Le 14, il met au point son plan définitif. Il consistait à arrêter Ong Keo et ses lieutenants préalablement convoqués pour régler une question administrative au poste de Thateng, à partir aussitôt

après pour Thung Vaï, et avant que les partisans d'Ong Keo n'aient eu le temps d'aller raconter "la déconfiture de leur patron à Kommadam", à s'emparer de ce dernier.

En conséquence, Ong Keo fut invité à se présenter à Thateng le 12 Novembre à sept heures du matin pour recevoir les cartes de kromakan qu'il exigeait pour ses partisans. La lettre de convocation devait lui être remise le 11 à midi. Or, Ong Keo quitta Chakam à onze heures et une nouvelle fois Dauplay est surpris par son arrivée inopinée à Thateng à quinze heures, accompagné seulement de son fidèle lieutenant Xieng Kham et de son lettré Boun Ta.

Dauplay est donc placé devant l'alternative suivante : ou enjoindre à Ong Keo de retourner à Chakam pour y chercher ses partisans et les ramener à Thateng et par suite, dans le cas où le piège serait éventé, de ne plus le revoir, ou l'arrêter séance tenante, et alors, rendre fort problématique la capture de ses partisans qui ne sauraient manquer d'être prévenus de son arrestation.

C'est cependant pour cette seconde alternative que Dauplay et un inspecteur - Stoeckel - se décident.

Ong Keo, Xieng Kham et Boun Ta sont invités, sous prétexte d'examiner des photographies non virées et craignant la lumière, à pénétrer dans la chambre à coucher de Dauplay. Ce dernier ferme alors la porte, sort son révolver, leur ordonne de s'asseoir s'ils ne veulent pas être tués, ce à quoi ils se soumettent sans difficulté. Stoeckel qui se tient dans la salle à manger, leur barre la porte, révolver à la main, et constatant leur immobilité, appelle les miliciens qui les enchaînent solidement. Xieng Kham dit à Ong Keo "Leo, leo !" (tout est fini).

Il s'agissait maintenant de décider ce qui serait tenté contre les partisans d'Ong Keo restés à Chakam à douze kilomètres. Le

samien (lettré) d'Ong Keo, Boun Ta l'accompagnait. Dauplay le fait passer dans sa véranda et lui donne à choisir entre recevoir une balle dans la tête ou écrire la lettre suivante :

> "Le chau Sadet, retenu à Thateng pour conférer avec le Commissaire, ne rentrera pas coucher à Chakam et donne l'ordre à son beau-père, Luang thep, de conduire le lendemain de très bonne heure à Thateng ses soldats qui viendront retirer leur carte de kromakan".

En même temps, un cavalier va porter au tasseng de kapeu, mandarin acquis aux Français, l'ordre de faire garder les sentiers aboutissant à Chakam et de venir immédiatement à Thateng.

Il y arrive à minuit. Il s'offre à prendre la convocation écrite de la main de Boun Ta, à la porter à Chakam, à rassembler les partisans d'Ong Keo et à les conduire dans sa maison à Kapeu où Stoeckel avec une douzaine d'hommes, les cernera.

L'exécution de ce plan semble fort dangereuse à Dauplay, car il est probable que les gens de Chakam connaissent déjà l'arrestation d'Ong Keo et qu'ils ne laisseront pas Xieng Da (le tasseng de Kapeu) repartir vivant. Mais Dauplay n'a pas de solution de rechange. Il table sur la fréquence et la cordialité des relations qui, depuis trois ans, se sont établies entre Xieng Da et Ong Keo.

Xieng Da quitte Thateng à minuit. Stoeckel part à deux heures avec douze Gardes Indigènes de manière à arriver dans la maison du tasseng avant le jour.

Cependant à Thateng, vers cinq heures du matin, Ong Keo, Boun Ta et Xieng Kham demandèrent à "aller aux lieux". Les deux premiers furent conduits séparément auprès d'une petite écurie abandonnée, distante d'environ soixante mètres de la maison, encadrés d'un côté par le doï laotien Nhan et de l'autre par Dauplay, qui tenait lui-même leur chaîne.

Vint le tour d'Ong Keo. A peine était-il accroupi que "se détendant comme un cabri", il bondit de côté, cherchant à contourner l'écurie et à gagner la brousse environnante fort épaisse en cet endroit. Mais d'une part Dauplay n'avait pas abandonné sa chaîne, d'autre part, le doï pressentant l'intention d'Ong Keo courait se placer de l'autre côté de l'écurie. De sorte que, quand Ong Keo eût achevé de la tourner, il se trouva face à face avec la baïonnette du doï Nhan, sur laquelle il s'empala littéralement.

Il s'agissait maintenant pour Dauplay de passer à la seconde phase avant que ne s'ébruite la mort du Phou Mi Boun. Immédiatement - à 6 heures - il charge ses bagages sur son éléphant et s'apprête à partir pour Thung Vaï, lorsqu'il voit entrer au poste le propre frère de Kommadam : Luong Visa. L'administrateur croit tout perdu. Cependant Luong Visa lui explique sans manifester la moindre frayeur que Kommadam l'envoie chercher pour le conduire à l'entrevue. Dauplay répond qu'il se dispose précisément à partir pour Thung Vaï et le fait sortir du poste, tout en le gardant à côté de lui. Bien qu'il ait passé une heure dans le village de Thateng, avant d'entrer dans le poste, Luong Visa ignorait encore la mort d'Ong Keo.

Dauplay s'estime bien servi par la chance et effectue le trajet Thateng-Nong Bok. Il arrive dans ce village à 17 heures et attend la nuit pour se concerter avec le chau muong. Il met alors au point le stratagème suivant : Le fils aîné du chau muong, Sayakouman, quittera Nong Bok vers minuit (on en était au dixième jour de la lune montante) et gagnera Thung Vaï à la tête d'un détachement de vingt-six mahaleks armés de vingt carabines modèle 74 et de six fusils, en se frayant un chemin au travers de la forêt. Il devra se poster et répartir ses hommes aux abords de la sala où doit avoir lieu l'entrevue (en AB sur le croquis).

Dauplay et ses cinq hommes d'escorte accompagneront le chau

muong de Nong Bok, son fils Thao Thong, son frère le Vong Tasseng Beo et Thao Kam, de manière à arriver à Thung Vaï vers midi et avoir l'entrevue projetée dans l'après-midi.

A un signal convenu les vingt-six mahaleks et leur chef s'élanceront vers la sala et l'encercleront.

Enfin, en prévision d'un danger possible, Dauplay emporte un pistolet Browning dissimulé dans le fond de son casque et le chau muong et Tha Kam deux revolvers d'ordonnance, chargés et cachés dans une serviette bourrée de papiers.

Les cinq Gardes Indigènes de l'escorte de Dauplay restés à la Sala (position T) s'élanceront à leur secours dès qu'ils verront les mahaleks en mouvement.

Ce petit Kriegspiel, sur le papier, semble devoir réussir parfaitement.

Première déconvenue : arrivés comme prévu à Thung Vaï à midi, Dauplay et le chau muong apprennent que Kommadam ne viendra pas le 12 mais seulement le 14 au matin. Les mahaleks qui, depuis quatre heures du matin, sont postés à la lisière de la forêt sont donc condamnés à passer une nuit à la belle étoile, sans riz et avec une température de 7 degrés.

Le 14 à sept heures du matin, Vangna homme de confiance de Kommadam vient chercher Dauplay et le chau muong à la sala (en T) et après les avoir tâtés et retâtés sur toutes les faces, les conduit à la sala (en S) où Kommadam, Kommaseng et d'autres partisans se trouvent déjà rassemblés. Dauplay note :

> "Louis XIV recevant les envoyés du Grand Turc, ne fut certainement ni plus distant, ni plus hautain que Kommadam, lorsqu'il daigna me tendre la main au moment où je pénétrais dans la sala". (17)

Il trouve l'attitude de ses interlocuteurs étrange : il semble à Dauplay qu'ils ne quittent pas des yeux la lisière de la forêt. Après dix minutes de conversation, le Commissaire aperçoit cinq hommes, porteurs de coupe-coupes qui se faufilaient le long du petit bras de la Sekatam (G H) tandis que trois partisans sortaient de la sala et allaient s'asseoir dehors.

Intrigué, Dauplay prit le parti de ne pas laisser traîner les choses. Kommadam, appuyé sur la palissade, les bras ramenés sous son menton, découvrait par conséquent le flanc. Otant rapidement son casque, Dauplay saisit le browning qu'il y avait caché et lui envoie à deux mètres deux balles qui le touchent, l'une sous l'aisselle, l'autre au niveau du foie, "les points d'impact étant nettement indiqués par de petites tâches rouges sur la veste blanche". Une troisième balle touche Luong Visa au moment où il se précipite vers son frère. En un clin d'oeil tous les partisans bondissent hors de la sala, y compris Kommadam, et les fusils des mahaleks commencent à crépiter. Dauplay s'attendait à trouver "une demi douzaine de rebelles sur le carreau". En fait il n'y en eut pas un. Les traces de sang étaient assez nombreuses mais elles pouvaient aussi bien venir de Kommadam et de Luong Visa, que des gens blessés par le feu des mahaleks.

Le Commissaire est perplexe "Comment 27 hommes (dont plusieurs ont la pratique de la chasse) ont-ils pu faire, à soixante mètres, un feu de salve sur un groupe d'une douzaine de personnes sans en toucher aucune ? Voilà ce que je n'ai jamais pu comprendre".

En fait, on saura plus tard que les mahaleks avaient été contraints de reculer de soixante mètres (en C D) à la vue de quatre partisans de Kommadam fouillant les abords de la sala et qui finalement se postèrent à leur place (en A B). En entendant les coups de feu, les mahaleks, au lieu de courir cerner la sala, durent se contenter de tirer sur les fuyards. Avec l'aide des cinq Gardes Indigènes, ils fouillèrent le terrain, mais à part de nombreuses traces

de sang, ni découvrirent rien.

Le Commissaire donne alors l'ordre d'investir le campement de Kommadam situé à trois kilomètres de Thung Vaï sur le versant sud du Phou Louang, à 300 mètres au-dessus du niveau de la plaine. L'accès en est fort pénible, et lorsque la troupe de Dauplay arrive enfin sur les lieux, tout le monde a disparu. Dans les deux huttes, construites au bord d'un ravin boisé, il ne reste que de la literie, du riz, des ustensiles de cuisine, et quelques étuis en bambou remplis de poudre et de balles.

De retour au village, Dauplay est partisan de sévir contre les habitants dont la complicité avec Kommadam est flagrante. Le chau muong de Nong Bok l'en dissuade. Il est procédé alors à l'évacuation des villageois invités à aller se fixer dans les environs. On les autorisera à moissonner les rays existants sous la surveillance des maleks du chau muong. Après quoi, Dauplay fait incendier le village, y compris la sala de Kommadam.

A propos de ce dernier, le Commissaire est persuadé qu'il ne peut survivre aux deux blessures ainsi placées (sous l'aisselle et au niveau du foie selon lui) "bien que sa force physique soit considérable".

Entre temps, l'Inspecteur Stoeckel s'était emparé sans difficulté de cinq lieutenants d'Ong Keo qui, sans se méfier, avaient accepté de quitter Chakam pour se rendre à Kapeu, où le tasseng les avait convoqués. Les miliciens de l'Inspecteur Stoeckel s'en emparèrent facilement, puis s'empressèrent d'investir Chakam où étaient restées "les 17 femmes de Bac My". Mais ce qui intéresse Stoeckel, ce sont les armes. Bénéficiant de l'effet de surprise, il réussit à mettre la main sur 35 fusils disséminés dans les habitations des partisans d'Ong Keo. Un seul lieutenant d'Ong Keo a échappé au guet-apens : le Cambodgien

Munviset. Mais il est probable qu'il va regagner son pays d'origine. Un des prisonniers, Xieng Van Di, tentera de s'évader, lors de son transfert à Saravane. Le chau muong de Nong Bok l'abattra. Dauplay exulte. Le bilan pour lui est positif. En extrapolant ("Kommadam ne survivra pas"), il s'est débarrassé des deux chefs principaux de la rebellion qui sévit depuis 9 ans. Il a arrêté la plupart des autres lieutenants grâce "à la présence d'esprit de M. Stoeckel et au dévouement du tasseng de Kapeu" qu'il propose pour des médailles d'honneur.

Dauplay s'était empressé d'envoyer la tête d'Ong Keo (18) à Saravane où elle devait être conservée au formol jusqu'au 17ème jour de la fête du Serment. Lors de la célébration de celle-ci, les têtes d'Ong Keo et de Xieng Van Di, celui qui avait tenté de s'évader, ainsi que les sept prisonniers enchaînés furent exposés devant le casernement de la Garde Indigène, au bord de la route qui conduit à la pagode "de sorte que toute la population pût les contempler pendant près de deux jours".

Mais un télégramme de Vientiane donne l'ordre à Dauplay de faire incinérer les têtes des deux malheureux et de les jeter à la Se Done. La vente des objets trouvés dans la maison d'Ong Keo a lieu dans l'après-midi qui suit.

> "elle produisit la somme de 140 $ 05, ce qui pour une succession de Sadet est vraiment bien maigre... un éléphant rapporta 28 barres. Ces sommes seront réparties entre les familles des victimes assassinées par les rebelles. Les sept chevaux de Bac My ont été attribués aux écuries du Commissariat pour combler les vides que la dernière épizootie de Surra y a faite, 6 boeufs iront tirer nos charrettes sur la route de Samia. Quant à ses deux buffles, l'un a été accordé aux mandarins venus à la fête du Serment, l'autre donné aux miliciens. Des 17 femmes de Bac My, 16 ont été remises à leur famille, la 17ème ayant pris mari à Saravane..."

Ainsi, se termine pour Dauplay la "carrière" d'Ong Keo. "L'homme aurait pu avoir une vie paisible, mais il voulait jouer un rôle et faire parler de lui". Tel est le dernier jugement porté sur celui qui pendant 9 ans mobilisa le plateau des Bolovens contre les Français au point que ceux-ci ne se consacrèrent qu'à la répression et non à la mise en valeur.

Il envoie alors son télégramme triomphant :

> "Bac My arrêté le 11, tué le 12 au matin - Kommadam parti avec deux balles revolver dans le flanc, peu probable survivra - Tête Bac My, partisans enchaînés sont exposés à population réunie aujourd'hui Saravane pour prestation serment - 33 fusils saisis - Biens Bac My vendus aux enchères - Moral considérable - Population pas encore revenue".

Mais deux mois plus tard, celui qui n'en est pas encore revenu c'est Dauplay qui doit "réprimer une fronde". Tout un village boloven, un phoban et deux inscrits de race soueï refusent d'obéir aux autorités de Saravane, ne reconnaissant que le Sadet de Chakam. Des tassengs haranguent les gens du district "Seul le corps du Sadet Ong Keo est mort. Ceux qui l'ont tué sont des mauvais". Pour tous ces irréductibles, Dauplay n'entrevoit qu'une solution "qu'ils soient avantageusement dirigés sur Poulo-Condore" (19).

Encore est-il loin d'imaginer à cette époque que Kommadam prépare une nouvelle insurrection dont ses successeurs ne viendront à bout que 25 ans plus tard.

En ce mois de novembre 1910, on n'en est pas là et Dauplay veut exploiter son succès tambour battant. Dès le 24, les lieutenants d'Ong Keo faits prisonniers par Stoeckel à Chakam, passant en jugement devant le tribunal provincial de Saravane dont le président n'est autre que Dauplay.

Après avoir rappelé les conséquences dela "révolte des Phou Mi Boun" pour le plateau dont elle a assuré la ruine et dressé

le bilan des exactions commises par les différentes "bandes" d'Ong Keo, le Commissaire-Juge en vient vite à la période de soumission du leader. Les attendus sont significatifs. Il est notamment reproché aux accusés leur attitude continuellement insolente et provocatrice "aussi bien pour les Européens que pour les indigènes", et leur action psychologique auprès des populations voisines qu'elles cherchaient à persuader de renier leurs chefs naturels pour reconnaître l'autorité de Bac My, "ce à quoi ils ont réussi pour les villages de Tapak (Boloven) et de Chamla".

Le Président du Tribunal, cette fois, "Commissaire du Gouvernement" (20) à la lettre, en vient alors à ce qui à ses yeux constitue le principal chef d'accusation. Non seulement rien n'a été fait pour obtenir la soumission de Kommadam, mais encore "se moquant de tous les engagements pris et de la parole donnée", les lieutenants de Bac My ont décidé la formation d'une nouvelle bande, comme le prouvent indubitablement et la correspondance échangée entre Bac My et Kommadam, et la présence de trente-cinq fusils dans le village de Chakam (21).

On retient le chiffre de trente-huit assassinats et le 31 décembre 1910, le jugement en matière criminelle est rendu, les actes d'accusation allant de l'assassinat à la rebellion, en passant par la vente d'esclaves ou vol. Les condamnés seront dirigés sur le bagne de Poulo-Condore.

NOTES DU CHAPITRE IV

1) MACEY, administrateur en mission, chargé d'enquêter sur les incidents de Nong Bok.

2) Cf. rapport du Résident Supérieur de Vientiane du 22 Janvier 1906, qui transmet le dossier de l'enquête menée par MACEY, AOM, Aix, série F5.

3) en fait, l'affût, en raison de son poids, occasionnera un retard considérable.

4) Télégramme officiel du 5 Mars 1906, envoyé par le Commissaire du Gouvernement de Saravane, AOM, Aix, série F5.

5) Cf. T.O. du 20 mars 1906, ibid.

6) Cf. plus particulièrement le rapport d'opérations de police dans le Phou Katé, du Commissaire du Gouvernement de Saravane, adressé le 10 Mai 1906 au Résident Supérieur de Vientiane, de passage à Bassac, AOM, série F5.

7) Cf., rapport nº 159 du Commissaire du Gouvernement de Saravane, Poste Sicre, le 2 Mars 1907, AOM, Aix, série F5.

8) Cf. plus particulièrement les rapports DAUPLAY du 24 Octobre 1907 et du 15 Septembre 1910, op. cit.

9) Ibid.

10) C'est ce qui ressort des T.O. envoyés par le Commissaire du Gouvernement de Saravane en Octobre 1907, AOM, Aix, série F5.

11) Selon Dauplay.

12) Toujours d'après Dauplay, ils s'étaient séparés d'Ong Keo pour se réfugier dans le Phou Louang.

13) alors qu'en Avril, il placardait encore des affiches dans lesquelles il affirmait qu'il ne se rendrait jamais.

14) source principale : rapport confidentiel nº 17 du Commissaire du Gouvernement de Saravane DAUPLAY, du 10 Décembre 1910. Objet : mort de Bac My et capture de ses lieutenants, AOM, Aix, série F3.

15) Ibid.

16) selon Dauplay (Cf. Les terres rouges...), khome est un vieux mot par lequel les Siamois désignaient jadis les Bolovens.

17) Cf. rapport du 10 Décembre 1910, op. cit., p. 9.

18) elle fut jetée dans la Se Done, alors que le reste du corps, incinéré par les soins du tasseng de Thateng, le fut dans le houeï Nam Saï.

19) Cf. rapport Dauplay du 31 Janvier 1911, AOM, Aix, série F5.

20) en effet dans un tribunal militaire, le rôle tenu par l'avocat général l'est par le Commissaire du Gouvernement. Il apparait en effet que Dauplay ait confondu les fonctions de Président du Tribunal avec celles de l'Avocat général.

21) "disséminés dans toutes les maisons de Chakam et non réunis et dissimulés soit dans la maison de Bac My, soit dans quelque cachette, telle grotte ou tronc d'arbre creux", ce qui aurait constitué une circonstance atténuante. Cf. jugement nº 28 du 31 Décembre 1910, infra chap. III, note 24.

CHAPITRE CINQUIEME

K O M M A D A M

CHAPITRE V

KOMMADAM

Depuis que Kommadam, blessé, a réussi à échapper à ses agresseurs, il reste introuvable. Une tournée du Commissaire du Gouvernement d'Attopeu chez les Nha Heuns, Alaks, Ta Hoï et Lavés, en mai 1911 - soit six mois après l'affaire de Thung Vaï - ne lui apprend pas grand'chose, certains le disent mort, d'autres, réfugié dans le Phou Louang. Des Bolovens de Nong Pen affirment que Kommadam est vivant, car le 6 Mai 1911, une lettre émanant de ce dernier, a été piquée, selon l'habitude, à un bambou placé à l'entrée du village de Nong Toum (muong de Saravane). Cette lettre adressée au chau muong de Nong Bok le menaçait de mort et lui interdisait l'accès de la région (1). Les rapports de 1911 sont laconiques. Pour les responsables français, la "bande de Thung Vaï" semble avoir pris le parti de ne plus faire parler d'elle. On suppose qu'elle se cantonne dans le massif qui domine les Bolovens ou qu'elle s'est réfugiée chez les insoumis de la rive gauche de la Sekong. Le seul événement de l'année est le massacre à Asop d'Européens du groupe géodésique par les Ta Hoï. Le poste de Tamly est renforcé. On envisage la reconstitution de celui de Samoï.

En 1913, l'un des frères de Kommadam, Luong Visa qui, trois ans auparavant, avait été placé en résidence surveillée, empoisonne au cours d'une beuverie Kam Hong Ao, le chau muong boloven de Nong Bok, responsable

du guet-apens de Thung Vaï. Il disparaît à son tour.

Il existe peu d'archives concernant la période qui va de 1910 à 1925. Un rapport du Commissaire d'Attopeu se fait l'écho d'une certaine effervescence dans son secteur, où l'un propage des nouvelles alarmantes provoquant une véritable fuite des populations protoindochinoises vers l'Est. L'auteur du rapport note en outre que :

"deux détenus dangereux se sont évadés et ont entraîné chez les Indépendants plusieurs groupes soumissionnaires. Ainsi, poursuit-il, nos efforts pour revenir à l'ancien chiffre de population furent subitement neutralisés, alors qu'ils étaient sur le point d'aboutir". (2)

*

* *

Il faut attendre 1925 pour que les rapports des Commissaires fassent de nouveau mention des activités de Kommadam. On apprendra ainsi que c'est bien dans le Phou Louang qu'il a pris le maquis. Odend'hal avait en 1894 remarqué que les routes qui menaient au plateau occidental, étaient très mauvaises : "Cela se devine, écrivait-il, rien qu'à voir les escarpements du Phou Louang, dont je longe le pied. C'est une montagne absolument dénudée, aux flans rougeâtres..." Kommadam a donc trouvé un repaire difficile d'accès mais remarquablement situé entre Thung Vaï - à une journée et demie de marche - et la rive gauche de la Haute Sekong qu'il peut rapidement gagner en cas d'alerte.

Après y avoir restauré sa santé - sa robustesse de paysan montagnard lui a permis de survivre à ses blessures, alors que Dauplay le tenait pour mort - il n'a pas dû rester inactif si l'on en croit une lettre que, le 17 Mars 1926, le Commissaire de Saravane, Vitry (3), a adressée au Résident de Stung Treng. L'administrateur nous révèle que son prédécesseur, Dauplay, qui fut bien obligé d'admettre que Kommadam était toujours en vie,

a tenté pour la dernière fois, en 1919, de surprendre Kommadam et son groupe, dont on avait repéré le campement. L'opération avait été minutieusement préparée et le secret bien gardé. Or, les deux détachements, après avoir évité tout village, tout ray, et marché de nuit, trouvèrent les cases vides, au moins de la veille. Ainsi, dans les meilleures conditions, Dauplay n'avait pu surprendre son adversaire, ce qui, à l'évidence, prouvait que les villages qui entouraient son repaire, tous officiellement soumis à l'autorité française, le renseignaient du moindre mouvement des troupes.

En 1925, c'est par le canal du Résident Supérieur en Annam que le Résident Supérieur de Vientiane apprend (4) que le chef djaraï Kund Jonob ainsi que les Sadets du Feu et de l'Eau ont reçu des tracts invitant les Djaraïs à se rebeller contre les Français. Si l'écriture est difficilement déchiffrable - elle est rédigée en caractère khom (5) -, par contre le post-scriptum écrit en lao courant ainsi que le cachet apportent bien la preuve que la lettre provient de Kommadam. D'après les services de renseignement de Dauplay qui, à l'époque, est Résident Supérieur à Vientiane, ce sont des ressortissants de la Délégation de Veune Saï qui ont servi d'intermédiaires et en particulier Mun Viset, le Cambodgien, qui avait réussi à s'échapper, lorsqu'en 1910, ses compagnons furent tués ou envoyés à Poulo Condore. Il était alors âgé de cinquante ans. Or, dans ses jeunes années, il avait, d'après Dauplay, "commis de nombreux actes de piraterie" dans la région de Veune Saï (6). Mun Viset a donc pu conserver beaucoup d'attaches dans cette région assez acquise à la rebellion et servir d'intermédiaire entre Kommadam et le chef djaraï. Aussi, le Résident Supérieur de Vientiane demande-t-il au Résident de Stung Treng - dont Veune Saï dépend administrativement -, de découvrir quelles relations peuvent exister entre les gens de Veune Saï et les Bolovens revenant de Saravane, lesquels sont eux-mêmes en relation continuelle avec les Laotiens d'Attopeu qui les ravitaillent.

A la même époque, l'administrateur Vitry fait état de trois tracts rédigés d'une écriture semblable à celle des lettres reçues un an auparavant en provenance du Phou Louang. Or, ces tracts - les nangsu khom (7) -,

Kommadam les multiplie, les répand sur tout le plateau, et même au-delà, et entretient la prédiction que "dans deux ans, il n'y aura plus de Français ici, car ils seront obligés de rentrer chez eux". (8)

Une réunion a eu lieu en Février au cours de laquelle Kommadam a renouvelé sa prédiction en précisant que dans cette éventualité il fallait songer à s'organiser pour constituer un muong - le muong khom - dont il prendrait naturellement la direction et que pour cela il comptait sur l'aide de Rhadés qui viendraient lui construire un palais.

"Ces Rhadés sont des gens très puissants, armés de très longues lances et très nombreux". Et il révèle que, par deux fois, des délégations, l'une de six, l'autre de douze ambassadeurs, sont venues lui offrir leurs services.

Ainsi cet homme qui s'est réfugié dans un coin perdu entre le plateau des Bolovens et la Sekong, et que l'on a cru mort, réapparaît quinze ans plus tard, ayant réussi à gagner à sa cause non seulement la région soulevée il y a vingt-cinq ans, mais aussi celle qui est située au Sud, tout en cherchant des alliés dans les populations protoindochinoises voisines.

> "Aucun fonctionnaire, aucun tasseng, aucun phoban de race Loven n'a consenti depuis cinq ans, avoue en 1926 Vitry, à donner le moindre renseignement sur les gens qui font la navette entre le Phou Louang et Thung Vaï". (9)

Et comme il est demandé à Vitry "d'ouvrir l'oeil", ce dernier répond que ce serait la première urgence du côté d'Attopeu. Il précise en outre que "cet oeil revêtirait très avantageusement la forme d'un poste de 25 à 30 hommes à Nong Mek pour surveiller les relations vers le Sud". (10)

Quelques mois après, des phobans Nha Heuns de cette région signalent au Commissariat d'Attopeu que les "Indépendants" aux ordres de Kommadam auraient défriché de nombreux rays dissimulés et sacrifié des animaux du côté de Thung Vaï, où le gong et le tambour ont résonné.

Le Commissariat de Saravane, qui est destinataire du renseigne-

ment , reste impassible et ne se fait aucune illusion. Selon lui, tous les fonctionnaires sont des agents dévoués à Kommadam qui non seulement lui paient un tribut en argent, mais encore l'aident à cultiver les rays qui n'ont jamais été moins dissimulés que ces temps-ci. "Depuis cinq ans, les ressortissants des provinces de Saravane et d'Attopeu assistent régulièrement à toutes les fêtes, sacrifices de buffles et beuveries présidées par Kommadam à Thung Vaï. Tous jouent le double jeu". (11)

Pour quelles raisons le pouvoir colonial n'entreprend-il rien contre Kommadam et son groupe de fidèles estimés à 60 environ qui vingt ans après "la fin des événements" sont encore là ? Pourquoi ne pas avoir établi un poste à proximité de la région rebelle ? Pourquoi ne pas avoir purgé le Phou Louang de ces indésirables, se demande Vitry, qui répond aussitôt :

> "Parce que là où il est, nous sommes renseignés sur ce qu'il fait. Chassé du Phou Louang, il passerait sur la rive gauche de la Se kong (ce qu'il a fait lors de l'alerte de 1919) chez les Indépendants". (12)

Le Résident Supérieur de Vientiane ne semble pas avoir une optique aussi optimiste. Il s'inquiète de constater à quel point Kommadam a repris de l'ascendant dans la région de Nong Mek. Il va se servir à la fois de la carotte, en relançant à tout prix la politique d'apprivoisement donc en autorisant toutes les dérogations nécessaires, et du bâton, en rétablissant le poste de Nong Mek : un Garde Principal et trente hommes sont prévus. Enfin, il préconise des liaisons plus étroites entre Saravane d'une part, et Stung Treng, Bassac et Kontum (13) d'autre part, ce qui illustre, on ne peut mieux, de quelle façon Kommadam a réussi à prendre contact avec ses voisins protoindochinois.

L'interrogatoire de trois chefs de village (14), que l'on a incarcérés quelque temps plus tard, apprend qu'à l'exception de deux d'entre eux, tous les villages Bolovens de la province d'Attopeu, ont eu des rapports avec Kommadam à l'occasion des fêtes périodiques, "à allure rituelle

et à raisons politiques", qui se déroulaient à Thung Vaï.

Malgré les mesures prises par l'administration française, Kommadam étend son influence, organise son réseau de communications, prend l'initiative notamment en écrivant aux autorités. Kommadam ayant demandé une entrevue, les autorités dans leur volonté de sauvegarder le prestige français, donnèrent des instructions formelles : ne répondre en aucun cas à une invitation de Kommadam, ne pas l'autoriser à dicter ses conditions de soumission, se contenter de prendre acte de sa démarche, et faire savoir que les Commissaires sont prêts à accepter sa soumission sous conditions. (15)

Le Résident Supérieur met au point le stratagème suivant : estimant que le mobile majeur, sinon unique, de Kommadam est d'obtenir la reconnaissance "non de ce qu'il est, mais de ce qu'il prétend devenir", à savoir le Chef "de tout ce qui parle une langue kha" (16), les conditions exigées pour sa soumission sont rédigées de telle sorte qu'elles soient inacceptables pour Kommadam. C'est une des raisons pour lesquelles, les autorités adoptent la voie de l'affiche. Cette solution offre le double avantage de préserver la dignité et l'autorité de l'administration française, et d'amener de sérieuses défections dans la masse, à défaut d'amener les chefs à résipiscence.

Cette affiche, dont le texte figure en annexe (17), stipule notamment que les quatre frères devront être exilés dans les provinces du Sud. La soumission d'Ong Keo est dans tous les souvenirs et les autorités françaises savent ce qui a failli leur en coûter d'avoir admis Ong Keo à une soumission sur place.

C'est pourquoi une résidence obligatoire est prévue de façon à permettre une surveillance efficace. On pense au chef-lieu du cinquième territoire pour Kommadam ou bien à proximité d'un poste de Gardes Indigènes dans la province du Xieng Khouang. Mieux encore, suggère-t-on, au Viêt-Nam. Les fils de Kommadam seraient retenus à Vientiane comme garantie de la tenue de leur père et instruits dans une "école professionnelle".

Mais l'auteur de ce projet (18) s'empresse d'affirmer que toutes ces prévisions sont superflues et il envisage le cas vraisemblable de non soumission où il faudra alors prendre des mesures énergiques sans préavis "telles que celles qui ont été si promptement réussies au Kontum", procédé mis au point dès 1922 à Paksong. Et le Commissaire avoue dans la conclusion de son rapport :

> "La forêt dense et la brousse exceptionnellement dense du plateau ont coûté cher lors de la grande rebellion, et notre action malgré les effectifs engagés a été si peu efficace qu'elle a duré près de cinq ans. Ne l'oublions pas".

Le projet d'affiche est approuvé sauf le paragraphe 8 qui est modifié ainsi :

> "Si dans les délais impartis, Khomadam et les gens de son groupe n'ont pas fait leur complète soumission, l'Administration les considèrera comme voulant persister dans leur état de rebellion. Dès lors, ils ne devront plus attendre un traitement de faveur de la part de l'Administration, <u>qui pourra le châtier comme un vulgaire malfaiteur et ennemi du bien public</u>" (au lieu de "qui lorsqu'elle le jugera nécessaire usera de son droit pour les rechercher et de les punir conformément à la loi").

Ainsi c'est une ligne dure qui est adoptée. Les affiches sont distribuées et les samiens chargés de les lire dans certains villages. Comme l'on s'y attendait à la date du 1er Octobre, aucune liste du groupe de Kommadam n'a été fournie ni aucune soumission enregistrée. Kommadam, de son côté, a fait remettre, le 18 Octobre, dix-neuf plis (19) destinés à des hauts-fonctionnaires de France du "Siam", de l' "Indochine" et de l'Inde. Et dans une lettre adressée au chef de poste de Nong Mek, il déclare refuser de se soumettre par crainte d'emprisonnement à perpétuité. Et inlassablement il réclame aide et assistance en faveur de la race khôme dont il est le chef.

Enfin, pour sonder ses intentions, on envoie auprès de lui des agents de renseignement, puis l'un de ses propres neveux pour obtenir sa soumission (20).

En avril 1931, Kommadam organise dans sa résidence de Thung Vaï

un boun auquel il convie de nombreux hommes des villages voisins. "Cent trente-neuf khas" (21) y participent ouvertement. Le Commissaire de Paksé intente des poursuites à soixante-dix d'entre eux. Ils sont arrêtés par le maïkong de Paksong.

Le commandement français s'inquiète sérieusement du regain de popularité de Kommadam, qui se manifeste dans son fief traditionnel des Solovens, et même au-delà, puisque son influence s'est propagée jusqu'aux confins méridionaux du Laos dans la région de Bassac et au Cambodge dans la région de Veune Saï.

La proximité de la province de Kratié, théâtre récent d'incidents sérieux, renforce la détermination des autorités à rester vigilantes sur le plateau. Le poste de Gardes Indigènes de Nong Mek est de nouveau rétabli. Par ailleurs, une disette à Tchépone, donc cette fois au Nord du plateau, a entraîné un marasme général. Si le Commissaire de Saravane juge "quelque peu incohérentes les épîtres" (22) que Kommadam lui fait tenir, il tient compte cependant de la volonté farouche de ce dernier de rester indépendant et de ne pas tolérer, même dans le massif du Phou Louang le voisinage de "Khas dévoués à la cause française". Dans les premiers jours de septembre, le fait que Kommadam ait réussi à déterminer trente-huit hommes (douze inscrits, quinze femmes, onze enfants) des villages de Nong Phanouan et Honasip (Bassac) à le suivre et à se fixer à Thung Vaï, est jugé comme grave.

Ce n'est qu'un début. L'exode vers le repaire de Kommadam va s'amplifier et inciter les autorités à interdire l'accès du plateau aux populations désireuses de rejoindre Thung Vaï. Momentanément contenu, ce mouvement va reprendre de plus belle en 1934, ce qui déterminera les Commissaires de Saravane et d'Attopeu à faire appel à des troupes de Savannakhet et de Vientiane pour renforcer les postes existant et rétablir celui de Thateng.

Enfin le blocus du plateau est décidé. Le 6 Janvier, profitant

de la saison sèche, d'importantes forces se mettent en branle. L'opération est montée à l'échelon "Indochine". Le Général de division Verdier, Commandant Supérieur des Troupes à Hanoï, sur la demande du Gouverneur Général, met à la disposition du Résident de Vientiane un groupement de deux compagnies de tirailleurs "annamites". Il en confie le commandement au Chef de Bataillon Nyo. Ce n'est pas un hasard. Cet officier rapatriable en Février 1936, a été maintenu, car il a fait ses preuves en "ayant parfaitement réussi au début de 1935 à la tête du détachement chargé de pacifier le Haut Chlong" (23).

Les responsables enregistrent avec satisfaction la soumission de nombreux villages dans la vallée de la Sekong. En Février 1936, "4.000 indigènes se sont ralliés". Un mois plus tard, les autorités estiment avoir résorbé la presque totalité de la zone insoumise située entre le plateau, la haute Sekong, le Poyo et la frontière. Les opérations ont permis d'augmenter les inscrits des provinces de Saravane et de Paksé et de pacifier la presque totalité des "tribus insoumises et turbulentes des Alaks, Kantous, Ngés, qui jusqu'à ce jour, avaient fait échec à notre autorité" (24). Les renforts permettent de créer deux postes aux confins de la zone nouvellement soumise à Ban Chaling et à Ban Tampril, ce dernier étant tenu par un détachement de quarante tirailleurs sedangs. Pour la première fois depuis qu'ils se sont installés dans le Sud-Laos, les Français ont pris pied sur la rive gauche de la Sekong. Ban Tampril va d'ailleurs devenir le siège de la Délégation Administrative de la Sekong dont la mission est de ramener à la France les habitants encore "demi-sauvages" de la région. En Août, malgré la saison des pluies, la pacification se poursuit méthodiquement. L'étau se resserre autour de Kommadam. Le chef du poste de Nong Mek, le Sergent Patillon, a capturé trois rebelles le 17 Août, et s'est emparé de deux campements. On suppose qu'il ne reste plus à Kommadam que quarante partisans. Le Résident Supérieur Eutrope donne comme instructions de ne laisser aucun répit à Kommadam. Et c'est l'hallali.

Dans la nuit du 23 au 24 Septembre, un détachement de miliciens

venant de Nong Mek se heurte aux résistants dans le Phou Deng près du village de Nong Ke. Au cours de l'engagement, Kommadam est tué, sa correspondance et ses cachets saisis.

C'est la version officielle. L'un des fils de Kommadam, Kamphan, dont le témoignage a été recueilli par W. Burchett (25), a une autre opinion.

"Mon père et mon frère aîné Si Thon tendirent une embuscade à l'avant-garde des Français, mais ceux-ci arrivèrent par un autre chemin qu'un traître leur avait indiqué, et ils surprirent notre quartier-général sur l'arrière. Nous bondîmes dehors au bruit des chiens, mais mon père avait oublié son revolver. Comme il se précipitait pour aller le chercher, on lui tira dans le dos".

En haut lieu on se réjouit :

"La fin du rebelle va permettre de hâter la pacification complète de la région, d'ouvrir pistes et sentiers, d'installer écoles et dispensaires, en un mot prodiguer à ces populations trop longtemps asservies au joug d'un bandit réfugié dans la grande forêt lao, les bienfaits de la paix française". (26)

Bientôt, le Sergent Patillon prendra sa retraite, et commémorera l'événement à sa façon, en ouvrant à Nong Mek un bar qu'il baptisera "Le Pirate". (27)

Mais les désillusions vont vite arriver. Les partisans de Kommadam continuent à résister et à échapper aux détachements envoyés à leur recherche. Plusieurs campements abandonnés ont été découverts. Il semble que les kabots ne passent jamais plus d'une nuit dans leurs abris. Aucun mouvement de soumission ne paraît encore se confirmer.

Les partisans de Kommadam résisteront plus d'un an. Des incidents éclateront à Savannakhet en 1937. En Mars 1938, la "pacification" de la région située à l'Est du plateau des Bolovens au voisinage de la frontière vietnamienne est censée être terminée. En conséquence, est créée une Délégation de la Haute Sekong qui groupe sous une même autorité les

tribus des territoires nouvellement pacifiés dans l'hinterland des provinces de Savannakhet, Saravane et Bassac. Par ailleurs, en 1939, un poste de Gardes Indigènes sera construit à vingt kilomètres de Lao Bao, à Khe Sanh, en un point d'où un fonctionnaire européen contrôlera toute la région des Hauts-Plateaux de l'arrière-pays de Quang Tri et dont la liaison avec le Délégué de Tchépone sera assurée.

En fait, dans la province de Saravane, de nombreux Bolovens vont retourner à la dissidence, des villages vont être désertés, des embuscades tendues, des sentiers barricadés et couverts de lancettes. A l'échelon supérieur, on clame de nouveau la nécessité d'une politique d'apprivoisement étayée par des distributions de couvertures, de quinine et de médicaments et des tournées communes des fonctionnaires des deux protectorats voisins, en vue d'assurer la cohésion des deux administrations intéressées et l'unification du taux des impôts dans les deux pays. Mais on n'oublie pas non plus de renforcer le poste de Ban Tampril. Aux cent Gardes Indigènes commandés par quatre Gardes Principaux, on adjoint une nouvelle section de tirailleurs. On lance la construction des pistes pour relier les postes lao de Ban Tampril et Ban Chaling au poste vietnamien de Ben Hien, on poursuit celle de cinquante kilomètres qui mène de la Sekong à Ban Chavane. Enfin, deux nouveaux postes sont en création : l'un à Samo conjugué à Tan Lan, village Lao Theung dissident, l'autre à Dak krou à hauteur de Ban Chaling jumelé avec les postes de Dong Ha et Van Ly.

Fin Décembre 1938, les paysans de la vallée du Haut Poyo (28) située dans la zone limitrophe à la frontière Lao-Viet sur une longueur de cinquante kilomètres, se révoltent. Les miliciens sont sans cesse attaqués. C'est le cas notamment de la colonne Cornillou, le 23 Décembre, et d'une autre colonne, le 21 Janvier 1939. Elle était partie de Ban Tampril et tomba dans une embuscade près du village de Ban Chan Fain sur le plateau Kaseng proche de Chaling. C'est à hauteur de ce dernier village qu'est situé à Mang ha, le centre de la rebellion. Trois jours plus tard Ban Chaling était attaqué et incendié. Ces incidents graves (29) se déroulent dans

la circonscription de la Délégation de la Haute Sékong, officiellement soumise depuis deux ans, incitent la Résidence Supérieure de Vientiane à réagir.

Deux groupements de miliciens (30) partirent, en Février 1939, de Ban Chaling et de Ban Hien, avec, pour objectif, de se rencontrer en plein centre de la rebellion, c'est-à-dire dans le village de Mang ha. La jonction fut réalisée le 24 Mars. Mais la colonne Le Pichon tomba à deux reprises dans une embuscade dressée par les "dissidents". Il fut gravement blessé par une flèche dans la deuxième reprise.

L'évolution de Kommadam

Kommadam a rallié immédiatement la cause de la résistance, avec l'intention, maintes fois proclamée, de ne jamais se rendre. Et il a tenu parole, au cours d'un combat qui a duré 35 ans. Jusqu'à la mort d'Ong Keo, il s'est toujours comporté vis-à-vis de ce dernier comme un loyal adjoint, tout en gardant une certaine autonomie. Il n'a, en particulier, jamais rejoint Ong Keo dans son fief du Phou Kam.

Pour lui, la résistance devait s'organiser à partir de son propre fief, à savoir la plaine de Thung Vaï, avec une base arrière dans le Phou Louang. Quand Ong Keo a eu des difficultés dans le Phou Kam, Kommadam lui a proposé de venir à Thung Vaï. Il y est effectivement resté quelques mois. Puis Ong Keo a décidé de se réfugier à l'est de la Sekong. Mais Kommadam est resté sur place. Lorsqu'Ong Keo a fait sa soumission, aussi apparente fût-elle, il n'en a pas été question pour Kommadam. Il était donc, dès le début de l'insurrection, animé d'une farouche résolution de résistance. Dans une lettre datée du 2 septembre 1901, (donc au moment, où Ong Keo franchit la Sekong) envoyée à l'un de ses frères, il proclame "Je ne ferai jamais ma soumission aux Français". (31)

Bien implanté dans son secteur, il est demeuré le loyal adjoint d'Ong Keo, avec qui il avait de nombreux contacts. La correspondance échangées entre les deux hommes témoigne du profond respect et de l'admiration de Kommadam pour Ong Keo, même si les vues stratégiques ne concordaient pas toujours.

Les formules n'étaient pas toujours aussi solennelles que "Chao Samdet Pha li Pha nhoc Thong Phou Thong Pha Sat Na Ma ha Khong Tham" (en gros "chef suprême de la Religion"). Mais il conserve toujours au minimum le début de la formule "Chao Samdet" (32).

Lui-même, à partir de 1925, se fera décerner le titre de Chao Phya Khom, chef du muong Khom. Et il emploiera souvent l'expression "Nous les Khoms". Il créera l'écriture Khom. Donc, l'expression revêt nettement un caractère ethnique et national. Comme Ong Keo, il utilisait un cachet à figure de génie.

C'est au cours de la période 1907-1910, celle de la soumission d'Ong Keo, que Kommadam va asseoir son autorité. Certes, il reste soumis à Ong Keo, il sait que ce dernier, un jour ou l'autre, cherchera à reprendre ouvertement le combat. Mais il a l'avantage sur Ong Keo de n'avoir pas cédé, même si, de la part de ce dernier, il s'agit d'une manoeuvre.

Une lettre du 6 mars 1909 (33), adressée au phoban de Kong, nous apprend que Kommadam lui a demandé sa fille en mariage afin qu'elle devienne "Reine". En conséquence, il demande qu'on veille sur elle et n'hésite pas à menacer de mort quiconque oserait lui soustraire la jeune fille : "même une mouche mâle ne devra pas toucher la femme, qui s'appelle Deng Nouang".

Le 2 Mars 1910, il rend compte au Samdet de Chakam qu'il a écrit à Dauplay pour lui reprocher d'avoir fourni vingt fusils au chau muong de Nong Bok, lequel a tué un de ses soldats. La conclusion de cette lettre est significative quant à l'esprit du "soumissionnaire" et à l'accord profond qui existe entre les deux hommes sur la conduite à tenir vis-à-vis des autorités françaises, symbolisées par la personne de Dauplay,

dont la disparition devrait, selon eux, régler tous les problèmes :

> "Je pense comme vous. Il faut se cacher et attendre que Monsieur le Français (souligné par nous) retourne en France. Il sera alors facile de tuer des mandarins de Nong Bok et recommencer la rebellion... Aidez-moi à acheter du salpêtre à Ban Donchan ainsi que des allumettes et des étoffes blanches". (34)

Nous connaissons la suite. Monsieur le Français Dauplay, après avoir tué Ong Keo, tentera de faire connaître le même sort à Kommadam, qui y échappera de justesse. Dès lors, Kommadam ne quittera plus son repaire du Phou Louang.

Nous ne possédons aucune archive sur les activités de Kommadam entre 1910 et 1925. Mais lorsqu'il "fait sa rentrée" en 1925, on peut aisément imaginer, devant l'effervescence qu'il provoque, qu'au cours de ces quinze années de maquis, Kommadam n'est pas resté inactif. Il ne s'est pas contenté de restaurer sa santé, même s'il est devenu "gros de ventre" (35).

Tout d'abord, Kommadam s'attacha à resserrer les liens entre toutes les tribus protoindochinoises de la région des Bolovens. Lorsqu'il estima que l'unité créée était assez forte, il s'efforça de gagner à sa cause, les tribus des provinces voisines d'Attopeu et de Bassac. Ce fut long et pénible. Les contacts ne pouvaient être établis que par des agents circulant à pied et porteurs de messages personnels. Il étendit aussi ses relations, déplaça sans cesse ses bases, s'allia, à d'autres groupes ethniques comme les Sedangs ou les Rhadés, et réussit à attirer une partie des Lao. Son programme politique était simple. Il appelait le peuple à résister aux colonialistes par tous les moyens, à refuser le paiement des impôts, le recrutement dans l'armée ou les corvées, et c'est dans un souci d'efficacité - propagation des idées, coordination des activités de tribus séparées les unes des autres par de grandes distances - qu'il créa l'écriture Khôm. Sa soeur qui lui servait de secrétaire, organisa son enseignement et créa les premières classes. En 1925, le mot d'ordre, diffusé en caractère khom était le suivant "dans deux ans, il n'y aura

plus de Français, il faut constituer un muong avec l'aide des Rhadés" (36). Les nangsu khom, véritables "dazibao" colportés, inondèrent le pays et certains responsables purent ironiser sur la future "Bolovénie autonome" (37)

Mais le Commissaire de Saravane prit l'affaire très au sérieux. Il enverra un neveu de Kommadam sonder ce dernier. L'émissaire est obligé d'attendre quatre jours à Thung Vaï avant d'être invité au deuxième campement du "Phathammik" (38). Kommadam a été décrit par son neveu comme étant toujours sur ses gardes, armé d'un sabre et d'un couteau, entouré de dix partisans et de ses trois fils Sithom, Nhousong et Kamphan. Connaissant parfaitement la position de son neveu (qui avouera dans son compte-rendu au Gouverneur de Bassac qu'il regretta de ne pas avoir eu l'occasion de "descendre" son oncle). Kommadam l'accueille par cette phrase "Les grands buffles qui se sont rencontrés ne doivent pas se combattre de suite..." L'envoyé du Gouverneur a appris que quarante Ngés avaient été invités quelques jours auparavant par Kommadam qui les avait honorés en leur offrant deux buffles. Kommadam s'est alors vanté de pouvoir disposer, en cas de nécessité, de deux mille guerriers Ngés. Une nouvelle fois, Kommadam refuse de faire sa soumission. Et lorsqu'on lui demande de venir au moins "palabrer" il répond invariablement qu'il a peur de Dauplay. Et de rappeler qu'en 1910, c'est sous le prétexte de régler un différend, qu'il avait accepté de discuter avec l'administrateur. Or, ce dernier avait tiré trois fois sur lui avec l'arme camouflée dans le casque.

Des différents témoignages recueillis à l'époque sur le chef de la résistance des Bolovens, il ressort que Kommadam fait une forte impression sur son entourage : "... C'est un Maître qui n'exige aucune corvée... la plaine le Thung Vaï lui appartient... il est très grand, très fort. Couché à terre et maintenu par dix hommes, il se relève facilement..." (39). Il bénéficie d'un impact populaire indéniable et jouit, auprès de la masse paysanne, d'un pouvoir charismatique, fortement teinté de messianisme.

"... C'est le chau Pha Olahat Ta (génie qui voit tout ce qui se passe à de très grandes distances). Il descend directement des génies qui ont construit les pagodes de Bangkok, Bassac et Vientiane. Aujourd'hui, il est chargé par le Ciel de créer le royaume Kha..." (40).

C'est l'époque où le bruit court qu'il a fait immoler au Phi du Phou Louang et à son Phi personnel un jeune Nha Heun. "... Il a mangé de sa chair transformé en lap (41) énorme..." (42). Mais c'est surtout sa volonté de résistance à tout prix qui galvanise les paysans révoltés.

"... Kommadam est un grand chef qui ne voudra jamais se soumettre. Il se méfie des étrangers... Kommadam est invulnérable, il possède un sabre ngao chuong (pouvant tuer à grande distance) et une poule noire qui couve cinquante oeufs depuis plus de trois ans. Lorsque les poussins sortiront de leur coque, Kommadam entrera en guerre et chassera les Français hors du Laos et alors il deviendra roi du Laos..." (43).

Peu à peu, Kommadam va préciser son programme politique. Le 30 Juin 1926, il envoie une invitation à tous les Commissaires du Gouvernement du Bas Laos pour, qu'au cours d'une séance solennelle devant se dérouler dans la sala de la pagode de Thung Vaï, ils le reconnaissent comme Phan Ha Khom, c'est-à-dire chef de tous ceux qui parlent Khom. En tant que tel, il percevra directement les impôts et c'est lui qui les remettra au représentant de la France. A cette condition, il est prêt à révéler son écriture nang sa khom. Un an plus tard, il n'est déjà plus question de remettre le montant des impôts aux Français, mais aux Laotiens, par l'intermédiaire du Prince de Bassac. Et là, Kommadam s'inspire du passé. Jadis en effet, ce sont les administrateurs du Prince de Bassac qui étaient chargés de percevoir l'impôt, "à raison de deux ticaux par inscrit pour le roi Anou de Vientiane". A partir de 1927, Kommadam ne s'adressa plus qu'au Résident Supérieur de Vientiane, au Prince Pethsarath, Inspecteur du Royaume, et au Gouverneur à Bassac. Il ignore superbement les "Commissaires". Rappelant que les autorités de Bassac étaient les anciens chefs de la race khome, il veut que le plateau des Bolovens ainsi que la plaine qui le borde, forment un kong relevant de la circonscription de Bassac

et non plus des muongs de Saravane, Attopeu, Paksé et Wapi qui sont de création récente.

Et dans une de ses dernières lettres connues (22 Février 1927), Kommadam, tout en ne remettant pas en cause l'administration française sur le Laos, y met cependant une condition, à savoir que tous les khoms soient considérés comme une race à part, qu'on les laisse vivre dans leur région et surtout, qu'on leur fasse connaître le régime sous lequel ils seront placés, et pour combien de temps.

> "... Nous réclamons un statut écrit pour une durée déterminée. Nous ne choisissons pas l'autorité qui veut nous administrer, mais nous n'oserons pas nous livrer à une autorité qui refuse de nous accorder un statut..."

Et afin d'en prévenir nos enfants pour qu'ils se le répètent dans l'avenir, nous voulons savoir si c'est pour 10.000, 100.000 ou 1.000.000 d'années... ? (44)

Tel était l'état d'esprit de Kommadam en 1927. Nous ne disposons plus d'aucun témoignage semblable pour la décennie suivante. Il est facile d'imaginer que l'administration française ayant répondu aux initiatives de celui qu'elle considère comme un pirate, par une fin de non recevoir, Kommadam va durcir sa position. Au cours de la période 1934-1936, Kommadam n'aura plus qu'une idée en tête : chasser les Français en leur faisant une guerre à outrance.

NOTES DU CHAPITRE V

1) Cf. rapport nº 20 du Commissaire du Gouvernement d'Attopeu MARTY, du 31 Mai 1911, AOM, Aix, série E5.

2) Cf. rapport du Commissaire du Gouvernement d'Attopeu, Mai 1915, AOM, Aix, série E5.

3) Cf. AOM, Aix, série F5.

4) Cf. rapport nº 1040 du Résident Supérieur de l'Annam du 23 Septembre 1925, AOM, Aix, série F5, affaires politiques 1909-1927.

5) Cf. supra p. 202, chapitre V.

6) Ban Veune Saï s'appelait autrefois Moulapoumok, du nom d'un chef de bonze laotien que le Commissaire siamois de Bassac avait envoyé, en 1887, de Mun-la-pa-mok, sur le Mékong, jusqu'à cette région située sur la moyenne Sé San. Il était accompagné d'un certain nombre de familles laotiennes et du chau muong. Ils fondèrent un hameau, qui reprendra le nom de leur patrie d'origine. (Cf. H. Maître, Les jungles moï, op. cit., p. 522).

7) Cf. supra p. 202, chapitre V.

8) Cf. rapport nº 10 du Commissaire du Gouvernement de Saravane VITRY, du 13 Octobre 1925, AOM, Aix, série F5.

9) Cf. rapport du Commissaire du Gouvernement de Saravane VITRY, du 17 Mars 1926, AOM, Aix, série F5.

10) Cf. infra, note 8.

11) Cf. infra note 9.

12) Ibid.

13) un arrêté du 24 Mars 1926 pris par le Résident Supérieur en Annam, sur la proposition du Résident de France à Kontum stipule dans l'article 1, qu' "est constituée en zone réservée toute la région de la province de KONTUM dans les limites ci-dessus définies : à l'Est, le cours du Dac Nghé, à l'Ouest, la frontière lao, au Sud, le cours du Dak Ronal jusqu'au

Dak Poko, le cours du Dak Poko jusqu'au Dak Psi, le cours du Dak Psi jusqu'au village de Kon Hamong, une ligne conventionnelle Ouest-Est partant du village de Kon Hamong, passant par le village de Kon Non et aboutissant au Dak Nghé à hauteur de Kon Taï, au Nord, la limite nord de la province de Kontum".

14) Cf. rapport du Commissaire du Gouvernement de Saravane, 1926, AOM, Aix, série F5.

15) Cf. T.O., nº 136 Co du Résident Supérieur de Vientiane du 3 Juillet 1926, AOM, Aix, série F5.

16) Cf. rapport nº 32 d'HAUDEBERT, Commissaire du Gouvernement de Paksé, du 25 Juillet 1926, AOM, Aix, série F5, affaires politiques 1909-1927.

17) Cf. supra

18) Cf. infra, note 16.

19) Cf. T.O. du 29 Octobre 1926, Paksé, AOM, Aix, série F5.

20) Cf. rapport du Commissaire spécial de la SOreté BOLLEN, du 3 Mars 1927, dans lequel il fait la synthèse des renseignements fournis par un ancien lieutenant de Kommadam, domicilié à Ka Tho (province de Saravane) et qui collabore avec les Français, ainsi que le rapport de THIT PHOUT, neveu de Kommadam, Paksé, Juillet 1927.

21) Cf. rapport du Commissaire du Gouvernement de Paksé, Mai 1931, AOM, Aix, série F5.

22) Cf. rapport politique mensuel, Résident Supérieur de Vientiane, Septembre 1931, AN, rue Oudinot, INDO NF, carton 328 - 2649.

23) Contre les Phnongs révoltés dans le Cambodge.

24) Cf. Bulletin politique mensuel, Direction politique, 3ème bureau, INDO, Laos, Mars 1936, AN, rue Oudinot, INDO NF, carton 329 - 2657.

25) W. BURCHETT, En remontant le Mékong, op. cit.

26) Cf. Bulletin politique mensuel, Septembre 1936, AN, rue Oudinot, INDO NF, carton 329 - 2657.

27) Cette information nous a été fournie par M. FRAISSE.

28) Au Vietnam.

29) Cf. rapport nº 78, Inspection mobile des Colonies, mission d'Indochine, AN, INDO NF1, A 50, carton 272 - 2399.

30) Ibid.

31) Cf. supra document nº 2, p. 291.

32) Chao Samdet ou Tiao Samdet, Cf. infra, chap. III, note 5.

33) Cf. supra document 4, p. 294.

34) Cf. lettre de Kommadam du 2 Mars 1910, supra document 4, p. 294.

35) Cf. rapport du Commissaire du Gouvernement de Saravane, Octobre 1925, AOM, Aix, série F5.

36) Cf. supra , chapitre V p. 202.

37) rapporté par le Commissaire du Gouvernement de Saravane CHAMBERT, dans sa lettre nº 10 du 13 Octobre 1925, AOM, Aix, série F5.

38) le Phathammik kharat, titre dont nous ne connaissons pas la signification. Cf. infra note 20.

39) Cf. rapport agent de renseignements du 20 Février 1927, op. cit., infra note 20, ainsi que rapport nº 140 du Sous-Inspecteur FENDLER du 23 Mars 1926, AOM, Aix, série F5. Outre la plaine de Thung Vaï, Kommadam avait autorité sur quatre portions de ray situées à la source de la Sé Katam entre Thung Vaï et Nong Sep, sur les deux rives de la Sé Katam.

40) Ibid.

41) Cf. T.O. nº 25 Co, origine : Résuper Vientiane Cion Gouvercom, Paksé et Attopeu, Saravane, 2 Juillet 1926 . Le lap est un hachis de viande crue. Dans la cérémonie sacrificielle, la préparation et la cuisson de la viande destinée aux invités ont lieu entre le sacrifice et l'offrande à l'autel. Le lap est servi après le lao lao (alcool de riz).

42) Cf. AOM, Aix, série F5.

43) Cf. rapport de l'agent de renseignements, ancien lieutenant de Kommadam, du 20 Février 1927, voir infra note 20.

44) Cf. alinéas 3 et 4 de la lettre de Kommadam du 22 Février 1927, adressée au Résident Supérieur, au Tiao Pethsarath, au Tiao Gouverneur de Bassac, ainsi qu' "aux Lao, Siamois et aux Français".

CHAPITRE SIXIEME

ETUDE COMPARATIVE

CHAPITRE SIXIEME

ETUDE COMPARATIVE

I - ORIGINALITE DU MOUVEMENT

A - Constance du mouvement

B - Caractère local

C - Continentalité et contiguïté du plateau des Bolovens

D - Non-insertion dans la réalité

II - LES RACINES DU MOUVEMENT ET LES MODES DE LUTTE

III - CONTINUITE ET RUPTURE : de KOMMADAM au PATHET LAO

A - Ong Keo, l'étape messianique

B - Kommadam, l'étape nationale

C - Le Pathet Lao, l'étape révolutionnaire

IV - LA REVOLTE DES BOLOVENS COMME ANCRAGE HISTORIQUE POUR LES LAOTIENS

CHAPITRE VI

ETUDE COMPARATIVE

Cette analyse événementielle a pu paraître longue et certains récits superfétatoires. Il était cependant nécessaire à nos yeux d'extirper des archives où, volontairement ou pas, ils étaient enfouis, les "événements" des Bolovens peu connus jusqu'à ce jour. Si l'on excepte celle du "pirate" sous laquelle les Français aimaient se représenter Kommadam, aucune image d'Epinal, du genre "Chute de Lang Son" ou "prise de la Smalah d'Abd-el-Kader" n'assombrit ou n'embellit les manuels d'histoire du petit écolier français. N'ayant pas eu à nous débarrasser d'un imagier encombrant, notre travail de recherche a consisté principalement à dégager des documents n'appartenant pas encore au domaine public, ce qui nous a semblé essentiel à la compréhension de l'événement, considéré non comme un accident, mais comme un "moment", un noeud, révélateur d'une crise profonde.

Rendre compte du combat quotidien de ces hommes aux pieds nus, "de ces gens de sac et de corde" (1), qui ont tenu contre le colonisateur - donc qui ont fait l'histoire - tel a été notre souci constant. L'historiographie classique, française ou laotienne, accordait une place dérisoire aux luttes des minoritaires. Paul Le Boulanger y consacre une demi-page dans son "Histoire du Laos" (2). Le plus récent essai (3) y traite du problème en quelques lignes. Si, à l'époque actuelle, Wilfred Burchett (4) a été le premier à souligner l'importance historique de la "révolte des Bolovens", un John B. Murdoch ou un Alfred W. Mc Coy (5) en ont fait une étude plus approfondie.

Le moment est venu de nous interroger sur la place réelle qu'elle occupe dans la dynamique historique du Laos. Ce mouvement de résistance n'aura-t-il été qu'une jacquerie paysanne ou bien s'est-il inscrit dans un processus plus vaste ? En d'autres termes, cette étude ne nous aura-t-elle servi qu'à mieux connaître un combat ignoré ou bien nous permettra-t-elle de mettre en valeur la contribution que ces paysans révoltés ont apportée à ce qui deviendra la révolte du Pathet-Lao ?

Pour répondre à ces questions, il convient de dégager les traits essentiels de cette résistance populaire des minorités proto-indochinoises du Sud-Laos.

I - ORIGINALITE DU MOUVEMENT

A/ Constance du mouvement

Ce qui frappe à première vue, c'est la constance du mouvement, sa longévité. Animé de phases diverses certes, cette "guérilla de 30 ans" aura réussi à créer un climat d'insécurité permanent de 1901 à 1937. Ce n'est pas là son moindre mérite que d'avoir duré assez longtemps pour que le combat mené s'inscrive dans des perspectives plus larges dues au déclenchement de la deuxième guerre mondiale. 1937 est l'année en effet où les miliciens français pourchassent les derniers partisans de Kommadam, tué quelques mois auparavant, mais c'est aussi l'année où le Japon étend son hégémonie en Asie. Lorsque les Japonais "s'installeront" au Laos - d'une façon d'ailleurs plus discrète que les français en 1893 - instinctivement les Bolovens leur opposeront une résistance farouche, allant jusqu'à s'allier à leurs ennemis de la veille, les français (6), quitte à se retourner de nouveau contre eux à partir de 1946, lorsqu'il fut évident qu'à l'impérialisme nippon allait succéder un néo-colonialisme français. En 1953-1954 les résistants Lao Theung du Sud-Laos ont eu un rôle important dans l'encerclement stratégique des Français, dont l'issue fut Dien Bien Phu. Sithon et Kamphan, fils et petit-fils de Kommadam, y participèrent largement. Au cours de la seconde guerre d'Indochine, ce furent les "bérêts verts" de la CIA et les troupes des Forces Armées Royales qui firent les frais de la volonté de résistance de ceux que les Américains appelaient encore à l'instar des Thaïlandais et des français, des "Khas". Si les nouveaux agresseurs réussirent à diviser les populations Hmong (7) du Nord Laos - il y eut une véritable armée de mercenaires Hmong aux ordres du Général Vang Pao - ils n'y parvinrent pas au Sud-Laos, pourtant fief du Prince Boun Oum, héritier de la maison Champassak et qui ne cacha jamais ses sympathies pour les Américains.

Les différentes phases de ce qu'on peut appeler maintenant la première guerre de résistance des Bolovens, apparaissent plus ou

moins clairement dans la description des événements des précédents chapitres. Plus ou moins clairement, car nous avons tendance à qualifier "phase de stagnation" une période sur laquelle nous ne disposons d'aucun document, d'aucun témoignage.

L'insurrection, qui couvait depuis 1898, a éclaté en avril 1901 et a duré cinq mois. A la suite de la répression exercée par les troupes "indochinoises" de la France, les montagnards se sont alors installés dans la résistance en menant six ans durant des opérations de guérilla, soit à partir du "pays insoumis", au-delà de la Se Kong, soit en "pays soumis", à partir de bases solidement implantées, comme la région de Thung Vaï ou le massif du Phou Katé. Mais un raid spectaculaire de Kommadam en 1905 à Nong Bok va décider les Français à vider l'abcès du Phou Katé, en éliminant le responsable local, Ong Thong. Ce revers, ajouté aux difficultés causées par une épidémie de variole et une importante disette, incitera le "Holy's man" (8) à se soumettre. La période de 1907-1910 sera donc une phase de stagnation, d'attente. Ong Keo se maintiendra par la ruse. Il est évident qu'il ne pensa, au cours de cette période, qu'à reprendre le combat, combat d'ailleurs qui n'a pas vraiment cessé puisque Kommadam dans son fief de Thung Vaï, exécutera de nombreux coups de main.

L'élimination d'Ong Keo en 1910 marque pour certains historiographes, la fin de la révolte des Bolovens. La réapparition en 1934-1936 du vieux "pirate" Kommadam, dont on n'a fait finalement qu'une bouchée dans son repaire du Phou Louang, est présentée sous un aspect folklorique. Ainsi, l'on nous fait croire que le pays bolovен a été calme de 1910 à 1934. Or, si des archives d'Aix-en-Provence nous ont permis de constater quelle effervescence en 1925 provoquait chez les responsables français du Laos et du Centre Annam la seule signature de Kommadam au bas des tracts qu'il diffusait, cela signifie qu'au cours de la période 1918-1925, Kommadam n'a pas dû rester

inactif. D'ailleurs, une analyse politique du Commissaire Chambert, en 1925, ne nous apprend-elle pas que Dauplay a failli régler ses comptes avec son vieil adversaire en 1919 ?

La période 1910-1918, si elle n'a pas été fertile en évènements connus, a permis à Kommadam, non seulement de restaurer ses forces physiques, mais aussi de tirer les enseignements de la lutte de son ancien chef, Ong Keo. Il en a certainement conclu qu'il avait intérêt à s'installer solidement à proximité de son fief traditionnel, tout en étendant un véritable réseau d'information, lequel porta ses fruits à partir de 1925. Il savait aussi qu'il tirait son prestige de sa détermination avouée de ne jamais se soumettre. Ainsi put-il cristalliser sur sa personne le mécontentement grandissant des paysans de plus en plus accablés d'impôts et de prestations, nécessaires à la mise en valeur du plateau.

B/ Caractère local

En dépit des efforts déployés par Kommadam autour des années 1925-1930, le mouvement n'a jamais pu dépasser les limites d'un cadre régional restreint. Jusqu'en 1925, il n'a jamais débordé la région que les autorités françaises inscrivaient dans un quadrilatère : Saravane-Attopeu (dans le sens Nord-Sud) et Thateng-Ban Tok (dans le sens Ouest-Est). L'attaque Sedang de Kon Ketou (Juin 1901) causa une effervescence d'un an, mais n'eut pas de suite. L'affaire de Savannakhet (Avril 1902) eut lieu sans aucune coordination avec ce qui se passait sur le plateau.

Au cours de la période étudiée, d'autres insurrections agitèrent le Laos, notamment celle des Lus en 1915 (9), des Hmongs en

1919-1921, des "Phnongs" dans le Haut-Chlong, au nord du Cambodge.

1/ <u>L'insurrection des Hmongs</u> qui embrasa le plateau de Xieng Khouang, et qu'on surnommé "la guerre du Fou", dura trois ans. Le "Fou" c'était le sobriquet donné au leader de la révolte, qui à l'instar de Kommadam, donnait un caractère messianique à son action. Batchay - c'était son nom - appelait les Hmongs à la révolte pour constituer un grand royaume indépendant et construire le palais d'un roi "accomplissant les volontés du Ciel" à Dien Bien Phou ou à Muong Heup que les Français occupèrent. Mais le 15 août 1918, ils furent encerclés et contraints d'effectuer une sortie, au cours de laquelle ils tombèrent dans une embuscade. Un officier fut tué. Batchay connut un regain de prestige. L'affaire devenait grave aux yeux des Français qui, une nouvelle fois, parce que le reste du pays était calme, purent concentrer leurs moyens et obtenir des renforts d'Hanoï et de Saïgon. L'ensemble des troupes ne parvint à dégager le plateau qu'après de sérieux engagements de janvier à mai 1920. Ce n'est qu'en 1922 que la révolte sera matée et son leader tué (10).

2/ <u>La révolte des Phnongs</u>. Les Phnongs sont un rameau occidental du groupe M'nongs qui vivaient fortement retranchés sur leurs plateaux inhospitaliers, à cheval sur les trois frontières (Cambodge-Laos, Laos-Vietnam et Cambodge-Viet-nam). En 1931, les autorités françaises décidèrent de mettre en action la politique de pénétration en pays "moï" qui devait aboutir, selon le commandement, à la création d'un territoire "moï" autonome. 5.000 Phnongs s'opposèrent farouchement à cette tentative de pénétration et organisèrent la résistance du Haut-Chlong où déjà Henri Maître (11) avait trouvé la mort en 1914. En 1931, ce fut au tour de l'administrateur Gatille, lors de l'attaque du poste du Km 53, puis à celui du gendarme Morère en 1933. Au début de 1934, à la suite de l'atta-

que de Bou Krak, le Chef de Bataillon Nyo (12) est chargé de diriger les opérations militaires et l'action politique qu'imposait le mouvement de dissidence. Dans la nuit du 4 au 5 mars, une "bande de 200 phnongs" attaque le poste Le Rolland. Bilan du côté Français : 5 morts, 15 blessés dont le Capitaine de Crèvecoeur. Le poste Gatille est à son tour attaqué dans la nuit du 29 au 30 avril. Là encore, une concentration des forces françaises fut possible et arriva à réduire la dissidence (13).

La conjonction des minoritaires révoltés du Sud-Laos avec les autres rebelles - minoritaires également - a été impossible dans le contexte historique de l'époque. Le mouvement a été le fruit de conditions locales et de circonstances particulières.

C/ Continentalité et contiguïté des Bolovens

Les populations appartenant à l'ethnie Lao Theung étaient en effet incluses dans la principauté de Champassak. Sans tomber dans le piège du déterminisme géopolitique ratzelien - la configuration naturelle d'un pays enfermerait celui-ci dans un destin irrévocable - force est d'admettre que le facteur géographique a joué.

Le Laos est en effet un petit pays, sa superficie correspond à la moitié de la France - continental - le seul du Sud-Est asiatique à ne pas avoir accès direct à la mer,- coincé entre deux axes nord-sud, la Cordillère annamitique à l'Est, le Mekong à l'Ouest.

Mais il n'y a rien de fatal dans cette constatation. L'ambiguité de la frontière entre Sud-Laos et le Tran Bo (Centre Vietnam) jouera en faveur des insurgés. Le Mekong est une frontière qui a été

imposée par la France au Laos pour des raisons politico-diplomatiques, rejetant dans le camp thaïlandais toute une population lao.

Le facteur géopolitique le plus important du Laos est la nature du cours du Mekong. Ce fleuve n'est en effet navigable que dans certaines parties de son cours. Des rapides comme ceux de Kemmarat s'étendent sur 150 kilomètres et des chutes comme celles de Khone sont infranchissables sur 13 kilomètres. Ainsi se sont constitués trois biefs, correspondant aux trois plaines à rizières de Louang Phrabang, Vientiane et Bassac. Cette division tripartite imposée par la configuration du pays a eu très tôt un rôle politique. A partir de 1912, trois royaumes - ceux de Louang Phrabang, Vientiane et Bassac - vont rivaliser entre eux. Les minorités protoindochinoises du Sud furent donc incluses dans le royaume de Champassak, dépendant jusqu'en 1893 du "Siam", amputé ensuite des terres situées sur la rive droite du Mekong.

Pour des raisons historiques, les populations protoindochinoises furent repoussées par les Thaïs dans les montagnes, ce qui accentua leur isolement.

Le pouvoir colonial a tenté bien sûr de remplacer la frontière-zone caractéristique de l'économie féodale - c'est-à-dire une zone d'échanges commerciaux et humains flous - par la frontière-ligne délimitée strictement en fonction d'impératifs de contrôle policier et fiscal; la création du poste de Kon Ketou détruit par les Sedangs en 1901 et reconstruit sous l'appellation - Poste Robert - répond bien à ce souci. Les Américains édifieront au cours de la seconde guerre d'Indochine la ligne Mc Namara d'Est en Ouest, ils penseront même la prolonger jusqu'au Mekong, afin d'isoler le Nord-Laos sous contrôle Pathet-Lao du Sud-Laos (fief du Prince pro-américain Boun Oum, ami des Thaïlandais) où l'on aurait pu ainsi réduire la poche des Bolovens. Le Premier Ministre Souvanna Phouma s'opposera à ce

projet. Ce plan américain manifestait la volonté du Pentagone de s'opposer à la loi géopolitique qui veut que les résistants disposent de bases arrières, et donc d'une artère qui les relie à celles-ci. Ce fut la raison d'être de la ligne Ho Chi Minh. Ce n'est pas un hasard si celle-ci a emprunté dans le Sud-Laos, la vallée de la Se Kong, obstacle naturel saisonnier.

Ce n'était pas non plus un hasard si la zone d'implantation des "bandes" d'Ong Keo et de Kommadam puis des forces patriotiques lao ne fut pas le centre de la province de Champassak, mais la région des confins brisés et montagneux qui séparent les provinces. La Haute Sekong est un district reculé peu accessible aux forces de répression, d'où qu'elles viennent. La Délégation de la Haute Sekong ne s'installera à Ban Tampril qu'en 1936. Encore le contrôle qu'elle exercera sur les populations ne sera-t-il que très théorique.

Quand, en 1970, les forces du Président Thieu, tenteront d'envahir le Sud-Laos, ils seront obligés, pour contourner les Hauts-Plateaux, d'emprunter le Col d'Aï-Lao, et se heurteront aux résistants de Tchépone.

L'espace géopolitique des Bolovens est donc une réalité qui a ses aspects positifs et négatifs. La configuration du plateau avec ses nombreux phou, son versant oriental surplombant la Se Kong, ses nombreuses petites vallées transversales, ont, sans nul doute, favorisé une guérilla qui s'est avérée efficace. Mais l'horizon politique en a été d'autant plus restreint. Ce manque de coordination dans l'espace,mais aussi dans le temps, a permis aux forces armées françaises de concantrer leurs moyens sur ces révoltes se présentant à elles comme des coups durs successifs et non simultanés.

D/ Non-insertion dans la réalité

Corollairement, nous pouvons dire que cette révolte paysanne ne s'est pas véritablement insérée dans la réalité "indochinoise".

Si l'on prend l'exemple de 1908, "année où l'Indochine tremble sur ses bases de la frontière de Chine à la frontière siamoise" (14), on s'aperçoit que c'est justement l'époque où la révolte des Bolovens est à son point mort : Ong Keo vient de faire sa soumission, Kommadam n'est pas encore assez organisé et les autorités françaises ont de nouveau le contrôle des populations.

Or, au Viet-Nam, les guérilleros yunnanais sont à 70 kms d'Hanoï, ville dans laquelle vient de se fomenter un complot (c'est l'affaire de l'empoisonnement de la garnison). Hoâng-hoà-Thàm dit le Dê Thàm lance son appel à la révolte dans la province du Yên-Thi. Du Japon, où il est réfugié, Pham Boi Chau fait parvenir aux révoltés des pamphlets révolutionnaires. Dans le Trung Bo, un mouvement réformiste (révolte des cheveux coupés) met en ébullition les régions de Fai loo, Dai loc Quang, Bin-Dinh. Au Sud, c'est la tentative de Gilbert Chieu de soulever la "Cochinchine". Enfin, au Cambodge, les Français doivent faire face à une insurrection dans la province de Battambang.

Inversement, lors de l'insurrection de 1901, le reste de l' "Indochine" était calme. Il est évident que des actions ainsi localisées permettent au Résident Supérieur de concentrer ses moyens.

Enfin, dans la dernière phase de la rebellion, entre 1930 et 1937, les forces de résistance de Kommadam sont absolument ignorantes des menées communistes qui agitent le Viet-Nam. Les seules

retombées signalées sont les agitations dans les mines de Boneng et Phone Tiou, encore sont-elles le fait de la main d'oeuvre vietnamienne.

Si l'on essaie de situer la résistance des Bolovens sur l'échiquier mondial, celle-ci apparait encore plus anachronique et insolite. Même la presse de Saïgon ou de Hanoï fait en 1920-1924 une place beaucoup plus grande à la révolte d'Abd-el-Krim qu'aux évènements des Bolovens. Ceux du Maroc ont eu, bien sûr, un autre impact sur l'opinion publique française : les débats parlementaires au sujet de la guerre du Rif furent passionnés.

Le Laos, c'est loin, et les colons sont trop peu nombreux pour constituer un lobby comparable à celui des colons du Maroc. Aucun Doriot ne viendra accuser l'armée française, puisqu'il ne s'agit que de miliciens autochtones, seul l'encadrement était français. On peut donc dire que Kommadam mène son combat dans le plus pur anonymat. Mais qui se souciait en cette décennie 1924-1934 des gueux qui devaient devenir la puissante armée rouge chinoise ? Certes, les effectifs des maquisards Bolovens ne dépassèrent jamais le niveau du commando. Kommadam est arrivé trop tôt et il faudra attendre une vingtaine d'années après sa mort pour que la capacité de résistance militaire des paysans rejoigne la résistance Pathet-Lao.

Althusser dirait que le mouvement de résistance de Kommadam n'a pas été assez surdéterminé. Pour cela, il aurait fallu que la crise sociale atteignit son paroxysme, alors qu'il s'agit seulement, à ce stade, d'une réaction de colère devant des abus. Par ailleurs, la pénétration française n'a pas été assez profonde, si bien que le mouvement n'a pas été capable de se placer dans des perspectives historiques nouvelles. Disons qu'il a été plus qu'une jacquerie à l'échelle du Laos dans la mesure où Kommadam a créé un embryon de programme révolutionnaire, mais qu'à l'échelle mondiale, il n'a été

qu'un clignotant parmi d'autres. Clignotant qui ne s'est jamais éteint et c'est là le mérite essentiel de Kommadam que d'avoir créé des structures d'accueil pour les futurs révolutionnaires du Pathet-Lao.

II - LES RACINES DU MOUVEMENT ET LES MODES DE LUTTE

Telles paraissent être les limites d'une révolte qui s'est située à l'intérieur de l'ancien régime et qui n'a mis en cause que les abus. Car ce mouvement agraire est avant tout anti-fiscal et anti-mandarin. L'idéologie égalitaire qui l'inspire est pénétrée de passéisme et de millénarisme. Un messie bouddhique - le Maitreya - doit permettre de revenir à un état de justice primitif. Pour hâter ce retour, on invoque le ciel dans des pagodes, on rend un culte populaire et les Phou Mi Boun, véritables intercesseurs, distribuent des amulettes d'invulnérabilité aux futurs combattants. Car il s'agit également de mener un combat de libération, au nom d'un nationalisme élémentaire "chassons les agresseurs !". A ce stade on est encore loin de la guerre d'indépendance et de la révolution qui, elle, est rupture brutale avec le passé. S'agit-il seulement alors d'une "fureur paysanne" chère à M. Roland Mousnier (15) ? Le caractère paysan de la révolte est indéniable. Il se reflète dans la personnalité de deux leaders successifs, Ong Keo et Kommadam. Et l'on retrouve tous les caractères traditionnels de l'insoumission paysanne. Ce sont des villages entiers et éloignés des centres administratifs qui basculent dans la rebellion. La base sociale du mouvement est homogène, mais peut-on parler de conscience sociale ?

On peut tout au plus répondre que la révolte traduit la prise de conscience d'une oppression et que les paysans aspirent à une libération. Au fur et à mesure cette prise de conscience s'affermit et le rapport au passé devient plus actif, plus offensif. La révolte ne se contente plus d'être une réaction épidermique, une fureur sans lendemain. Elle débouche sur l'avenir et à ce titre, elle est une étape - et non un accident - dans la lutte que le peuple protoindochinois mène pour acquérir son émancipation.

On a cru très longtemps, à la suite des affirmations de Dauplay notamment, que la subversion qui s'était étendue sur le plateau avait été le fait de "meneurs" venus de l'autre côté du Mekong, c'est-à-dire de la région récemment acquise à l'époque par le Siam (16). Or, nous l'avons vu, le mouvement est né sur le plateau même des Bolovens dans la zone montagneuse située entre Saravane et la Se Kong. Le premier leader est un Alak né à Chakam (à quarante kilomètres à l'est de Saravane) et celui qui lui succédera en 1910, un paysan Nha Heun de Nong Mek. Les premières troupes de combattants sont constituées par des montagnards protoindochinois appartenant aux tribus les plus pauvres, certaines d'entre elles ne possédaient même pas de récipients de fer. Les paysans faisaient cuire leur riz dans des tubes de bambou, garnis à l'intérieur de feuilles de bananiers et qu'ils disposaient autour du feu. Mais lorsque le riz est cuit à point, le bambou commence à brûler. Il faut donc quotidiennement rechercher des bambous ; si bien que l'emplacement du village est conditionné par le voisinage des bosquets de ce bambou particulier. Dès que le bosquet est épuisé, le village se déplace.

Wilfred Burchett rapporte dans son livre-témoignage "En remontant le Mekong" (17) qu'une tribu n'en était même pas au stade de l'agriculture. Ces montagnards vivaient de produits naturels trouvés dans la forêt, où il existait une espèce d'arbre dont l'écorce pouvait être réduite en poudre et employée comme farine. C'était leur

principale nourriture. Eux aussi sont obligés de se déplacer dès que la réserve d'arbres est épuisée.

> "Leurs abris primitifs accotés aux flancs des montagnes sont des huttes recouvertes de feuilles de bananier. Dès que les feuilles tournent au jaune, ils s'en vont, ayant épuisé toutes les écorces comestibles dans les parages. De là leur nom. Le peu de vêtements qu'ils portent (en dessous des seins et au-dessus des genoux chez les femmes, et juste assez pour cacher le sexe chez les hommes), est aussi fait d'écorce".

Les racines du mouvement sont, à l'évidence, populaires. Au Phou Kam, où s'est organisée la résistance, les premiers maquisards dont s'entoure le Phou Mi Boun, Ong Kao, sont d'origine sociale extrêmement modeste. Les mandarins sont rares. Dans la résistance active, se sont retrouvés le latsavong de Saravane et l'Oupahat de Wapi. Mais beaucoup d'autres qui gardent leurs fonctions officielles, sont acquis à la résistance et y participent en renseignant les maquisards sur les activités des occupants.

Les modes de lutte se ressentiront du caractère fruste des résistants. C'est la guérilla à l'état brut qui sera pratiquée : embuscades, harcèlements, attaques-surprises, emploi de l'arbalète, des pièges à fléchettes - empoisonnées ou pas. Le nombre des combattants actifs ne sera jamais élevé. Ils n'agiront que sous la forme de commandos de vingt hommes environ, le maximum dépassant rarement la quarantaine. Ces hommes d'une résistance physique inouie sauront tirer le maximum de leur connaissance du terrain. Tous les rapports officiels concordent pour reconnaître avec quelle célérité et habileté ces bandes s'évanouissent dans la nature,une fois perpétrées leurs attaques. Connaissant le moindre houeï, le moindre gué, ils ne laissent aucune trace. Voilà pour la tactique.

Leur remarquable utilisation du terrain se manifeste également sur le plan stratégique. Si les chefs de commandos agissent

en plein coeur des Bolovens, le poste de commandement lui, est situé quelque part dans le pays insoumis, celui dans laquel les Français ne mettent jamais les pieds - du moins jusqu'en 1935. Ce poste de commandement - en fait un campement - est mobile. Par ailleurs, Ong Keo a eu l'habileté d'en faire une zone de ravitaillement et de repos. En effet, la région dans laquelle il se camoufle est riche en salpêtre grâce auquel on pourra armer les carabines Winchester ou les mousquets Tower dont ses troupes disposent. La Se Kong en saison des pluies (elle deviendra la piste Ho Chi Minh trente ans plus tard) est un véritable obstacle pour les miliciens lancés à la poursuite des résistants venant de frapper en zone soumise. Ces derniers, contrairement aux Français, retraversent facilement la Se Kong. Par la suite Kommadam tiendra à rester dans son fief. Mais entre Nong Mek et le Phou Louang, il déplacera constamment ses campements.

Au point de vue armement outre les engins propres à tout montagnard de la région - coupe-coupe, arbalète, lances, flèchettes, boucliers, etc... les insurgés ont pu disposer de pistolets et de carabines. Jean-Jacques Dauplay (18) est bien placé pour savoir que l'arme favorite des Bolovens était "le mousquet à silex, marque Tower, ancien fusil réglementaire de l'infanterie anglaise à Waterloo". "Ce fusil pesait à peu près 12 livres. Un silex ne durait que pour environ vingt coups et la pluie rendait le feu presqu'impossible en mouillant la poudre dans le bassinet. L'arme n'était précise que jusqu'à 50 centimètres environ..." (19). Harold L. Peterson (20) précise que les mousquets Tower, surnommés "Brown bess" s'épaulaient bien malgré leur longueur et que leur robuste platine était presqu'incassable (21).

Ce mode de lutte armée était le fait d'une poignée de gens bien décidés, encadrés par des chefs énergiques, tel Ong Thong. Leur but était de créer l'insécurité et de fixer les Français sur des objectifs de leur choix. L'autre mode de lutte était pratiqué par les

masses dans leur presque totalité ; cela consistait à refuser de payer les impôts et à s'acquitter des prestations. Les dirigeants de la résistance savaient fort bien que si les autorités françaises se livraient à la répression pour obliger leurs administrés à s'exécuter, ces derniers préféraient s'enfuir et venir grossir leurs rangs. Ong Keo puis Kommadam n'eurent de cesse d'inciter, dans leurs tracts, les paysans à mener cette véritable grève. De toute façon c'est bien souvent spontanément qu'ils se soustrayaient aux corvées. La résistance boloven s'est nourrie de ce STO (22) avant la lettre.

Rudesse primitive des formes de lutte, archaïsme de l'idéologie, caractère tribal du combat - souvenons-nous du cheval blanc d'Ong Keo, prétexte à l'assaut de Nong Bok ! - tels étaient les traits essentiels de ce qui fut au départ un pur mouvement de revendication sociale. En 1910, Kommadam le reprendra à son compte. Mais il ira plus loin. Car il comprit que dans le cours même de la lutte qu'Ong Keo menait contre les mandarins - et leurs chiens de garde, les français - une conscience nationale se constituait. L'originalité de Kommadam par rapport à Ong Keo est d'avoir mis l'accent sur la revendication nationale - il se bat pour le muong Khom (23) - et d'avoir cherché à identifier celle-ci à la revendication sociale. Cette prise de conscience était une étape nécessaire. Il appartiendra au futur Neo Lao Haksat d'en franchir une autre en donnant à cette aspiration nationale une dimension plus révolutionnaire : il s'agira alors de briser le moule social et de se battre pour une véritable indépendance. Pour réaliser ce but, le mouvement de résistance s'identifiera au mouvement communiste.

Schématiquement, il apparaît ainsi que la lutte menée par Ong Keo, Kommadam, puis le Pathet Lao correspond aux trois étapes d'un véritable mouvement de libération : messianiste au départ, national ensuite et révolutionnaire enfin.

III - CONTINUITE ET RUPTURE : de KOMMADAM AU PATHET LAO

Le mouvement dit de "la révolte des Bolovens" a officiellement cessé en 1936-37, lorsque son leader a été abattu. Dix ans plus tard, le combat reprendra : il aura une autre dimension puisqu'il s'intégrera dans la lutte générale de tous les peuples d'Indochine contre le colonialisme français. A cette époque officiellement le nationalisme lao a ignoré Kommadam. De ce point de vue, la révolte des Bolovens ne faisait que rejoindre les révoltes rurales et montagnardes des minorités protoindochinoises. Y-a-t-il eu coupure entre la résistance primaire d'Ong Keo et de Kommadam et le nationalisme révolutionnaire du Pathet-Lao ? En fait ce dernier en sera une continuation, sous une forme amoindrie, mais avec des principes et des objectifs équivalents. Seule la méthode a changé. N'a-t-on rien tiré de l'expérience d'Ong Keo et Kommadam et de leur exemple ? Peut-on parler de rupture ? Par son sens inné de la pratique de la guérilla, Kommadam n'a-t-il pas été un précurseur ? Pour la masse des patriotes cette rupture, en tout cas, n'a jamais existé. Elle n'a pas été ressentie comme un fait vécu, palpable.

*

* *

A - Ong Keo : l'étape messianique

La révolte des Bolovens, rappelons-le, a éclaté parce qu'un Commissaire français avait détruit la pagode de Nong Mek, et le premier

fait d'armes eut pour théâtre une autre pagode, celle de Thateng. Ce n'est que par le biais de leurs croyances les plus profondes, qu'Ong Keo put mobilier le maximum de ces paysans. Ceux-ci étaient habitués de longue date, à vivre dans le cadre d'une société féodale. L'autorité la plus proche était à Bassac et Bangkok était loin. Lorsqu'à la faveur de l'installation du protectorat français, elle se déssaisit de son pouvoir de lever les impôts au profit des lamkha et des tassengs, alors les choses se gâtèrent. Ong Keo n'eut pas de mal à dresser le peuple contre ces roitelets, ces "coqs de villages", et encore moins à convaincre ses fidèles que la toute-puissance dont jouissaient ces mandarins n'était due qu'à l'appui armé des étrangers : il lui suffisait d'évoquer les exactions commises à l'occasion des tournées du Commissaire Remy, pour être entendu.

A l'antagonisme social traditionnel qui dressait les paysans contre les mandarins venait s'ajouter un antagonisme national, teinté de xénophobie, qui les opposait aux Français. Le "Chassons les agresseurs !" du Phou Mi Boun était au fond du même acabit que l' "exterminons les étrangers !" des Boxers. Et pour donner une assise plus populaire à ce mouvement de paysans, confinés depuis des siècles dans leurs montagnes, Ong Keo sut habilement exploiter leurs croyances profondes. Avec à sa tête un Phou Mi Boun, leur mouvement prenait une dimension religieuse, seule capable d'entraîner massivement ces paysans que les Français s'étaient empressés de qualifier de superstitieux. On leur faisait miroiter un nouvel âge d'or qui leur permettrait de retrouver un état de justice primitif. C'était donc une sorte de retour en arrière, mais qui passait par l'élimination de l'étranger responsable de tous les maux présents. Pour connaître à nouveau cet âge d'or, il fallait faire confiance au Phou Mi Boun, c'est-à-dire au Prédestiné qui annonçait la nouvelle religion.

B - Kommadam, l'étape nationale

Simple refus au départ, de payer les impôts injustes et d'obéir aux percepteurs, le mouvement de résistance à partir de 1910 va prendre une dimension nouvelle, et réveiller peu à peu le sentiment national dans les populations éparses des tribus du plateau des Bolovens. Celles-ci avaient déjà connu une cruelle épreuve, lors de l'invasion siamoise. Le souvenir de ce véritable génocide était entretenu par des légendes qui évoquaient des scènes de rizières inondées de sang et de cadavres flottant à la dérive dans les rivières. Ceux qui survécurent furent réduits à l'esclavage par les Siamois et vendus aux Lao Thaïs de la plaine.

> "Aujourd'hui même, en plusieurs endroits du Laos, constate Wilfred Burchett (24) il n'est pas permis à un Lao Thenh (25), quand il rend visite à un Lao Lum, de pénétrer dans la maison de ce dernier par la porte de devant. Il doit entrer par la cuisine et ne peut aller jusque dans la salle principale de la maison. S'il y prend son repas, il mange les restes du Lao Lum..."

On comprend alors pourquoi les tribus montagnardes soient restées en si mauvais termes avec les Lao des plaines. Vivant exclusivement sur les flancs des montagnes et aussi sur les sommets (26), ils étaient en révolte permanente contre tout ce qui venait de la plaine. Les Lao Theung étaient fiers d'être des montagnards. Kommadam eut l'habileté de forger un sentiment national autour de cette idée simple : les gens de la plaine ont toujours exploité ceux des montagnes mais cette fois, avec l'appui des Français, ils veulent les exterminer. L'entrevue de Thung Vaï où Kommadam avait de peu échappé à la mort, fut pour lui un point de non-retour. Il était bien décidé à ne jamais abandonner

le combat contre les Français. Sa première tâche dans le maquis du Phou Louang, préfiguration des cavernes de Yenan ou de Sam Neua, fut de convaincre ses compatriotes de faire taire leurs dissensions traditionnelles. Il existait en effet une quarantaine de tribus. Les querelles de clans étaient innombrables, provoquées par la délimitation des terres (des "bao") et l'enlèvement réciproque des femmes.

> "La coutume voulait, écrit W. Burchett (27) qu'un jeune homme s'assure l'aide de quelques amis pour enlever la jeune fille de son choix pendant la nuit. S'ils réussissent à la ramener au village du jeune homme, l'enlèvement est accepté de part et d'autre. Les parents se rencontrent pour arranger les noces et fixer le prix de la jeune fille en têtes de buffles et jarres d'alcool. Mais si l'on peut empêcher le rapt, le mariage est brisé..."

A partir du Phou Louang, Kommadam va chercher à renouer les liens entre toutes les tribus en envoyant ses agents à travers les chaînes de montagnes jusqu'à Saravane et Attopeu. Puis, il se déplacera lui-même, pour lancer son appel à une résistance totale. Il sut donner au triple refus de payer les impôts, d'être recruté dans l'armée et d'exécuter des corvées, un sens politique. Afin de mieux propager ses idées, et de mieux coordonner les activités des tribus séparées les unes des autres par des grandes distances, il créa une écriture et ouvrit des écoles pour l'enseigner. Sur le plan militaire, il mit sur pied tout un réseau de bases de guérilla opérationnelles en vue d'une lutte de harcèlement. Une fois les liens resserrés entre toutes les tribus montagnardes, il en tissa d'autres, cette fois, avec les populations Phou Thaï et Souaï des vallées et même avec une partie des Lao Loum de la plaine de Savannakhet.

Ainsi par sa mise au point d'une langue écrite à l'usage des Lao Theung, destinée à une action psychologique en profondeur et par tout un système d'alliances avec d'autres tribus, Kommadam apparait-il

comme le premier et véritable leader national depuis Fa N'goum (28) avec cette différence qu'il tirait sa force d'un soutien populaire et non de la soumission de princes rivaux.

C - Le Pathet-Lao, l'étape révolutionnaire

Ce sentiment national ne disparaîtra jamais plus et sera même exacerbé au cours des trois guerres qui sans interruption vont se succéder au Laos : guerre contre les Japonais, guerre contre les Français, guerre contre les Américains. Mais au lieu de lutter seules, les minorités ethniques prenant exemple sur le Viet-Nam des années 1940, participèrent à un combat plus unitaire. En août 1945, le soulèvement des villes avait été un succès, mais avec le retour des Français un an après, les forces de résistance furent écrasées.

Souphanouvong qui avait été blessé, eut le temps de faire son autocritique. Il conclut que l'erreur avait été de s'appuyer exclusivement sur les villes. La faiblesse des forces de résistance venait de leur absence de racines dans la campagne. On avait fait fi de la capacité de résistance des minorités ethniques et de la longue tradition de combat des Lao Theung en particulier. Souphanouvong se mit à étudier les expériences des montagnards et jugea ces derniers aptes à un combat de longue durée. Lorsque, mettant fin à son exil de Bangkok, il rentra au Laos en 1947, il put constater que les débris de ses troupes s'étaient éparpillés dans les montagnes, et que les chefs avaient installé leurs postes de commandement le long de la frontière vietnamienne. Certaines tribus avaient organisé des mouvements de résistance autonomes. Ce fut le cas notamment dans les Bolovens, où le fils de Kommadam, Sithon, menait déjà la lutte. Souphanouvong qui avait eu des contacts avec les révolutionnaires vietnamiens et rencontré Ho-Chi-Minh, prit alors la tête de

tous les mouvements. Ainsi le combat de Sithon dans le Sud-Laos put-il être moins isolé que celui de son père et déboucher sur de véritables perspectives d'avenir.

IV - LA REVOLTE DES BOLOVENS COMME ANCRAGE HISTORIQUE POUR LES LAOTIENS

Ce n'était pas la première fois qu'éclatait une révolte de Phou Mi Boun dans le Sud-Laos. J.J. Dauplay rappelle dans son oeuvre maîtresse (29) que "le dernier siècle avait connu deux éclosions de Phou Mi Boun dont l'une qui eut pour auteur un sorcier Asatiet Ngon vers 1830 donna bien du fil à retordre aux Siamois".

Dauplay fait ici allusion au Phou Mi Boun qui - en 1819 et non en 1830 - après avoir soulevé les Protoindochinois du muong Passak, incendia les villes d'Attopeu, Saravane et Champassak (30) avant d'être capturé et livré au Siam par Tiao Anou (31). Il y fut décapité.

Dans son "Inventaire descriptif des monuments du Cambodge", Lunet de la Jonquière (32) classe parmi ceux-ci le Vat du Phou Asa. Selon la tradition recueillie par un père de la Mission Catholique de Champassak et confirmée par les Annales du Royaume de Champassak, ce vat est constitué par l'ensemble des pagodes et des autels qu'un bonze nommé SA (Asa Kiet Ngong n'était qu'un surnom) venant de Loublaotaoboum (province de Salaphatbouli) avait construits sur la colline de Kiet Ngong. Ce qui fait dire à Lunet de la Jonquière "Les constructions de Phou Asa sont l'oeuvre d'un sauvage jouant au civilisé". Ainsi s'est perpétré le souvenir de ce lointain Phou Mi Boun, auquel succéda en 1870 un Birman qui souleva les populations protoindochinoises de la

région de Louang Phrabang.

Mais ces révoltes ne débouchèrent sur aucune perspective à long terme si bien qu'une fois réprimées, elles n'avaient aucun prolongement.

La révolte du Phou Mi Boun, Ong Keo, eut un tout autre retentissement. Il s'agissait cette fois de repousser un agresseur étranger, alors que jusqu'à ce jour, il fallait seulement lutter contre la tutelle du suzerain siamois. Le mouvement prit rapidement de l'ampleur ainsi qu'une tournure politique. C'est ce qui lui permit de ne pas cesser, une fois la flambée de 1901 éteinte. Plus il perdait son caractère messianique, plus il s'identifiait à un mouvement de résistance totale à l'agresseur. A ce titre, il acquit un grand prestige, non seulement dans les Bolovens où il naquit, mais aussi jusqu'aux confins du Sud-Laos, notamment dans la région de Veune Saï, ainsi que dans les régions frontalières du Kontum. Lorsque les cendres d'Ong Keo furent jetées dans la Se Done, son souvenir grandit dans les esprits, tandis que Kommadam tirait son renom de n'avoir jamais fait sa soumission.

De cette longue révolte, il restera une légende qui alimentera les palabres tenus par les montagnards. On se racontera en particulier l'épisode fameux au cours duquel Kommadam avait failli trouver la mort en 1910. Le fait que l'administrateur Dauplay ait profité de la coutume locale - on ne touche jamais la tête d'un hôte - en camouflant son browning dans son casque colonial, a profondément marqué les esprits. L'auteur d'une telle vilénie perdait irrémédiablement la face (33).

Mais beaucoup plus profond est le sentiment que la minorité montagnarde du Sud-Laos a d'avoir toujours su résister à l'occupant étranger, quel qu'il soit, dès le début et sans discontinuer. Et non seulement, les Forces Patriotiques du Neo Lao Haksat se sont inspirées de l'exemple d'Ong Keo et de Kommadam, mais encore elles ont profité de leur expérience sur le terrain se retranchant dans les mêmes repaires,

dressant leurs embuscades dans les mêmes lieux, disparaissant dans les mêmes montagnes. La révolte des Bolovens était devenue un modèle de combat patriotique. Certes leur adversaire américain avait d'autres moyens matériels que feu leur conquérant français, mais à l'instar et avec l'aide des patriotes vietnamiens, ils ont su remarquablement s'adapter. En dépit des bombardements massifs, les résistants étaient ravitaillés par la piste Ho Chi Minh qui suivant l'axe de la Sekong, dont Ong Keo et Kommadam avaient su tirer vingt ans auparavant un si bon parti.

Parler de Kommadam et de la résistance boloven, c'est participer d'un souvenir collectif qui marque le lien entre le passé et le présent. Ce n'est pas un hasard, s'il y a eu dans les dernières années de la lutte des combattants protoindochinois du Sud-Laos un regain d'intérêt et une orchestration de l'action de Kommadam. Le retentissement de son épopée était grand dans l'esprit des populations bolovens. La légende de la révolte des Bolovens, liée à la longue résistance montagnarde du Sadet de Chakam, puis du Phra Khom du Phou Louang, avait toujours été le thème favori du nationalisme protoindochinois dans le Sud-Laos. Le fait qu'au premier rang des combattants de la nouvelle résistance se trouvait Sithon, le fils de Kommadam, enlevait à la légende tout caractère passéiste ou nostalgique. La révolte des Bolovens n'était plus une légende racontée autour d'une jarre d'alcool, mais un stimulant pour le combat du jour.

Les révolutionnaires laotiens savent gré à Sithon d'avoir repris le flambeau de la lutte contre le colonialisme français après la mort (34) de son père en 1936. Nul n'ignore sur le plateau des Bolovens que Sithon avait été gravement blessé, lors des violents combats de Thung Vaï qui ont suivi la mort de Kommadam. Raison pour laquelle il a été capturé et emprisonné à Paksé. Il avait 26 ans. Transféré à Vientiane de 1937 à 1940, il fut condamné par l'administration coloniale à

vingt ans de travaux forcés et transféré à Phong Saly (Nord-Ouest du Laos). Il profitera de la débandade française devant l'invasion nippone pour s'évader et reprendre la lutte. Il sera de nouveau emprisonné, mais cette fois par les Japonais à Louang Phrabang. Libéré le 12 Octobre 1945, il participe aux combats de l'armée Lao-Isara (35) contre le reliquat des forces françaises à Xieng Khouang. En 1946, il s'exilera en Thaïlande avec le gouvernement Lao-Isara, à la suite du retour en force des Français. Souphanouvong (36) le nomme Commandant des forces armées patriotiques du Sud-Laos. Au cours du congrès du Lao-Isara en 1950, il est élu vice-président du Neo-Lao-Isara, futur Neo-Lao-Haksat (37) et entre comme ministre dans le gouvernement de résistance. Aux élections de 1957, année qui voit se former le premier gouvernement d'union nationale, il est élu député de la province de Saravane. Arrêté par Phoui Sananikone (38), le 28 Juillet 1959, il s'évade le 24 Mai 1960 avec Souphanouvong pour rejoindre la résistance. Au deuxième congrès du NLHS (Neo Lao Haksat), qui se réunit en 1964, il est élu vice-président du Comité Central. Il siège enfin au Congrès des représentants du peuple à Vientiane en tant que premier vice-président de l'Assemblée Populaire Suprême de la République Démocratique Populaire Lao en 1975.

A l'occasion de sa mort et de ses obsèques en mai 1977, les autorités laotiennes insisteront sur le caractère exemplaire de sa lutte et se plairont à rappeler qu'il était titulaire de quatre médailles : médaille de la Révolution, médaille de la Résistance au colonialisme français, médaille de la Résistance au colonialisme américain, médaille commémorative de trente ans de lutte.

NOTES DU CHAPITRE VI

1) Ainsi les qualifie COLONNA, qui fut Commissaire du Gouvernement de Saravane, du 8 Avril 1935 au 30 Avril 1936, dans sa monographie de la province de Saravane, op. cit.

2) Op. cit.

3) P. LEVY, Le Laos, Collection Que sais-je.

4) Cf. En remontant le Mékong, op. cit.
La seconde guerre d'Indochine, Cambodge et Laos 1970, Editions du Seuil, "Combats", Paris, 1970.

5) John B. MURDOCH "The 1901-1902 "Holy man's" rebellion", Journal of the Siam Society, January, 1974, vol. 62 part. 1.
Mc COY, Laos : War and Revolution, Harper and Row, New-York, 1970, 482 p.

6) Cf. Michel CAPLY, Guerilla au Laos, Presse de la Cité, Paris, 1966, et Bilan de 15 ans au Laos, mémoire du Commandant GAILLIEZ, Pau, 15 Janvier 1967, archives personnelles.

7) Les Méos d'autrefois. Cf. F.M. SAVINA, Histoire des Miao et J.A. LEMOINE, Bulletins des Amis du Royaume Lao, Nos 4 et 5, 1971, p. 83.

8) comme le nomme John B. MURDOCH, cf. infra, note 5.

9) Cf. Bernard GAY, Les peuples Lao et le système colonial. Etudes historiques de leurs relations, mémoire de maîtrise, Nice, 1976, en particulier les causes socio-historiques de la tentative de révolte du roi Lu de Muong Sing. Il fallut trois expéditions successives (colonne Sourisseau, Friquignon et Dussault) et deux années d'opérations pénibles et coûteuses pour rétablir l'ordre.

10) F.M. SAVINA, Histoire des Miao, op. cit.

11) l'épopée de Maitre, commencée en 1909 se termina tragiquement en 1914. Il fut tué par les Biats. C'est au cours des opérations menées en 1935 contre les Phnongs, que Pa Tran Luong, l'assassin présumé de Maitre, fut tué à son tour.

12) c'est à ce même officier, qu'il sera fait appel pour réduire Kommadam et ses partisans en 1936.

13) Cf. note pour Direction Affaires Politiques, du 22 Mai 1935. Objet : Evasion de la dissidence du Haut Chiang. AN, rue Oudinot. INDO NF. A5, 1239.

14) Cf. BCA n° 317, Février 1934, "In memoriam Pierre PASQUIER", ancien Gouverneur Général de l'Indochine, en Juillet 1928, et qui venait d'être victime d'un accident d'avion à Corbigny (Nièvre). Dans cet article, alors que sa nomination en 1928 avait soulevé les plus vives controverses, on rappelle son dernier discours dans lequel il consacrait un bilan de son action, montant en particulier sa satisfaction "d'avoir rapidement révoqué les agents de la IIIème Internationale, vexatoires et pillards affiliés à un prétendu PCI... et de constater que la calme régnait au Laos".

15) R. MOUNIER, Histoire pagnonnes du Tchong nikola.

16) thème soutenue fréquemment à l'époque.

17) op. cit.

18) Les Terres rouges des Bolovens, op. cit.

19) Cf. Major E.P. DUNNET, "Une histoire des régiments et uniformes de l'armée anglaise", La vie militaire au XVIIIème siècle, 1950, publié en 1972. Les soldats de Wellington étaient dotés du "Brown Bess" (surnom donné au mousquet qu'ils utilisaient) en Espagne et Waterloo. Les Américains affrontèrent de nouveau ce fusil en 1812 et finalement le retrouvèrent dans les mains des Mexicains pendant les campagnes de 1846 et 1847. La Grande-Bretagne vendait alors ce modèle périmé au Gouvernement de Mexico.

20) Harold L. PETERSON, Armes à feu, traduction française, 1972.

21) Le fait que les Anglais aient vendu leur Tower au Mexique vers 1846, rend vraisemblable l'exportation de cette arme au Laos, ultérieurement.

22) Service du Travail Obligatoire, créé par les troupes d'occupation allemandes en France pendant la deuxième guerre mondiale.

23) Aujourd'hui, il dirait le "Pathet Khom".

24) Cf. En remontant le Mékong, op. cit.

25) Les Theung, par opposition aux Lao Lum, Les d'en bas, de la plaine.

26) Sur le plateau des Bolovens et contrairement aux Lao Theung du Nord Laos, où ils cédaient les sommets aux Meong.

13) Cf. note pour Direction Affaires Politiques, du 22 Mai 1935. Objet : causes de la dissidence du Haut Chlong, AN, rue Oudinot, INDO NF1, A5, 1239.

14) Cf. BCA nº 317, Février 1934, "in memoriam Pierre PASQUIER", nommé Gouverneur Général de l'Indochine, en Juillet 1928, et qui venait d'être victime d'un accident d'avion à Corbigny (Nièvre). Dans cet article, alors que sa nomination en 1928 avait soulevé les plus vives appréhensions, on rappelle son dernier discours dans lequel il dressait un bilan de son action, montant en particulier sa satisfaction "d'avoir réprimé sévèrement les agents de la IIIème Internationale, assassins et pillards affiliés à un prétendu PCI... et de constater que le calme régnait au Laos".

15) R. MOUSNIER, Révoltes paysannes du 17ème siècle.

16) thèse soutenue fréquemment à l'époque.

17) op. cit.

18) Les Terres rouges des Boloven, op. cit.

19) Cf. Major R.M. BARNES, "Une histoire des régiments et uniformes de l'armée anglaise", La vie militaire au XVIIIème siècle, 1950, réédité en 1972. Les soldats de Wellington étaient dotés du "Brow Bess" (surnom donné au mousquet qu'ils utilisaient) en Espagne et Waterloo. Les Américains affrontèrent de nouveau ce fusil en 1812 et finalement le retrouvèrent dans les mains des Mexicains pendant les campagnes de 1846 et 1847. La Grande-Bretagne vendait alors ce modèle périmé au Gouvernement de Mexico.

20) Harold L. PETERSON, Armes à feu, traduction française, 1972.

21) Le fait que les Anglais aient vendu leur Tower au Mexique vers 1846, rend vraisemblable l'exportation de cette arme au Laos, ultérieurement.

22) Service du Travail Obligatoire, créé par les troupes d'occupation allemandes en France pendant la deuxième guerre mondiale.

23) Aujourd'hui, il dirait le "Pathet Khom".

24) Cf. En remontant la Mékong, op. cit.

25) Lao Theung, par opposition aux Lao Lum, Lao d'en bas, de la plaine.

26) Sur le plateau des Bolovens et contrairement aux Lao Theung du Nord Laos, où ils cédaient les sommets aux Hmong.

27) Cf. infra, note 24.

28) Le fondateur du royaume du Lan Xang (Million d'Eléphants), fondé en 1353.

29) Les terres rouges...., op. cit.

30) Cf. H. Maitre, Les jungles moï, op. cit., p. 477.

31) Il s'était d'abord réfugié en pays brao, entre la Sé Kong et la Sé San, sur la montagne qui porte encore son nom. Son souvenir est demeuré vivace dans toute la région, où on l'appelle IA PU (IA, mot brao qui veut dire "grand'père").

32) Le Commandant LUNET de la JONQUIERE, célèbre pour son Ethnographie du Tonkin Septentrional.

33) On songe à un épisode de la résistance française : le lieutenant MOREL dit TOM fut abattu aux Glières, parce que son prisonnier, un Capitaine des Gardes Mobiles, avait fait valoir sa qualité d'officier pour conserver son arme.

34) le 17 septembre 1936.

35) Lao Isara : Libération du Laos.

36) demi-frère de Souvanna Phouma, qui incarna l'esprit de résistance au cours des deux guerres d'Indochine. Les Français le surnommaient "Prince Rouge".

37) Front Patriotique du Laos.

38) Président de l'Assemblée.

CHAPITRE SEPTIEME

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE ET CLASSEE

CHAPITRE SEPTIEME

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE ET CLASSEE

I - OUVRAGES GENERAUX SUR LE LAOS

II - SOURCES FONDAMENTALES

A - Archives d'Outre-Mer, Aix-en-Provence

B - Archives nationales, rue Oudinot, Paris

C - Archives militaires

III - OUVRAGES CONTEMPORAINS

IV - OUVRAGES RECENTS

V - CRITIQUE DES SOURCES

A - Thèse soutenue par Dauplay

B - Thèse soutenue par Mc Coy

C - Thèse soutenue par Murdoch

D - Interprétation de l'Institut d'histoire de la République Démocratique du Vietnam du Nord.

CHAPITRE VII

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE ET CLASSEE

Nous avons tenté de classer les sources en quatre catégories : ouvrages généraux sur le Laos, sources fondamentales concernant "la révolte des Bolovens", ouvrages contemporains (1900-1936), travaux récents.

Nous n'avons pas jugé utile de dresser une liste bibliographique exhaustive de tous nos emprunts. Ces derniers sont largement donnés en référence dans les notes de renvoi. Sauf pour des périodes bien déterminées, et à l'occasion d'évènements ponctuels, nous n'avons pas, en outre, procédé à un dépouillement systématique de la presse quotidienne locale de l'époque. Il s'agit notamment de "La Lutte", "L'avenir du Tonkin", la "Dépêche d'Indochine", "La Dépêche d'HaÏphong". Aucun quotidien n'était publié au Laos. Seules quelques publications comme Bulletin de l'Asie Française, Bulletin du Comité de l'Asie et Bulletin des Amis du Laos, ont été consultées.

Enfin, il nous a paru intéressant de résumer in fine les interprétations que donnent de "la révolte des Bolovens", d'une part, un contemporain des évènements, et qui plus est, a participé lui-même à la répression, J.J. Dauplay, d'autre part, deux observateurs américains et un historien vietnamien, alors que la deuxième guerre d'Indochine battait son plein.

*

* *

I - OUVRAGES GENERAUX SUR LE LAOS

AUVRAY Georges, "Les voies de pénétration au Laos", Bulletin des Amis du Laos, nº 1, Juillet 1937.

AYMONIER Etienne, Voyage dans le Laos, Paris, Leroux, tome II, 1897, 360 p.

BOUROTTE Bernard, "Histoire des montagnards du Sud Indochinois", Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises, Hanoï, 1951.

DOURISBOURE P. et SIMONNET C., La mission des grands plateaux, Paris, Editions France Empire, 1961, 317 p.

DUFRENIL, "La prise de possession du Laos en 1893", Revue Indochinoise, 11ème année, tome X, Nos 85 et 86, 15 Juillet et 30 Juillet 1908.

GENTIL Pierre, Remous du Mékong, Charles Lavauzelle, Paris, 1950.

HARMAND Dr, "de Bassac à Hué - Avril-Août 1877", Bulletin de la Société de géographie, janvier 1879, pp. 71 - 104.

"Le Laos et les populations sauvages de l'Indochine, 1879-1880", Tour du Monde, 1887.

"Notes sur les provinces du bassin méridional du Se Moun (Laos et Cambodge siamois)", Bulletin de la Société de géographie, Paris, 1877. Voir plus particulièrement le chapitre Excursions

de Bassac à Attopeu.

"Le plateau des Bolovens", B.S.G., Paris, 1899, pp. 86,88.

"Voyage aux Bolovens en mars 1877", Tour du Monde, Paris, Hachette, 1893, sous le titre "Voyages en Indochine".

LE BOULANGER Paul, Histoire du Laos français : essai d'une étude chronologique des principautés laotiennes, Paris, Plon, 1931.

LINTINGRE Pierre, Les Rois de Champasseak, Paksé, 1972.

MALGLAIVE Capitaine et
RIVIERE Capitaine, Voyage au Centre de l'Annam et du Laos et dans les régions sauvages de l'Est de l'Indochine, Paris, Leroux, 1902.

MEYER Roland, Le Laos, exposition coloniale internationale, Hanoï, imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, 113 p.

PAVIE Auguste, A la conquête des coeurs : le pays des millions d'éléphants et du parasol blanc, Paris, PUF, 1947, XXXII, 381 p.
Mission Pavie en Indochine, 1879-1895, Paris, Leroux, 1898-1911, 9 vol., en particulier volume III "Voyages au Laos et chez les sauvages du Sud-Est de l'Indochine, Capitaine Cupet, 1900.

II - SOURCES FONDAMENTALES

A - Archives d'Outre-Mer, Archives centrales de l'Indochine, Les Fenouillères, Aix-en-Provence.

A l'époque de nos recherches, les archives concernant le Laos étaient en cours de classement. Les documents ont été répartis suivant les

grandes séries du cadre de classement établi par Paul Boudet. Ces séries sont très inégalement riches et fournies.

Par rapport à ceux que nous avons dépouillés à l'ex-Ministère des Colonies, rue Oudinot, (cf supra), les documents d'Aix offrent l'intérêt de provenir des échelons administratifs les plus bas - Commissaires du gouvernement au niveau de la province, Chefs de poste - alors que, rue Oudinot, nous avons plutôt trouvé les rapports-synthèses que les résidents supérieurs du Laos rédigent à l'intention du Gouverneur général de l'Indochine.

Le bilan de nos recherches s'établit comme suit :

- <u>dans la série D</u>, qui concerne l'administration générale, nous avons consulté les monographies d'Attopeu (D1) et de Saravane (D2) ainsi que les rapports annuels adressés au Gouverneur général de l'Indochine par le Résident Supérieur au Laos, 1907-1910 et 1913-1914 (D3).

- <u>dans la série E</u>, qui traite de l'administration provinciale et fournit des renseignements sur les différents groupes ethniques, leurs traditions, leur état politique et social, ainsi que sur l'installation progressive de l'administration française, nous nous sommes plus particulièrement inspirés des dossiers E5 concernant Attopeu de 1909 à 1934, E6 pour Bassac de 1894 à 1934 et Saravane de 1895 à 1906, E7 au sujet de Saravane de 1895 à 1935 et E8 pour Savan-

nakhet de 1913 à 1935 ainsi que tous les rapports trimestriels généraux et politiques adressés par les Commissaires du Gouvernement des provinces de Saravane, Attopeu, Savannakhet et Vientiane de 1912 à 1940 (dossiers d'E 12 à E 27).

- <u>dans la série F</u>, concernant les affaires politiques, ont été systématiquement dépouillés les dossiers F1, où figurent les rapports politiques mensuels des provinces d'Attopeu, Bassac, Saravane et Savannakhet de 1901 à 1903, F2 pour les mêmes provinces de 1904 à 1907, F3 pour Savannakhet en Janvier 1911, Saravane et Paksé de 1908 à 1910, F4 pour les provinces d'Attopeu, Bassac, Saravane et Savannakhet de 1909 à 1914. Notre principale source provient du dossier F5 qui traite de "l'affaire des Bolovens, 1904-1909", "l'affaire de Bak My et de Khommadam, Saravane 1909-1912 et 1925-1927".

B - <u>Archives nationales</u>, dépôt section Outre-Mer, 27 rue Oudinot, Paris,

Abandonnées sur l'aéroport de Vientiane, elles ont été récupérées en partie par Melle Meunier, archiviste, rue Oudinot. A l'évidence, la documentation est très inégale.

Ont été consultés :

1) le fonds Indo I en particulier les dossiers A20 (49) A30 (99) carton 21, A30 (106) carton 21 C10 (142) carton 44.

2) le nouveau fonds Indo NF1 notamment A50, troubles au Laos, mort de Kommadam, 1936 (Cote 271.2398).

3) le fonds GUERNUT (fonds de la Commission parlementaire d'enquête).
4) le fonds SLOTFOM (Service de liaison avec les originaires des territoires français d'Outre-Mer) série 5.
5) le fonds de la Direction des Affaires politiques.
6) le fonds Inspection générale des Affaires Outre-Mer.

C - Archives militaires

Le service historique du Ministère de la Défense au Château de Vincennes, caserne d'Artois, nous ayant fait une réponse laconique - "il n'existe aucune archive concernant la minorité kha" - nous nous sommes contentés des revues : revue des troupes coloniales, revue coloniale, revue indochinoise, ainsi que du Bulletin du Comité de l'Asie Française et de l'Almanach du Marsouin.

D'autres revues ont également été consultées à la bibliothèque du C M I D O M (centre militaire d'information et de documentation Outre-Mer) à Versailles, ainsi que des journaux aux Archives d'Outre-Mer d'Aix-en-Provence. En particulier :

Bulletin de l'Asie Française : de 1904 à 1924 - 1933 et 1934.

Bulletin des Amis du Laos, notamment le nº 2 où figure la monographie de la province de Saravane, rédigée par COLONNA, 1938, pp. 81-121, la revue France-Asie, le Journal Asiatique, le B.S.F.I. (Bulletins de la Société des Etudes Indochinoises).

III - OUVRAGES CONTEMPORAINS

AUBERT (des officiers de l'Etat-major du Général), Histoire militaire de l'Indochine, 2 vol., 1930.

BAUDENNE, "Les Khas de la région d'Attopeu", Revue Indochinoise, mars 1913, pp. 260-264.

"Notes sur un voyage de mission au pays des Khas", Bulletin du Museum d'Histoire naturelle, 1898, pp. 19-23.

BERNARD N, les Khas, peuple inculte du Laos, Bulletin de géographie historique et descriptive, XI, 1904, pp. 283-388.

de BEKALOWICZ I, "Notes sur les deux peuples de Darlac (Laos) les Radés et les Khas Pi", Revue coloniale, XII, 1906, pp. 129-141, 255-295.

COLONNA C., "monographie de la Province de Saravane", Bulletin des Amis du Laos, nº 2, Juin 1938, pp. 81-122.

DAUFES E., La Garde Indigène de l'Indochine, de sa création à nos jours, 2 vol., Avignon, Imp. Seguin, 1934.

DAUPLAY Jean-Jacques, Les terres rouges du plateau des Boloven,

FRAISSE André, Les villages du Plateau des Boloven, Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises, Saïgon, 1883.

GUERLACH J.B., L'oeuvre néfaste, Saïgon, Imprimerie commerciale, 1906.

LE BOULANGER Paul, Histoire du Laos français : essai d'une étude chronologique des principautés laotiennes, Paris, Plon, 1931.

MAITRE Henri, Les régions moï du Sud-Indochinois, le plateau du Darlac, 1872, Paris, Plon, 1909.

Les jungles moï, Paris, Larose, 1912, cf en particulier dans le Tome I, le chapitre V intitulé "de Moulapoumok au Mékong par Attopeu - 26 avril - 6 Juin 1909".

MALPUECH U. Historique de la Province de Savannakhet, IDEO, Hanoï, 1920.

ODEND'HAL Prosper, "Les routes de l'Annam au Mekong (de Hué à Saravane et à Attopeu)", Revue Indochinoise, Juillet 1894, pp. 131-161.

PICANON Eugène, Le Laos français, éditeur Auguste Challand.

TOURNIER Lieutenant-Colonel, Notice sur le Laos français, Schneider éditeur, Hanoï, 1900.

IV - OUVRAGES RECENTS

BOUROTTE Bernard, Histoire des montagnards du Sud de l'Indochine, Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises, Hanoï 1951.

- Essai d'histoire des PMSI jusqu'en 1945, 1955 in 8 br., 116 p. 12 cartes.

BURCHETT Wilfrid, En remontant le Mekong, Editions Fleuve Rouge, Hanoï, 1957, 337 p.

La seconde guerre d'Indochine, Cambodge et Laos, Editions du Seuil, Paris, 1970, 234 p.

CONDOMINAS Georges, L'exotique est quotidien, Sarluk Viet Nam central, 538 p., Paris, Plon, Collection Terres humaines.

COY Mc and ADAMS Nina, Laos :War and revolution, Harper Colophon Books, New York, Evanston and London, 1970, 482 p.

DONALD Mc M. Aw., Le monde du sorcier, Le Nepal, Le Seuil, 1966.

GAY Bernard, les peuples lao et le système colonial, Etudes historiques de leurs relations, 1914-1916, mémoire de maîtrise, Nice Octobre 1976.

GOMANE J.P., La mission Doudart de Lagrée - Francis Garnier, 1866-1868, thèse de doctorat 3è Cycle, Paris VII, Oct. 1976.

HO CHI MIN Action et révolution 1920-1967, textes choisis et présentés par Colette Capitan - Peter, Le monde en 10-18, Paris, 1968.

HOURS Bernard, Possession et sorcellerie dans un village du Sud Laos - La politique des minorités dans les rangs du Pathet Lao, thèse soutenue à Paris V, UER Sciences sociales.

de KHE SANH à TCHEPONE, éditions en langues étrangères, Hanoï, 1971.

MURDOCH John B., "The 1901-1902 "Holy Man's" rebellion", Journal of the Siam Society, January 1974, volume 62 part. 1, pp. 47-65.

NGHIEN CU'U LICH SU, Etudes historiques, organe bimestriel de l'Institut d'Histoire, près le Comité d'Etat des Sciences Sociales de la RDUN nº 150, Mai-Juin 1973.

WALL Barbara, Les Nya Hön, étude ethnographique d'une population du plateau des Bolovens (Sud Laos), thèse de 3è Cycle.

V - CRITIQUE DES SOURCES

Lorsqu'on a fini de dépouiller l'épais dossier que constitue la série F5 consacrée entièrement à l'affaire des Bolovens - pour la seule période 1901-1907, car officiellement la révolte est considérée comme matée le 13 Octobre 1907, date de la soumission d'Ong Keo - et

qu'on a terminé la lecture des rapports de la période 1934-1936, au cours de laquelle tous les responsables administratifs et militaires n'ont qu'une idée en tête, en finir avec Kommadam, on ne peut que souligner à quel point, la révolte a été minimisée dans l'historiographie française ou laotienne. Dans son "Histoire du Laos français", seul ouvrage sérieux consacré au "protectorat", Paul Le Boulanger n'évoque l'affaire des Bolovens que dans une seule page. Il ne s'agit d'ailleurs que de "la révolte de 1901" réduite à une histoire de sorciers. "Ainsi le succès des rebelles de Mars 1901 n'eut pas de lendemains. La révolte semblait jugulée" écrit-il. Il est vrai qu'il ajoute un peu plus loin "elle se prolongea pourtant".

A la même époque - le livre de Le Boulanger a été publié en 1931 - voilà ce qu'on peut lire dans "Les armées françaises d'Outre-Mer", brochure parue à l'occasion de l'exposition coloniale internationale de Paris, à la page 235.

> "L'établissement du protectorat français au Laos en 1893 est salué par les populations lao comme la fin d'une période de calamités. Les Siamois ont à peine quitté Khong et Bassac que les habitants viennent en foule pour reconstruire leurs villages abandonnés et détruits, et acclamer les Français.
>
> Depuis lors, le calme règne dans le territoire. Seules, à l'appel de sorciers fanatiques, quelques peuplades montagnardes, les Khas du plateau des Bolovens, les Méo des provinces de Xieng Khouang et de Louang Phrabang ou quelques bandes de pirates chinois du Yunnan contrarièrent de temps à autre, par des mouvements de révolte vite étouffés ou des velléités de pillage, les efforts de l'administration française pour mettre en valeur ce beau pays". (souligné par nous).

C'est le ton général. Le calme n'est troublé que par des marginaux, au mieux des sorciers, au pire des pirates, comme on dit

aujourd'hui des terroristes ou des pirates de l'air. On oublie qu'une des conséquences de l'action de ces trouble-fêtes est tout simplement d'empêcher la mise en valeur du plateau. En 1937, soit au bout de quarante-quatre ans d'occupation, on en est réduit encore à évoquer la solution-miracle : la prise à revers des rebelles de la Se Kong, qui sera possible dès que la construction de la route Quang-Tri - Lao Bao sera terminée et la liaison ferroviaire Annam-Mekong assurée. Du point de vue militaire, les Français expérimentent le dilemme, qui sera celui des Etats-Unis trente ans plus tard : se disperser pour occuper c'est s'affaiblir, se regrouper pour être fort, c'est cesser de contrôler le terrain.

Il reste les témoignages de ceux qui ont eu des responsabilités sur le terrain : Odend'hal, Daufès, Colonna, mais surtout Dauplay. Ce dernier en particulier, qui a été Commissaire du Gouvernement de Saravane, de 1906 à 1921, et a eu, à ce titre, un rôle important dans la répression du mouvement de résistance. Son oeuvre maîtresse, "Les terres rouges du plateau des Boloven ", est, bien sûr, un plaidoyer pro domo, qu'il nous a paru cependant intéressant d'analyser avant de la confronter avec des témoignages plus récents.

A - <u>Thèse soutenue par DAUPLAY</u>

Il voit la cause première de la révolte dans "la vague xénophobe qui prit naissance à Bangkok dans le courant de l'été 1900, et qui visait les gouvernants et les fonctionnaires siamois, tout autant que les Européens".

C'est un argument qui fait encore recette à l'heure actuelle : ce sont toujours les meneurs de l'étranger qui fomentent les révolutions.

On l'a dit en mai 68. Ici, ce sont les agitateurs venus de la rive droite du Mekong. Nous avons suffisamment démontré, pour n'y point revenir, que le mouvement est bel et bien né dans les Bolovens et qu'il était dirigé contre la seule présence française.

Dauplay, d'ailleurs, ne nie pas que le terrain ait été bien préparé pour "les fauteurs de troubles" par les maladresses de l'administration française : il cite notamment la suppression de l'esclavage pour dettes, seul moyen pour les Lao aisés et les commerçants "de se procurer des domestiques". D'une façon générale, la suppression du trafic d'esclaves, source de revenus pour de nombreux Bolovens provoqua la colère d'un grand nombre de ces derniers. A ces causes sérieuses de mécontentement, Dauplay reconnait qu'il faut ajouter celles qui résultèrent de l'accroissement subit de l'impôt "et plus encore de l'introduction des prestations en nature, inconnues sous le régime siamois". Au fond, Dauplay déplore que les réformes politiques françaises aient été appliquées trop rigoureusement et trop vite.

La deuxième cause de la rebellion réside d'après Dauplay, dans la crédulité et l'esprit superstitieux des Bolovens. Car, selon lui, ce ne fut qu'une révolte religieuse, où les "sorciers" surent habilement exploiter le mécontentement général.

L'ex-Commissaire juge que si la rebellion s'est effondrée au printemps 1902, c'est en raison de l'impuissance des Phou Mi Boun à réaliser le moindre miracle.

Car Dauplay estime qu'à partir du moment où la plupart des résistants ont franchi la Sekong, la rebellion est virtuellement terminée. Admettant qu'elle s'est prolongée jusqu'en Octobre 1907 - car pour lui, la soumission d'Ong Keo marque la fin de la rebellion -, il en attribue la responsabilité au manque de cohésion de l'administration

française. Le Colonel Tournier est accusé par Dauplay, d'avoir nié la gravité de la situation pour ne pas avoir à prendre de mesures exceptionnelles. Enfin, après avoir reconnu que la nature du terrain était propice aux révoltés, animés par ailleurs d'un caractère résolu et déterminé, il ajoute aux critiques déjà formulées, celle du manque d'expérience des jeunes Gardes Principaux, fraichement débarqués de France.

Car, vingt-deux ans après, Dauplay n'en démord pas : la soumission d'Ong Keo, le 13 Octobre 1907, marque la fin définitive de la rebellion. La recrudescence constatée en 1925-1927 n'est, pour lui, qu'un épiphénomène et il est loin de se douter en 1929, année au cours de laquelle il a rédigé "Les terres rouges du plateau des Boloven" - ses "Mémoires" somme toute - de l'effervescence que va provoquer l'action de Kommadam en 1934-1936. Sur ce dernier, Dauplay a ce jugement définitif :

> "Quant au Boloven Khomadam, il ne fit jamais sa soumission ; il habite encore avec ses partisans, depuis 1907, le massif du Phou Louang, dans le N.-E. du plateau. Il continue ses prédications tendant, bien entendu, à la création d'un ordre nouveau (ils sont tous les mêmes) basée sur la résurrection de l'antique civilisation des Khoms (???), laquelle parait n'avoir guère existé que dans sa cervelle. Sa propagande ne semble pas rencontrer grand succès, jusqu'ici, et il règne surtout par la cruauté et la terreur qu'il inspire. En somme, il ne parait pas devoir être bien gênant pour la Colonisation ; cependant j'ai cru devoir signaler sa présence".

Peu ou prou, tous ceux qui eurent un rôle à jouer dans la mise au pas des Bolovens argueront des mêmes faits. Colonna, pour ne citer que lui, a privilégié l'aspect messianique de la révolte, et ramené tout à des superstitions.

Plus intéressants pour l'historien, sont les jugements contemporains de Mc Coy et Murdoch.

B - Thèse soutenue par Mc COY

Mc Coy a très bien vu que les Bolovens - en particulier les Alaks - sous couvert d'une révolte religieuse et messianique, menaient en fait un combat politique, car il a bien mis en évidence, le lien de continuité qui existait entre la première phase prenant fin avec la mort de Kommadam, et l'autre phase, celle de la deuxième guerre d'Indochine.

Ce n'est pas un hasard, écrit-il, si le fils de Kommadam, Sithon, est actuellement vice-président du Néo Lao Haksat pour les populations des montagnes du Sud, tandis que le fils du Gouvernement de Champassak, le prince Boun Oum est devenu le chef de l'aile droite.

Dans son analyse des causes de la révolte, Mc Coy souligne très justement le contraste des méthodes que l'administration française applique à l'encontre des Lao et des Protoindochinois. Il a suffi aux Français de se glisser subrepticement dans les rouages de la hiérarchie administrative lao et de présenter leurs demandes, selon les coutumes lao traditionnelles, pour obtenir leur soumission. Ce fut chose facile dans la mesure où les Lao ont été administrés pendant des siècles par un Gouvernement centralisé, et qu'ils étaient, en outre, habitués à accepter une autorité extérieure.

En revanche, les Français eurent des exigences plus dures pour les peuples montagnards, et en général, peu de respect pour leurs coutumes, leurs chefs et leurs traditions politiques.

C - Thèse soutenue par MURDOCH

D'autres Américains ont étudié cette résistance, notamment Charles Keyes, dans un article intitulé "Millenialism, Theravada Buddhism,

and Thai Society" et paru en 1972, et Tej Bunnag sous la rubrique "Khabot Phu Mi Bun Pak Isan R.S 121" n'a pas hésité à accoler le qualificatif Khabot c'est-à-dire résistant à Phou Mi Boun. On est loin de l'image que se faisait le pouvoir colonial d'Ong Keo : un vulgaire sorcier.

Très intéressante nous a paru l'étude faite dans le Journal of the Siam Society, volume 62 part. 1 de Janvier 1974, où John B. Murdoch, en une vingtaine de pages (pp. 47-65), nous donne son point de vue sur les causes immédiates de ce qu'il appelle "The 1901-1902 "Holy Man's" rebellion". Sa thèse est que l'insurrection fut générale et organisée du Nord-Est de la Thaïlande jusqu'aux plateaux du Centre-Viet Nam. Il étudie le soulèvement du point de vue thaïlandais. En ce qui concerne les évènements des Bolovens, il réfute la thèse de Dauplay qui attribue les évènements à des meneurs de la rive droite du Mekong, donc de la Thaïlande. C'est bien à Thateng avec l'attaque de la pagode qu'est née la rebellion. Murdoch insiste sur le fait que, dès Juin 1901, de nombreux notables lao rejoignèrent les rangs de la résistance.

L'auteur de l'article consacre de nombreuses pages à Ong Man, autre Phou Mi Boun qui souleva le Nord-Est de la Thaïlande. Le Tiao Thammikarat - c'est le titre dont il se pare : "le souverain de la loi ou de la justice" - s'empara de Kemmarat. Il décida alors d'attaquer Ubon, mais ses troupes tombèrent dans une embuscade. La révolte diminua d'intensité.

Pour Murdoch, c'est la corruption qui est à la base du soulèvement, en particulier dans les terres éloignées du"Comisionneer". Les chefs locaux en profitaient pour malmener les populations et leur extorquer de l'argent sous prétexte de percevoir les impôts.

A ces causes, il ajoute la suppression du marché traditionnel des esclaves et l'occupation française du territoire bahnar-lao du Kontum. En cela, il est d'accord avec Dauplay.

Ce qui est original chez Murdoch, c'est le fait d'avoir examiné le problème de la révolte des Bolovens sous l'angle des relations "franco-siamoises". Le traité de 1893 avait eu pour conséquence de couper en deux le royaume du Champassak : les dignitaires des grandes familles dirigeantes se retrouvèrent du côté siamois, tandis que les terres passèrent sous le contrôle français. Entre les deux zones, s'étendait la zone-tampon dite des 25 kms. Les rapports entre nouvelle et ancienne puissance occupante furent tendus, au point qu'un notable de Bassac sympathisant des Siamois, avait pris parti pour le Phou Mi Boun, dans l'espoir de récupérer les territoires de Saravane et d'Attopeu.

Murdoch voit dans les changements politiques imposés par les Siamois, puis par les Français, la principale cause du soulèvement : destruction des structures traditionnelles, apparition d'un gouvernement central ayant des fonctions de contrôle, augmentation des impôts, suppression du trafic d'esclaves, mise en place d'un système bureaucratique mal compris, canalisation du commerce non plus vers Ubon et Bangkok mais vers Saïgon.

Le mode de vie des habitants en fut disloqué. Tant et si bien que le Phou Mi Boun-appelé aussi le Thammikarat, le souverain de la loi - incarna, dans l'esprit de nombreux paysans, le retour au vieil ordre féodal, face au nouvel ordre bureaucratique, c'est-à-dire aux traditions gouvernementales anciennes.

Sur l'aspect messianique de la révolte, Murdoch est formel : l'élément religieux n'intervient qu'en arrière-plan ; pour tenir en haleine les mécontents, les chefs du soulèvement surent habilement se servir croyances traditionnelles du Maytrena et de son invulnérabilité.

Pour conclure, Murdoch constate que le soulèvement qui s'était largement étendu, dura peu de temps au Siam, grâce, écrit-il, à "une intégration administrative réussie du Nord-Est du Laos par le

gouvernement central siamois ; tandis qu'au Sud Laos les Français imposèrent leur structure administrative mais ne parvinrent jamais à se débarrasser des chefs de tribus les plus importants".

D - Interprétation de l'Institut d'histoire de la République Démocratique du Nord-Vietnam

Elle a été donnée dans le numéro 137 de mars-avril 1971, de la publication bimestrielle de l'Institut (Nghien cu Lich su) à l'occasion du soixante-dizième anniversaire de "soulèvements armés contre le colonisateur français au Sud Laos 1901-1971".

L'auteur de l'article, Pham Gia Bin, analyse à la fin le soulèvement dirigé par Ong Keo et Kommadam du début de 1901 jusqu'en 1937 et celui de Pho ca Duot de 1901 à 1903. D'emblée, l'historien part du présent. L'étude de ces soulèvements, écrit-il, contribuera à nous éclairer sur la tradition patriotique et la volonté inflexible de lutte qui se manifeste encore à l'heure actuelle, des populations du Sud-Laos. Elle nous permettra, poursuit-il, d'exalter les admirables traditions des minoritaires du Sud-Laos et de mieux comprendre ce que furent les relations de solidarité entre les peuples vietnamien et laotien des régions frontalières, en particulier l'alliance dans la lutte contre l'ennemi commun : les colonisateurs français.

Sur les évènements des Bolovens, l'article ne nous apprend rien de plus, pour des raisons évidentes d'insuffisance et de manque de diversité de la documentation. L'auteur ne peut se référer qu'aux ouvrages contemporains : "Les terres rouges du plateau des Boloven" de J.J. Dauplay, "les Jungles Moï" de Henri Maître, "la Garde Indigène"

de Daufès, "l'Oeuvre néfaste" de J.B. Guerlach, et plus récemment "En remontant le Mékong" de W. Burchett.

En ce qui concerne le pouvoir colonial français, Pham Gia Bin tient à mettre en évidence, d'une part, la politique sournoise de main-mise sur les hauts-plateaux - et il cite, à l'appui de sa thèse, le projet du Résident Tournier d'implanter des missionnaires pour rallier la population locale, qui avorta et fut abandonné en 1908 -, d'autre part, une politique de domination plus violente et plus affichée, qui a consisté à bloquer la frontière viet-lao en y installant des postes militaires et à acculer les populations locales à une situation insupportable par un régime accru d'impôts et de corvées. Ces dernières en particulier, étaient mal vues, dans la mesure où les paysans se rendant compte qu'elles étaient surtout destinées "à la construction et la réparation des habitations des fonctionnaires et à l'embellissement des villes...".

La soumission d'Ong Keo est présentée de la façon suivante :

> "Après avoir essuyé de multiples échecs dans leur tentative de blocage économique et de répression militaire, les Français décidèrent d'adopter des manoeuvres bassement sournoises pour briser la rebellion d'Ong Keo. Par l'intermédiaire d'un "seigneur" féodal traître, les Français proposèrent à Ong Keo d'ouvrir des pourparlers en vue du règlement du conflit, et cela, avec des promesses de respect vis-à-vis des exigences du peuple Lao Theung. Cette proposition de paix fut l'objet de controverses au sein de l'état-major des combattants. Kommadam était résolument opposé à toute réconciliation avec les colonisateurs. Mais, trop naïvement confiant en la bonne volonté de l'adversaire, Ong Keo décida de se rendre aux pourparlers...".

APPENDICE

A P P E N D I C E

La matière principale de nos travaux de recherche nous a été fournie par les rapports de police des autorités coloniales françaises. Cette constatation nous amène à nous poser cette question : quelle connaissance historique pouvons-nous avoir d'un mouvement de résistance, lorsque les principales sources de notre information proviennent de ceux-là même qui avaient pour charge de le briser ? Autrement dit, la capacité d'un mouvement à se juger historiquement n'est-elle pas supérieure à ce que peut révéler le dépouillement des archives officielles, même secrètes ?

Pour répondre à ces questions, nous nous sommes efforcés, avant de conclure, de nous livrer à une analyse succincte de la vision qu'à l'époque pouvaient avoir les agents du pouvoir de la réalité concrète. Ainsi, seront expliqués bien des silences, bien des idées stéréotypées.Notre "intime conviction" d'historien nous incite à penser que c'est moins la réalité des faits qui est intéressante, que la manière dont les témoins, les acteurs ou les auteurs des rapports ont pris conscience des faits qu'ils relatent. Un document "faux" doit être traité comme un document "vrai" de la période qui l'a produit.

Il faut donc savoir que la plupart des acteurs ou auteurs des rapports étaient ou des officiers ou des anciens officiers. Parmi les explorateurs de la mission dirigée par Auguste Pavie, Cupet était un capitaine de zouaves et Malglaive un capitaine de l'infanterie coloniale. Rivière était un polytechnicien, Tournier un lé-

gionnaire, Odend'hal un Saint-Cyrien. Quelle pouvait être l'idéologie de ces responsables ?

En attendant la reconquête de l'Alsace-Lorraine, et pour laver l'humiliation de la défaite de 1870, ces officiers veulent prouver qu'ils appartiennent à l'armée la plus forte du monde. Ils sont persuadés en outre être les représentants les plus qualifiés de la civilisation qui, à leurs yeux, ne pouvait être qu'européenne. Ils ont foi absolue dans la science et veulent faire bénéficier les "sauvages" du progrès.

Toutefois, après la guerre mondiale, le pouvoir colonial est moins "dominateur" et moins "sûr de lui". La crise monétaire a ébranlé l'Occident et les Commissaires du Gouvernement doivant expliquer à leurs "administrés" les conséquences de la dévaluation du franc. Ils s'impatientent de constater que "certaines races de mentalité primitive n'ont pas compris le sens et le mécanisme de l'opération décidée par l'administration". Qu'auraient compris les administrateurs français, s'ils avaient vécu au cours de la deuxième grande crise monétaire mondiale et qu'ils avaient lu dans la presse de leur pays d'origine une information comme celle-ci : "Le serpent monétaire dévoré par la flambée du mark !".

A partir du moment où n'avons pas la possibilité de faire appel à la mémoire populaire in loco, il ne nous reste donc que les documents écrits. Garder présent à l'esprit le fait que ceux-ci ne sont jamais donnés innocemment, telle a été notre règle de conduite. Pour nous faire une idée de la réalité, nous devons tenir compte des lacunes et des points forts de l'information. Les lacunes peuvent être occasionnelles, mais bien souvent, ont une signification. Lorsqu'à la suite d'une décision politique - ou d'une opération militaire - il est écrit qu'elle fait l'objet d'un rapport spécial et que l'on

ne retrouve pas ce rapport, c'est une indication. Cinquante ans après les évènements, il demeure difficile d'évaluer numériquement les forces militaires qui ont été engagées contre Abd el Krim pour mettre fin à la guerre du Rif. Point n'est besoin d'être Phou Mi Boun pour deviner les raisons qui ont poussé la France à minimiser les moyens qu'elle a employés pour réduire ce qui, officiellement, n'était qu'une "bande de fanatiques" dirigée par un meneur.

Les évènements des Bolovens n'ont pas eu l'ampleur quantitative de la guerre du Rif. Il nous suffit de savoir que la rubrique "la situation dans les Bolovens" a figuré régulièrement dans les rapports de 1901 à 1937 pour en déduire que la flamme de la résistance des Bolovens ne s'est jamais éteinte. Ceci dit, pour serrer de plus près la réalité, nous avons porté notre attention plus particulièrement sur les rapports et la correspondance des échelons administratifs les plus bas, les rapports des résidents supérieurs étant à nos yeux trop suspects.

De Tournier, qui, après avoir renoncé à faire du plateau un nouveau Kontum en introduisant les missionnaires, cherchait à se faire oublier, à Eutrope qui ne songeait qu'à sa carrière, tous les résidents qui se sont succédés à Vientiane entre 1895 et 1937, avaient intérêt à clamer et à proclamer que tout était calme dans leur secteur. Mais le flou des directives de l'échelon supérieur avait pour effet de faire apparaître sur le terrain les contradictions de la politique décidée dans les cabinets. Or, ces directives sont riches d'enseignement, soit que les exécutants n'aient pas de leur devoir la même conception, soit qu'ils soient mûs par une idéologie différente. La critique que fait de l'action de son prédécesseur, le nouveau commissaire, nous en apprend bien plus sur ce qui s'est réellement passé du temps du prédécesseur. Il arrive même que la conclusion laconique de tel

rapport constitue un véritable aveu et fait voler en éclats les bilans triomphalistes des rapports précédents.

Trois commissaires du gouvernement ont suffisamment écrit pour que nous puissions avoir une idée de leur vision des choses : Odend'hal, Dauplay, Colonna.

Breton d'origine irlandaise, entré à Saint-Cyr en 1885, Prosper Odend'hal est affecté au 4ème Tonkinois en 1889. Un an plus tard, à 23 ans, il est mis hors cadres, et c'est en tant qu'Inspecteur de 2ème Classe de la Garde Indigène qu'il accompagne le Capitaine de Malglaive dans son voyage d'exploration des Hauts-Plateaux. Il traverse ainsi le Centre Vietnam et le Laos, de Hué à Tchépone, par le Col d'Aï Lao. C'est donc au cours de cette mission voulue par Auguste Pavie, que germe dans l'esprit d'Odend'hal cette idée, à laquelle il va se consacrer, de rechercher une voie de pénétration du littoral vietnamien vers Attopeu. En attendant, il crée le poste de Savannakhet, village qui, dans son esprit, doit devenir la capitale du Sud-Laos. Entre 1892 et 1893 il exécute diverses missions topographiques dans la chaîne annamitique. Lors de l'occupation de la rive gauche du Mékong par la France, il est chef de poste à Song Khone. En 1896 il est commissaire du gouvernement à Attopeu. A cette époque, nous savons l'idée qu'il se fait des habitants du plateau. Il ne rêve que de lancer les Laotiens sur "ces gens-là". Dans un rapport qui traite du projet de "la colonisation des Kha par les Lao", il écrit :

> "Sans doute cet hiver nous allons brûler 2 ou 3 villages, tuer quelques cochons... quelques innocents pourront peut-être payer pour les coupables, mais bast ! Tous les Kha ne valent pas cher".

Odend'hal a d'abord vécu au Viet Nam. Dans la partie Sud du Quang Nam, il a constaté que les relations étaient très mauvaises entre

"les populations annamites et sauvages". Partant de ce fait, il a mis au point une stratégie qui consistait à monter une expédition à partir du Viet Nam. Il valait mieux selon lui franchir la chaîne en un point aisé et prendre à revers "le pays dangereux" en s'appuyant sur les Laotiens et les "sauvages laocisés" des environs d'Attopeu. Il suffirait ensuite de laociser toutes les populations du plateau. Enfin, il ne resterait plus qu'à "vietnamiser les Lao des Plaines, pour que ceux-ci se décident enfin à travailler". Il faut, dit-il, dans son rapport du 24 Février 1894, amener les Annamites à s'établir au bord de la Sekong et de la Se Done et dans la région d'Attopeu.

Même si les idées d'Odend'hal ne furent jamais appliquées, l'état d'esprit dans lequel elles avaient été conçues, influença ses successeurs. C'est parce qu'à l'instar d'Odend'hal, ils méprisaient ces "sauvages qui ne valaient pas chers" qu'un Rémy ou un Castanier employèrent les méthodes que l'on sait. Odend'hal, quant à lui, préféra par la suite s'intéresser à d'autres "sauvages" plus civilisés selon lui : les Sedangs, les Rhadés, les Djaraïs, les Bahnars. Comme Dauplay, il estimait que la mission catholique de Kontum était un bel exemple de ce qu'il fallait faire pour que la paix et l'ordre règnent : il préconisait l'installation de Linhs libérés, dans des villages reliés aux chrétientés du Bla. C'est pour avoir voulu s'emparer du sabre légendaire du Sadet du Feu, qu'Odend'hal fut tué par les Djaraïs, le 7 Avril 1904.

Nous nous sommes assez référés aux rapports et aux mémoires de J.J. Dauplay pour que nous n'ayions plus grand-chose à écrire sur la mentalité dont cet administrateur modèle était imprégné . Sa "parcelle de gloire", il l'a obtenue à Thung Vaï lorsque son guet-apens dressé contre Ong Keo a été couronné de succès. Mais contre Kommadam, ce fut l'échec. Il semble que ses supérieurs ne lui en aient pas voulu, puisqu'en Juillet 1925 il est fait chevalier de la légion d'honneur.

On a vu ce que pensait Dauplay des Bolovens en général - des buveurs magnifiques, des cocus astucieux (sic) - et de Kommadam en particulier. Quand ce dernier décide d'aller à la rencontre du Gouverneur général en tant que Sadet, Dauplay ne s'exclame-t-il pas : "Que s'est-il passé dans la cervelle de cette brute de Kha Alak ?". Cela résume bien la haute opinion qu'avait Dauplay de son adversaire, qui le lui rendait bien. Kommadam, en effet, n'a pas confiance en "Monsieur le Français". En profitant d'une coutume locale pour tuer Ong Keo, Dauplay a, aux yeux de Kommadam, perdu la face.

L'administrateur a été assez lucide sur certaines causes du mécontentement des populations : la suppression de l'esclavage pour dettes, l'accroissement subit de l'impôt et encore plus de l'introduction des prestations de nature. Il est conscient du peu de valeur du personnel et déplore qu'on ait confié la direction des postes et des colonnes à de tous jeunes Gardes principaux arrivant de France "sans aucune expérience ni des indigènes, ni même des conditions de la guerre coloniale". Mais il privilégie l'aspect mystique de la révolte, dans lequel il ne voit que superstitions. Selon lui, le pouvoir colonial a eu tort de ne pas assez se méfier "des simagrées, des mystiques, sorciers, inventeurs de divinités inédites". Il aurait donc fallu, selon lui, interdire la pratique de cette religion animiste, et employer la manière forte pour changer la mentalité des gens.

"Ce n'était pas par des palabres comminatoires, mais bien par des exemples concrets, décisifs, brutaux au besoin, les seuls qui puissent entrer dans une cervelle laotienne ou kha, qu'il aurait fallu entreprendre la réforme des moeurs".

A propos de la résistance boloven, nous avons souligné les illusions que se faisait Dauplay. Il reste que ses rapports sont une mine d'or pour qui veut faire une approche de la mentalité de ceux qu'il combat.

Colonna, administrateur adjoint de 3ème Classe, nommé Commissaire du Gouvernement de Saravane du 8 Avril 1935 au 30 Avril 1936, a établi une monographie de la "province de Saravane". Constatant que "les Khas n'ont ni écriture ni tradition orale", il en tire cette conclusion péremptoire : "Le passé, mot pour eux vide de sens, n'a laissé aucun vestige". Il commente ainsi le "terrible mouvement insurrectionnel éclaté en 1901" :

> "La lutte fut longue, pénible, toute faite de traîtresses embuscades tendues par un ennemi presque toujours invisible. Aux bandes de Bac My, principal chef de la rebellion se joignirent les hommes des deux frères de race Boloven, Kommaseng et Kommadam, gens de sac et de corde, menés par ce dernier surtout qui, pendant trente ans encore, devait maintenir un noyau d'insoumis dans le Phou Louang au Sud-Est de Thateng".

Involontairement, Colonna donne des résistants, une vision, somme toute, flatteuse.

De Kommadam, nous apprenons qu' "après maints méfaits et maintes péripéties il parvint à se fixer dans le Phou Louang "d'où il faisait rayonner sa réputation de sorcier et d'où il annonçait aux crédules tribus khas, l'approche d'une religion nouvelle, dont il se disait le grand prêtre... quelques indigènes abandonnèrent leurs villages pour se réfugier au Phou Louang". Mais en 1935, les "crédules" forment "de longues théories de pélerins allant s'incliner à Thong Vaï devant le Messie des temps nouveaux". Et c'est parce que cette situation devenait intolérable que, selon Colonna, les résidents Marty et Eutrope décident d'employer les grands moyens que l'on sait. La fin de Kommadam est commentée ainsi : "Le chef rebelle et bandit, traqué, désormais sans prestige, tombait sous la balle d'un milicien de la brigade d'Attopeu, le 23 Septembre 1936. La nouvelle de cette mort, rapidement répandue parmi la population, amena une heureuse détente des esprits".

La mentalité de Colonna n'a rien d'exceptionnel. L'homme à abattre n'est qu'un bandit, un pirate. Si l'on est traqué par des forces supérieures, on perd son prestige.

Dans la foulée, les troupes françaises pénètrent enfin à l'est de la Sekong - il aura fallu attendre 40 ans - Il suffit qu'une section de tirailleurs sedangs s'installe à Ban Tampril pour que Colonna claironne "aucune partie du territoire de la province n'échappe plus désormais au contrôle de l'administration française". C'est l'éternel dernier quart d'heure. Ce genre de clichés n'est pas spécifique de l'époque, mais de la plupart des chefs militaires qui, plutôt que de réfléchir sur les contradictions de la situation, prennent leurs désirs pour des réalités. Ceux qui décidèrent, au cours de la deuxième guerre d'Indochine, de débarquer à Da Nang et d'en faire une forteresse, raisonnèrent exactement comme Colonna, une fois l'opération réussie. Et une décennie après, on écrira à leur propos "On les disait les meilleurs et les plus intelligents".

Ces idées toutes faites, ces raisonnements stéréotypés foisonnent bien sûr dans les rapports relatifs à l'affaire des Bolovens. Lorsque le sort des armes n'est pas favorable, on n'est jamais à court de justifications "Si la région d'Attopeu avait pu dépendre de Bassac, on aurait raison de la bande de Thong Vaï qui s'approvisionne de salpêtre chez les Alaks de Saravane, dont les convois passent non loin de Tapak et Don Cham".

Un autre responsable se déclare déçu "du manque de reconnaissance des Khas pour les Français qui leur avaient fait cadeau des principes de 1793". Pour Dauplay, l'erreur primordiale du pouvoir colonial réside "en la foi mystique dans la toute-puissance des principes égalitaires et démocratiques, reflet bien fidèle de la naïveté métropolitaine". Dans le même ordre d'idées, le Commandant Pierre Chalmin rapporte dans

son livre "L'Officier français de 1815 à 1870" qu'un officier craint que "notre manie démocratique ne nous ait joué là un mauvais tour, et qu'au fond nous n'ayons été emportés par le désir secret, instinctif si l'on veut, mais déplorable, d'imposer au vaincu les institutions égalitaires du vainqueur".

Alors qu'il aura fallu attendre 1936 pour qu'avec d'énormes moyens on se décide à franchir la Se Kong, J.J. Dauplay affirme sereinement le 24 Juin 1920 : "Tout bien pesé et considéré, il semble que sans risquer d'encourir le reproche d'outrecuidance, on ait bien le droit d'affirmer que l'oeuvre accomplie en un quart de siècle à l'Est de la Se Kong est de celles qui font honneur à notre colonisation".

Or, le 2 Août 1937, le Ministre des colonies signale "que les répressions sont d'autant moins justifiées qu'en somme depuis 40 ans nous n'avons pas apporté grand'chose aux populations du Laos". Lorsqu'à l'occasion d'une conférence de presse, le Général de Gaulle avait annoncé que la France reconnaissait la China Populaire, il avait à l'appui de sa thèse, prononcé l'aphorisme "N'oubliez pas que la Chine est un grand pays plein de Chinois". Pour justifier le piètre développement du Laos, les Français, eux, s'empressèrent de définir le Laos comme étant "un vaste pays avec peu d'habitants et très peu de lao" (on sait quel usage ont fait les Israëliens du slogan "une terre sans hommes pour des hommes sans terre"). Ce qui à leurs yeux, signifiait que le Laos ne devait être considéré que comme une réserve, une marche. C'est la théorie du "Laos utile" qui exprime la loi de correspondance entre la contenu du phénomène historique et sa localisation géographique : on veut faire du plateau des Bolovens une entité économique tournée non plus vers le "Siam", mais vers Saïgon ou encore le littoral, ce qui a eu la conséquence que l'on sait : la navigabilité à tout prix du Mékong et de la Sekong et la pénétration dans "le pays dangereux".

En mars 1965, un article de la revue des Temps Modernes dressait le bilan suivant pour le développement du Laos : 50 bacheliers, une école supérieure, 95 % d'illettrés, 7 kilomètres de voies ferrées, 2 routes (RC 7, RC 13) ..., l'absence de toute plantation. Seule, à l'époque, prospérait la SEEMI (Société d'Etudes et d'Exploitations Minières de l'Indochine) fondée en 1920, liée à la finance catholique, actuellement présidée par Edmond Giscard d'Estaing, exploitant les mines d'étain de Nam Patene, Takhek et Phon Tiou. Voilà pour le Laos utile, qui était en 1901, selon Isabelle Massieu, "le Cendrillon de notre Indochine, appelée à un bel avenir".

Existait-il au fait une véritable politique de la France au Laos ? Le vocabulaire de l'époque reflète beaucoup d'hésitations. A propos du plateau des Bolovens et de ses habitants, on ne parlait pas encore de pacification, mais de pénétration ; pas encore d'intégration, mais d'assimilation. Et, comme aucune de ces politiques ne portait de fruits, on préconisa l'apprivoisement. Que pouvaient d'ailleurs penser les populations lorsqu'on leur faisait commémorer la fête de Jeanne d'Arc ou lorsqu'en 1932 on leur demanda de prendre le deuil, lorsque Paul Doumer fut assassiné ? A tous ces administrateurs du Sud Laos, souvent anciens officiers, on pourrait appliquer cette pensée d'Ho Chi Minh : "Le militaire sans la politique, c'est comme un arbre sans racine, il est inefficace et, qui plus est, nuisible". Mais ils n'en ont pas conscience et, tandis qu'ils laissent faire sur le terrain leurs miliciens "dont chacun sait bien, écrit Dauplay en 1907, qu'ils n'ont jamais été lauréats des prix Monthyon" - et l'on conçoit bien ce qui, de la part de ces derniers peut être considéré comme "inefficace"et nuisible" -, ils ont de leur mission une conception assez romantique, d'où un certain exotisme n'est pas exclu. Si Dauplay dédie "Les Terres rouges du plateau des Boloven" à Odend'hal "en hommage respectueux à sa mémoire", Raquez, lui, dédie ses "Pages laotiennes"

à Pierre Loti, "en souvenir de son séjour en Indochine après les derniers jours de Pékin". Lorsqu'il écrit "Les régions moï" Henri Maitre pense "à ses fidèles annamites de Darlac, miliciens d'escortes et serviteurs, compagnons constants de mes courses aventureuses".

L'aventure ! Au fond ne constituait-elle pas la principale motivation de ces commissaires du gouvernement, de ces gardes principaux ? Toute une littérature a entretenu le mythe des "Moïs", associés à la forêt, à la fièvre des bois, aux lancettes de guerre. Dans "La voie royale", Malraux lorsqu'il parle d'eux - il s'agit en fait des Stiengs - note : "Plus rien de la nonchalance voluptueuse du Laos et du Bas Cambodge : la sauvagerie avec son odeur de viande". Bien qu'il soit fasciné par "l'éphémère roi des Sedang", dont il dit "Vous savez qu'il est devenu roi en combattant deux chefs sedangs au sabre et il a tenu quelque temps en pays jaraï... ce qui n'est pas très facile", il reste que Malraux récusait l'aventurisme d'un Mayrena (Perken dans "La voie royale") "Nous n'avons que faire des héros sans cause".

"Les Moïs sortaient sans qu'il vît par où, se coulaient dans le sentier avec leurs gestes précis de guêpes, avec leurs armes de mantes. Arbalètes et lances se détachaient sur le ciel...". Lorsque ces lignes paraissent, nous sommes en 1930. Kommadam et ses hommes, de leur maquis du Phou Louang, organisent la résistance et lancent des opérations de guerilla. N'étaient-ils capables que "de pièges et de ruse ainsi que les bêtes de la forêt" ?

C O N C L U S I O N

C O N C L U S I O N

Au début de leur révolte, on les traitait de superstitieux, d'ignares. On les accusait d'être des maraudeurs, des malandrins, des gueux. Ils n'étaient bons qu'à être employés au dérochement, au dessouchement, à l'empierrement. On les utilisait comme débroussailleurs, comme domestiques, comme coolies piroguiers. Vingt-cinq ans après, ils sont devenus des khabot, des résistants, contre lesquels de véritables opérations sont montées. Et quarante ans plus tard encore, ce sont des maquisards, qui, au sein des forces patriotiques lao du Neo Lao Haksat, mènent un dur combat contre les forces armées royales du gouvernement de Vientiane, appuyées par les troupes américaines des "spécial guerilla Units". Le "chemin des éléphants" et "la route de la cardamome" sont devenus la piste Ho Chi Minh. En Février 1971, l'armée sud-vietnamienne, au cours de l'opération baptisée Lam Son 719, tentait de couper cette artère vitale pour le ravitaillement des combattants du plateau. Dong Hène, situé à 40 kilomètres de Seno et qui commande la route nº 9, était violemment bombardé. Choisissant le septième anniversaire du premier bombardement américain au Laos, les forces patriotiques investissaient, le 17 Mai 1971, Paksong, puis Houei Kong, dernière place forte gouvernementale du plateau des Bolovens, défendue par trois bataillons des forces

spéciales de la CIA. En contrôlant ainsi la route nº 9 et le plateau des Bolovens, les maquisards allaient pouvoir élargir la piste Ho Chi Minh, dont la rendre moins vulnérable. En Décembre de la même année, ils s'emparaient de Ban Phone, noeud stratégique de la piste se scindant en deux, vers les hauts plateaux du Sud Vietnam d'une part, vers Dak To, Stung Treng et Kratié d'autre part, en suivant le cours de la Se Kong. Il faudra attendre encore trois ans pour la victoire finale. Ainsi, les maquisards d'Ong Keo, de Kommadam puis de Sithon, auront-ils prouvé que pendant trois quarts de siècle ils ont su,-comme le dit joliment un proverbe lao - "être dans le peuple comme un rossignol dans un bosquet".

*

* *

Pour la période qui fait l'objet de notre thèse, bien des questions peuvent se poser. N'avons-nous pas privilégié une vision occidentale de "l'affaire des Bolovens" ? Quels étaient, réellement, avant l'arrivée des Français, les rapports entre les "Khas" et les "Thaï", entre les "Khas" et les "Siamois" ?

Comment juger historiquement le nationalisme Khom de Kommadam ? D'après Pierre Marie Gagneux, le mot khom pose un petit problème d'interprétation, car il peut signifier aussi bien "ancien khmer" que "pré-khmer". Michel Ferlus, de son côté, a décelé chez les Nha Heuns, ethnie à laquelle, rappelons-le, appartenait Kommadam, une ancienne et assez forte influence khmère.

En luttant contre l'étranger français, Kommadam s'opposait éga-

lement au pouvcir central lao thaï. N'était-ce pas une tantation pour lui que de créer une entité khom, dont les princes de Champassak devaient respecter l'originalité ?

Nos recherches historiques se sont volontairement limitées à la période 1901-1936. On peut donc nous reprocher d'avoir eu une conception un peu trop mécaniste de l'histoire. Etait-il fatal que les khabot de 1936 soient devenus les combattants modernes de 1971 ? Et quelle évolution ont connue les populations du plateau des Bolovens au cours de ces quatre décennies ? Nous sommes convaincus avec M. Jean Chesneaux que "la longue durée" n'est continue qu'en apparence "puisqu'elle débouche toujours sur le discontinu, sur les mutations profondes et les secousses brutales". En mettant l'accent sur la "révolte des Bolovens", nous avons considéré qu'elle était un "moment", c'est-à-dire à la fois un point dans le temps et un complexe de processus arrivés à leur rupture. Ce qui s'est passé entre 1936 et 1973 explique certainement cet autre "moment" qu'est la victoire de 1975.

Toujours est-il que Kommadam, à l'instar d'Abd-el-Krim au Maroc, a été le premier leader révolutionnaire du Laos, dans la mesure où non seulement il s'est imposé comme chef militaire, mais aussi comme un chef politique. Il s'est toujours efforcé d'unifier les ethnies minoritaires du Sud Laos dans leur combat contre le colonialisme, en liaison avec le peuple lao thaï qui refusait la collaboration. De son repaire du Phou Louang, il sut diriger habilement tout un réseau de bases de guerilla, tandis, qu'en vue d'un combat de longue durée, il organisait son autonomie. Il avait ses propres rays, ses propres troupeaux pour assurer à ses fidèles une auto-consommation. En essayant de transformer l'écriture khom réservée au départ à ses fidèles en une écriture propre au peuple Lao Theung tout entier, il sut accroître habilement son audience.

C'est cette réputation qui franchissait les frontières du

plateau, qui décida les Français à employer les grands moyens pour faire échec aux menées révolutionnaires de Kommadam. Le mérite de l'entreprise de ce dernier est d'avoir fait éclater dans sa profondeur le début entre clans familiaux et minorités ethniques, d'avoir clarifié les rapports du pouvoir et des minorités, d'avoir fait éclater l'espace social restreint des Bolovens en un espace social plus universel.

Après la mort de Kommadam, les rapports entre gens de la montagne et gens de la plaine, entre ancien groupe dominé et groupe dominant ne seront plus marqués par une profonde incompréhension, même si les dirigeants du nationalisme urbain ignorèrent longtemps l'entreprise de ce paysan du plateau des Bolovens. Que sont devenus ces rapports à l'heure actuelle ? "Est esclave, celui qui dit oui" a écrit Malraux. En sachant dire non au pouvoir étranger comme au pouvoir féodal, ceux qu'on appelait jadis "esclaves" ont, par un long combat, acquis une dignité, que nul ne conteste plus. Les honneurs rendus à Sithon Kommadam, lors de ses obsèques le 4 Mai 1977, en sont le témoignage. Les habitants du plateau des Bolovens sont-ils devenus pour autant des citoyens à part entière de la nouvelle société lao ?

PALAISEAU, le 6 MAI 1978.

A N N E X E S

A N N E X E S

1 - Feuille de renseignements concernant les emplacements des postes occupés par les bandes rebelles de Bac Preuil et Bac My, extraite du rapport de Paul Macey, administrateur en mission, du 3 Janvier 1906.

2 - Schéma de la ligne de la Sékong montrant ces emplacements.

3 - Demande de félicitations du 11 Janvier 1911 pour l'administrateur J.J. Dauplay.

4 - Faire-part de la mort de Sithon Kommadam, survenue le 1ar Mai 1977.

1 - EXTRAIT DU RAPPORT DE PAUL MACEY, ADMINISTRATEUR EN MISSION, du 3 JANVIER 1906

Feuille de renseignements jointe au schéma de la ligne de la Sékong montrant les emplacements des postes occupés par les bandes rebelles de Bac Preuil et Bac My.

I - Cantonnement des bandes.

1º/ La bande de Bac Preuil est cantonnée sur un versant Sud du Pou Kha Té rive gauche de la haute Sédone à 20 kilomètres à vol d'oiseau, de Saravane.

2º/ La bande de Bac My occupe quatre avant postes un fortin principal et deux fortins situés sur la rive gauche de la Sékong, près des confluents de trois de ses affluents et dans les massifs où ils prennent naissance.

Ces postes sont échelonnés sur une distance d'environ 40 kilomètres à l'Est de la Sékong.

II - Renseignements sur les postes de la bande de Bac My

1º/ Fortin de Pou Hin Leck Fai, centre principal où Bac My séjourne habituellement avec le gros de ses partisans son sérail et ses biens. Distance du gué de la Sékong près de Pak-Houei Nava : environ 40 kilomètres. Distance de Saravane par Na-Fo et Ban Fone par le Houei-Nava : environ 120 kilomètres.

Ce fortin situé sur un entablement est armé de 188 fusils à pierre et deux à piston.

2º/ Poste en pierres sèches dit "Kai Hiné" sorte de demi lune défendant le fortin principal et située à 10 kilomètres à l'Ouest de ce dernier sur une crête rocheuse à parois très accores. Distance du gué du Houei Nava : environ 30 kilomètres.

Ce fortin contient une petite garnison qui alimente le poste barrière de Pou Na Lai (15 à 20 fusils environ).

3º/ Poste barrière de Pou Na Lai composé de palanques en bois barrant la route sur la crête et sur les versants. Distance du gué du Houei Nava : environ 20 kilomètres. Garnison : 5 hommes armés de fusils à pierre fournis par le poste de Pou Na Lai.

La route conduisant à ces postes passe sur tous les sommets et est assez dure.

4º/ Poste de Pou Tiom Puok, fortin situé sur la montagne du même nom à proximité du Houei Yang. Distance du gué du Houei Nava : environ 20 kilomètres par une route montagneuse à pentes raides. Garnison : 10 hommes Khas alaks armés de 8 fusils à pierre.

5º/ Avant poste de Houei Nava sur le bord de la Sékong au confluent du Houei et de la Sékong après du gué où aboutissent les routes venant de Ban Fone et de Na Fo.

Ce poste est occupé par 5 hommes armés de fusils à pierre.

6º/ Avant poste de Houei Suok situé au confluent du Houei Hay et du Houei Suok affluent de gauche de la Sékong.

Ce poste situé à une heure et demie de marche du précédent est occupé par neuf hommes armés de fusils à pierre et de un à piston.

7º/ Avant poste de Pou Ngoua situé sur la montagne de ce nom à proximité du Houei Vi (rive gauche de la Sékong). Distance de Ban Fone par Dong Tiane, au gué situé en amont du Houei Vi : environ 35 kilomètres.

Le poste est occupé par 10 hommes armés de fusils à pierre.

NOTA - Ces postes ou fortins sont occupés par des hommes de la bande de Bac My.

III - Postes de la bande de Bac Preuil établie dans le Pou Kha Té sur la rive gauche de la Sédone.

Poste principal situé à 20 kilomètres de Saravane à 10 kilomètres ou 18 kilomètres ou 15 kilomètres des postes de mélice de Na Fo, Kapeu et Thateng.

On ne connaît pas le nombre des avant postes de Bac Preuil, ni leur effectif, mais on estime que la bande entière dispose d'environ 50 fusils la plupart à pierre.

Les rebelles sont approvisionnés par les villages situés dans la région où sont leurs postes et fortins. En outre, ils font des incursions hors de ce qu'ils considèrent comme leur fief et reçoivent du sel venant d'Annam qui leur est apporté par les Khas Thao (?) (1)

Composition des postes de Garde Indigène de la région de Saravane situés à proximité des refuges des rebelles.

			Annamites	Lao	Total
1º	Saravane (Chef-Lieu)	1 Inspecteur 1 Garde Princ.	75	49	124
2º	Thateng	1 Garde Princ.	10	18	28
3º	Done Tiane	1 dº	12	13	25
		A reporter :	97	80	177

.../

			Annamites	Lao	Total
		Reports :	97	80	177
4º	Kapeu	1 Cai A	12		12
5º	Ban Fone	1 Doi L		23	23
6º	Ban Na Fo	1 Cai L		10	10
		Autres postes de la province.			
Nong Bok		1 Cai A	25		25
Dasia		1 Garde Principal	17		17
B. Khione		1 Cai A	12		12
Tha Kien		1 Cai L		7	7
			163	120	283

Le chiffre représente l'effectif actuel y compris les renforts nouvellement arrivés. Il sera réparti dans les postes où besoin sera.

2 - SCHEMA DE LA LIGNE DE LA SEKONG MONTRANT LES EMPLACEMENTS DES POSTES OCCUPES PAR LES BANDES REBELLES DE BAC PREUIL ET DE BAC MY.

SARAVANE

Pou Klia Sé

Ka Pô

Banân Ban Pagnê

Poste Principal de Base Preuil

VIII

B. Ta Teng

B. Ka Peu

B. Tone Nouï VI

Sé Kong

Houé Hay

VI

V

Houei Khô Youb

III

II

I

H Stook

Houei Nava

B Huigne

IV

Pou Tioum Puok

1906

Sam avare le 2 Janvier 19
L'Administrateur en Mission
signé Gaudillaseau

Schema de la ligne de la Sé Kong - montrant les emplacements des Postes occupés par les Bandes rebelles de Bare Preuil et de Bare Mly -

Postes de Garde Indigène

Postes et Fortins des Rebelles

(Voir la feuille de renseignements)

Houng Kiane

Houé Vi

VII

Pou Ngoua

Ban Toui

(Salpêtre)

Echelle 1/250 000

Kilomètres

10 5 0 5 10 20 30 40

17

3 - DEMANDE DE FELICITATIONS du 11 Janvier 1911 pour l'administrateur J.J. DAUPLAY

M. DAUPLAY a fait preuve d'une décision et d'une présence d'esprit remarquable.

La dispersion de la bande de Bac My, la mort de son chef et la capture des Lieutenants est un événement qui a eu un effet considérable.

Il faut se rappeler que Kha Alak Bac My institué par lui-même Phou mi boun (chef de la religion nouvelle) dit Ong Keo (Saint de diamant) et dit encore Chao Sadet (Grand Roi) fut l'instigateur d'une insurrection qui ruina le plateau des Bolovens et coûta la vie à plus de 3.000 indigènes et à 3 européens.

Ce rebelle fut pendant 10 ans considéré par une population terrorrisée par les pillages et les représailles comme une incarnation de la Divinité à qui on payait rançon sans murmurer et dont on implorait de lui des amulettes qui préservent des balles et des coups.

En conséquence, j'ai l'honneur de vous demander de bien vouloir adresser des félicitations à l'administrateur Dauplay et de lui donner de l'avancement.

4 - FAIRE-PART DE LA MORT DE SITHON KOMMADAM,

SURVENUE LE 1er MAI 1977

PAIX INDEPENDANCE DEMOCRATIE UNITE PROSPERITE

AMBASSADE DE LA REPUBLIQUE DEMOCRATIQUE POPULAIRE LAO EN FRANCE

N° 41 /ARDPL

L'Ambassade de la République Démocratique Populaire Lao en France présente ses compliments aux Missions Diplomatiques accréditées en France et a le douloureux devoir de leur faire part du décès de

M. Sithon KOMMADAM, âgé de 67 ans,
Vice Président de l'Assemblée Populaire Suprême.
Vice Président du Nèolaohakxat et
Représentant de Laotheung,

survenu le 1er courant à 10H45 à Vientiane suite d'une maladie.

Un registre de condoléances sera ouvert à l'Ambassade 74, Avenue Raymond Poincaré 75116 Paris le Jeudi 5 Mai 1977 de 11H00 à 17H00.

L'Ambassade de la République Démocratique Populaire Lao saisit cette occasion pour renouveler aux Missions Diplomatiques accréditées en France les assurances de sa haute considération.

Paris, le 4 Mai 1977

MISSIONS DIPLOMATIQUES
ACCREDITEES EN FRANCE

D O C U M E N T S

D O C U M E N T S

1 - Traduction de deux édits du Phou Mi Boun, Ong Keo, rédigés dans le Phou Kam, respectivement les 12 Mai et 18 Septembre 1901.

2 - Traduction d'une lettre de Kommadam, datée du 2 Septembre 1908.

3 - Traduction d'un édit d'Ong Keo, rédigé en tant que Sadet de Ban Chakam, le 5 Novembre 1909.

4 - Traduction d'une lettre que Kommadam a rédigée au Phou Louang, le 2 Mars 1910, et qu'il adresse à Ong Keo.

5 - Traduction d'une lettre du Chau Muong de Nong Bok, adressée le 6 Janvier 1909 à Dauplay.

6 - Traduction d'une lettre du Chau Muong de Nong Bok, adressée le 22 Novembre 1909 à Dauplay.

7 - Traduction d'un rapport du latsabout de Dasia, adressé à Dauplay, le 12 Décembre 1909.

8 - Photocopie du T.O. nº 9 R du 4 Février 1910. Origine : Commissaire du Gouvernement de Saravane. Destinataire : Résident Supérieur. Dauplay demande l'autorisation d'arrêter Ong Keo.

9 - Photocopie du T.O. nº 75 du 5 Février 1910. Origine : Résident Supérieur. Destinataire : Commissaire du Gouvernement de Saravane. Dauplay est autorisé à procéder à l'arrestation d'Ong Keo.

10 - Photocopie du T.O. nº 2 C du 13 Mars 1910. Origine : Commissaire du Gouvernement de Saravane. Destinataire : Résident Supérieur. Propositions de Dauplay en vue de l'arrestation d'Ong Keo.

11 - Photocopie du T.O. nº 6 C du 22 Mars 1909. Origine : Commissaire du Gouvernement de Saravane. Destinataire : Résident Supérieur. Dauplay nomme le frère de Kommadam, tasseng de Nong Met.

12 - Photocopie du T.O. nº 149 R du 1er Novembre 1910. Origine : Résident Supérieur du Laos, en mission à Hanoï. Destinataire : Chef cabinet. La date et le lieu d'arrestation d'Ong Keo sont fixés.

13 - Texte du T.O. du 17 Novembre 1910. Origine : Commissaire du Gouvernement de Saravane. Destinataire : Résident Supérieur. Dauplay rend compte de la mort d'Ong Keo.

1 - EDIT DU PHOU MI BOUN, ONG KEO, du 12 MAI 1901.

Ecrit au Phou Kan au Nord du Phou Kham,

Le 12 Mai 1901,

Edit du Phou Chau Mi Boun adressé au Chau Muong de Saravane sitôt reçu cette lettre il devra la faire connaître à tous les Chau Muong de la Sédone et aux autres sur le Mékhong.

Car le Phou Miboun est né. Il va venir ensuite protéger tout le monde quand les chefs auront pris connaissance de cet Edit ils devront faire connaître à tous les Muongs et tous les villages de ne plus continuer le service avec les Français car c'est la fin de leur domination.

A partir de maintenant c'est la religion et le gouvernement du Phou Mi Boun. Il va sortir pour gouverner la terre, les Muongs et les villages qui jouiront d'une tranquilité parfaite.

Que celui qui ne veut pas mourir ou tomber dans la misère vienne adorer le Phou Mi Boun qui est au Phou Kan au Nord du Phou Kham.

S'il y a quelqu'un qui ne croit pas et continue à faire le service avec le Français, le Chau Phou Mi Boun l'anéantira.

Quant aux Chau Muong et aux habitants qui veulent monter pour adorer le Phou Mi Boun et qui ont peur des Français, qu'ils ne craignent pas qu'on les laisse venir de tous les Muongs que les Chau Muongs de tous les côtés n'aient pas peur. Les Français peuvent venir de tout leur pays s'ils ne craignent pas la mort. Le Phou Mi Boun leur permettra

de retourner dans leur pays s'ils ne cherchent pas des difficultés.

Après avoir chassé les Français aucun d'eux ne pourra rester dans le pays ; le Phou Mi Boun donnera une fête et le pays deviendra de plus en plus important.

L'impôt sera payé comme on avait fait autrefois du temps de la domination de Vientiane.

C'est aujourd'hui l'ère de 5000 années et c'est la naissance du Chau Phou Mi Boun.

P. T. C. L'Interprète : T. Kham.

P.C.C., le Commissaire du Gouvernement : DAUPLAY.

1 - EDIT DU PHOU MI BOUN, ONG KEO, du 18 SEPTEMBRE 1901

Ecrit à Phou Kham en bas de Phou Ngin 10ème mois 6ème mois de la lune croissante le 18 septembre 1901.

Ordre du Pha-Ong, faites connaître aux Chau Muong et Kromakans de Kamtong, le Tasseng de Keng Houet, Natheune Sa Ô, Natan et le Chau Muong de Souvannakhilé, territoire du Phya Visar-Mun Tien sur la rive du Mékong.

Que Pha-Ong donnera une fête qui aura lieu dans le courant du 12ème mois de cette année.

Après la fête, le Roi sortira pour visiter les villages ; il faudra faire connaître à tous les habitants de ne pas s'effrayer de ce bruit ; et s'en aller sur la rive droite.

Dites-leur de rester tranquille dans leurs villages. Tous les villages devront acheter des étoffes blanches ; les grands villages 4 pièces les petits 3 pièces, ils mettront une note indiquant le prix de la pièce étoffe, car le 10ème mois vers la lune décroissante le Pha-Ong enverra ses miliciens pour ramasser toutes les pièces étoffes pour aller donner une fête dans le Phou Kham, la fête durera 12 jours et 12 nuits.

Les Thao Phya habitants qui désireront venir assister à la fête pourront venir.

Si le Pha Ong apprend que quelqu'un empêche les hommes de venir assister à la fête il sera décapité ; car c'est un homme qui se

met d'accord avec l'Administration (française).

Après avoir lu cet ordre il faudra le faire connaître à tout le monde et jusqu'au Muong Oubone. Celui qui ne voulait pas croire, sera décapité par le Pha-Ong.

P.T.C. : signé Socpien.

P.C.C., Le Commissaire du Gouvernement : DAUPLAY.

2 - LETTRE DE KOMMADAM, DATEE du 2 SEPTEMBRE 1908.

That Phanom Muongnoi Kamtha,

Le 2 Septembre 1908.

Le Kromadam au Chau Muong da Nong

Mon Cher frère,

Comment vous portez-vous ? Quant à moi je me porte bien, grâce aux Génies qui me bénissent et me protègent.

1º - En ce qui concerne de vos habitants qui veulent venir rester avec moi, je ne les accepterai pas, de peur que vous soyez reproché et aussi ces hommes ne veulent pas travailler, ils veulent se cacher, dont il y a des inscrits valides et des inscrits étrangers.

2º - Je vous demande qu'au sujet de Nay Mon <u>mon soldat qui est en permission de 7 jours dans sa famille</u> et j'attendais il y a un an, le délai est passé il n'est pas rentré. C'est pourquoi je vous écris cette lettre pour vous demander des renseignements si vous l'avez vu, je vous prie de me l'envoyer au 12ème mois si vous ne le voyez pas tant pis, je ne vous dirais rien, il ne faut pas que ce délai dépasse, <u>moi je ne ferai jamais ma soumission aux français</u>.

3º - En ce qui concerne mes 4 buffles qui sont avec Naï Manh, le Chau Muong les aurait pris, je vous prie de les rendre à ma mère qui est à Thong Waï, il faut les rendre à ma mère au 12ème mois sans manquer.

4º - Je vous prie de vouloir me donner une boite d'allumettes.

5º - Je reste dans la forêt d'après ma volonté parce que je veux, Monsieur ne m'opprime pas, ainsi que le Chau Muong.

Pour le Chau Muong qui travaille pour l'administration parce qu'il le veut Monsieur ne lui opprime pas ainsi que moi, si le Chau Muong veut me nourrir il faut me donner tout ce que je vous demanderai.

P.T.C., L'Interprète : T. Kham. Signé : Kromadam.

P.C.C. , Saravane le 15 septembre 1910,

Le Commissaire du Gouvernement : DAUPLAY.

3 - EDIT DU SADET DE BAN CHAKAM, ONG KEO, DATE DU 5 NOVEMBRE 1909

Ecrit à Ban Chakam le 5 Novembre 1909,

Edit du Sadet de Ban Chakam (Bac Mi) adressé à .....

Je vous informe que je ferai une fête de l'inauguration de ma nouvelle maison le 29 Décembre 1909 et alors je désigne le Tasseng Muong et le Samiène Di pour vous apporter cet Edit pour vous en prévenir ; s'il y a des habitants, des femmes, des enfants, des chanteurs, des musiciens, des jeunes garçons et des jeunes filles qui désirent à venir s'amuser à la fête ; ils devront venir à la date du 1er Décembre 1909, les fêtes commenceront depuis le 2 Décembre 1909.

Quand je serai installé dans ma nouvelle maison, je louerai des ouvriers pour construire une pagode à Chakam, j'inviterai des bonzes à venir y rester. Celui qui désire donner des cadeaux, je lui demanderai de l'argent et il prendra le bonheur ensemble.

Signé : Chau Sadet.

Cachet rituel de Bac My.

P.T.C., L'Interprète : T. Kham.

P.C.C., le Commissaire du Gouvernement (signé) DAUPLAY.

4 - LETTRE DE KOMMADAM, DATEE DU 2 MARS 1910 ET ADRESSEE A ONG KEO

Ecrit au Phou Louang, le 2 Mars 1910,

Kromadam à Chau Samdet Tham Phali Pha Nhot Thong celui qui gouverne Phasatsana Mahakhong Tham.

Monsieur le Roi, (Bac Mi)

J'ai l'honneur de vous rendre compte de ce que j'ai à vous dire d'après le contenu de ma lettre et j'ai bien reçu votre lettre.

1º) Le Chau Muong de Nong Bok a reçu 20 fusils de l'Administration et j'ai écrit à Monsieur le Français pour lui demander s'il donne au Chau Muong ces 20 fusils pour qu'il aille me tuer.

2º) En ce qui concerne le Chau Muong de Nong Bok qui a tué Kromatha un de mes soldats, je ne suis pas content du tout parce que le Chau Muong a tué un homme innocent (!)

3º) Je pense comme vous, maintenant il faut se cacher tranquillement quand Monsieur le Français actuel retourne en France il sera facile de tuer des mandarins du Muong de Nong Bok et recommencer la rébellion comme autrefois.

4º) Je prie le Roi de m'aider à faire acheter chez Sayalat de Ban Donechan du salpêtre et je voudrais également quelques boîtes d'allumettes et des étoffes blanches pour faire la fête.

5º) Je me cache dans la forêt d'après ma volonté.....

5 - LETTRE DU CHAU MUONG DE NONG BOK, ADRESSEE LE 6 JANVIER 1909 à DAUPLAY

Ecrit à Nong Bok le 6 Janvier 1909

Lettre du Chau Muong de Nong Bok à Monsieur le Commissaire du Gouvernement à Saravane,

Monsieur le Commissaire,

J'ai l'honneur de venir respectueusement vous rendre compte que dans le courant du 2ème mois 1909, Nay Ké fils du Vong Tasseng Bao, a aperçu des rebelles à la porte du Muong de Nong Bok, ils étaient au nombre de 16 et il a reconnu : Nay Cheuei, Nay Kéo et Nay Thiau, ces 3 hommes sont des soumissionnaires et il y a deux alak qui sont avec Nay My de Chakam, Nay Kéo est un homme qui reste avec Luang Visa.

Pour les 11 autres qui sont des rebelles de la bande de Kromadam. La bande se composait de 16 hommes armés de fusils et de sabres. D'après les renseignements que j'ai recueillis, ils étaient venus attaquer le Muong de Nong Bok parce qu'ils sont fâchés ; ils ne sont pas nommés comme Chau Muong, ils se plaignent de moi que je me le suis, c'est pour cela ils ne sont pas contents et en outre, ils m'ont dit de leur rendre leurs buffles ainsi que Nay Mon un de leurs partisans qui a fait sa soumission il y a deux ans ; sinon ils vont m'attaquer. Deux jours après, j'ai reçu leur placard qui a été affiché à la porte du Muong

de Nong Bok. Le lendemain mes Mahaleks étaient allés chercher des chevaux dans les rays, ils ont aperçu des rebelles qui m'attendaient sur la route de Thateng.

Je crois que ce sont Nay My, Luang Visa et Kromadam qui ont envoyé leurs partisans pour barrer les routes, j'ai peur d'eux parce qu'ils m'ont menacé de toutes façons. C'est pourquoi je vous écris cette lettre pour vous en rendre compte.

Cachet du Muong de Nong Bok.

P.T.C., L'Interprète : T. Kham.

P.C.C., Le Commissaire du Gouvernement (signé) DAUPLAY.

6 - LETTRE DU CHAU MUONG DE NONG BOK, ADRESSEE LE 22 NOVEMBRE 1909 à DAUPLAY

Ban Nong Lau, le 22 Novembre 1909,

Les Chau Muong Oupahat, Latsavong et Latsabout du Muong de Nong Bok à Monsieur le Commissaire du Gouvernement, à Saravane,

Monsieur le Commissaire,

Nous avons l'honneur de vous rendre compte que nous avons envoyé deux Kromakans pour aller voir des gens qui étaient allés manger des buffles et s'amuser à la fête l'inauguration de la nouvelle maison de Nay My de Ban Chakam savoir :

Ban Bok Theung la femme deux garçons, 1 fille, un éléphant et un cheval de Vong Tasseng Vé qui sont allés s'amuser à la fête de Nay My.

Ban Nong Lau Mun Tasseng, Nay Lia qui sont allés s'amuser à la fête de Nay My, de Ban Chakam.

Ban Nong Mek Nay Ni a amené 4 boeufs chargés de riz, des bougies, de la cire pour aller s'amuser à la fête avec Nay My à Ban Chakam.

Ban Dasia, Ban Monethé il y a des Laotiens et Khas qui étaient allés s'amuser à la fête avec Nay My et nous ne savons pas leur figure.

C'est alors nous vous écrivons cette lettre pour vous en faire connaître.

Pour traduire conforme, L'Interprète : T. Kham.

P.C.C., Le Commissaire du Gouvernement (signé) DAUPLAY.

7 - RAPPORT DU LATSABOUT DE DASIA, ADRESSE A DAUPLAY

LE 12 DECEMBRE 1909

Ecrit à Dasia, le 12 Décembre 1909,

Rapport du Latsabout de Dasia à Monsieur le Commissaire du Gouvernement à Saravane,

Monsieur le Commissaire,

J'ai l'honneur de vous adresser la liste des inscrits de Ban Dasia Nhai qui sont allés en cachette sacrifier des buffles avec Nay My qui s'est créé comme Ong Kéo.

Dans les cantons de Monethé et Khione, j'ai donné aux chefs de cantons de faire une enquête ils me rendent compte que personne n'est allé à la fête.

A Khione Nai il y a que le chanteur Hin qui soit allé. C'est un rebelle un homme à deux coeurs.

D'ailleurs ce n'est pas lui-même qui a voulu y aller. C'est le né Sua fils du Vong Tasseng Vé de Ban Bok Theung qui est venu le chercher deux fois et qu'il l'a amené sur l'éléphant.

Signé : Latsabout.

P.T.C., L'Interprète : T. Kham.

P.C.C. , Le Commissaire du Gouvernement (signé) DAUPLAY.

B.U. PARIS 7
Lettres et
Sciences Humaines

8 - PHOTOCOPIE DU TELEGRAMME OFFICIEL Nº 9 R, du 4 FEVRIER 1910

Télégramme Officiel

Copie

Résidence de Savannakhet le 21 Février 1916

Résident Supérieur Laos à Commissaire Gouvernement à Résidence Supérieure Thakhek

Le caporal Dakié, ayant arrêté sans ménagement Regnier pendant mon absence, vendeur exhibé Barbezat et Cie accusé de blessures a vendu sans compte toute précaution plâtrage est inadmissible par celle-ci Bac Thy dont remarquables aux Commandem Reviens aucun doute sur sincérité déclaration Bac Thy soit dans impossibilité faire toutes démarches que devrai faire moi-même, suis convaincu qu'un créer difficultés considérables à mon successeur. Vous demande donc instamment m'autoriser l'arrêter, afin faire prononcer jugement, sans tenir aucun compte des procédés vexatoires Exécution Bac Thy et principaux lieutenants, vaincu et de près celle de Ligne Poteil, est le seul moyen d'en finir et de donner satisfaction à populations plateau.

Pour Le Résident Supérieur,
Savannakhet le 21 Septembre 1916
Le Commissaire du Gouvernement

SERVICE DES RENSEIGNEMENTS
SARAVANE

Laos A. D. n° 68. — Saïgon, Imp Commerciale

9 - PHOTOCOPIE DU TELEGRAMME OFFICIEL N° 75 du 5 FEVRIER 1910

Télégramme Officiel

Sténtiane le 5 Février 19[illegible]

Résident Supérieur Laos à Commissaire Gouvernement

Savannah.

Réponse à 9R— Si attitude ong Keo n'est pas obéissante et ses actes sont criminels, devez l'arrêter et le faire mettre en jugement./

Pour Copie Conforme,
Savanne, le 18 Septembre 1910
Le Commissaire Gouvernement,

INDO-CHINE FRANÇAISE
RESIDENCE SUPERIEURE DU LAOS
SAVANNAKHET

Lao

302

Imp. Commerciale

10 - PHOTOCOPIE DU TELEGRAMME OFFICIEL Nº 2 C du 13 MARS 1910

N° 226

Copie 4.

Télégramme Officiel

19

Saravane le 13 Mars 1910

~~Résident Supérieur Laos à~~ Commissaire Gouvernement à Résident Supérieur Laos à

Vientiane

Urgent — Situation est beaucoup plus grave que ne le prévoyais dans télégramme n°9 du 11 Février. — Viens d'avoir la preuve que Bac Ni Khomasong et Khomaseng ont convenu tenter un nouveau soulèvement dès que aurai quitté Saravane, c'est-à-dire Février ou Mars année prochaine. — Grâce agents renseignements, ai pu connaître leurs projets. — Sous pouvoir, sans difficulté, capturer Bac Ni vivant ; mais pour Khomasong et Khomaseng suis obligé autoriser Chaumeong Mang Bak envoyer trentaine partisans, qu'appuierai par autant de Gardes indigènes, les cerner et s'emparer d'eux morts ou vifs. — Rien d'inquiétant et ai lieu ; ils n'ont pas encore pu recruter un seul partisan, et si, comme l'espère, ils sont capturés, l'affaire aura été étouffée avant avoir pu commettre aucun acte nuisible /

Pour Copie Conforme,
Saravane, le 13 Septembre 1910
Le Commissaire du Gouvernement,

Imp. L. & E. Rey-Lescuyer & Fils

11 - PHOTOCOPIE DU TELEGRAMME OFFICIEL Nº 6 C du 22 MARS 1909

Télégramme Officiel

Copie

Savannakhet le 26 Mai 1907

Résident Supérieur Laos à

Commissaire Gouvernement à Résident Supérieur Laos

Vientiane

Réponse à 206e — mon opinion est, qu'en présence bruits qu'il fait courir et attitude pendant mon dernier voyage à Pakse, il est impossible songer conserver liberté à Bac Mr. — Vous soumettrai propositions en vue sa disparition dès que serai certain pouvoir m'assurer personnes de Khomadam & Khemaseng — Vous, dans ce but, de nommer leur frère Tassenof ch Kong Met./

Pour Copie Conforme
Savannakhet, le 18 Juin 1907
Le Commissaire du Gouvernement

INDO-CHINE FRANÇAISE
RÉSIDENCE SUPÉRIEURE AU LAOS

306

12 - PHOTOCOPIE DU TELEGRAMME OFFICIEL Nº 149 R du 1er NOVEMBRE 1910

TÉLÉGRAMME OFFICIEL

"Hanoï", le 1er Novembre 1950.

Le Résident Supérieur de Laos en mission à Chef Cabin

12002 Crafait indésir Requiert Commissaire Gouvernement

Prie informer qu'ai prescrit Commissaire Gouvernement

Bacnui 31833 arrestation Sac Nuy 56224 14942

Laos qui doit avoir lieu treize courant.

Prie informer que ai prescrit Commissaire gouvernement

Laos procéder arrestation Bacnui lors cérémonie

Laos cérémonie qui doit avoir lieu treize courant

13 - TELEGRAMME OFFICIEL DU 17 NOVEMBRE 1910, FAISANT ETAT DE LA MORT D'ONG KEO

Saravane, 17 Novembre 1910

Urgent - Commissaire Gouvernement à Résident Supérieur Laos Saïgon en communication Chef Cabinet Résidence supérieure V.T.

Nº 12 Suis rentré hier soir Saravane Bac My arrêté le onze, tué le douze au matin mutinerie chercher fuir (point) Sauf Mun Vi Set tous ses lieutenants dangereux au nombre de sept sont arrêtés un autre tué par Cy Nong Bok (point). Komadam parti avec deux balles revolver dans le flanc peu probable survivra. Tête Bac My celle lieutenant tué, partisans enchaînés sont exposés à population réunie aujourd'hui Saravane pour prestation serment. Trente trois fusils trouvés alors que Bac My déclarait six (point). Biens Bac My peu considérables seront vendus aujourd'hui enchères.

Femmes Bac My au nombre de dix sept toutes prisonnières seront remises famille.

Aucun blessé notre côté, pas une femme, qu'un enfant touché du côté rebelle.

Attitude garde indigène parfaite. Reconnaissant accorder gratification égale demi mois de solde.

Ai trouvé dans la correspondance Bac My deux lettres adressées par secrétaire annamite Hap dès arrivée Saravane plaçant lui et famille

sous protection, Bac My offrant services demandant amulettes. Prie m'autoriser l'arrêter et le diriger sur Vientiane avec dossier. De toute façon m'oppose formellement à son maintien Saravane, demande nouveau secrétaire me soit envoyé le plus tôt possible.

Bac My laisse un fils âgé de dix ans qu'il ne peut être question traduire justice ni laisser liberté Saravane. Crois la solution la plus satisfaisante serait placer comme domestique chez autorités indigènes Vinh rendues responsables. Jugement lieutenant Bac My commença fin fêtes serment. Vous adresserai rapport en même temps. Effet moral considérable, population pas encore revenue stupéfaction.

CARTES ET CROQUIS

CARTES ET CROQUIS

1 - Carte situant le Laos dans le Sud-Est asiatique.

2 - Carte administrative du Laos en 1970.

3 - Carte physique du Laos.

4 - Carte situant le plateau des Bolovens dans le Sud-Laos et profil du plateau.

5 - Carte du plateau des Bolovens, extraite de la carte routière de l'Indochine. Feuille nº 13. IGN, 1952.

6 - Carte de la région Est de Saravane, extraite de la carte de l'Indochine. Feuille nº 134 E. IGN, 1952.

7 - Carte de la région Ouest de Saravane, extraite de la carte de l'Indochine. Feuille nº 134 W.

8 - Carte de la région de Thateng.

9 - Croquis de situation de Nong Met par rapport à Saravane et Attopeu, extrait du rapport nº 90 du Garde Principal Creisson, du 21 Juin 1906.

10 - Routes et sentiers entre Thateng et Nong Met.

11 - Croquis de la région de Saravane, joint au rapport nº 17 conf. du 10 Décembre 1910.

12 - Croquis établi à l'occasion du guet-apens tendu à Ong Kec et Kommadam, en Octobre 1910.

1 - CARTE SITUANT LE LAOS DANS LE SUD-EST ASIATIQUE


CHINE
Song
VIETNAM
Koi
HANOÏ
Haiphong
Sam Neua
Mekong
Luang Prabang
DU NORD
LAOS
VIENTIANÉ
Nong Khai
Udon
Nakhon Phanom
Quang Tri
Hué
Danang
Saravane
THAILANDE
Ta Khli
Khorat
Ubon
Attopeu
BANGKOK
Kontum
Tonlé Sap
Sattahip
CAMBODGE
Kompong Cham
Mekong
VIETNAM
PHNOM PENH
Takéo
Tay Ninh
Kampot
SAÏGON
Kompong Som
DU SUD
kilomètres
0
300

2 - CARTE ADMINISTRATIVE DU LAOS EN 1970

REPUBLIQUE POPULAIRE DE CHINE

REPUBLIQUE DEMOCRATIQUE DU VIET NAM

UNION BIRMANE

THAILANDE

CAMBODGE

Golfe du Nord-Viet Nam

Mékong

M Ou Tay

Phong Saly

PHONG SALY

Muong Sing

Namtha

NAMTHA

Muong Saio

Ban Houei Sai

LUANG PRABANG

Pak Tha

Muong Hun

Pak Beng

B. Kok Ek

Luang Prabang

XIENG KHOUANG

Saya Boury

SAYABOURY

Pak Lay

Xieng Khouang

Vang Vieng

B. Thavieng

Tha Thom

B. Na Mone

VIENTIANE

B. Hin Heup

RN 13

Pak Sane

B. Thoueu

VIENTIANE

Nong Khay

Oudorn

Dien Bien Phu

HANOI

Hai Phong

M Peu

Xieng Kho

Sam Neua

HOUA PHAN

Muong Vene

Sam Teu

Hua Xieng

Muong Xhao

Muong Lan

Ban Ban

Pl des Jarres

M Phan

Tha Thom

Vinh

Na Pe

Kam Keut

Lak Sao

KHAMMOUANE

B. Na Kay

M Mhommarat

B. Na Phao

Manaxay

Thakhek

SAVANNAKHET

Keng Kabao

Tchepone

Seno

RN 9

Savannakhet

M Phine

Nuc

SARAVANE

Saravane

Kong Sedone

Oubon

Pakse

Pak Song

Bassac

Phiafay

Attopeu

ATTOPEU

CHAMPASSAK

MEKONG

VIET NAM SUD

N

Limites des provinces du Laos

Ligne de démarcation militaire provisoire au Viet Nam

Route

Capitale d'Etat ● Capitale royale

Chef-lieu de province

Centrale thermique

Aérodromes

BANGKOK

Golfe de Siam

0 100 Km

2 - CARTE PHYSIQUE DU LAOS

CARTE PHYSIQUE



4 - CARTE SITUANT LE PLATEAU DES BOLOVENS DANS LE SUD LAOS ET PROFIL DU PLATEAU

GOLFE DU TONKIN

320

Thanh-Hoa

Phu-Diem

Vol Bo

Ha Trey

Col de Tram Mint

Hatinh

M. Cammon

DE

San-Thoong

M. Niom-Marath

Thnkat

CAMMON

Chaine Annamitique

PROVINCE

Dong Hen

M. Phalan

Tchépone

VANNAKHET

DE

M. Phong

Phine

Samoi

SAVANNAKHET

Tam Ly

2400

2300

Pou Soung

PROVINCE DE SARAVANE

Tha Phan

SARAVANE

M. Kamtong-Noi

Ta Teng

Plateau des Bolovens

M. Kong

M. Boleven

Souvanakhili

PROVINCE DE PAKSE

M. Pou-Tong

Bassac

M. Fia-Fay

ATTOPEU

PROVINCE D'ATTOPEU

PAKSE

M. Souknouma

Pou Sai

M. Outhon

M. Moulapoumok

Nafang

DE

KHONG

Khone

Niveau de la Mer

fil suivant EF: et projection verticale surélevé 20 fois

5 - CARTE DU PLATEAU DES BOLOVENS, EXTRAITE DE LA CARTE ROUTIERE DE L'INDOCHINE

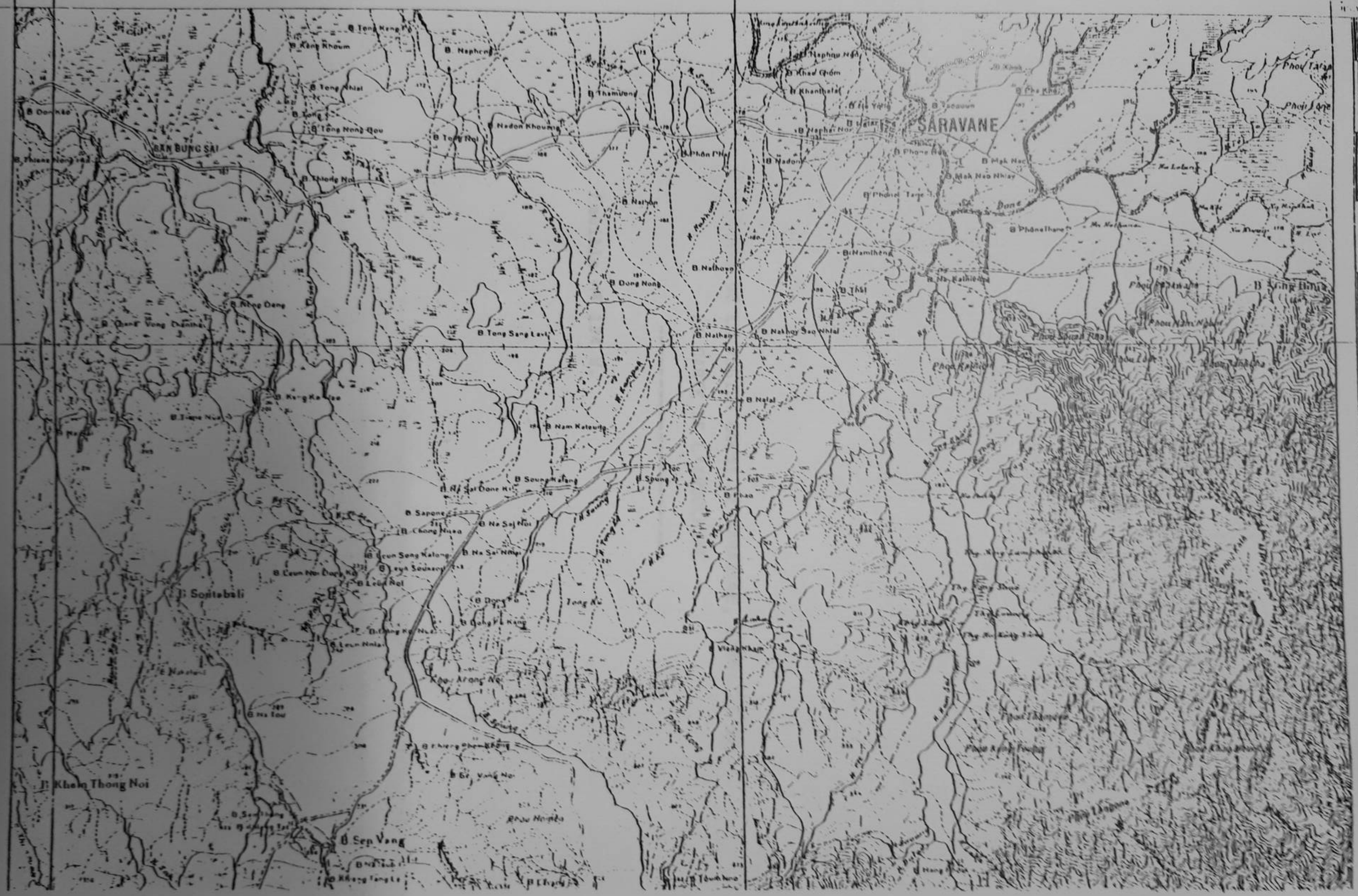
Feuille nº 13, Institut Géographique National, 1952.


B. Tayan Noi
B. Tiop
B. Kok Muong
B. Nong Ko
B. Pen Lam
B. Muong
B. Ha Hong
B. Ngang
B. Kalang
Phou Houang
1332
B. Can Lu
B. Nalan
B. Na Dou
B. Na Phan
B. Keng Sim
Phou Khao
920
Bang Tong
B. Dao Dao
B. Dao Say
B. BUNG SAI
B. Kang Kao
Dakang Tailoun
B. Phanouane
B. Muong Doua
B. Sim
B. Phanxa
B. Pong Fa Kop
B. Thang Khoa
B. Nalane
B. Kang
B. Nap Phoung
B. Khoun Thong Noi
B. Na Phang Ham
B. Soutabouli
B. Kang Kai Vao
B. Sabung Kalang
B. Na Sai Noi
B. Dong Kô
B. Viang Kham
Phou Vang
B. Phiang
B. Khot
B. Phalane
SARAVANE
B. Nong Boua
B. Kha Nam
B. Napho
B. Khok Thuang
B. Sathou
B. Phone
B. Kachang
B. Kachou
B. Tok Lok
B. Nong Lao
B. THATENG
B. Tayom
B. Sathoue Ne
B. Sathoue Tai
B. Nong
B. Tch
B. Pak Tone
Nam H
Phou Khao Phouk
1362
B. Tcienh
Phou Xiang Sao
1256
B. Nong Bok
B. Nong Khe Noi
B. Khuong Nhay
B. Nong Pena
B. Nam Jeo
B. Nong Met
B. Tuck Luck
B. Nonghuta
B. Lakamtan
B. Nong Toung Nhay
B. Lakassaome
B. Namliengnhay
B. Houei Soi
B. Namkong
B. Nam Louck
B. Photsin
B. Latassaomsin
Phou Ne Mot
942
B. Sok
B. Dane
B. Pak Phom
B. Mon Lan
B. Houei Nhan
B. Pak Bor
B. Kamac
Phou Khoua
1249
Phou Aseoup
Phou Lanlan
1262
B. Houei Khoua
B. Houei Sio
B. Khamphom
B. Nong Tao
B. Houei Sio
B. Tok Lok
B. Nong Nouc
B. Nong Set
B. Nong Kong
B. Tapa
B. Mak Ka
B. Mak Thao
B. Nong Fos
B. Kha Touan
B. Nabone
B. Lao Nha
B. Nam On
B. Seno
B. Napong
B. Sala Kok
B. Nong Khan
B. Nong Thoum
B. Nong Toungkang
B. Nong Xatsa
B. Nong Khone Khoua
B. Nong Khone
B. Nam Lay
B. Dane Sangua
B. Nong Kan
B. Thap Sang
B. Thang Sang
B. Nong Kang
B. Nong Kalo
Phou Xiang Sao
1256
Phou Asoup Sao
1256
Phou Aseoup
1249
Phou Lanlan
1262
Camp
1280
Camp
945
Camp
1010
Camp
1000
Camp
795
Camp
1318
Camp
1247
Camp
1288
Camp
1343
Camp
1310
Camp
1312
Camp
1255
Camp
1310
Camp
1320
Camp
1085
Camp
1000
Camp
800
Camp
839
Camp
819
Camp
1107
Camp
885
Camp
1280
Camp
1256
Camp
1249
Camp
1262
Camp
1010

6 - CARTE DE LA REGION EST DE SARAVANE, EXTRAITE DE LA CARTE DE L'INDOCHINE.

Feuille nº 134 E. Institut géographique national, 1952.

CARTE DE L'INDOCHINE [illegible]


SARAVANE
SAN BUNG SAI
Sontebali
Khong Thong Noi
B Sep Vang
B Nathoy Sao Nhai
B Nathon
B Dong Nong
B Tong Sang Lavie
B Nam Katoung
B Sapone
B Na Sai Noi
B Khad Ghom
B Khanthala
B Nadon
B Phone Tasi
B Mak Nao
B Mak Nao Nhiai
B Phonethane
B Namitheng
B Tasi
B Natal
B Nathon
B Thamvong
B Nadon Khoumane
B Tong Nhiai
B Tong Nong Hou
B Tong Noi
B Thiode Noi
B Nhop Dang
B Kong Khoum
B Tong Kong Pa
B Naphong
B Phon Thong
B Tong
B Nong Bua
B Phone Tasi
B Phone Thong
B Nathon
B Nathoy Sao Nhai
B Natal
B Khad Ghom
B Khanthala
B Nadon
B Phone Tasi
B Mak Nao
B Mak Nao Nhiai
B Phonethane
B Namitheng
B Tasi

7 - CARTE DE LA REGION OUEST DE SARAVANE, EXTRAITE DE LA CARTE DE L'INDOCHINE

Feuille nº 134 W.

Levé du terrain régulier au 50 000e en 1929 - 1930 - 1931
La partie hachurée a été mise à jour en 1932
par exploitation de photos aériennes

SAHAVANE

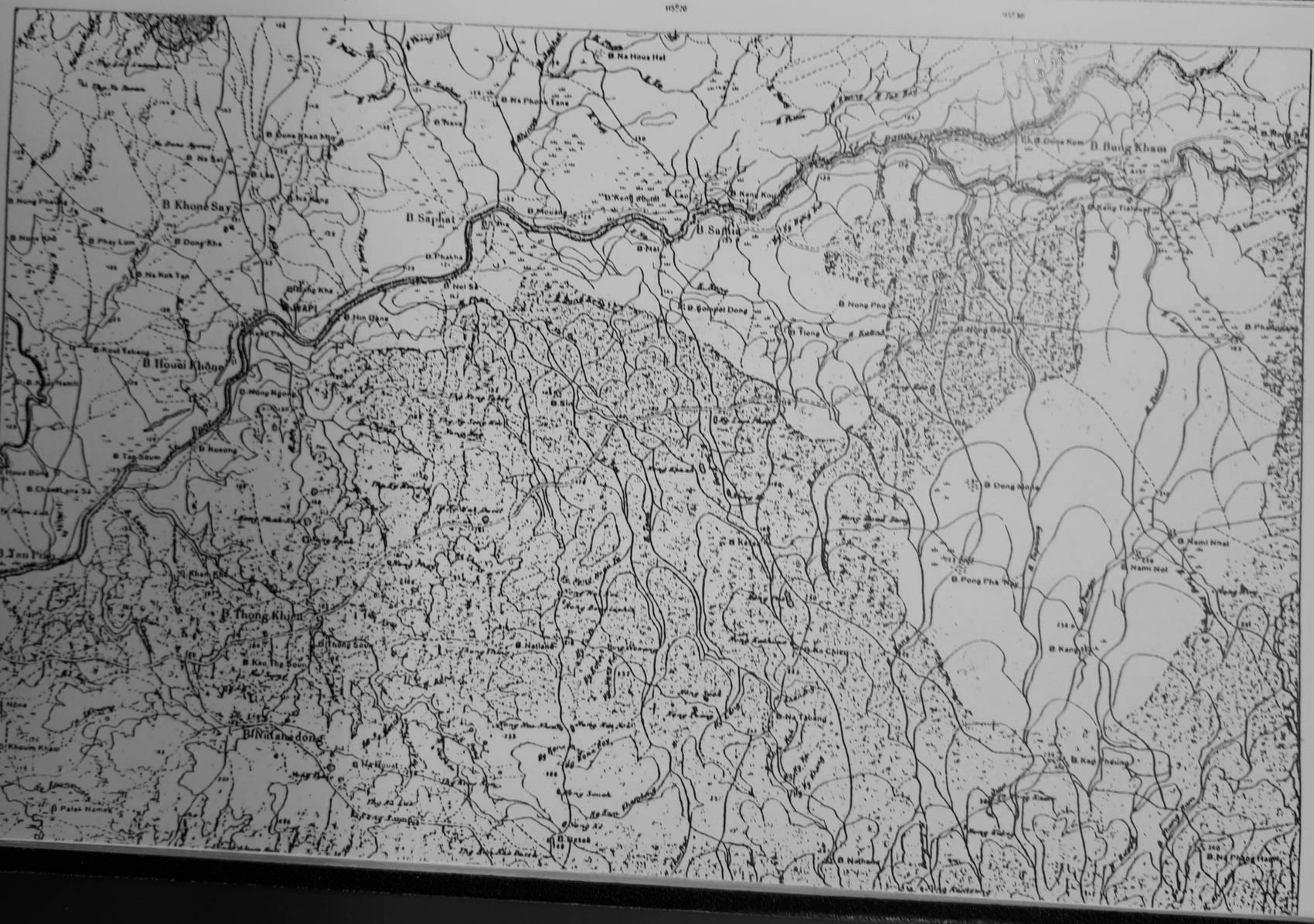
Ouest

Ban Sông Kon Est

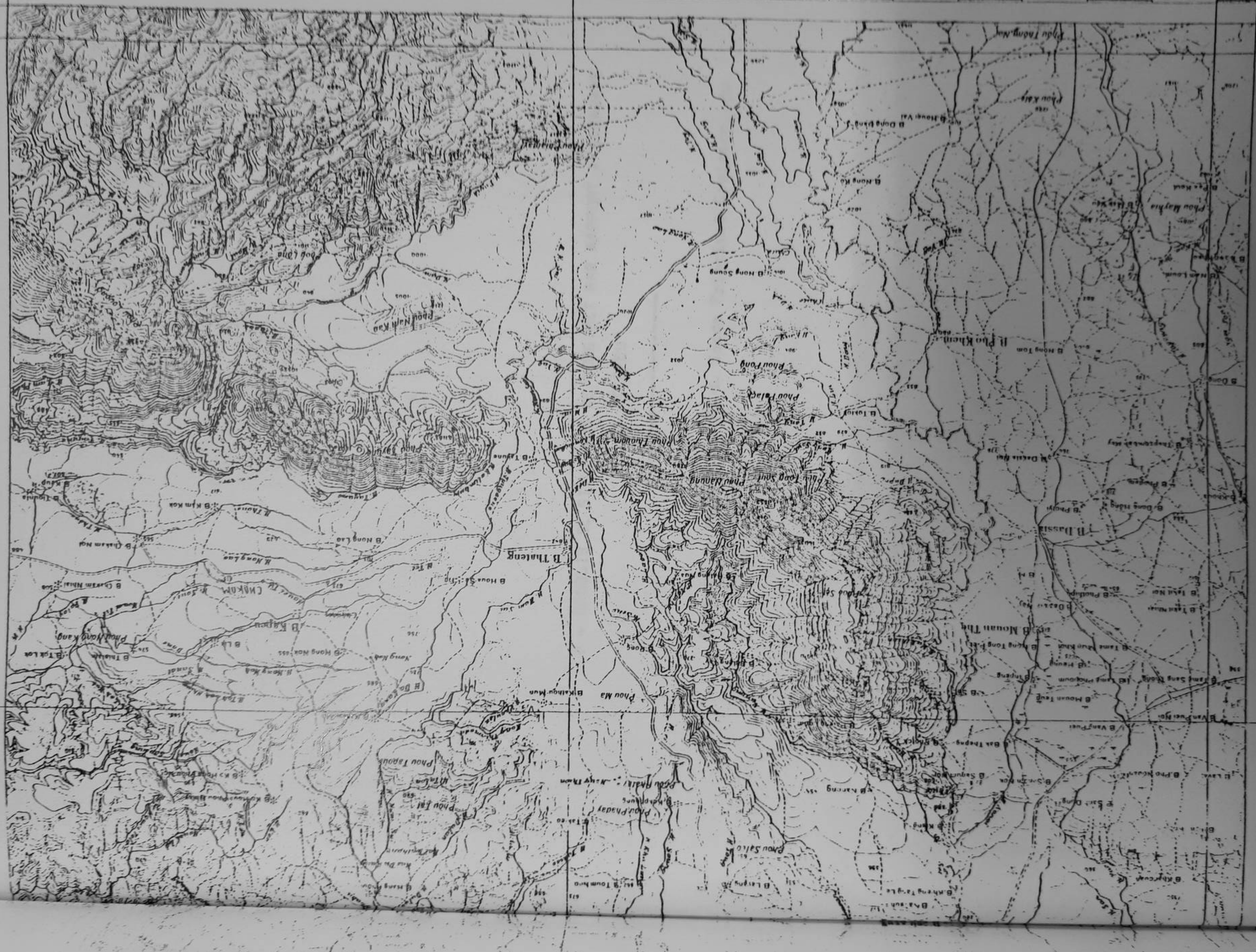
Les amorces chiffrées en noir correspondent aux méridiens et parallèles de la projection de Bonne-Ellipsoide de Clarke

128 E	129 W	129 E
133	134 W	134 E
139	140 W	140 E

CARTE DE L'INDOCHINE Fille Nº 134 W.



B - CARTE DE LA REGION DE THATENG



9 - CROQUIS DE SITUATION DE NONG MET PAR RAPPORT A SARAVANE ET ATTOPEU

Extrait du rapport nº 90 du Garde Principal Creisson, du 21 Juin 1906.

Rive droite, village Khas-Bolovens.

Rive gauche, village Khas-Nha-Heunes.

Les villages Bolovens dépendant de cette région sont au nombre de trois. Le Tassang Khamy-Asa en est le chef.

Les autres villages sont Nha-Heunes.~

La région de Nong-Ket (Thong-Vai) forme une immense forêt malsaine et très peu peuplée pour son étendue.

A 7 Kil au Sud-Ouest de Nong-Ket se trouve l'ancien poste de Nam-Khong, aujourd'hui abandonné aux soumissionnaires Bolovens et Nha-Heunes de cette contrée.

Nong-Ket et Nam-Khong ont été longtemps le refuge des bandes rebelles.

En 1904 (Février et Mars) les bandes de Thong-Vay, directement commandées par Nuane (Khomadam) et Kiine (Khomassang), chassées de la région, s'étaient réfugiées à Nam-Khong. Traquées dans cette région, elles avaient momentanément regagnées Thong-Vay. Une fraction de cette bande commandée par Nane (Khomlouang) fixe des chefs principaux, a eu un engagement avec le Boi-Phung.~

Cette même année (Novembre 1904), alors que j'étais chef de poste à Nam-Khong, j'ai vu à 2 Kil de marche du poste et dans la direction de Nong-Bok, des défenses en bois, faites par les partisans de Bac-Vy (Ong-Keo).

Les routes à surveiller sont celles qui conduisent de Nong-Ket à la Sé-Khong et particulièrement celles qui aboutissent à cette rivière au Nord du poste de Ban-Thane.

C'est par là que Khomadam et Khomassang, communiquent avec Bac-Vy qui se trouve chez les Khas-Bou, sur la rive gauche de la Sé-Khong.

C'est également le chemin de Nong-Ket à Nong-Bok que Khomadam a suivi, en Novembre 1904, pour venir massacrer et brûler le village de Ban-Nong-Bok, situé à 5 Kil Nord au Sud-Ouest du poste.~

A mon avis, il y aurait grande utilité à ce que les postes de Nong-Ket et Nong-Bok soient en relations constantes et fassent partie de la même Province.

Nong-Bok le 21 Juin 1905.

Le Garde Principal, Chef de poste,

Province de Savannakhet
Garde Indigène

N° 90

Nong-Bok le 21 Juin 1905.

Le Garde Principal Crisson, Chef de poste à Nong-Bok à Monsieur l'Administrateur Commissaire du Gouvernement à Savannakhet.

Objet:
Au sujet du rattachement du poste de Nong-Ket à la province d'Attopeu.~

Monsieur le Commissaire,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que conformément à vos ordres, je me suis rendu le 22 Mai, à Nong-Ket (Thung-Vay), à l'effet de savoir si les habitants de cette région désiraient dépendre du Commissariat de Savannakhet ou de celui d'Attopeu.~

Le Tassang de Nong-Bok m'accompagnait.

Arrivé à Nong-Ket à 11 Hl du matin, j'ai été reçu par Kil le garde Principal commandant le poste. Je lui ai exposé le but de ma visite, il a aussitôt fait le nécessaire pour faciliter ma mission.

Les chefs indigènes consultés répondirent qu'ils désiraient faire partie de la Province d'Attopeu, où ils ont toutes leurs relations commerciales.

Le Tassang de Nong-Bok a interrogé les habitants et il a obtenu la même réponse.

Ma mission terminée je me suis retiré.~

Nong-Ket (Thung-Vay) situé à 18 Kilomètres à l'Est de Nong-Bok est composé de deux villages séparés par la Sé-Katang, affluent de la Sé-Noi.

Province de Savannakhet
Garde Indigène

N° 90

Reçu le 16 juillet 06.
120

Nong-Bok le 21 juin 1906.

Le Garde Principal Crébbon, Chef de poste à Nong-Bok à Monsieur l'Administrateur Commissaire du Gouvernement à Savannakhet.

Objet:
Au sujet du rattachement du poste de Nong-Ket à la province d'Attopeu.

Monsieur le Commissaire,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que conformément à vos ordres, je me suis rendu le 22 mai, à Nong-Ket (Chung-Kay), à l'effet de savoir si les habitants de cette région désiraient dépendre du Commissariat de Savannakhet ou de celui d'Attopeu.

Le Bassing de Nong-Bok m'accompagnait.

Arrivé à Nong-Ket à 11 h du matin, j'ai été reçu par M. le garde Principal Commandant le poste. Je lui ai exposé le but de ma visite, il a aussitôt fait le nécessaire pour faciliter ma mission.

Les chefs indigènes consultés, répondirent qu'ils désiraient faire partie de la Province d'Attopeu, où ils ont toutes leurs relations commerciales.

Le Bassing de Nong-Bok a interrogé les habitants et il a obtenu la même réponse.

Ma mission terminée je me suis retiré.

Nong-Ket (Chung-Kay) situé à 18 kilomètres à l'Est de Nong-Bok est composé de deux villages séparés par la Sé-Katang affluent de la Sé-Kok.

Rive droite, village Khas-Kolovens.

Rive gauche, village Khas-Kha-Jeunes.

Les villages Kolovens dépendants de cette région sont au nombre de trois. Le Bassing Khamy-Asa en est le chef.

Les autres villages sont Kha-Jeunes.

La région de Nong-Ket (Chong-Kai) forme une immense forêt malsaine et très peu peuplée pour son étendue.

A 7 kil au Sud-Ouest de Nong-Ket se trouve l'ancien poste de Kam-Khong, aujourd'hui abandonné aux soumissionnaires Kolovens et Kha-Jeunes de cette contrée.

Nong-Ket et Kam-Khong ont été longtemps le refuge des bandes rebelles.

En 1901 (Avril et Mai) les bandes de Khong-Kay, directement commandées par Kuane (Khomadam) et Kine (Khomassong), chassées de la région, s'étaient réfugiées à Kam-Khong. Traquées dans cette région, elles avaient momentanément regagnées Khong-Kay. Une fraction de cette bande commandée par Kam (Khomlouang) fixe des chefs principaux, a eu un engagement avec le Boi-Khong.

Cette même année (Novembre 1901), alors que j'étais chef de poste à Kam-Khong, j'ai eu à 2 h de marche du poste et dans la direction de Nong-Bok, des défenses en bois faites par les partisans de Bac-My (Ong-Kio).

Les routes à surveiller sont celles qui conduisent de Nong-Ket à la Sé-Khong et particulièrement celles qui aboutissent à cette rivière au Nord du poste de Ban-Thane.

C'est par là que Khomadam et Khomassong, communiquent avec Bac-My qui se trouve chez les Khas-Bou, sur la rive gauche de la Sé-Khong.

C'est également le chemin de Nong-Ket à Nong-Bok que Khomadam a suivi, en Novembre 1901, pour venir massacrer et brûler le village de Ban-Nong-Bok, situé à 6 kil au Sud-Ouest du poste.

A mon avis, il y aurait grande utilité à ce que les postes de Nong-Ket et Nong-Bok soient en relations constantes et fassent partie de la même Province.

Nong-Bok le 21 juin 1906.

Le garde Principal, Chef de poste,

Situation de Nong Met par rapport à Saravane et Attopeu.

Nord.

SARAVANE

SE-DONE

KIONE

BASIA

JATENG

KADEU

PLATEAU DES BOLOVENS.

H. NAM-PHAK

DEN-CHAN

H. NAM-CHAN

NONG-MET

SE-KATAM

NONG-BOK

SE-NOI

SE-KONG

MUN-PAKDI

PAKSE

ME-KONG

BAN-MOUANG

NONG-MOUANG

SE-PIEN

NAM-KLONG

ATTOPEU

— NONG-MET (Nong Khay) —

Bolovens

Route Nong-Bok 18 Kilomètres

Route Allée 70 Kilomètres

Village Bolovens

Zogle

Nha. Heumeb

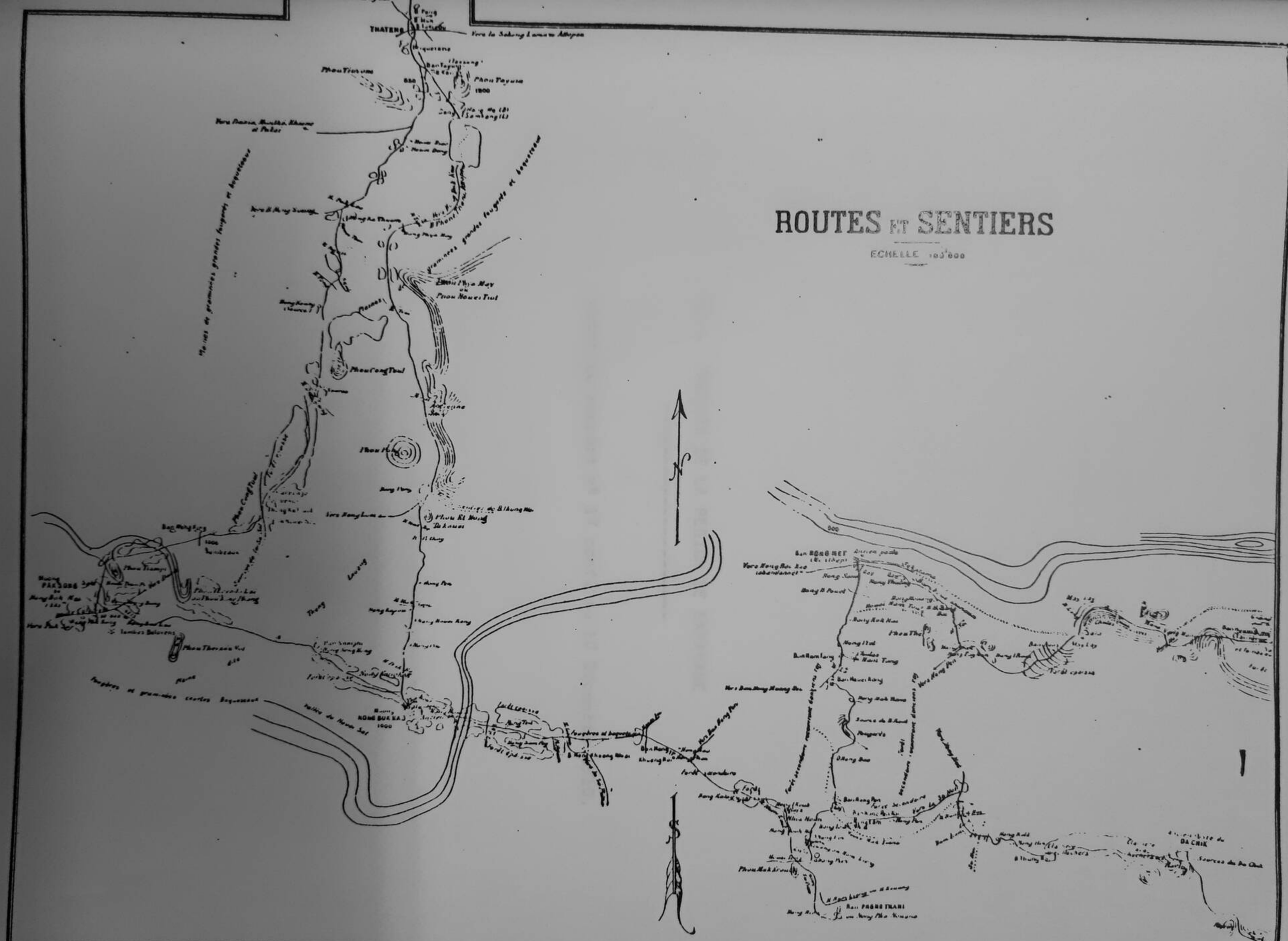
Village Ka-Heumeb

SE-KATAM

10 - ROUTES ET SENTIERS ENTRE THATENG ET NONG MET.

ROUTES ET SENTIERS

ECHELLE 1/50'000



11 - CROQUIS DE LA REGION DE SARAVANE

Joint au rapport nº 17 conf. du 10 Décembre 1910.

Province d'Attopeu.

Nong Met

B. Tisteun.

Muong Nong-Bok. 1.200m

Route suivie par les Makélek du Chao Muong de Nong-Bok.

B. Nong Poy

B. Thing-Wai

Sekatan.

Campement de Khomadam.

H. Mak Tian.

Nong Pong

Sala de H: Sai 1.200m

Phou Phya Maï 1.500m

H. Teui

H. Chôt.

Phou Payum.

Pagode k. complement de Bak My en 1901.

Route de Dasia

Thateng. 900m

B. Tayum.

Route de B. Phone k Laman

B. Nong Lak

B. Houa Sé

Chakam (Bak-My)

Kapou

B. Nong Nok

Phou Tiorôm 1.400

H. Por

Phou-Lang. Oke

H. Nam Sé

Napho

H. Kôt

B. Vieng Kham

H. Kalana

Phou Lang. 1.500m

Sé Done

Phou-Louang (inhabité & levé jamais fait.)

Sentier utilisé par les gens de B. Ling & Khomadam.

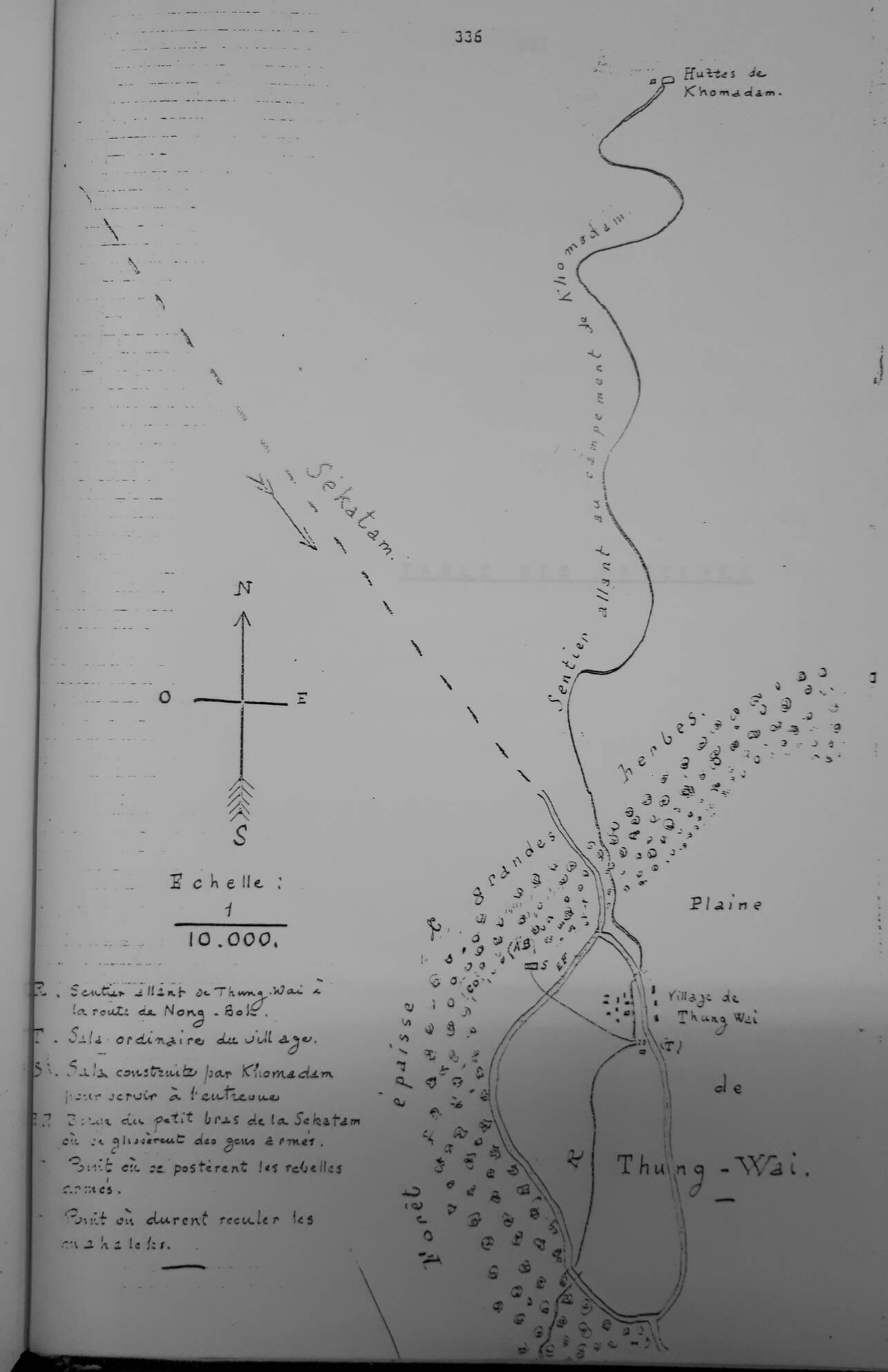
CROQUIS joint au rapport N° 17 Conf. du 10/12/1910

S. E. W. N.

Echelle environ 1/200.000

Le Commt du Gouvernt.

12 - CROQUIS ETABLI A L'OCCASION DU GUET APENS TENDU
A ONG KEO ET KOMMADAM, en Octobre 1910



Echelle :

1 / 10.000.

R. Sentier allant de Thung Wai à la route de Nong-Bok.

T. Sala ordinaire du village.

S. Sala construite par Khomadam pour servir à l'entrevue

T.T Bords du petit bras de la Sekatam où se glissèrent des gens armés.

Point où se postèrent les rebelles armés.

Point où durent reculer les assaillants.

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION..... 3

CHAPITRE I : L'espace géohistorique du plateau des Bolovens..... 13

- L'espace laotien du plateau des Bolovens..... 16

- Le plateau des Bolovens, un Eldorado ? 19
- Le plateau des Bolovens, un pays dangereux..... 33
- L'importance stratégique du plateau des Bolovens..... 36

- Le plateau des Bolovens dans l'ensemble protoindochinois..... 40
- La province de Saravane..... 55
- Notes du chapitre I 60

CHAPITRE II : La révolte des Bolovens..... 68

- Les évènements d'Avril-Mai 1901..... 70
- Un mouvement messianique ? 76
- Causes indirectes..... 81
- Causes profondes..... 84

- Organisation politique du Laos du temps des Siamois..... 87
- Rôle du Khaluong 89
- Rôle des lamkha..... 90

- Le régime exécré des tassengs..... 92

- Le rôle des esclaves..... 95

- Les impôts et les prestations..... 97

- Un pouvoir colonial ordinaire..... 103

- Notes du Chapitre II..... 116

CHAPITRE III : L'organisation de la résistance..... 124

- Une autre révolte de Phou Mi Boun..... 133

- Les trois périodes de la résistance..... 138

- Les résistants du Phou Tayun..... 139

- La bande de Thung Vaï 140

- Les rebelles de la rive gauche de la Se Kong..... 141

- Le dernier quart d'heure..... 142

- L'attaque de Nong Bok..... 148

- Notes du Chapitre III 150

CHAPITRE IV : De la soumission apparente d'Ong Keo à sa mort..... 153

- L'opération du Phou Katé..... 155

- Préparatifs..... 155

- L'attaque..... 158

- La soumission du latsavong de Saravane..... 163

- La soumission d'Ong Keo..... 165

- Les conditions de la soumission..... 167

- Comment Ong Keo ne va pas respecter ces conditions..... 168

- L'arrestation et la mort d'Ong Keo 172

- Notes du Chapitre IV..... 184

CHAPITRE V : Kommadam..... 186

- L'évolution de Kommadam..... 198

- Notes du Chapitre V 204

CHAPITRE VI : Etude comparative..... 207

- Originalité du mouvement..... 210

- Constance du mouvement..... 210

- Caractère local..... 213

- Continentalité et contiguïté du plateau des Bolovens..... 215

- Non-insertion dans la réalité..... 218

- Les racines du mouvement et les modes de lutte..... 220

- Continuité et rupture : de Kommadam au Pathet Lao..... 225

- Ong Keo, l'étape messianique..... 225

- Kommadam, l'étape nationale..... 227

- Le Pathet Lao, l'étape révolutionnaire..... 229

- La révolte des Bolovens, comme ancrage historique pour les Laotiens..... 230

- Notes du Chapitre VI..... 234

CHAPITRE VII : Bibliographie sélective et classée..... 237

- Ouvrages généraux sur le Laos..... 240
- Sources fondamentales..... 241
  - Archives d'Outre-Mer, Aix-en-Provance..... 241
  - Archives nationales, rue Oudinot, Paris..... 243
  - Archives militaires..... 244
- Ouvrages contemporains..... 244
- Ouvrages récents..... 246
- Critiques des sources..... 247
  - Thèse de Dauplay..... 249
  - Thèse de Mc Coy..... 252
  - Thèse de Murdoch..... 252
  - Interprétation faite par l'Institut d'histoire de la RDVN..... 255

APPENDICE..... 257

CONCLUSION..... 269

ANNEXES 274

1 - Feuille de renseignements sur les bandes de Bac Preuil et Bac My..... 276

2 - Schéma de la ligne de la Se Kong..... 280

3 - Demande de félicitations pour Dauplay..... 282

4 - Faire-part de la mort de Sithon Kommadam... 283

DOCUMENTS 285

1 - Edits d'Ong Kao du 12 Mai et du 18 Septembre 1901..... 287

2 - Lettre de Kommadam du 2 Septembre 1909..... 291

UNIVERSITE PARIS 7 * BIBLIOTHEQUE DE L'UFR * Lettres et Sciences Humaines

3 - Edit du Sadet de Ban Chakam du 5 Novembre 1909..... 293

4 - Lettre de Kommadam du 2 Mars 1910..... 294

5 - Lettre du Chau Muong de Nong Bok du 6 Janvier 1909..... 295

6 - Lettre du Chau Muong de Nong Bok du 22 Novembre 1909..... 297

7 - Rapport du lieutenant de Dasia du 12 Décembre 1909..... 298

8 - T.O. nº 9 R du 4 Février 1910..... 299

9 - T.O. nº 75 du 5 Février 1910..... 301

10 - T.O. nº 2 C du 13 Mars 1910..... 303

11 - T.O. nº 6 C du 22 Mars 1909..... 305

12 - T.O. nº 149 R du 1er Novembre 1910..... 307

13 - T.O. du 17 Novembre 1910..... 309

CARTES ET CROQUIS..... 311

1 - Carte situant le Laos dans le Sud-Est asiatique..... 313

2 - Carte administrative du Laos..... 315

3 - Carte physique du Laos..... 317

4 - Carte de situation du plateau des Bolovens.. 319

5 - Carte du plateau des Bolovens..... 321

6 - Carte de la région Est de Saravane..... 323

7 - Carte de la région Ouest de Saravane..... 325

8 - Carte de la région de Thateng..... 327

9 - Croquis de situation de Nong Met..... 329

10 - Routes et sentiers entre Thateng et Nong Met 331

11 - Croquis de la région de Saravane..... 333

12 - Croquis du guet-apens tendu à Ong Keo et Kommadam en Octobre 1910..... 335

TABLE DES MATIERES..... 337

B.U. PARIS 7

Pour Dauplay, à l'exception de ceux des tassengs de Dasia - cette localité a été un des plus importants centres de résistance - ce sont "de joyeux drilles détenant le record absolu de la flemme". C'est en raison de cette paresse que les "Soueï seront à la merci des Boloven voisins". Ceci pour expliquer qu'une partie des Soueïs passera à la dissidence avec les Bolovens et les Alaks.

Les Phou Thaï enfin, c'est-à-dire les majoritaires (politiquement parlant), refoulés du Haut-Mékong, occupent les flancs Nord et Ouest du plateau. Ils sont originaires de la vallée de la Tchépone. 600 familles vivent dans le muong de Paksé et 300 dans le tasseng de Khi One du muong de Saravane. Ce sont des bouddhistes, ils sont considérés par Dauplay comme des gens sympathiques, hospitaliers, s'adonnant pacifiquement à la culture du cardamome et s'occupant de l'embauche des coolies protoindochinois.

*

* *

Répartis entre Attopeu et le pays Djaraï, c'est-à-dire jusqu'à Kontum en contact avec les Bahnars et les Rhadés, les Sedangs portent un nom redouté dans le sud du Laos. On les y appelle d'ailleurs les Kha Khats et dans la terreur qu'ils inspirent, on ne leur trouve guère comme rivaux que les Djaraïs. "Si le Djaraï empoisonne -écrit Prosper Odend'hal faisant allusion aux flèches empoisonnées qu'utilisent ces montagnards - le Sedang tue" (67). Pour les premiers explorateurs, les Sedangs et les Djaraïs constituent le groupe réfractaire le plus important. Ils se flattent d'être insoumis et non contents de ne pas payer l'impôt, ils entravent - en particulier ceux de la région

viales de Cochinchine et un contrat sera accordé à Marcellin Larrieu le 2 AoÛt 1872 pour créer une compagnie fluviale (8 bateaux pour la liaison SaÏgon-Phnom-Penh). Puis il envisagera la liaison jusqu'à Bassac. Se reporter à E. DENIS, Bordeaux et la Cochinchine sous la Restauration et le Second Empire, déjà cité.

37) Cf. rapport du Résident Supérieur de Vientiane, 4ème trimestre 1913, AOM Aix, série F 4.

38) Ong Keo n'oubliera pas que c'est en tant que coolie recruté par la Compagnie des Messageries Fluviales, qu'il a été rossé par le Garde Principal SICRE, future victime de la révolte des Bolovens en 1901.

39) Cf. AOM Aix, série F 1.

40) Cf. rapport Résident Supérieur Vientiane, 3ème trimestre 1913, AOM Aix, série F4.

41) Cf. rapport n° 19 du Garde Principal MONTAZEL, Commandant les postes de Thateng et Kapeu, daté du 15 Juin 1906, AOM Aix, série E7.

43) Cf. rapport du Commissaire du Gouvernement de Saravane du 3ème trimestre 1914, AOM Aix, série F4.

42) Cf. rapport n° 159 du Commissaire du Gouvernement de Saravane, en tournée au poste SICRE, daté du 2 Mars 1907, AOM Aix, série F2.

44) Cf. rapport du Commissaire du Gouvernement de Saravane du 22 Octobre 1907, AOM Aix, série F2.

45) Cf. AOM Aix, série F4.

46) d'après Mc COY, Laos : War and Revolution, Harper Colophon Books, New-York, Evenston and London, 1970.

47) J. AJALBERT, "Ces phénomènes, artisans de l'Empire", déjà cité.

48) Cf. rapport du 24 Février 1894, Archives nationales, rue Oudinot, Paris Indo NF1, A30 (99), carton 21.

49) Ibid.

50) ODEND'HAL compare ces cairn aux galgal des Sémites (tumulus celtiques renferment une crypte).

51) l'interdit rituel est souvent fixé à 2 ou 3 jours.

le bilan des exactions commises par les différentes "bandes" d'Ong Keo, le Commissaire-Juge en vient vite à la période de soumission du leader. Les attendus sont significatifs. Il est notamment reproché aux accusés leur attitude continuellement insolente et provocatrice "aussi bien pour les Européens que pour les indigènes", et leur action psychologique auprès des populations voisines qu'elles cherchaient à persuader de renier leurs chefs naturels pour reconnaître l'autorité de Bac My, "ce à quoi ils ont réussi pour les villages de Tapak (Boloven) et de Chamla".

Le Président du Tribunal, cette fois, "Commissaire du Gouvernement" (20) à la lettre, en vient alors à ce qui à ses yeux constitue le principal chef d'accusation. Non seulement rien n'a été fait pour obtenir la soumission de Kommadam, mais encore "se moquant de tous les engagements pris et de la parole donnée", les lieutenants de Bac My ont décidé la formation d'une nouvelle bande, comme le prouvent indubitablement et la correspondance échangée entre Bac My et Kommadam, et la présence de trente-cinq fusils dans le village de Chakam (21).

On retient le chiffre de trente-huit assassinats et le 31 décembre 1910, le jugement en matière criminelle est rendu, les actes d'accusation allant de l'assassinat à la rebellion, en passant par la vente d'esclaves ou vol. Les condamnés seront dirigés sur le bagne de Poulo-Condore.

masses dans leur presque totalité : cela consistait à refuser de payer les impôts et à s'acquitter des prestations. Les dirigeants de la résistance savaient fort bien que si les autorités françaises se livraient à la répression pour obliger leurs administrés à s'exécuter, ces derniers préféraient s'enfuir et venir grossir leurs rangs. Ong Keo puis Kommadam n'eurent de cesse d'inciter, dans leurs tracts, les paysans à mener cette véritable grève. De toute façon c'est bien souvent spontanément qu'ils se soustrayaient aux corvées. La résistance boloven s'est nourrie de ce STO (22) avant la lettre.

Rudesse primitive des formes de lutte, archaïsme de l'idéologie, caractère tribal du combat - souvenons-nous du cheval blanc d'Ong Keo, prétexte à l'assaut de Nong Bok ! - tels étaient les traits essentiels de ce qui fut au départ un pur mouvement de revendication sociale. En 1910, Kommadam le reprendra à son compte. Mais il ira plus loin. Car il comprit que dans le cours même de la lutte qu'Ong Keo menait contre les mandarins - et leurs chiens de garde, les Français - une conscience nationale se constituait. L'originalité de Kommadam par rapport à Ong Keo est d'avoir mis l'accent sur la revendication nationale - il se bat pour le muong Khom (23) - et d'avoir cherché à identifier celle-ci à la revendication sociale. Cette prise de conscience était une étape nécessaire. Il appartiendra au futur Neo Lao Haksat d'en franchir une autre en donnant à cette aspiration nationale une dimension plus révolutionnaire : il s'agira alors de briser le moule social et de se battre pour une véritable indépendance. Pour réaliser ce but, le mouvement de résistance s'identifiera au mouvement communiste.

Schématiquement, il apparait ainsi que la lutte menée par Ong Keo, Kommadam, puis le Pathet Lao correspond aux trois étapes d'un véritable mouvement de libération : messianiste au départ, national ensuite et révolutionnaire enfin.

masses dans leur presque totalité : cela consistait à refuser de payer les impôts et à s'acquitter des prestations. Les dirigeants de la résistance savaient fort bien que si les autorités françaises se livraient à la répression pour obliger leurs administrés à s'exécuter, ces derniers préféraient s'enfuir et venir grossir leurs rangs. Ong Keo puis Kommadam n'eurent de cesse d'inciter, dans leurs tracts, les paysans à mener cette véritable grève. De toute façon c'est bien souvent spontanément qu'ils se soustrayaient aux corvées. La résistance boloven s'est nourrie de ce STO (22) avant la lettre.

Rudesse primitive des formes de lutte, archaïsme de l'idéologie, caractère tribal du combat - souvenons-nous du cheval blanc d'Ong Keo, prétexte à l'assaut de Nong Bok ! - tels étaient les traits essentiels de ce qui fut au départ un pur mouvement de revendication sociale. En 1910, Kommadam le reprendra à son compte. Mais il ira plus loin. Car il comprit que dans le cours même de la lutte qu'Ong Keo menait contre les mandarins - et leurs chiens de garde, les Français - une conscience nationale se constituait. L'originalité de Kommadam par rapport à Ong Keo est d'avoir mis l'accent sur la revendication nationale - il se bat pour le muong Khom (23) - et d'avoir cherché à identifier celle-ci à la revendication sociale. Cette prise de conscience était une étape nécessaire. Il appartiendra au futur Neo Lao Haksat d'en franchir une autre en donnant à cette aspiration nationale une dimension plus révolutionnaire : il s'agira alors de briser le moule social et de se battre pour une véritable indépendance. Pour réaliser ce but, le mouvement de résistance s'identifiera au mouvement communiste.

Schématiquement, il apparait ainsi que la lutte menée par Ong Keo, Kommadam, puis le Pathet Lao correspond aux trois étapes d'un véritable mouvement de libération : messianiste au départ, national ensuite et révolutionnaire enfin.

N° 3

Télégramme officiel

Copie

Savouroux le 4 Février 1910

~~Résident Supérieur Laos~~ à Commissaire Gouvernement à Résident Supérieur Laos
Vientiane.

En arrivant Paksé, trouve ci-joints renseignements qui m'avaient été donnés pendant mon absence, sondes autorités Boloven et Tasseng du plateau ; me rendent compte toute population plateau est indisposée par attitude Bac My, dont conciliabules avec Khamadam laissent aucun doute sur nature intentions. Bien que Bac My soit dans impossibilité rien tenter tant que serai Savouroux, suis convaincu que va créer difficultés considérables à mon successeur. Vous demande donc instamment m'autoriser l'arrêter, le faire passer jugement, sans tenir aucun compte sa pseudo soumission. Exécution Bac My et principaux lieutenants, résidant de près celle de Bac Preuil, est le seul moyen d'en finir et de donner satisfactions à population plateau.

Pour Copie Conforme,
Savouroux 2 Septembre 1910
Le Commissaire du Gouvernement

N° 46

Copie

Télégramme Officiel

19

Saravane le 13 Mars 19 10

~~Résident Supérieur Laos~~ à Commissaire Gouvernement à Résident Supérieur Laos

Vientiane

Urgent — Situation est beaucoup plus grave que ne le prévoyais dans télégramme n°9 du 11 Février. — Viens d'avoir la preuve que Bac Mi Khomadam et Khomaseng ont convenu tenter un nouveau soulèvement dès que aurai quitté Saravane, c'est-à-dire Février ou Mars année prochaine. — Grâce agents renseignements, ai pu connaître leurs projets. — Pense pouvoir, sans difficulté, capturer Bac Mi vivant ; mais pour Khomadam et Khomaseng suis obligé autoriser Chaumuong Nong Bok envoyer trentaine partisans, qu'appuierai par autant de Gardes indigènes, les cerner et s'emparer d'eux morts ou vifs. — Rien d'inquiétant d'ailleurs ; ils n'ont pas encore pu recruter un seul partisan, et si, comme l'espère, ils sont capturés, l'affaire aura été étouffée avant avoir pu commettre aucun acte nuisible./

Pour Copie Conforme,
Saravane, le 13 Septembre 1910
Le Commissaire du Gouvernement,

Imp A. P. n° 65. — Saigon, Imp Commerciale

JC4

TÉLÉGRAMME OFFICIEL

Hanoi, le 1er Décembre 1930.

Le Résident Supérieur du Laos en mission à Chef Cabinet

92002 (Parfait intégral) Première formule Service
Veuillez informer que j'ai prescrit Commissaire Gouvernement
3h.43 3h.43 41f35 f10 41f10 f82 Le 28 Décembre 6f3
Haute Surveillance Sac Rue Lacroix Lacroix
1942 73123 56224 14942
Lundi prochain doit avoir lieu treize courant.

Vous informe que ai prescrit Commissaire Gouvernement
Haute procéder arrestation Bac Mai lors cérémonie
Lundi prochain qui doit avoir lieu treize courant

TÉLÉGRAMME OFFICIEL

Hanoï, le 1er Novembre 1950.

Le Résident Supérieur du Laos en mission à Chef Cabinet

92002 (Parfait intérêt) Requête [illegible]
Veuillez agréer [illegible]
[illegible] 3h 39 [illegible]
[illegible] avec [illegible]
[illegible] qui doit avoir lieu [illegible]

Vous informe que ai prescrit Commissaire gouvernement
de procéder arrestation Bacri lors ceremonie
qui aura lieu qui doit avoir lieu treize courant

GOLFE

DU

TONKIN

320

Thanh-Hoa

Phu-Diem

Vinh

Vat Bo

Ha Trey

Hatinh

M. Cammon

DE

Ban-Thanong

Kvai

JN

M. Niom-Marath

Thakot

CAMMON

Chaine Annamitique

PROVINCE

Dong Hen

M. Vang

Tchépone

M. Khantabouli

M. Phalan

VANNAKHET

DE

M. Phong

Phine

Samoi

M. Song-Kone

SAVANNAKHET

Pou Soung

PROVINCE

DE

SARAVANE

Tha Phan

SARAVANE

M. Kamtong-Noi

M. Kong

Plateau

Ta Tang

M. Boleven

Bolovens

Savanakhili

PROVINCE

DE

PAKSE

M. Pou-Tong

M. Ban Mudna

ATTOPEU

Bassac

Fil. Fia-Fay

PROVINCE D'ATTOPEU

PAKSE

M. Soukhouma

Pou

M. Outhon

Sai

M. Moulapoumok

Nafang

DE

KHONG

KHONG

Khone

Vang Keum

D G E

Stung Treng

Niveau de la Mer

fil suivant EF: et projection verticale surélevé 20 fois

5 - CARTE DU PLATEAU DES BOLOVENS, EXTRAITE DE LA CARTE ROUTIERE DE L'INDOCHINE

Feuille nº 13, Institut Géographique National, 1952.

PLATEAU DES BOLOVENS

SARAVANE

B. Tayon Noi
B. Tup
B. Kok Muong
B. Nong Ke
B. Muong
B. Ha Hong
B. Ngang
B. Kaiang
B. Fen Lam
B. Con Lu
B. Nalan
B. Na Dou
B. Napho
B. Keng Sim
Beng Yong
B. Dao Pao
B. Na Houa Het
B. Na Phone Tene
B. Keng Kou
B. Keng Tiaiong
B. Samlie
B. Phanouane
B. Nong Doua
B. Sim
B. Khone Say
B. Tan Soum
B. Thong Khit
B. Nalaeng
B. Nhone
B. Kham Nay
B. Pat Soum
B. Done Ngoua
B. Phia Lat Kay
B. Vang Veune
B. Lat Bak
B. Thong Sone
B. Nong Khene
B. Done Sanga
B. Nong Kok
B. Thap Sot
B. Houei Nhang
B. Takit
B. Thom Dine
B. Nong Hoi
B. Nong Xatao
B. Nong Houa Khoua
B. Khot Noi
B. Nesouk
B. Hai
B. Phin
B. Nong Mak Luk
B. Nong Khot
B. Salabouc
B. Nonseng
B. Nong Pop
B. Nong Dong
B. Nabone
B. Lao Nha
B. Houei
B. Nam Om
B. Na Sai
B. Nami Nhai
B. Kang
B. Kap Pheung
B. Khok Thong Noi
B. Na Phang Ham
B. Sen Vang
B. Kieng
B. Sanh Dong
B. Vang Pueri
B. Bak Theung
B. Lao Ngam
B. Thong
B. Khoua
B. Dassia Noi
B. Khi One Nhia
B. Dong
B. Nong Thioune
B. Nong-Toung
B. Lan Nhia
B. Nong Tom
B. Mak Yeu
B. Nong Say
B. BUNG SAI
B. Keng Ka Vao
B. Soung Kaiong
B. Na Sai Noi
B. Soutabali
B. Vieng Kham
B. Khok Thong Noi
B. Sen Vang
B. Kieng
B. Kok Phoung
B. Vang Pueri
B. Bak Theung
B. Lao Ngam
B. Thong
B. Dassia
B. Tokiok
B. Nong Tom
B. Mak Yeu
B. Napheng
B. Nathen
B. That
B. Phao
B. Dong Kô
B. Vieng Kham
B. Hang Phou
B. Ko Houa Phu Noi
B. Kaphau
B. Tok Lok
B. THATENG
B. Nong Lao
B. Tayum
B. Phanouan Nhay
B. Houei Soi
B. Houei Sip
B. Vennhao
B. Tok Lok
B. Nong Mouo
B. Makka
B. Tapa
B. Nong Phu (AB?)
B. Phan Kong Tom
B. Nong Kali
B. Nong Bok
B. Nong Khine Noi
B. Khuong Nhay
B. Xiang
B. Sapien
B. Chembi Mot
B. Xieng Khot
B. Nong Tao
B. Houei Soi
B. Khom Pom
B. Houei Sip
B. Vennhao
B. Tok Lok
B. Nong Hine
B. Nong Set
B. Camp I
B. Latassamain
B. Phatin
B. Houei Soi
B. Namkong
B. Nam Loui
B. Oukasat
B. Namtiengnhay
B. Latassasine
B. Phong Thani
B. Nong Met
B. Mak Chane
B. Tuck Luck
B. Nonguns
B. Katamtok
B. Kong Lo
B. Nong Toung Nhay
B. Nong Pene
B. Nam Nao
B. Muang Nai
B. Nam Houn
B. Kaphoungtang
B. Pha Lao Nam Ho
B. Houei Nhan
B. Mun Lan
B. Pak Phon
B. Dene
B. Pak Bo
B. Kaniac
B. Sok
B. Kong Ha
B. Taienh
B. Lang Kao
B. Kathong
B. Nong Boua
B. Kha Nam
B. Napho
B. Nhok Thung
B. Sathou
B. Phone
B. Trounla
B. Thone Noi
B. Te Toung Kong
B. Sathoua Ne
B. Sathoua Tai
B. Toh
B. Nong
B. Pak Tone
B. Pakha
B. Khok
B. Phe Kha
B. Tayoung
B. Sebangphaiou
B. Sebanghieng
B. Khaming
B. Tang Hune Nong
B. Tang Hune Sud
B. Te Lam
B. Nang Kon
B. Le Haigne
B. Tasing
B. Kadap
B. Chakeyel
B. Chakeuil Nuae
B. Chakeuil Tay
B. Siou
B. Bac
B. Tuong
B. Long Se
B. Yonn
B. Ton Noi
B. Ton Nhai
B. Gung
B. Lahai
B. Tie Bah
B. Kok Phoung
B. Sathou
B. Phone
B. Nhok Thung
B. Kaphau
B. Tok Lok
B. Trounla
B. Thone Noi
B. Te Toung Kong
B. Sathoua Ne
B. Sathoua Tai
B. Toh
B. Nong
B. Pak Tone
B. Pakha
B. Khok
B. Phe Kha
B. Tayoung
B. Sebangphaiou
B. Sebanghieng
B. Khaming
B. Tang Hune Nong
B. Tang Hune Sud
B. Te Lam
B. Nang Kon
B. Le Haigne
B. Tasing
B. Kadap
B. Chakeyel
B. Chakeuil Nuae
B. Chakeuil Tay
B. Siou
B. Bac
B. Tuong
B. Long Se
B. Yonn
B. Ton Noi
B. Ton Nhai
B. Gung
B. Lahai
B. Tie Bah
B. Kok Phoung
B. Sathou
B. Phone
B. Nhok Thung
B. Kaphau
B. Tok Lok
B. Trounla
B. Thone Noi
B. Te Toung Kong
B. Sathoua Ne
B. Sathoua Tai
B. Toh
B. Nong
B. Pak Tone

Phou Neh 1373
Phou Khoo 1210
Phou Houang 1252
Phou Khop 820
Phou Theoe 930
Phou Nong Sao 1256
Phou Dinq Deng 1344
Phou Nong Po 1038
Phou Taben 1318
Phou Lan Lai 1262
Phou Kadeup 1249
Phou No Mut 942
Phou Khem Phouk 1362
Phou Chay 1107
Phou Louang
Phou Langone
Nong Houn
Camp I 1280
Camp I 945
Camp I 1255
Camp I 1503

Ki Roi
A Long
Chon Ha Muong
Tial
Chon Phoxen
Kattoni Houei Snung
Passing Te Kia
Passing Susu
Lavi Pho Thong
Te Kor
Te Tiang
Te Lang
Te Kaiong
Te Kanot
Te Kaya
Te Kong
Te Kaphau
Te Kadap
Te Kok Phoung
Te Ko Houa Phu Noi
Te Kaphau
Te Tok Lok
Te Trounla
Te Thone Noi
Te Te Toung Kong
Te Sathoua Ne
Te Sathoua Tai
Te Toh
Te Nong
Te Pak Tone
Te Pakha
Te Khok
Te Phe Kha
Te Tayoung
Te Sebangphaiou
Te Sebanghieng
Te Khaming
Te Tang Hune Nong
Te Tang Hune Sud
Te Te Lam
Te Nang Kon
Te Le Haigne
Te Tasing
Te Kadap
Te Chakeyel
Te Chakeuil Nuae
Te Chakeuil Tay
Te Siou
Te Bac
Te Tuong
Te Long Se
Te Yonn
Te Ton Noi
Te Ton Nhai
Te Gung
Te Lahai
Te Tie Bah
Te Kok Phoung
Te Sathou
Te Phone
Te Nhok Thung
Te Kaphau
Te Tok Lok
Te Trounla
Te Thone Noi
Te Te Toung Kong
Te Sathoua Ne
Te Sathoua Tai
Te Toh
Te Nong
Te Pak Tone

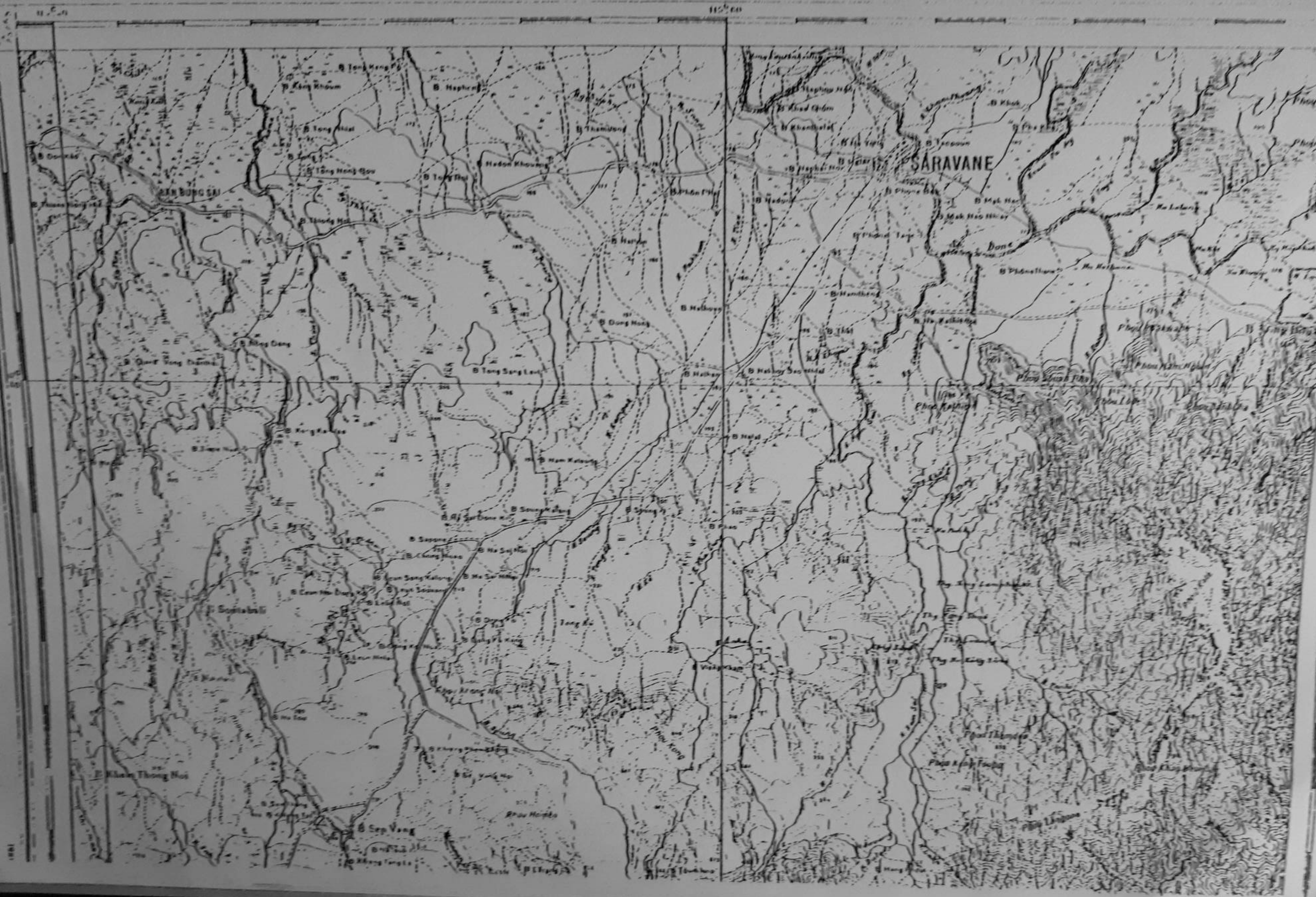
Ban Nong Sai
Ban Nong Kou
Ban Phanouane
Ban Nong Doua
Ban Sim
Ban Khone Say
Ban Tan Soum
Ban Thong Khit
Ban Nalaeng
Ban Nhone
Ban Kham Nay
Ban Pat Soum
Ban Done Ngoua
Ban Phia Lat Kay
Ban Vang Veune
Ban Lat Bak
Ban Thong Sone
Ban Nong Khene
Ban Done Sanga
Ban Nong Kok
Ban Thap Sot
Ban Houei Nhang
Ban Takit
Ban Thom Dine
Ban Nong Hoi
Ban Nong Xatao
Ban Nong Houa Khoua
Ban Khot Noi
Ban Nesouk
Ban Hai
Ban Phin
Ban Nong Mak Luk
Ban Nong Khot
Ban Salabouc
Ban Nonseng
Ban Nong Pop
Ban Nong Dong
Ban Nabone
Ban Lao Nha
Ban Houei
Ban Nam Om
Ban Na Sai
Ban Nami Nhai
Ban Kang
Ban Kap Pheung
Ban Khok Thong Noi
Ban Na Phang Ham
Ban Sen Vang
Ban Kieng
Ban Sanh Dong
Ban Vang Pueri
Ban Bak Theung
Ban Lao Ngam
Ban Thong
Ban Khoua
Ban Dassia Noi
Ban Khi One Nhia
Ban Dong
Ban Nong Thioune
Ban Nong-Toung
Ban Lan Nhia
Ban Nong Tom
Ban Mak Yeu
Ban Nong Say
Ban BUNG SAI
Ban Keng Ka Vao
Ban Soung Kaiong
Ban Na Sai Noi
Ban Soutabali
Ban Vieng Kham
Ban Khok Thong Noi
Ban Sen Vang
Ban Kieng
Ban Kok Phoung
Ban Vang Pueri
Ban Bak Theung
Ban Lao Ngam
Ban Thong
Ban Khoua
Ban Dassia Noi
Ban Khi One Nhia
Ban Dong
Ban Nong Thioune
Ban Nong-Toung
Ban Lan Nhia
Ban Nong Tom
Ban Mak Yeu
Ban Napheng
Ban Nathen
Ban That
Ban Phao
Ban Dong Kô
Ban Vieng Kham
Ban Hang Phou
Ban Ko Houa Phu Noi
Ban Kaphau
Ban Tok Lok
Ban THATENG
Ban Nong Lao
Ban Tayum
Ban Phanouan Nhay
Ban Houei Soi
Ban Houei Sip
Ban Vennhao
Ban Tok Lok
Ban Nong Mouo
Ban Makka
Ban Tapa
Ban Nong Phu (AB?)
Ban Phan Kong Tom
Ban Nong Kali
Ban Nong Bok
Ban Nong Khine Noi
Ban Khuong Nhay
Ban Xiang
Ban Sapien
Ban Chembi Mot
Ban Xieng Khot
Ban Nong Tao
Ban Houei Soi
Ban Khom Pom
Ban Houei Sip
Ban Vennhao
Ban Tok Lok
Ban Nong Hine
Ban Nong Set
Ban Camp I
Ban Latassamain
Ban Phatin
Ban Houei Soi
Ban Namkong
Ban Nam Loui
Ban Oukasat
Ban Namtiengnhay
Ban Latassasine
Ban Phong Thani
Ban Nong Met
Ban Mak Chane
Ban Tuck Luck
Ban Nonguns
Ban Katamtok
Ban Kong Lo
Ban Nong Toung Nhay
Ban Nong Pene
Ban Nam Nao
Ban Muang Nai
Ban Nam Houn
Ban Kaphoungtang
Ban Pha Lao Nam Ho
Ban Houei Nhan
Ban Mun Lan
Ban Pak Phon
Ban Done
Ban Pak Bo
Ban Kaniac
Ban Sok
Ban Kong Ha
Ban Taienh
Ban Lang Kao
Ban Kathong
Ban Nong Boua
Ban Kha Nam
Ban Napho
Ban Nhok Thung
Ban Sathou
Ban Phone
Ban Trounla
Ban Thone Noi
Ban Te Toung Kong
Ban Sathoua Ne
Ban Sathoua Tai
Ban Toh
Ban Nong
Ban Pak Tone
Ban Pakha
Ban Khok
Ban Phe Kha
Ban Tayoung
Ban Sebangphaiou
Ban Sebanghieng
Ban Khaming
Ban Tang Hune Nong
Ban Tang Hune Sud
Ban Te Lam
Ban Nang Kon
Ban Le Haigne
Ban Tasing
Ban Kadap
Ban Chakeyel
Ban Chakeuil Nuae
Ban Chakeuil Tay
Ban Siou
Ban Bac
Ban Tuong
Ban Long Se
Ban Yonn
Ban Ton Noi
Ban Ton Nhai
Ban Gung
Ban Lahai
Ban Tie Bah
Ban Kok Phoung
Ban Sathou
Ban Phone
Ban Nhok Thung
Ban Kaphau
Ban Tok Lok
Ban Trounla
Ban Thone Noi
Ban Te Toung Kong
Ban Sathoua Ne
Ban Sathoua Tai
Ban Toh
Ban Nong
Ban Pak Tone

Le Tiang
Lamana
Houei Lahai
Houei Nong
Houei Nam Phak
Houei Nam Thone
Houei Nam Kong
Houei Nam Xang
Houei Nam Lam Phan Nhai
Houei Nam Houn
Houei Nam Kathene
Houei Nam Thone
Houei Nam Xang
Houei Nam Lam Phan

6 - CARTE DE LA REGION EST DE SARAVANE, EXTRAITE DE LA CARTE DE L'INDOCHINE.

Feuille nº 134 E. Institut géographique national, 1952.

CARTE DE L'INDOCHINE [illegible]



7 - CARTE DE LA REGION OUEST DE SARAVANE, EXTRAITE DE LA CARTE DE L'INDOCHINE

Feuille nº 134 W.



CARTE DE L'INDOCHINE Fle N° 134 W

Ban Sang Kon Est

Ouest

SAMNEUA

Levé du terrain réguler au 50 000e en 1929 - 1930 - 1931
Le partie hachurée a été mise à jour en 1952
(1) : exploitation de photos aériennes

Les amorces cadrées en noir correspondent aux méridiens et parallèles de la projection de Bonne. Ellipsoide de Clarke

8 - CARTE DE LA REGION DE THATENG



9 - CROQUIS DE SITUATION DE NONG MET PAR RAPPORT A SARAVANE ET ATTOPEU

Extrait du rapport nº 90 du Garde Principal Creisson, du 21 Juin 1906.

Province de Savannakhet
Garde Indigène

N° 90

Reçu le 16 juillet 06
120

Kong-Xédone le 21 juin 1906.

Le Garde Principal Guibbon, Chef de poste à Kong-Xédone à Monsieur l'Administrateur Commissaire du Gouvernement à Savannakhet.

Objet:
Au sujet du rattachement du poste de Kong-Xédone à la province d'Attopeu.

Monsieur le Commissaire,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que conformément à vos ordres je me suis rendu le 22 Mai à Kong-Xédone (Khong-Kaiz), à l'effet de savoir si les habitants de cette région désiraient dépendre du Commissariat de Savannakhet ou de celui d'Attopeu.~

Le Tassing de Kong-Xédone m'accompagnait.

Arrivé à Kong-Xédone à 11 h½ du matin, j'ai été reçu par le Garde Principal commandant le poste. Je lui ai exposé le but de ma visite, il a aussitôt fait le nécessaire pour faciliter ma mission.

Les chefs indigènes consultés répondirent qu'ils désiraient faire partie de la Province d'Attopeu, où ils ont toutes leurs relations commerciales.

Le Tassing de Kong-Xédone a interrogé les habitants et il a obtenu la même réponse.

La mission terminée je me suis retiré.~

* * *

Kong-Xédone (Khong-Kaiz) situé à 18 kilomètres à l'Est de Kong-Xédone est composé de deux villages séparés par la Xé-Katang affluent de la Xé-Noi.

Rive droite, village Khas-Xolovens.

Rive gauche, village Khas-Xka-Jeunes.

Les villages Xolovens dépendant de cette région sont au nombre de trois. Le Tassing Khamy-Asa en est le chef.

Les autres villages sont Xka-Jeunes.~

La région de Kong-Xédone (Khong-Kaiz) forme une immense forêt malsaine et très peu peuplée pour son étendue.

A 7 kil au Sud-Ouest de Kong-Xédone se trouve l'ancien poste de Kamy-Khong, aujourd'hui abandonné aux soumissionnaires Xolovens et Xka-Jeunes de cette contrée.

Kong-Xédone et Kamy-Khong ont été longtemps le refuge des bandes rebelles.

En 1904 (Avril et Mai) les bandes de Khung-Kaiz, directement commandées par Kuane (Khomadam) et Kine (Khomassong), chassées de la région, s'étaient réfugiées à Kamy-Khong. Traquées dans cette région, elles avaient momentanément regagnées Khong-Kaiz. Une fraction de cette bande commandée par Kami (Khomlouang) fuyant des chefs principaux, a eu un engagement avec le Doï-Khung.~

Cette même année (Novembre 1904), alors que j'étais chef de poste à Kamy-Khong, j'ai vu à 2 kil de marche du poste et dans la direction de Kong-Xédone, des défenses en bois, faites par les partisans de Bac-Kay (Ong-Kéo).

Les routes à surveiller sont celles qui conduisent de Kong-Xédone à la Xé-Khong et particulièrement celles qui aboutissent à cette rivière au Nord du poste de Ban-Thane.

C'est par là que Khomadam et Khomassong, communiquent avec Bac-Kay qui se trouve chez les Khas-Bou, sur la rive gauche de la Xé-Khong.

C'est également le chemin de Kong-Xédone à Kong-Xédone que Khomadam a suivi en Novembre 1905, pour venir massacrer et brûler le village de Ban-Kong-Xédone, situé à 5 kil Est au Sud-Ouest du poste.~

A mon avis, il y aurait grande utilité à ce que les postes de Kong-Xédone et Kong-Xédone soient en relations constantes et fassent partie de la même Province.

Kong-Xédone le 21 Juin 1906.
Le Garde Principal, Chef de poste,

Guibbon

Rive droite, village Khas-Bolovens.

Rive gauche, village Khas-Nha-Jeunes.

Les villages Bolovens dépendants de cette région sont au nombre de trois. Le Passong Khamy-Asa en est le chef.

Les autres villages sont Nha-Jeunes.

La région de Nong-Ket (Phong-Tai) forme une immense forêt malsaine et très peu peuplée pour son étendue.

A 7kl au Sud-Ouest de Nong-Ket se trouve l'ancien poste de Nam-Khong, aujourd'hui abandonné aux soumissionnaires Bolovens et Nha-Jeunes de cette contrée.

Nong-Ket et Nam-Khong ont été longtemps le refuge des bandes rebelles.

En 1904 (Février et Mars) les bandes de Phung-Way, directement commandées par Nuane (Khomadam) et Kiene (Khomassong), chassées de la région, s'étaient réfugiées à Nam-Khong. Traquées dans cette région, elles avaient momentanément regagnées Phong-Way. Une fraction de cette bande commandée par Nane (Khomlouang) fière des chefs principaux, a eu un engagement avec le Boi-Phung.

Cette même année (Novembre 1904), alors que j'étais chef de poste à Nam-Khong, j'ai vu à 2 kl de marche du poste et dans la direction de Nong-Bok, des défenses en bois, faites par les partisans de Bac-My (Ong-Keo).

Les routes à surveiller sont celles qui conduisent de Nong-Ket à la Sé-Khong et particulièrement celles qui aboutissent à cette rivière au Nord du poste de Boy-Chane.

C'est par là que Khomadam et Khomassong, communiquent avec Bac-My qui se trouve chez les Khas-Sou, sur la rive gauche de la Sé-Khong.

C'est également le chemin de Nong-Ket à Nong-Bok que Khomadam a suivi, en Novembre 1905, pour venir massacrer et brûler le village de Ban-Nong-Bok, situé à 5 Kl[ms] au Sud-Ouest du poste.

A mon avis, il y aurait grande utilité à ce que les postes de Nong-Ket et Nong-Bok soient en relations constantes et fassent partie de la même Province.

Nong-Bok le 21 Juin 1905.

Le Garde Principal, Chef de poste,

Province de Saravane
Garde Indigène

16 f 120

N: 90

Le Garde Principal Crisson, Chef de poste à Nong Bok à Monsieur l'administrateur Commissaire du gouvernement à Saravane.

Objet:
Au sujet du rattachement du poste de Nong-Ket à la province d'Attopeu ~

Monsieur le Commissaire,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que conformément à vos ordres, je me suis rendu le 22 Mai, à Nong-Ket (Khung-Kay), à l'effet de savoir si les habitants de cette région désiraient dépendre du Commissariat de Saravane ou de celui d'Attopeu.~

Le Bassing de Nong-Bok m'accompagnait.

Arrivé à Nong-Ket à 11 h½ du matin, j'ai été reçu par M. le garde Principal commandant le poste. Je lui ai exposé le but de ma visite, il a aussitôt fait le nécessaire pour faciliter ma mission.

Les chefs indigènes consultés, répondirent qu'ils désiraient faire partie de la Province d'Attopeu, où ils ont toutes leurs relations commerciales.

Le Bassing de Nong-Bok a interrogé les habitants et il a obtenu la même réponse.

Ma mission terminée je me suis retiré.~

Nong-Ket (Khung-Kay) situé à 18 Kilomètres à l'Est de Nong-Bok est composé de deux villages séparés par la Bé-Katang affluent de la Bé-Noï.

Situation de Nong Mét par rapport à Saravane et Attopeu.

Nord.

SARAVANE

SE-BONE

KIONE

DASIA

JATENG

KAPEU

PLATEAU DES BOLOVENS

H. NAM PHAN

DON-CHAN

SE-NOI

NONG-MET

SE-KATAM

NONG-BOK

MUN-PAKDI

PAKSE

MEKONG

BAN-MOUANG

NONG-MOUANG

SEPIEN

SE-KONG

ATTOPEU

— NONG-MET (Nong Nâg) —

Zogle

Bolovens

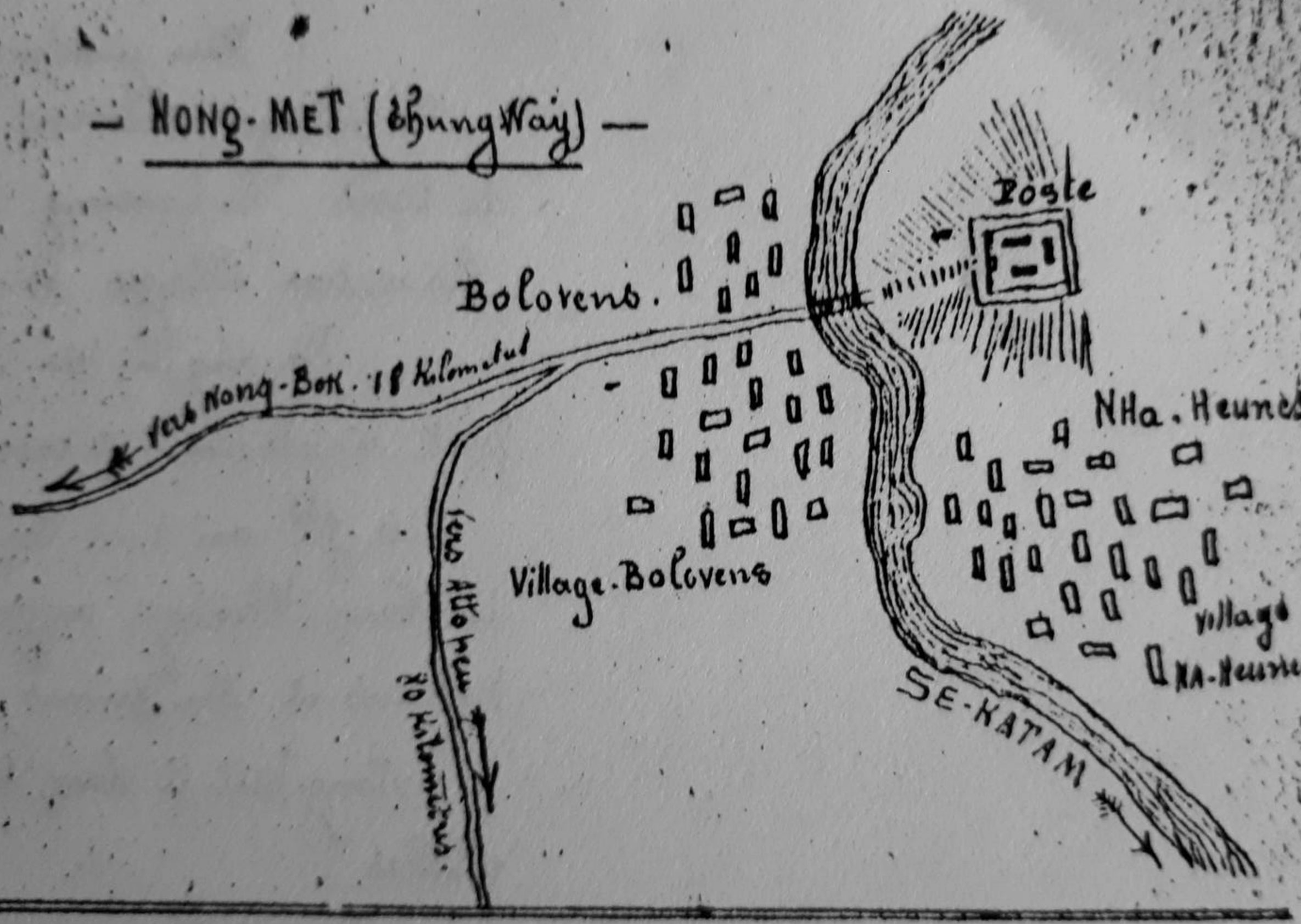
Nlle. Heunes

Village Bolovens

village Ka-Heunes

SE-KATAM

— NONG-MET (Chung Wai) —



Dakia

Kiône

Kateu

H. Nam Phan

Don-Chan

PLATEAU DES BOLOVENS.

Nong Met

Se-Kataam

Nong Bok

Se-Noi

Se-Kong

Nam Kubng.

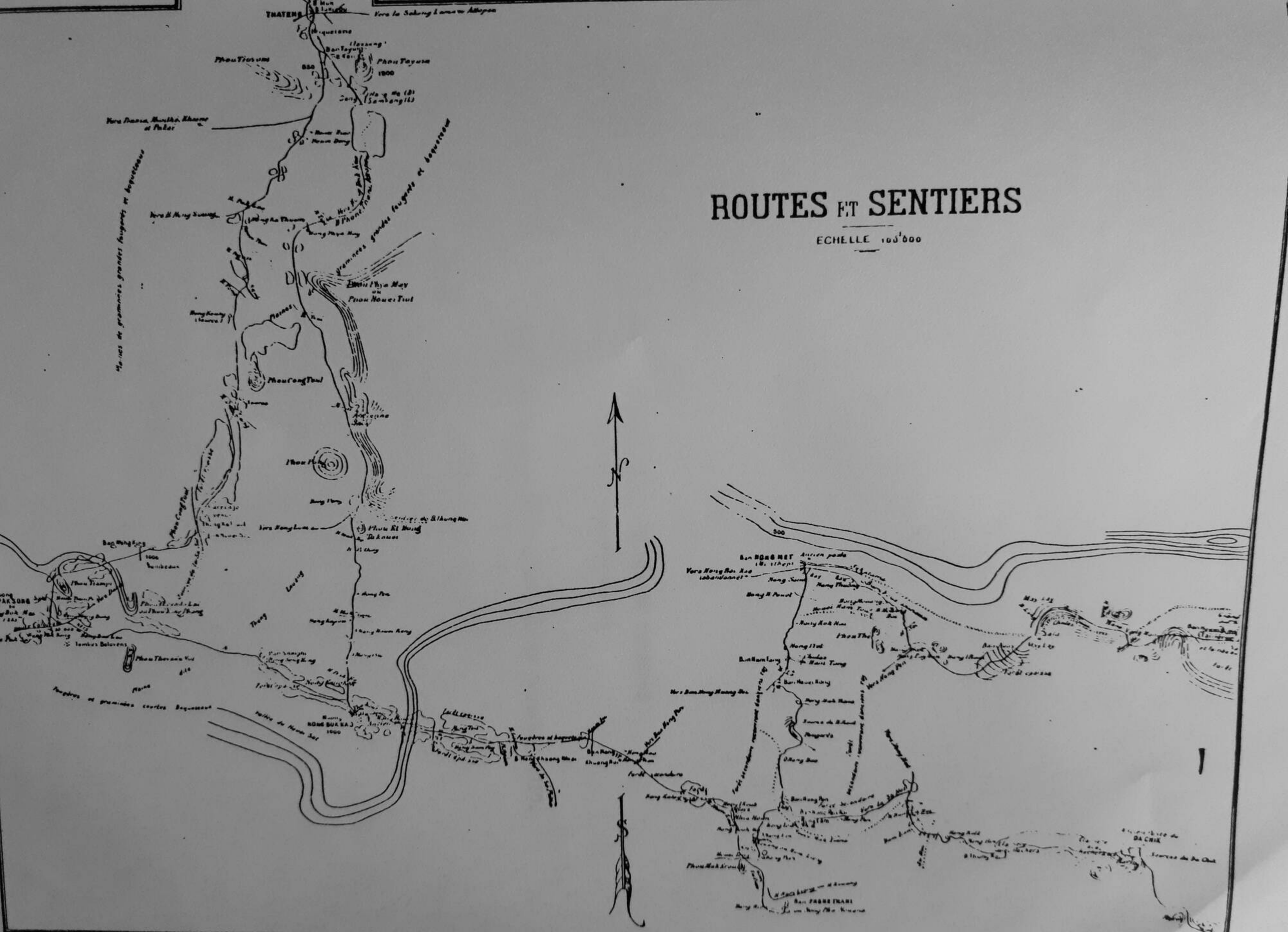
Nong Hoang

Se-Xe

10 - ROUTES ET SENTIERS ENTRE THATENG ET NONG MET.

ROUTES ET SENTIERS

ECHELLE 1/100'000


THATENG
Vers le Sabang Lamaow Attopeu
Phou Tiou Vom
Phou Tayone
1800
Vers Paxou, Khoukha Khampe et Pakse
Vers Ban Muong Soungh
Grandes fougeres et bambous
Phou Nhia May ou Phou Nawe Tiul
Muong Kassy
Muong Tiul
Phou Hong
Vers Muong Lamam
Phou Ki Muong
Ban Muong Sing
1000
Phou Thampa
Phou Thong Lai ou Phou Thong
Phou Thong Kha Vai
Tombes Bolovens
Vers Muong Sing
Vers Muong Kassy
Vers Muong Soung
Vers Muong Phin
Vers Muong Khong
Vers Muong Lamam
Vers Muong Khong Ban
Vers Muong Phin
Vers Muong Khong

500

Ban BORAMET

Forest boundary

Forest boundary

Forest boundary

Forest boundary

Forest boundary

Forest boundary

Ban PAGNETHANI

THATENG

Vers le Sabang Lamar

Phou Tiou ms

Phou Tayum

1800

Vers Bassac, Khemarat Khong et Pakse

Vers le Mong Sung

Phou Mouei Tiou

Mouong Theu

Vers Mong Kouang (Houei)

Vers Mong Kouang

Vers Mong Kouang

Vers Mong Kouang

11 - CROQUIS DE LA REGION DE SARAVANE

Joint au rapport nº 17 conf. du 10 Décembre 1910.

Province d'Attopeu

Phou Louang
(habité & (lieu jamais fait.)

Ban Mot
B. Tisteun.
Muong Nong-Bok.
1.200 m
Route suivie par les Mahalek du Chao Muang de Nong-Bok.
B. Nong Boy
B. Thing-Wai
Sekatam.
Campement de Khomadam.
H. Mak Tian.
Nong Pong
Sala de H. Soi
1.200 m
Phou Phya Meit
1:500 m
H. Toui
H. Chôt.
Phou Payum.
Pagode à l'emplacement de Bak My en 1901.
Route de B. Phone à Lanam
Thatong.
900 m
Route de Dasia
B. Nong Lao
B. Houa Sé
B. Tayum.
Chaham (Bak My)
Kapou
B. Nong Nok
Phou Tiou Om
1.400 m
H. Port
Phou-Lang. Ouest
H. Nam Sé
H. Kha
Napha
Phou Tayum
1.500 m
B. Vieng Kham
H. Kalum
Sé Done

CROQUIS joint au rapport N° 17 Conf. du 10/12/1910

E. W. N.

Echelle environ 1 / 200.000

Le Comm.r du Gouvern.

Nong Met

B. Tisteun.

Muong Nong-Bok.
1.200 m

Route suivie par les Mahalek
du Chao Muong de Nong-Bok.

B. Nong Poy

B. Thung-Wai

Sekatan.

A. Mak Tian.

Campement
de
Khomaddam.

Nong Pong

Sala de
H: Sai
1.200 m

Phou
Phya Maï +
1.500 m

H. Teui

H. Chôt.

Route suivie par la partie sans J. Bek Ng
et Khomaddam.

ou Louang
(inhabité
&
jamais fait.)

Nong Pong

Sala de
H: Sai
1.200 m

Phou
Phya Maït
1.500 m

H. Teui

H. Chôt.

Phou
Payum.

Pagode k'
fr complètement de
Bak My en 1901.

Route de Dasia

Thateng.
900 m

B. Tayum.

B. Nong Lau

B. Houa Sé

Route de B. Phone
k Laman

Chakam
(Bak-My)

Kapou

B. Nong Nok

Phou Tioeôm
1.400 m

H. Port

Phou-
Lang. One

H. Nam Sai

Sentier utilisé par les partisans de Bak My
et Khamsoum.

Phou Louang
(inhabité)
&
(levé jamais fait.)

Sentier utilisé par les Birmans
pour aller à Bak My.

Phou

Payum.

Pagode K
Nouvellement de
Bak My en 1901.

Route de B. Phone
à Laman

Thateng.

B. Nong Lau

B. Houa Se

Chakam
(Bak-My)

Kapou

B. Nong Nok

H. Pat

Phou-

Lang. One

H. Nam

H. Kat

3. Vieng Kham

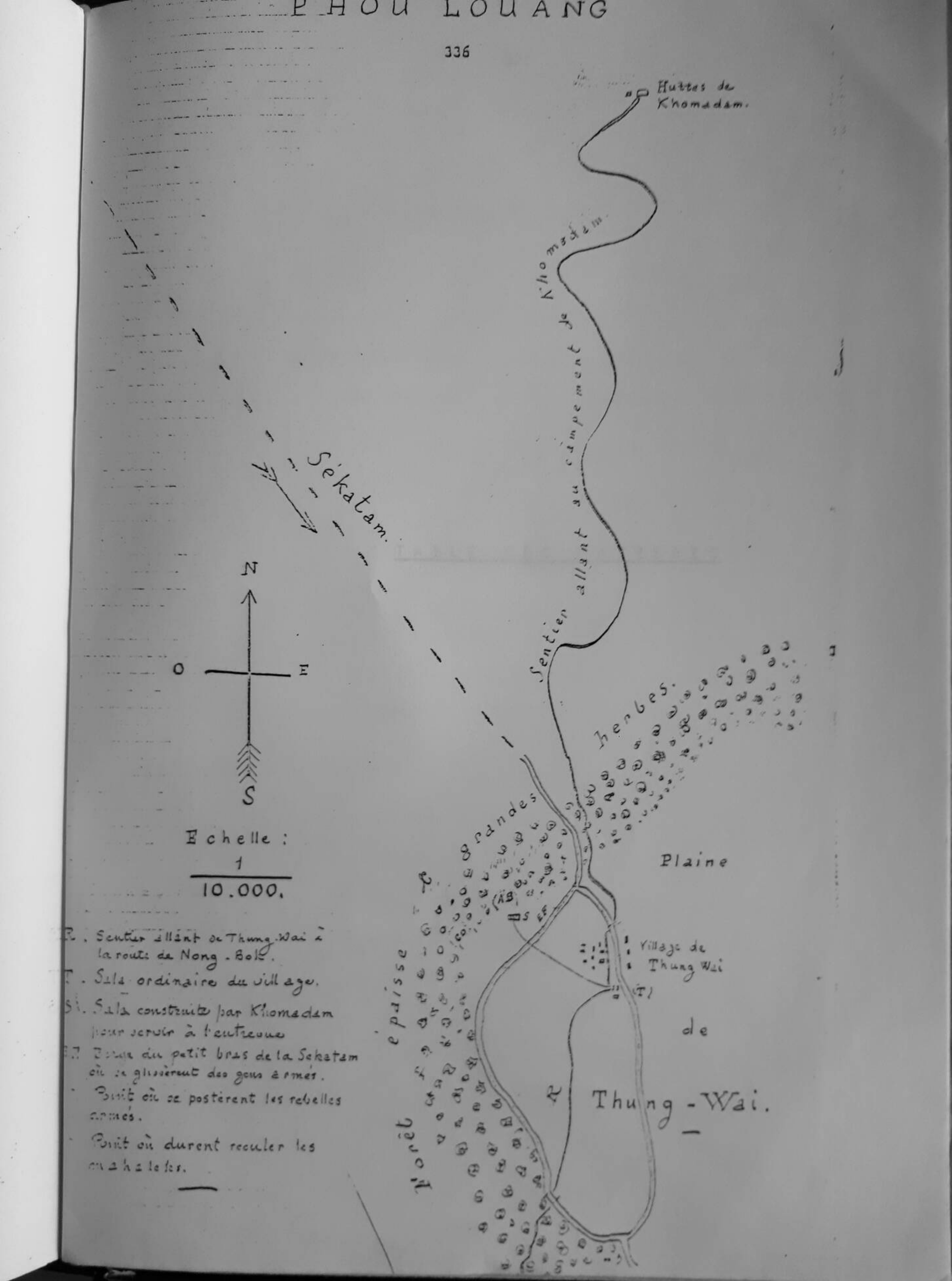
Napha

CROQUIS
joint
au rapport
N° 17 Conf.
du 10/12/1910

S
E.
W.

12 - CROQUIS ETABLI A L'OCCASION DU GUET APENS TENDU A ONG KEO ET KOMMADAM, en Octobre 1910

PHOU LOUANG



R. Sentier allant de Thung Wai à la route de Nong-Bok.

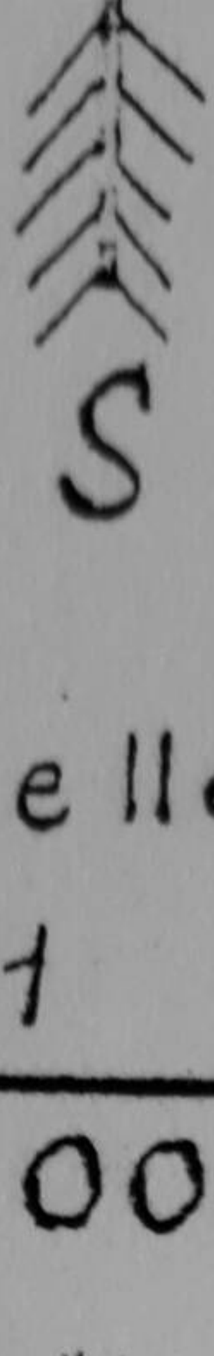
T. Sala ordinaire du village.

Si. Sala construite par Khomadam pour servir à l'entrevue

E.T. Bras du petit bras de la Sekatam où se glissèrent des gens armés.

Point où se postèrent les rebelles armés.

Point où durent reculer les assaillants.



Echelle :

$$\frac{1}{10.000.}$$

R. Sentier allant de Thung Wai à la route de Nong - Bolé.

T. Sila ordinaire du village.

Si. Sila construite par Kiomadam pour servir à l'entrevue

Z. Bras du petit bras de la Sekatam où se glissèrent des gens armés.

Point où se postèrent les rebelles armés.

Point où durent reculer les canaliers.

Plaine

Village de
Thung Wai

de

Thung-Wai.

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION..... 3

CHAPITRE I : L'espace géohistorique du plateau des Bolovens..... 13

- L'espace laotien du plateau des Bolovens..... 16

- Le plateau des Bolovens, un Eldorado ? 19
- Le plateau des Bolovens, un pays dangereux..... 33
- L'importance stratégique du plateau des Bolovens..... 36

- Le plateau des Bolovens dans l'ensemble protoindochinois..... 40

- La province de Saravane..... 55

- Notes du chapitre I 60

CHAPITRE II : La révolte des Bolovens..... 68

- Les évènements d'Avril-Mai 1901..... 70

- Un mouvement messianique ? 76

- Causes indirectes..... 81

- Causes profondes..... 84

- Organisation politique du Laos du temps des Siamois..... 87

- Rôle du Khaluong 89

- Rôle des lamkha..... 90

- Le régime exécré des tassengs..... 92

- Le rôle des esclaves..... 95

- Les impôts et les prestations..... 97

- Un pouvoir colonial ordinaire..... 103

- Notes du Chapitre II..... 116

CHAPITRE III : L'organisation de la résistance..... 124

- Une autre révolte de Phou Mi Boun..... 133

- Les trois périodes de la résistance..... 138

- Les résistants du Phou Tayun..... 139

- La bande de Thung Vaï 140

- Les rebelles de la rive gauche de la Se Kong..... 141

- Le dernier quart d'heure..... 142

- L'attaque de Nong Bok..... 148

- Notes du Chapitre III 150

CHAPITRE IV : De la soumission apparente d'Ong Keo à sa mort..... 153

- L'opération du Phou Katé..... 155

- Préparatifs..... 155

- L'attaque..... 158

- La soumission du latsavong de Saravane..... 163

- La soumission d'Ong Keo..... 165

- Les conditions de la soumission..... 167

- Comment Ong Keo ne va pas respecter ces conditions..... 168

- L'arrestation et la mort d'Ong Keo 172

- Notes du Chapitre IV..... 184

CHAPITRE V : Kommadam..... 186

- L'évolution de Kommadam..... 198

- Notes du Chapitre V 204

CHAPITRE VI : Etude comparative..... 207

- Originalité du mouvement..... 210

- Constance du mouvement..... 210

- Caractère local..... 213

- Continentalité et contiguïté du plateau des Bolovens..... 215

- Non-insertion dans la réalité..... 218

- Les racines du mouvement et les modes de lutte..... 220

- Continuité et rupture : de Kommadam au Pathet Lao..... 225

- Ong Keo, l'étape messianique..... 225

- Kommadam, l'étape nationale..... 227

- Le Pathet Lao, l'étape révolutionnaire..... 229

- La révolte des Bolovens, comme ancrage historique pour les Laotiens..... 230

- Notes du Chapitre VI..... 234

CHAPITRE VII : Bibliographie sélective et classée..... 237

- Ouvrages généraux sur le Laos..... 240
- Sources fondamentales..... 241
  - Archives d'Outre-Mer, Aix-en-Provence..... 241
  - Archives nationales, rue Oudinot, Paris..... 243
  - Archives militaires..... 244
- Ouvrages contemporains..... 244
- Ouvrages récents..... 246
- Critiques des sources..... 247
  - Thèse de Dauplay..... 249
  - Thèse de Mc Coy..... 252
  - Thèse de Murdoch..... 252
  - Interprétation faite par l'Institut d'histoire de la RDVN..... 255

APPENDICE..... 257

CONCLUSION..... 269

ANNEXES 274

1 - Feuille de renseignements sur les bandes de Bac Preuil et Bac My..... 276

2 - Schéma de la ligne de la Se Kong..... 280

3 - Demande de félicitations pour Dauplay..... 282

4 - Faire-part de la mort de Sithon Kommadam... 283

DOCUMENTS 285

1 - Edits d'Ong Kao du 12 Mai et du 18 Septembre 1901..... 287

2 - Lettre de Kommadam du 2 Septembre 1908..... 291

3 - Edit du Sedet de Ban Chakem du 5 Novembre 1909..... 293
4 - Lettre de Kommadem du 2 Mars 1910..... 294
5 - Lettre du Chau Muong de Nong Bok du 6 Janvier 1909..... 295
6 - Lettre du Chau Muong de Nong Bok du 22 Novembre 1909..... 297
7 - Rapport du Lutsabout de Dasia du 12 Décembre 1909..... 298
8 - T.O. nº 9 R du 4 Février 1910..... 299
9 - T.O. nº 75 du 5 Février 1910..... 301
10 - T.O. nº 2 C du 13 Mars 1910..... 303
11 - T.O. nº 6 C du 22 Mars 1909..... 305
12 - T.O. nº 149 R du 1er Novembre 1910..... 307
13 - T.O. du 17 Novembre 1910..... 309

CARTES ET CROQUIS..... 311

1 - Carte situant le Laos dans le Sud-Est asiatique..... 313
2 - Carte administrative du Laos..... 315
3 - Carte physique du Laos..... 317
4 - Carte de situation du plateau des Bolovens.. 319
5 - Carte du plateau des Bolovens..... 321
6 - Carte de la région Est de Saravane..... 323
7 - Carte de la région Ouest de Saravane..... 325
8 - Carte de la région de Thateng..... 327
9 - Croquis de situation de Nong Met..... 329
10 - Routes et sentiers entre Thateng et Nong Met 331
11 - Croquis de la région de Saravane..... 333
12 - Croquis du guet-apens tendu à Ong Keo et Kommadam en Octobre 1910..... 335

TABLE DES MATIERES..... 337

B.U. PARIS 7